



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

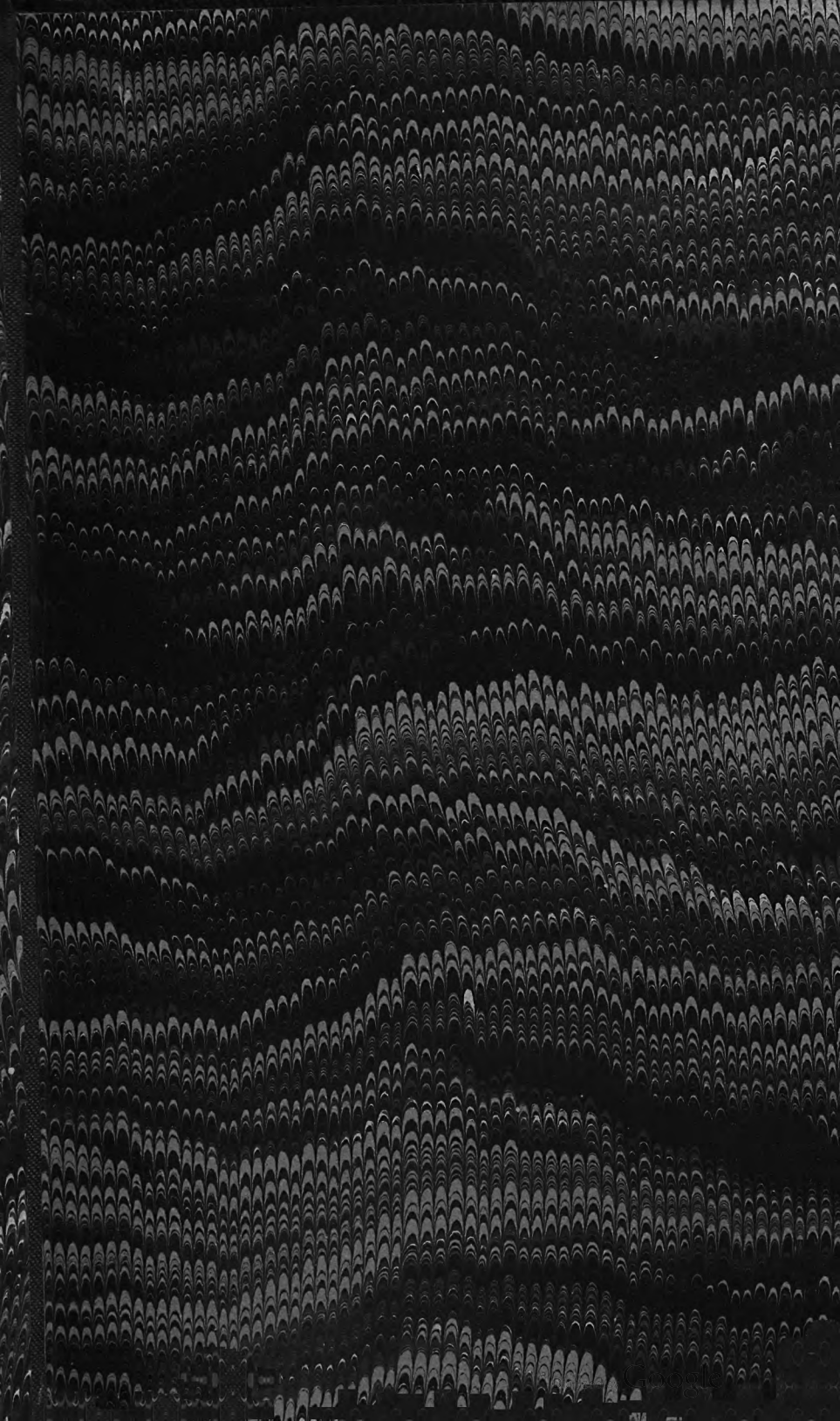
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











3605. ~~cc.~~ ~~dd.~~ m 17



LÉGENDES  
DES  
**SEPT PÉCHÉS**  
CAPITAUX

PAR  
COLLIN de PLANCY

PARIS

H. PLON, ÉDITEUR,  
rue Garancière, 8.

*Lordier*

Handwritten text at the top left, possibly a page number or title, appearing as "2002" or similar.

**LÉGENDES**  
**DES**  
**SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.**

## APPROBATION.

---

Nous, PIERRE-LOUIS PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer,

Vu le rapport qui nous a été fait sur cette sixième édition des *Légendes des sept péchés capitaux*, revue et corrigée, nous n'y avons rien trouvé qui soit contraire à la foi ou aux mœurs.

Le 12 avril 1864.

† PIERRE-LOUIS,

*Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.*



---

PARIS — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.





Coinard

Gilou

Rordier

Paris. Typographie Henri Plon.

LE CHEVAL DE L'HUISSIER.

LÉGENDES  
DES  
SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

PAR  
J. COLLIN DE PLANCY.

---

SIXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

---

Approuvé par S. G. Mgr l'Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.



PARIS  
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,  
RUE GARANCIÈRE, 8.



# LÉGENDES

DES SEPT

## PÉCHÉS CAPITAUX.

---

### I. — L'ORGUEIL.

« L'orgueil est né dans le ciel, mais il en a tellement oublié le chemin, qu'il ne pourra jamais y rentrer. »

Hugo, *in Polyanth. Gruteri.*

Les sept péchés capitaux sont les sources et les aliments de tous nos vices. L'orgueil est leur capitaine.

L'orgueil est une vaine et fière complaisance de soi-même, par laquelle on s'élève au-dessus de ce que l'on est, on s'attribue ce qu'on tient de Dieu et qui vient de lui seul, on méprise les autres, et, comme le pharisien de l'Évangile, on s'estime bien au-dessus d'eux.

L'orgueilleux se contemple avec amour; il s'admire; il se considère comme le seul auteur de son propre mérite et le seul artisan de sa fortune. Il dit : Je ne dois qu'à moi seul tout ce que je suis, oubliant qu'il n'est au monde, absolument rien, que ce qu'il tient de Dieu.

Après avoir perdu les anges, l'orgueil a entraîné la race humaine, qui ne peut se relever que par l'hu-

## L'ORGUEIL.

milité. Si la sagesse divine de l'Église a placé l'orgueil à la tête des péchés capitaux, c'est qu'il en est le souverain et que les autres ne forment que sa cour.

Tous les péchés capitaux ont, comme l'orgueil, une nombreuse famille.

L'orgueil est haï de Dieu et des hommes, dit l'Écclésiaste. Il est le père d'un grand nombre de péchés et de vices que les saints Pères appellent ses filles : l'ambition, l'amour et la recherche des honneurs, la désobéissance ou rébellion, l'esprit de domination, l'étiquette, l'hypocrisie, le luxe, la morgue, le mépris du prochain, l'opiniâtreté, l'ostentation, la présomption, la somptuosité, la susceptibilité, la vanité, la vaine gloire, les vanteries et bien d'autres outre-cuidances. C'est le péché originel. Nous en avons tous hérité ; il germe en nous tous ; il n'a pour contre-poison que l'humilité.

Si nous voulions exposer, dans les récits qui vont suivre, toutes ces nuances et toutes ces infirmités, il faudrait à l'orgueil seul plusieurs volumes.

Otez l'amour-propre, dit saint Bernard, il n'y aura plus d'enfer ; car où ses flammes trouveraient-elles à se nourrir ?

L'orgueil est si fin, qu'il se glisse souvent jusque dans l'humilité. Lorsque le fameux Saladin se vit mourir, il commanda à son porte-enseigne d'attacher au haut de sa hampe le linceul dont on allait l'ensevelir et de parcourir Damas en criant : « Voilà ce que le grand Saladin, sultan de l'Égypte, roi de dix royaumes et conquérant de toute l'Asie, emportera de ses richesses et de ses victoires ! »

## II.

## LES AVENTURES DE MAITRE ADAM BOREL.

Peuple d'Anvers, écoutez-moi;

Je viens vous apporter un culte.

— Eh! n'avons-nous pas notre foi?

En douter, c'est nous faire insulte.

*Vieille chanson flamande.*

## I.

Tout le monde, dans les Pays-Bas catholiques, pleurait encore la mort de l'infante Isabelle. Il n'y avait personne qui ne louât ses vertus et la douceur de son gouvernement; ses ennemis lui rendaient justice; et le stathouder Frédéric-Henri a lui-même écrit dans ses mémoires que *l'infante Isabelle avait mérité, par sa bonté, d'être aimée de tous.*

Or, c'était en l'année 1632. L'Espagne se remettait assez péniblement en possession des provinces belges, qui pendant trente ans s'étaient accoutumées à l'indépendance nationale. Frédéric-Henri profitait du moment où quelques mécontents grondaient; il avait envahi le Limbourg, et ses soldats faisaient de temps en temps des pointes dans le Brabant.

Pendant que le stathouder cherchait ainsi à enlever une province ou au moins quelques districts, un autre enfant de la Neerlande avait des projets plus ambitieux encore. Adam Borel, de Middelbourg, puissante tête du temps, riche de quelques bribes de science frelatée, mais beaucoup plus riche d'or-

gueil, avait pensé qu'il fallait profiter de la circonstance pour soustraire la Belgique à l'Église romaine, en prêchant dans le pays quelque religion retouchée. Isabelle n'était plus; on n'aimait pas trop le joug espagnol. — Qui sait, disait-il, s'il n'arrivera pas en ce pays comme chez nous? Et j'en aurai l'honneur.

Le théologien zélandais faisait allusion, dans sa pensée, à la manière dont la réforme s'était établie en Hollande, tour d'escamotage qu'il voulait renouveler à son profit. Car les habitants de l'ancien pays des Bataves étaient de bons et honnêtes catholiques qui, dans les guerres des troubles, n'avaient jamais sérieusement pensé à renier leurs croyances, et qui se seraient fâchés bien rouge, ces hommes si conséquents et si attachés à leurs mœurs, si les têtes germaniques qui commençaient à les exploiter leur eussent dit: — Vous allez apostasier! — Mais lorsque, épouvantés des excès que commettaient les bandes de Frédéric de Tolède, les Hollandais eurent appelé Guillaume le Taciturne à leur secours, il vint; et les réformés westphaliens qui l'accompagnaient dirent aux enfants de la Neerlande :

— Si vous voulez élever entre vous et les Espagnols une barrière sérieuse, vous n'avez qu'un seul moyen, c'est de vous déclarer tous protestants en masse. Ils verront par là que vous vous séparez d'eux à jamais. On ne vous propose, du reste, cette grande manifestation que comme une mesure politique; le pays délivré, vous serez libres de suivre vos consciences.

Cette tournure singulière fit fortune; et la proposition fut accueillie par des gens qui n'en prévoyaient pas les suites. Hélas ! ils oubliaient qu'on ne joue pas avec les choses de Dieu. Quand ils eurent vécu quelques années dans la licence, mangeant de la viande en carême, usant du droit de libre examen, péchant à leur gré sans crainte du confesseur, pillant les églises, avançant chaque jour dans le large sentier, ils en firent tant qu'ils y restèrent. Il eût fallu, à la paix, qui d'ailleurs ne vint pas, confesser, réparer, expier, restituer, toutes choses dures; et la moitié de ce pauvre peuple demeura dans la réforme, étouffant et comprimant l'autre moitié; car dans le monde sublunaire, ceux qui ont tort n'ont pas besoin d'être les plus nombreux pour dominer.

Maitre Adam Borel se proposait donc de renouveler un pareil stratagème; mais sachant que les Belges n'aimaient pas trop la réforme de Luther et de Calvin, il se disposait à leur offrir mieux.

— Je réussirai certainement, disait-il; et quelle gloire pour un jeune théologien comme moi !

Il n'avait en effet que vingt-neuf ans.

Il était porteur de quelques lettres de recommandation que lui avait données le docteur Nicolas Tulp, d'Amsterdam, une entre autres pour Pierre Scholiers, d'Anvers; et il s'acheminait vers le Brabant, à travers la Campine, joyeux et dispos, monté sur un âne modeste, comme Pierre l'Ermite lorsqu'il prêcha la croisade. C'est lui qui faisait cette remarque. Mais il n'avait ni l'austérité, ni la piété, ni l'humilité du bon pèlerin.

Il vivait gaiement, buvait et mangeait en homme de plaisir, faisait la cour aux femmes et chantait la petite chanson : choses nouvelles pour un apôtre. Il est vrai qu'il pouvait s'appuyer de l'exemple de Luther, et que d'ailleurs il portait avec lui une religion commode et facile.

Comme il savait mal les chemins, il tomba dans un parti de maraudeurs hessois, qui avaient pour chef Samuel Bach, juif de Dordrecht converti à la réforme. Avant de vouloir l'entendre, Samuel le déclara espion, le fouilla, le dépouilla de tout l'argent qu'il avait, lui prit son âne et le laissa aller. Mais Adam Borel se récriant et demandant justice, il revint sur lui, le rossa de son mieux et l'emmena au camp, où il le présenta effrontément au comte de Styrum, comme un espion catholique qu'il fallait pendre sans l'écouter.

Adam Borel, ayant pourtant obtenu la parole, fit connaître qu'il était des Provinces-Unies, de la fidèle ville de Middelbourg, qu'il était réformé, qu'il était théologien, qu'il était docteur; bien plus, qu'il était ministre. Sur quoi le comte de Styrum commença à regarder de travers le juif zélé. Pour confirmer ses dires, le Zélandais montra ses lettres de Nicolas Tulp, que par hasard le comte de Styrum connaissait; alors Samuel Bach eut ordre de rendre au voyageur tout ce qu'il lui avait pris. On ne put rattraper l'âne, qui avait disparu; et le réformateur eut beau réclamer cent bons ducats d'or qu'on avait enlevés dans ses poches, il ne s'en retrouva que onze dans celles du juif, qui peut-être avait adroitement passé le

reste à quelqu'un de ses compères et qui protesta qu'il n'avait pas autre chose. Pour une apparence de justice, il fut envoyé aux arrêts; ce qu'il aima mieux subir que de reproduire les quatre-vingt-neuf ducats manquants.

Maître Adam Borel se trouva donc libre de quitter le camp. Il ne gémit pas trop de se voir réduit à onze ducats; il portait avec lui une traite sur un changeur d'Anvers. Il prit son parti, et se mit à faire une exhortation aux soldats qui l'entouraient, et dans lesquels il guettait autant de prosélytes. Mais il n'avait pas parlé un petit quart d'heure, exposant ses doctrines, qu'il fut interrompu par un homme gros et court, dans lequel, à la forme de son petit chapeau et à la bavette sale qui pendait de sa cravate, il reconnut un des pasteurs protestants de l'armée.

— Avant que vous alliez plus loin, lui dit le ministre, je vous demande une conférence, pour examiner si vous pouvez exercer devant les nôtres. Vous me semblez ne pas être d'accord en tous points avec le synode de Dordrecht.

— Mais n'ai-je pas le droit de libre examen? répondit Borel. Nous ne vivons plus sous les rigueurs de Maurice.

— Ce qui n'empêche pas que, si vous faites encore un seul discours, répondit le gros ministre, je vous ferai pendre comme dissident.

— Ah! c'est là votre tolérance?

— La tolérance est une bêtise. Avec la tolérance il y a autant de religions que d'individus.

— Mais Luther a reconnu le droit de libre examen.

— Nous ne sommes pas pour Luther : nous sommes pour Calvin et pour Gomar, des gens qui ne plaisantent point. Si vous n'êtes pas conforme, vous avez le droit de vous taire.

Borel comprit que c'était le seul parti qu'il eût à prendre.

— Ce ministre-là, pensa-t-il, dans une armée pleine de gens dissipés, a sans doute une pauvre clientèle ; il craint que je ne lui enlève ses petits profits et son autorité. Patience ; il est en pied ; je dois aviser.

Après s'être consulté sur les moyens de propager sans bruit ses idées, il imagina que la voie la plus sûre pour attirer les amateurs autour de lui était de se faire cabaretier. Il loua une tente, et il acheta une tonne de bière. — Tout chemin est bon, dit-il, lorsqu'il conduit au but.

Il se félicita de sa résolution, fut fier de sa modestie, se frotta le ventre avec surcroît d'orgueil et calcula qu'il allait fort honorer le métier de cabaretier. Il n'y a rien qui réjouisse comme une décision qui permet de faire vaniteusement de l'humilité, ni comme une ressource que l'on trouve ingénieuse dans ses apparences toutes simples.

Maître Adam Borel mit sa tonne de bière en perce et commença à la crier à six liards le pot. Ce fut pour lui, vu le bas prix de sa marchandise, un étonnement dur et un cruel déboire de passer toute la matinée sans attirer un seul buveur à sa petite table, tandis qu'un soldat, qui vendait aussi de la bière derrière sa tente, n'ayant qu'un arbre sec pour abri,

ne pouvait suffire au service des consommateurs qui se succédaient par troupes autour de ses pots. Il est vrai que le soldat ne vendait sa bière que trois liards, soit qu'il l'eût volée, soit qu'elle fût mêlée de moitié d'eau. Toutefois, les buveurs avaient l'air de la trouver bonne.

L'heure du dîner étant venue, les pratiques du cabaret rival se dispersèrent. Adam Borel prit un pot et s'en alla tirer de la bière à sa tonne pour son propre usage. Une stupéfaction nouvelle lui était réservée : sa tonne était vide. Après quelques minutes d'ébahissement et de consternation, il réfléchit, visita, chercha, examina, et reconnut, par une attentive perquisition, que sa tonne, appliquée contre la toile de sa tente, avait été percée en dehors par l'autre bout, et que c'était sa propre bière que le soldat avait pu vendre sans se ruiner à trois liards le pot.

A qui porter plainte? Adam Borel, en ayant assez des douceurs du camp, prit le parti d'abandonner les soldats à leur endurcissement. Il secoua contre eux la poussière de ses bottines et se mit à marcher dans la direction du Brabant espagnol. — Pour toucher des gens de guerre, disait-il en cheminant, il faut des études en quelque sorte spéciales. Je dois un peu vivre avec les gens du commun, dans leur familiarité, dans leur intimité, observer leur manière de juger et de sentir. C'est ce que je ferai.

Il arriva sans encombre à Hoogstraeten, où il se proposait de coucher; il s'adressa, pour passer la nuit, à l'auberge la plus renommée. Le voisinage

des postes ennemis avait rempli Hoogstraeten de soldats : ce fut avec peine que Borel trouva moyen de se faire promettre un lit. Mais la cohue lui convenait : — J'en étudierai mieux le populaire, pensait-il.

Gourmand comme il était, il commanda qu'on lui fit rôtir un poulet, le meilleur qu'on pourrait trouver; et pendant qu'il cuisait, il se faufila dans les groupes, cherchant à entamer quelque conversation qui pût lui permettre de se propager. Peu l'écoutaient, moins encore lui répondaient; un seul homme, qui portait un grand sabre et une énorme canne noire, lui donna quelque attention, mais dans un but intéressé; car cet homme était le drossart rural (1), et déjà il avait demandé à l'aubergiste si cet étranger n'était pas un émissaire des Gueux. C'était sous ce nom qu'on désignait les réformés. L'aubergiste, qui voyait dans Borel un homme simple, avait rassuré l'officier champêtre. Néanmoins le Zélandais fut obligé de montrer ses lettres. Sa recommandation pour Pierre Scholiers, qui était connu, fit bon effet; le titre de docteur qui lui était donné, sans spécification qui désignât un docteur en théologie, le rendit presque respectable : on le prit pour un avocat; et l'attention qu'il eut de vider un flacon de vin de Portugal avec le drossart acheva de lui assurer le droit de souper tranquillement dans la grande auberge d'Hoogstraeten.

L'appétit qui le talonnait l'engagea à ne pas at-

(1) Le drossart rural était dans les Pays-Bas une sorte de prévôt ambulante qui rendait généralement une justice expéditive.

tendre l'heure de la table commune. Il se fit servir son poulet dès qu'il fut cuit. Il avait calculé que cette mesure lui donnerait l'occasion de faire sa cour à l'hôtesse. Il alla se mettre à table en marmottant une petite chanson zélandaise contre le clergé catholique, aussitôt qu'il vit que l'on dressait son couvert. Il cassa une croûte de pain, l'insinua entre ses dents, et demanda à l'hôtesse qui le servait quel âge elle pouvait avoir.

— Tous les ans douze mois, répondit-elle en riant.

Ébouriffé de cette réplique villageoise, Adam Borel n'en continua pas moins ses questions, à travers lesquelles eut lieu l'arrivée de l'aubergiste, qui tenait d'une main le poulet proprement disposé sur une assiette du Japon, et de l'autre une bouilloire où durcissaient quatre œufs demandés pour rehausser la salade.

L'aubergiste était un goguenard, toujours prêt à faire des niches aux voyageurs qui avaient la manie de courtiser les femmes d'auberge. Le Zélandais, tourné vers l'hôtesse, ne le voyait pas ; il avança le poulet de manière à répandre la sauce sur la fraise de maître Borel, et il versa en même temps l'eau chaude de la bouilloire sur ses pieds.

Un cri effroyable, qui fit trembler toute la maison, et qui prouva que maître Borel avait une solide poitrine, fit connaître en même temps à l'hôte que sa plaisanterie était un peu trop chaude ; il s'excusa de son mieux sur la distraction que lui avait donnée le voyageur ; et l'hôtesse étant sortie, rappelée par les soins de sa maison, il aida le Zélandais à ôter ses

bottines, lui enveloppa les pieds dans du coton, lui prêta de larges pantoufles, et le laissa ensuite, lui souhaitant bon appétit.

Mais le docteur souffrait si vivement, qu'il ne put manger; et il n'osait trop se plaindre : il sentait qu'il s'était attiré son malheur, devinant bien que l'aubergiste avait mis dans tout cela plus de malice que de maladresse. — Les choses ne me tournent pas bien, dit-il, froissé dans sa vanité; et voilà un poulet qu'on va me faire payer, quoique je ne le mange pas. Il est servi. Mais ils n'auront pas ce profit-là.

Il but un grand verre de bière, emballa le poulet dans une feuille de papier et le mit dans la poche de ses basques, se rappelant qu'il aimait beaucoup les poulets froids à déjeuner, repas qu'il se promettait de faire le lendemain matin, en cheminant. Pour ce soir-là il était obligé de coucher dans la maudite auberge; et d'ailleurs l'état de ses pieds ne lui aurait pas permis de marcher.

Comme, ayant fait ces dispositions, il buvait un second verre de bière, l'aubergiste reparut, apportant la salade. Il était suivi de son chien, gros animal très-intelligent, qui ne manquait jamais d'accompagner son maître au second service, pour avoir les os et les débris du premier. L'hôte vit bien que le poulet avait disparu; il ne se crut pas en droit de rien dire : il servit le petit plat de salade, ôta les quatre œufs de la bouilloire et se retira. Mais le chien, à qui il manquait une redevance, demeura derrière Borel.

En considérant le plat de salade, le Zélandais ré-

fléchit qu'un aliment si léger le rafraîchirait, sans trop charger son estomac, qui ne pouvait pourtant pas rester vide. Il écailla ses œufs, les dépeça, fit et assaisonna sa salade et se mit à manger, sans remarquer que, pendant qu'il se débattait entre le sel et le poivre, l'huile et la moutarde, le vinaigre et les jaunes d'œufs, le chien, resté derrière lui, tirait tout doucement le poulet de sa poche et le remontait à la cuisine.

Après son frugal souper, il s'alla coucher clopin-clopant; et alors seulement, en ôtant ses basques, il ne vit à la place du poulet qu'une déplorable tache de graisse. — Les choses ne me tournent pas bien, répéta-t-il.

Il fut très-mal couché, ne dormit pas, et le lendemain matin, malgré la douleur qui lui brûlait encore les pieds, il paya son compte, et se remit en route, appuyé sur un bâton. — Je ferai une pause, disait-il, au prochain village.

Il ne savait pas que les villages dans la Campine ne se mordent guère. Après une marche de trois heures, il s'arrêta tout harassé dans une cabane, où on lui donna pour déjeuner du pain noir et du genièvre. Peu satisfait d'un régal si champêtre, et pensant avec un soupir à son poulet froid, il aperçut un jambon qui pendait dans la cheminée; il en demanda une tranche grillée.

— Ni grillée ni crue, dit le paysan; c'est aujourd'hui vendredi; revenez dimanche.

— Ah! ah! vous êtes catholique, reprit Borel. Mais moi je ne fais pas le vendredi.

— Ah ! ah ! vous êtes réformé, ajouta le paysan ; raison de plus pour faire pénitence, et vous n'aurez pas de mon lard. Croyez-vous que si ma femme était morte aujourd'hui, et qu'il vînt ici un homme qui se mit à chanter et à rire, en disant : Je ne suis pas de la famille, je le laisserais rire et chanter ? Non, non ; je fais le vendredi, moi, et on le fait dans ma maison.

— Excusez, dit Borel ; il se peut que les réformés aient tort, et ma religion à moi est plus conséquente.

— Mais, riposta le bonhomme, si vous n'êtes pas un gueux, vous n'êtes pas non plus un juif, puisque vous voulez du jambon.

— Je suis d'une doctrine qui n'a pas de nom encore.

— Si vous êtes fou, tant pis ! Dans ce cas, videz votre verre et continuez votre route.

Maître Adam Borel vit bien qu'il aurait peu de chance avec son hôte rustique ; il suivit son conseil et se remit en chemin.

— Je ne connais réellement pas le populaire, se dit-il alors en marchant. Avant de songer à dominer les masses, il me faut, je me le répète, étudier les mœurs des basses classes, comprendre leur langage, sentir leurs idées, entrer dans leurs manières de raisonner et de voir.

De réflexion en réflexion, il en vint à conclure qu'il devait se dissimuler, s'effacer, cacher pour un temps le théologien, le docteur, l'homme de génie, taire sa science, se mêler au peuple ; et pour cela il se résolut à entrer comme domestique dans un château.

— Je m'astreins, dit-il, à y passer un mois, sans me laisser deviner; j'observerai les gens de la maison d'abord, et ensuite les villageois, qui se montrent à nu devant un homme de leur sorte. Il n'y a rien devant quoi on doive reculer lorsqu'on médite des conquêtes comme les miennes.

Il coucha ce jour-là à Braschaet, se comporta bien; et le lendemain matin il demanda à l'hôte si on ne pouvait pas lui indiquer une bonne maison en campagne où l'on eût besoin d'un fidèle serviteur.

— Si vous avez des talents pour la pêche, répondit l'autre, allez au château; on pêche les étangs dans huit jours.

— Je suis pêcheur, en effet, répondit Borel.

Il était fils d'un pêcheur renommé en Zélande; il s'attribua sans façon l'habileté paternelle, héritage qu'il n'avait pourtant pas recueilli; et il fut admis pour un mois dans les domestiques du château. C'était tout ce qu'il voulait.

Il se dissimula si bien, ou du moins les manières communes lui étaient si naturelles, que les autres serviteurs ne soupçonnèrent pas sa qualité de théologien. Il fit plus; dans une maison toute catholique, il cacha son calvinisme, auquel d'ailleurs il ne tenait pas. Il égaya les gens de ses chansons et de ses contes; et n'eussent été ses habits noirs, qu'on prenait pour la défroque de quelqu'un de ses anciens patrons, on ne l'eût pas trouvé ridicule à la cuisine. Mais il n'avait pas d'autres vêtements; et on le railait surtout à propos d'une ceinture en filet de laine terminée par deux glands, qui serrait ses basques.

Quoique cette partie de son costume ne fût guère convenable à un domestique, il y tenait, justement peut-être par cette raison, et pour conserver intérieurement un peu de dignité vis-à-vis de lui-même.

Il suivait cependant ses études de mœurs et se félicitait de sa résolution. Une seule chose n'allait pas à son goût : on lui faisait faire assez maigre chère. Il chercha les moyens d'obvier à un inconvénient si grave, et il escamota de temps en temps quelque morceau; en quoi il déploya de grandes subtilités, car on ne le soupçonna jamais.

Les pêches commencèrent, et ce fut une grande besogne. Toutes les belles pièces étaient envoyées à Anvers pour y être vendues; tous les grands morceaux un peu maltraités étaient servis sur la table du maître, qui avait invité pour cette fête de nombreux amis; on n'avait à la cuisine que du fretin.

Le troisième jour, comme on terminait les travaux de la journée, Borel, seul à l'écart avec un camarade aussi impatienté que lui dans sa friandise, tira du filet un splendide brochet qui pesait vingt-cinq livres. Les deux compères se regardèrent spontanément et se devinèrent si bien que le Zélandais n'hésita pas à dire : — Nous conserverons cette pièce pour nous.

La nuit tombait, secondée d'une petite pluie qui isolait les deux amis dans une sorte d'obscurité. Ils s'enfoncèrent dans un bosquet voisin, Borel portant sous son bras l'énorme brochet, dont il comprimait les mouvements, et son camarade le précédant en éclaireur. Le poisson fut déposé dans un trou, que

recouvraient des feuilles, des herbes et des branches mortes. Après quoi, certains de n'avoir pas été vus, les deux voleurs se retirèrent à travers le taillis; ils devaient le lendemain matin aller enlever leur brochet.

En soupant à la cuisine, le cocher remarqua, à la ceinture de Borel, l'absence des deux glands noirs dont il l'avait raillé plus d'une fois. Il le complimenta d'en avoir fait le sacrifice; mais le Zélandais ne méritait pas cet éloge, car ses glands avaient disparu sans qu'il le sentît; et il présuma qu'ils s'étaient accrochés à un buisson.

Or, pendant la nuit, un renard qui cherchait quelque butin fut attiré, par l'odorat sans doute, vers la cachette où reposait humidement le brochet, assez mal à son aise. En écartant les feuilles et les branches mortes qui recouvraient le tyran des étangs, l'une des pattes du renard tomba jusqu'à la jointure du genou dans la gueule béante du monstre. Le brochet, dans les convulsions de la mort, serra sa puissante mâchoire et la serra si bien, que le pauvre renard y demeura pris. Tous ses efforts ne le purent tirer de là, et il eut beau s'agiter, il ne put entraîner avec lui son piège pesant.

L'instinct de la conservation lui donnait la force d'étouffer ses cris. Au point du jour cependant, soit qu'il eût gémi, soit par toute autre cause, le seigneur de Braschaet, qui tous les matins faisait une tournée dans son domaine avec une escopette, se trouva amené dans le bosquet où le renard était pris. Émerveillé de voir de ses yeux le grand mangeur de

poules arrêté en un lieu où l'on n'avait pas mis de trappe, le bon seigneur lâcha la détente de son arme et courut au renard qu'il venait de tuer. Il le voulut enlever; mais la pièce n'étant pas seule, c'était un poids qui exigeait plusieurs efforts. Enfin tout sortit; le bon seigneur, en admiration d'avoir pris un brochet avec un renard, s'en retournait au manoir, portant le renard sous un bras et le brochet sous l'autre; il les avait séparés. Il rencontra sur son chemin Borel et son compère, qui se dirigeaient vers le lieu de sa singulière bonne fortune; il leur en fit part, sans remarquer dans leurs manières un peu de trouble, les emmena à la cuisine, y convoqua tous ses gens, tant ceux qui se levaient que ceux qui étaient déjà levés, et demanda à tout le monde, en prodiguant à tous des regards interrogateurs, si on ne pouvait pas lui dire qui avait caché le brochet dans le bosquet où il l'avait pêché en chassant au renard.

Tous ceux qui avaient la conscience nette ne surent rien révéler; et les deux coupables montrèrent autant d'assurance que les plus innocents. — Oh bien! dit le bon seigneur, nous connaissons plus tard les voleurs.

En prononçant ces paroles, ses yeux tombèrent, sans doute par pur hasard, sur maître Adam Borel, qui s'en troubla en lui-même, mais sans rien faire paraître. Toutefois il s'en alla assez inquiet à la pêche.

Une bonne heure après le premier interrogatoire, le seigneur de Braschaet dit à sa cuisinière d'écailler

et de vider le brochet, et de le préparer au bleu pour le déjeuner.

Pendant qu'elle faisait cette opération, le compagnon de Borel, étant venu prendre du liége à la cuisine pour ses filets, vit sortir avec terreur de l'estomac du brochet deux glands noirs, indice malencontreux qui révélait le coupable. Il s'échappa à travers les acclamations et courut prévenir le Zélandais. Borel, pris de peur en apprenant que ses glands, happés par le brochet, le dénonçaient comme auteur d'une ignoble action, s'enfuit aussitôt, sauta les fossés, sortit du domaine et disparut sur le chemin d'Anvers.

Le voleur découvert ne fut pas poursuivi, et le camarade du vol ne se laissa pas soupçonner. Mais l'apôtre, qui préludait par de si détestables aventures, arriva sous les murs d'Anvers, en se répétant : — Les affaires me tournent mal à la campagne. Voyons à la ville.

## II.

Une heure après qu'il était entré dans Anvers, Adam Borel avait touché, au comptoir de Josias Bloum, sa traite de cent vingt ducats.

Avant de prendre gîte, pourchassé par la peur d'être recherché de la part du paisible seigneur de Braschaet, il se mit en mesure de changer de costume. Il entra dans la boutique d'un fripier, acheta d'occasion un habillement de drap jaune-clair, avec

un chapeau de feutre gris embelli d'une plume rose, revêtit le tout, et, suivi d'un garçon qui portait sa défroque, devenue toilette de rechange, il alla se loger provisoirement à l'auberge du Signe de la Croix.

— A bas le noir ! dit-il ; ma religion n'est pas sombre ; et, comme me voilà, les choses iront mieux.

Il dina, passa la journée à visiter le port, la soirée à se recueillir ; et, le lendemain, il porta sa lettre de recommandation à Pierre Scholiers.

— J'ai étudié la basse classe, en me mêlant avec elle, se disait-il. Je vais, avec celui-là, étudier les gens éclairés.

Pierre Scholiers était un homme de cinquante ans, qui, depuis peu, était revenu de Spa, où les eaux de la Sauvenière l'avaient guéri d'une maladie de langueur. Cet homme était un singulier mélange de mélancolie et de gaieté. Il était échevin d'Anvers ; il avait fait sa philosophie à Louvain, et en était sorti licencié en droit civil et en droit canon ; il avait fait, avec le duc d'Arschot, le voyage d'Italie, et passait pour un antiquaire habile et pour un savant connaisseur dans les beaux-arts. Il se préparait à publier deux ouvrages, le Diogène (*Diogenes Cynicus*), suite de satires contre les mauvaises mœurs de son temps, obscurément écrites dans la langue de Juvénal, mais pleines de sel, de génie et de couleur ; et, à côté de ce livre éminent, un traité de cuisine (*Kook-Boeck*), simplement et jovialement rédigé dans sa langue maternelle, exposant comment on

prépare les viandes, la volaille, le gibier, le poisson; comment on soigne les vins, etc., le tout *dédié au beau sexe flamand*, dans une épître où il dit qu'il établit ses doctrines culinaires sur vingt-quatre ans d'expérience...

C'est à cet homme extraordinaire que maître Adam Borel était recommandé par le docteur Nicolas Tulp, savant médecin, sénateur d'Amsterdam, curateur de l'École-Illustre, grand chercheur de cas médicaux peu communs, faiseur d'esprit, écrivain assez pur, amateur de tableaux. La lettre que présenta le Zélandais était conçue en ces termes :

« Je vous adresse et vous recommande, mon cher licencié, un Adam qui n'est pas le premier homme du monde, mais qui n'en sera pas le dernier non plus, et qui aurait dû épouser ma femme, attendu qu'elle s'appelle Ève (Eva van der Voegh). Il vous dira ses idées; et il est possible, comme il est docteur, que vous vous décidiez à lui être utile. J'attends toujours votre ouvrage sur l'art de la cuisine. Mais si vos études sont séduisantes, n'oubliez pas qu'elles sont périlleuses. »

Pierre Scholiers, petit homme replet, haut en couleurs, était encore ce que de nos jours on appelle un gourmet ou un gastronome, honnête parenté de la gourmandise. Il avait lu en riant la lettre de Nicolas Tulp; il engagea Borel à s'asseoir; puis il entama la conversation.

— Votre ami d'Amsterdam est un fou, dit-il; son dernier mot n'est pas intelligible. Mais il est médecin, laissons-le dire. Je suis sûr que s'il était ici, il

m'ordonnerait une saignée ou un purgatif. De quel pays êtes-vous ?

— De Middelbourg.

— De la Zélande ! mauvais pays ! On y fait fort mal la cuisine ; et vos compatriotes, sous ce rapport, sont dignes de manger de l'herbe et du foin. Pardon, si je vous heurte en ce que je dis ; j'imagine que je ne parle pas pour vous. Mais il est inouï qu'on gâte indignement les bonnes choses, comme font ces gens-là. Vous avez d'excellent poisson frais. Comment le mangez-vous ? Sottement bouilli dans l'eau ; et dans quelle eau ? De façon qu'à l'odeur et au goût de marécage, c'est aussi triste que si on le mangeait cru.

Mais moi, jeune homme, je fais cuire le poisson frais dans un court-bouillon relevé de vin blanc ; j'y mets du laurier et d'autres aromates ; après quoi je l'honore d'une sauce.

Vos compatriotes ne savent pas même, avec des poireaux, des ciboules, du persil et des jaunes d'œufs, faire l'assaisonnement des moules, ni la sauce blanche des pattes de grenouilles. Ils mangent tout lavé, relavé, bouilli et rebouilli à l'eau dormante. Fi donc ! J'espère que vous avez quitté le pays pour ces raisons, et que vous n'y retournerez que dans le but de les éclairer.

— Pardon, mynheer, répondit Borel ; je suis certainement de votre avis ; entre un dîner mal apprêté comme on fait chez nous et même dans toute la Hollande, et un dîner de bonne cuisine, je n'hésiterai certainement jamais. J'aime la bonne chère...

— Comment préférez-vous le jambon ? interrompit Scholiers.

— De toutes les manières.

— De toutes les manières ? s'écria le gastronome en pâlissant. Dites que vous êtes un gourmand, mais ne dites pas que vous aimez la bonne chère. Ainsi le jambon simplement étuvé vous suffit ? Mais c'est une honte. Si vous ne le faites pas cuire au vin, du moins faites-le griller ou rôtir.

Je suis sûr que vous êtes de ces gens qui mangent un gigot dans le pot au feu, quand il ne leur est pas interdit de le manger à la broche ou au four ; de ces gens qui font bouillir les carbonnades et les transforment en éponges, quand il leur est permis d'apprendre à faire une vraie carbonnade grillée à point ; de ces gens qui n'ont jamais vu une fricassée de poulets dans les règles, ni des rognons sautés, ni des côtelettes aux cornichons ?

— Pardon, mynheer, interrompit Borel à son tour, j'aime la bonne chère comme je vous le disais : mais j'avoue que je n'en connais pas la science. Je me borne à la fêter quand je la rencontre ; et il est vrai que je n'ai jamais su la rencontrer dans mon pays. Si vous me permettez de la cultiver, je serai votre disciple fort docile, quoique personnellement je m'occupe d'une autre réforme.

— Ah ! ah ! vous sentez aussi qu'il est bon de tirer d'une chose le meilleur parti. Vous occuperiez-vous par hasard de la pâtisserie ? C'est encore une science qui est ici à l'A B C. On ne vous fait que l'éternel pain d'épices sans saveur et les gâteaux secs sans

goût. Je suis fâché de n'avoir pu étudier cette matière à fond. La farine s'allie à tout; avec de la crème, du lait, du beurre, du fromage dur, du sucre, du miel, des gelées de fruits, avec des raisins secs, du cognac, de la fleur d'orange, — en combinant un peu, — on produit d'excellentes choses; on peut varier à l'infini les pâtés de viande; on en peut faire de froids; en en peut faire de chauds; on peut manger le plat qui contient, après avoir mangé l'excellent ragoût qui est contenu, comme firent les soldats d'Énée.

— Je m'occupe d'autre chose, dit en souriant le Zélandais.

— Et de quoi donc? reprit Scholiers en le regardant; serait-ce de modifier les modes? Nous en aurions besoin, car elles deviennent ridicules.

— Non, mynheer, dit Adam Borel; mes vues ne se sont pas arrêtées à des choses matérielles.

— Ah! vous cultivez les muses! que ne le disiez-vous donc? Nous les connaissons aussi quelque peu; et je vous lirai certains vers latins qui sont frappés. Quel est votre genre?

Je ne suis pas poète, mynheer.

— Savant? commentateur? grammairien? philosophe? critique? théologien?

— Un peu de tout cela, mynheer.

— Vous êtes modeste, et vous travaillez à...?

— A une réforme.

— A une réforme! contre qui?

— Contre Luther.

— Passe. Mais la meilleure manière de réformer

le salmigondis qu'il a fait et qui a produit tant de gâte-sauces, c'est de renverser sa marmite. Voyez-vous, docteur, car vous l'êtes; toute la besogne de Luther ne doit pas vous occuper; elle tombera d'elle-même, plus tôt peut-être que la mauvaise cuisine de votre pays, qui du moins n'empoisonne pas. Ce qu'on appelle aujourd'hui le luthéranisme n'est déjà plus du Luther. De quelle secte êtes-vous?

— Mais je suis réformé.

— Réformé ou déformé, en quoi?

— C'est-à-dire que je suis protestant.

— Mais pourquoi?

— Parce que je proteste.

— Contre quoi?... Si c'était une matière moins grave, je rirais, dit Scholiers en devenant sérieux. Mais cet imbécile de Tulp a eu tort de vous adresser à moi. Parce que je suis poète et que je fais un traité de cuisine, me croit-il fou et timbré, comme la moitié de ses compatriotes? Jeune homme, on peut s'amuser à réformer la cuisine et les lois, les mœurs et les petits gâteaux, les habits et les maisons; on peut s'occuper d'améliorations dans les petites inventions de l'homme. Mais les choses de Dieu ne se réforment pas au gré du premier ivrogne venu. Ici nous ne rougissons pas de nos pères; depuis seize cents ans ils sont catholiques; comme ils n'ont été ni des sots ni des coquins, nous ne les renions point. Je ne vois donc pas en quoi je pourrais vous être utile, sinon à combattre les mauvais arguments qui vous égarent; et pour cela je n'oserais encore me fier à mes faibles moyens.

Maitre Adam Borel fut un peu abattu de voir que cet homme, qu'il avait cru si léger, ne se penchait pas plus vers lui. Il se releva pourtant. — Vous êtes catholique, dit-il, je le sais. Mais nous pourrions causer; et vous verriez que je n'ai pas un mauvais projet, si vous vouliez avec moi faire usage un instant du libre examen.

— Du libre examen de quoi?

— Des saintes Écritures.

— Mais, mon jeune docteur, c'est là une des balourdises de Luther : est-ce que les saintes Écritures sont soumises à notre examen ? Non : elles nous sont imposées. Pour user, si vous voulez, d'une comparaison très-imparfaite, est-ce qu'un législateur fait des lois pour qu'on les examine ? Non, mais pour qu'on les exécute. Et croyez-vous que ce qui vient de Dieu puisse être discuté par Arminius ou par Gomar, qui ne peuvent pas prendre la même liberté vis-à-vis de ce qui vient de vos seigneurs les états-généraux ? Je ne suis pas théologien, moi ; mais j'ai toujours vu que ceux qui réclamaient, à l'égard des saintes Écritures, le libre examen que vous dites, n'étaient que des cruches : n'en augmentez pas le nombre ; vous ne seriez comme eux qu'un vase d'argile ; et l'allégorie du pot de terre et du pot de fer est là : le libre examen ne sera jamais le pot de fer.

Je suis peut-être un peu dur, reprit Scholiers après une petite pause. Excusez-moi si je vous offense ; je ne vous ai pas laissé parler, et il est possible que je vous comprenne mieux, quand vous m'aurez dit votre projet.

— Mon projet est bien simple, répondit Borel en se ranimant. Je ne m'attache qu'à l'Évangile; j'en reviens là. Je veux rétablir la fraternité; plus de supérieurs ni d'inférieurs, l'égalité en toutes choses, la communauté des biens.

— C'est parfait, interrompit encore Scholiers, qui peut-être n'était pas fort patient. Mais vous n'êtes pas neuf.

Vous allez tout simplement remettre sur le tapis la *famille* ou *maison d'amour*. C'est une hérésie qui brillait au dernier siècle, qui naquit en 1540, produite par les rêveries des anabaptistes, qui fut prêchée par un certain Nicolas, de Munster. Tenez, ne me parlez pas non plus de ce pays de Westphalie! Les associés de la Famille d'Amour, qui ne sont pas encore tout à fait éteints, ne reconnaissent que la charité; ils rejettent l'espérance, ce qui ne les rend pas fort gais; ils rejettent la foi, ce que vous ferez comme eux, avec votre libre examen. Ils aiment tous les hommes sans aimer personne; ils prétendent que la charité les rend parfaits et les élève au-dessus des lois; et tant qu'ils n'ont rien, ils mettent tout en commun.

Leur chef Henri Nicolas commença aussi par prêcher la parfaite égalité; puis cependant il se fit chef, puis il se dit inspiré, ce qui vous viendra; puis il se crut déifié; et alors il se vanta d'être plus grand que Notre-Seigneur, qui avait été, annonça-t-il, son type, son image et son précurseur.

Mais comme il avait établi l'égalité, tous ses disciples prétendirent qu'ils étaient déifiés aussi bien que lui. C'était conséquent. Pour maintenir sa supé-

riorité, il fit un évangile; tout le monde ne peut pas faire un évangile. Il l'intitula *l'Évangile du Royaume*; on lui demanda de quel royaume; il ne sut pas le dire: on pensa qu'il complotait un coup de main à la Jean de Leyde; on lui fit observer que son évangile du royaume n'était pas l'évangile de l'égalité, attendu qu'un royaume suppose un roi, à moins que tous les associés de la secte ne soient rois également; ce qui est possible à ces gens-là.

Il voulut amener à ses sentiments Théodore Kornhert, qui le battit à plates coutures dans toutes leurs disputes, quoique Henri Nicolas soutint que l'esprit parlait en lui. Il est vrai que, quand il ne savait que répondre, il se renfermait dans cette excuse, que l'esprit lui ordonnait de se taire.

Si c'était un esprit, ce n'était pas un esprit de lumière. Vous vous mettez dans les mêmes griffes. Hors l'Église, mon jeune docteur, tout est déserts inconnus et sauvages: celui qui s'y engage ne sait jamais où il va.

— C'est votre avis, reprit Borel, à la fin piqué; mais ce n'est pas le mien.

Et persuadé qu'il perdrait sa peine auprès de Pierre Scholiers, il prit son feutre gris et s'en alla.

— Mauvais pays! dit-il en lui-même; si on fait mal la cuisine en Zélande, on y écoute mieux la raison.

Il appelait la raison ce que le fondateur de la Famille d'Amour appelait l'esprit.

Il rentra à son hôtel, mécontent, se consulta toute la journée, et pensa qu'il avait une ressource plus

aisée que la discussion; c'était de faire imprimer sa doctrine. Se rappelant justement qu'il avait aussi une lettre de Tulp pour l'illustre imprimeur Moretus, il l'alla trouver le lendemain matin, n'ayant rien d'écrit, mais plein de sa matière, prêt à faire gémir les presses, et trop paresseux du reste pour tracer dix lignes avant d'être sûr qu'elles seraient imprimées.

Il fut conduit au cabinet où l'honnête héritier de Christophe Plantin, seul devant un bureau que décorait un beau crucifix, achevait pieusement de réciter son chapelet, en attendant une épreuve du Missel dont il faisait une nouvelle impression, Il en était à sa dernière dizaine. Il se détourna légèrement, ne s'interrompit que pour faire signe à Borel de s'asseoir et acheva son dévot exercice.

— Celui-là dit son chapelet, pensa Borel; c'est un bonhomme que je puis entreprendre.

Quand Moretus eut fini et qu'il eut fait le signe de la croix, il salua le Zélandais et lui demanda quelle affaire lui procurait l'honneur de sa visite.

— Je suis étranger, répondit Borel, et je voudrais faire imprimer quelques feuilles. Voici une lettre qui me recommandera auprès de vous.

Le billet de Nicolas Tulp (1) saluait le seigneur

(1) Nicolas Dirx, appelé Tulp (tulipe), de l'enseigne de la maison où il naquit sur le Keizersgracht à Amsterdam, fils d'un négociant, né en 1593, fut échevin six fois, et quatre fois bourgmestre. Il attira Paul Potter à Amsterdam, en lui achetant tout ce qu'il ferait. En 1672, malgré sa vieillesse, il parla si vigoureusement qu'il empêcha Amsterdam effrayée de se rendre à Louis XIV. Il avait soixante-dix-huit ans. Il mourut en 1674. Il était médecin. Dans ses ouvrages, on trouve des choses curieuses. Il a observé des pierres (*calculos*) dans des artères, des polypes dans le cœur, des cheveux dans la vessie, des lobes pulmo-

Moretus, l'architypographe, et disait que le docteur Adam Borel était un homme de talent. Moretus, l'ayant lu, s'inclina poliment devant le porteur et dit :

— Je ne connais votre ami d'Amsterdam que pour lui avoir imprimé quelques feuilles aussi, comme vous dites, sur des questions de médecine; ce que j'ai exécuté, après avoir fait examiner le manuscrit, pour m'assurer qu'il ne contenait rien d'hérétique ni de téméraire. Je crois avec plaisir aux éloges qu'il vous donne, monsieur. Avez-vous votre ouvrage?

— Non, mynheer.

— Quelle en est la matière?

— Des questions de théologie.

— Je dois le faire voir avant de l'imprimer, si vous me donnez votre confiance.

— Mais je le signe.

— Ce n'est pas assez pour moi, monsieur; dans la diffusion d'un livre, l'imprimeur est de part avec l'auteur; et il est le plus coupable si le livre est dangereux. Que diriez-vous d'un apothicaire qui ne vous empoisonnerait pas, mais qui fournirait les poudres et les drogues pour composer le poison? Que diriez-vous d'un complice qui ne vous tuerait pas, mais qui prêterait le poignard pour vous assassiner? et d'un homme qui ne brûlerait pas votre maison, mais qui donnerait la torche pour y mettre le feu? Êtes-vous orthodoxe, monsieur?

naires coupés sans danger, des crachements de sang qui ont duré trente ans, deux personnes qui ont respiré quelque temps par les oreilles, etc.

(PAQUOT.)

— Je ne sais trop ce que je puis vous répondre là-dessus, dit Borel. Mais je dois vous avouer que je me propose d'introduire quelques nouveautés.

— Alors, monsieur, ce n'est pas moi qui vous imprimerai, et j'espère que personne ne le fera dans notre ville.

— Cependant, mynheer, je suis chrétien.

— Vous le croyez sans doute, monsieur. Les rebelles sont toujours au commencement de très-fidèles sujets; et en fait de religion j'appelle rebelles ceux qui, imaginant des nouveautés, les proposent à d'autres que celui-là seul qui a le droit de les juger.

— Mais pensez-vous, reprit Borel, qu'on fasse acte de rébellion en attaquant certains abus, comme par exemple les prières du chapelet, que vous récitez tout à l'heure?

— Quel inconvénient trouvez-vous au chapelet?

— Cette répétition multipliée de la même prière.

— Est-ce que les belles choses répétées sont un tort, ou un abus, ou une offense? Je vous ferais là-dessus plus d'un argument; je me bornerai à une petite anecdote. Nous avons ici un peintre de quelque mérite et de quelque renommée; il s'appelle Pierre-Paul Rubens. Peut-être en avez-vous entendu parler?...

Adam Borel fit un signe qui voulait dire : Nous repoussons les images, et nous ne connaissons pas les peintres.

— Eh bien ! monsieur, reprit Moretus, cet homme, qui est une de nos gloires, a fait une Descente de croix qui est fort belle; il a fait un Calvaire au mo-

ment où le soldat retire la lance du côté de Notre-Seigneur expirant; c'est fort beau encore. Il a fait un grand nombre d'autres tableaux qui seront à jamais des chefs-d'œuvre. Il y a deux ans, un grand seigneur français vint ici, chargé de quelques négociations; il resta un an dans notre ville. Tous les jours il allait exactement passer un quart d'heure devant la Descente de croix, et un quart d'heure devant le Calvaire; et il ne disait pas autre chose que ces mots, qu'il répétait vingt fois avec sentiment, mais toujours les mêmes : — *Que c'est beau!*

Cette louange vous eût choqué dans sa forme. Eh bien! monsieur, Pierre-Paul Rubens m'a dit, de sa bouche, que de tous les éloges qu'il avait reçus (et il en a été justement comblé) celui-là était le compliment qui l'avait flatté le plus.

Je ne parle ainsi, poursuivit Moretus après un court silence, et je ne compare les louanges humaines à la prière, qu'autant que *parva licet componere magnis....*

Les matériaux qui nous guident dans cette légende donnent, sur l'entretien de Moretus et de Borel, d'autres détails encore; mais ils offriraient peu d'intérêt. Qu'il nous suffise donc d'ajouter que le docteur ne put trouver, dans Anvers, un imprimeur qui consentît à lui prêter son ministère. Comme il était persévérant, il voulut tenter diverses autres voies. Il loua une chambre meublée dans la rue de l'Empereur, et il retint pour faire son ménage une bonne femme, dont la figure lui revenait. — Je veux recom-

mencer par cette femme, dit-il ; elle a le cœur simple, elle me comprendra.

Et le lendemain, — pendant que Madeleine Wiert préparait son déjeuner, — il se mit à lui faire de la morale. Toutes les fois qu'il énonçait une maxime chrétienne, elle lui répondait : — C'est vrai, myn-heer, c'est dans le catéchisme. — Mais dès qu'il lançait quelqu'un de ces raisonnements vagues, qu'il trouvait si beaux, elle lui déclarait naïvement qu'elle n'y entendait rien.

Les efforts qu'il fit pour se rendre intelligible démontrèrent à la bonne femme qu'il était hérétique. Elle se hâta de lui demander son compte ; il y avait huit jours qu'elle le servait. — Ces dévotes sont plus tenaces que je ne le pensais, dit-il. — Il prit ses informations pour avoir une femme moins ferme sur ses principes.

On lui en procura une jeune. A la vérité, on ne donnait sur ses mœurs que des renseignements ambigus. Mais qu'importait cela à Borel, si elle était disposée à marcher dans les nouvelles doctrines qu'il prêchait ! Malheureusement, au bout de huit jours, elle cessa de le servir, non pas comme Madeleine en lui demandant son compte, mais en disparaissant tout d'un coup ; et l'habile théologien reconnut qu'elle était aussi habile que lui ; car en raison de la communauté qu'il établissait, elle lui avait volé tout son argent.

Cette circonstance abrupte n'avait rien de gai pour Borel ; elle le rembrunit un peu. — S'il n'y a que des catholiques ou des coquins, dit-il, c'est rude !

Il s'alla promener sur le port, et là, par un heureux hasard, trouvant un navire de Middelbourg qui mettait à la voile pour son pays, il ne songea pas à quelques petites dettes qu'il laissait à Anvers; il s'embarqua d'un air résolu et retourna en Zélande.

Lorsqu'on lui demandait dans sa ville ce qu'il avait fait à Anvers, il se contentait de répondre : — Pays de jésuites, les nouveautés religieuses n'y prennent pas.

Mais il ne renonça point à ce qu'il appelait sa grande pensée. Toute sa vie, qui fut assez longue, il s'occupa sans relâche de fonder une église chrétienne séparée de toutes les autres; il n'y put réussir. Il s'attaqua vainement aux luthériens, aux calvinistes, aux sociniens, aux anabaptistes, aux gomaristes, aux arminiens, aux zwingliens, aux mennonites et à toutes les mille et une sectes nées de l'hydre de Luther; tout le monde le repoussa. Les luthériens même le traitèrent d'athée.

Entre les mauvaises raisons qui chargent ses écrits, il leur répondit pourtant une vérité qu'il est bon de relever comme un petit aveu : c'est que « les » protestants, en rejetant l'autorité de la tradition, » ont ouvert la porte à toutes les hérésies, et à l'in- » différence en matière de religion. »

Mais s'il ne put établir son fameux projet, maître Adam Borel l'a toutefois laissé à ses successeurs, dans un petit ouvrage flamand ou hollandais, qui a été imprimé à Amsterdam en 1674 et qui est intitulé : *Conférence sur la religion fraternelle arrêtée dans une réunion d'amis* (Onderhandeling nopens den Broe-

derlycken godsdienst, enz.) On voit qu'il n'avait pas voulu enterrer sa vaste idée de la Campine; et il eût été bien joyeux, s'il eût pu revenir, il y a quelques années, et voir son œuvre reprise par les fouriéristes, qui voulaient aussi mettre tout en commun et qui, pour plus d'analogie avec le Zélandais, entreprenaient de civiliser le monde par la gourmandise, première vertu de leur culte.

---

### III. — LÉGENDE DES DUELS D'YPRES.

Courage de tigre! courage de panthère!

M. LE MARQUIS DE BEAUFFORT.

La ville d'Ypres, comme la plupart des vieilles cités, eût aussi jadis ses splendeurs; il paraîtrait même qu'au douzième siècle elle était la plus importante et la plus peuplée entre les villes des Pays-Bas. Sa grandeur alors était le fruit d'une haute industrie, plus haute que nous ne la supposons aujourd'hui, nous qui connaissons si peu le moyen âge et si mal les anciens temps. Dans une pièce authentique du mois de juin 1246, conservée aux archives d'Ypres, on voit que cette ville comptait alors une population de deux cent mille âmes. Aucune cité des Pays-Bas, à l'exception d'Amsterdam, ne peut rivaliser de nos jours avec un tel chiffre.

A l'époque où se passa l'action que nous allons raconter, Ypres n'était pas parvenue encore à ce point d'agrandissement. Mais elle croissait tous les jours.

C'était le 15 octobre de l'année 1116. Dans une salle tapissée de cuirs d'Orient, ornée d'arabesques d'or et de trophées d'armes, qui était la salle d'honneur du château d'Ypres, on voyait, debout contre une fenêtre ovale, un homme robuste, haut de six pieds, penché en avant et s'appuyant de la main droite sur une table ronde massive en noyer bruni. Cet homme avait de longs cheveux châtain qui tombaient en boucles sur ses épaules, une jeune barbe fauve très-soignée, un teint vif et des yeux ardents. Il était beau, mais toute sa figure portait les signes d'une sévérité grave. Il devait être juste, mais inexorable; et l'on remarquait à ses lèvres qu'elles n'étaient pas accoutumées au sourire. Un vaste manteau écarlate, d'une seule pièce, sans collet et sans rabat, le couvrait entièrement par derrière, fixé autour du cou par deux larges agrafes, qui figuraient deux haches d'armes. Une véritable hache, du poids de trente livres, pendait à sa ceinture de cuir brun. Un pourpoint de laine blanche lui serrait la poitrine et la taille, et tombait sur ses genoux. On ne voyait pas s'il avait un pantalon ou un haut-de-chausses; des bottes de cuir brun, parsemées de petites figures d'argent, renfermaient ses pieds et ses jambes. Il écoutait d'un air préoccupé, distrait de ce qui se passait devant lui, par l'intérêt qu'il semblait mettre à un gibet qui s'élevait à quelques pas du château, et qu'on apercevait fort bien de la fenêtre. Cet homme était le comte de Flandre, Baudouin VII, dit Baudouin à la Hache, lequel affectionnait sa bonne ville d'Ypres.

Devant lui on voyait une jeune fille de vingt ans, fraîche et belle, — mais tout en pleurs. Elle était vêtue d'une longue robe de lin blanc; ses beaux cheveux blonds étaient relevés sur sa tête; elle suppliait et tendait les mains, se tenant à genoux jusqu'à ce qu'elle eût obtenu bonne réponse à sa prière. C'était Helly Morel, fille d'un riche drapier d'Ypres. Deux jeunes rivaux lui faisaient la cour : l'un, noble et beau, Jules Goethals, de Courtrai, avait captivé son cœur; l'autre, André Boren d'Ypres, l'aimait sans être aimé. Ce dernier était un petit homme de trente ans, du métier des poissonniers, pétri d'un immense orgueil, parce qu'il possédait une grande fortune. Mais il avait le nez de travers, et la couleur de ses cheveux donnait de loin à sa tête l'apparence d'un coquelicot fané. Il était méchant, comme le sont quelquefois les hommes frappés à la fois de vanité et de laideur. Nerveux et fort, exercé à tous les genres d'escrime, il était querelleur. Admirateur de son riche costume de peau de daim lamée d'argent, et de son bonnet de peau de lièvre rehaussé d'une aigrette d'or, il se croyait beau et fait pour plaire. Cet homme plein de vices, et que rien ne pouvait excuser, si quelque chose peut excuser le vice, affichait encore de mauvaises mœurs, raillait les choses religieuses, persiflait la vertu et croyait séduire par cette malice délétère qui corrode et que des hommes stupides sont convenus d'appeler de l'esprit. Depuis un an qu'il cherchait à gagner le cœur d'Helly, l'âme pure et candide de la jeune fille n'avait vu dans ses traits qu'un monstre et dans son

esprit qu'un démon. Toutefois, il avait demandé Helly en mariage.

Le père de la douce Helly, l'honnête Paul Morel, était de ces hommes qui idolâtraient leur fille au point de lui laisser absolument le choix d'un mari. Il répondit à André Boren qu'il le tiendrait pour son gendre si c'était le gré de sa fille; et il alla sur le champ la consulter. Alors la jeune Yproise se prononça; elle fit connaître son antipathie profonde pour le petit homme gonflé aux cheveux rouges, elle avoua en même temps son amour pour Juste Goethals. Le père approuva ce choix; et il remercia poliment André, qui, devenu furieux, reprocha à son rival de l'avoir supplanté méchamment dans le cœur d'Helly. Cet homme, qui ne croyait pas aux vérités de la religion, tomba, par un excès contraire assez commun, dans les idées superstitieuses : — il accusa Goethals d'avoir ensorcelé Helly; — dans une sorte de démente, il l'alla trouver — et lui proposa un duel, selon le vieil usage toujours en vigueur dans les Flandres.

— Ou si vous refusez de combattre, dit-il, vous vous purgerez, par l'épreuve du feu, de l'accusation de magie que j'élève contre vous.

— Le combat, répondit Juste Goethals, est le jugement de Dieu; je dois l'accepter.

Le jour du champ-clos avait été fixé au 18 octobre. On avait demandé la lice à Baudouin VII, qui l'avait accordée. Le duel devait avoir lieu dans la cour du château des Comtes, et le vaincu devait être pendu au gibet que l'on apercevait de la fenêtre.

Quand Baudouin à la Hache eut entendu le récit des circonstances que nous venons d'exposer, il réfléchit profondément. — Il n'y a là qu'un coupable, se dit-il en marchant à grands pas; et le sort du combat peut se tromper.

Puis il se rappela tous les duels fréquents qui désolaient la ville d'Ypres, querelles de tous les jours qui se terminaient par l'épée; il songea au résultat inique de la plupart des champs-clos; il reconnut que généralement la force seule faisait le droit; et s'arrêtant devant la jeune fille, il lui prit la main et la releva :

— Rassurez-vous, mon enfant, lui dit-il, vous épouserez Juste Goethals.

On connaissait Baudouin à la Hache, on savait avec quelle exactitude prompte il rendait à tous une sévère justice, avec quel soin il pourvoyait à l'absence des lois, en improvisant des ordonnances précises; et quoiqu'il ne pût empêcher un duel, qui était dans les mœurs, quoiqu'il ne pût, de sa volonté puissante, déraciner un usage dont on gémissait en vain, Helly fut pleinement rassurée; elle s'en retourna à la maison de son père, se félicitant en silence du courage qu'elle avait eu de s'adresser au comte.

Le jour suivant se passa sans que rien vînt confirmer la promesse de Baudouin, et la jeune fille ne s'inquiéta point. Le 17 octobre, le héraut du prince parcourut les rues et les places de la ville, précédé de deux trompettes, et proclama à tous les carrefours une loi spéciale ou privilège, accordé par Baudouin

aux bourgeois d'Ypres, lequel statuait formellement qu'à partir de ce jour, pour prévenir les abus des duels capricieux, aucun habitant ou citoyen du pays ne pourrait appeler son adversaire dans la lice, soit pour combattre en champ clos, soit pour se justifier par les épreuves du feu, du fer chaud ou de l'eau bouillante, sans être accompagné de cinq de ses parents ou amis, décidés à courir avec lui les chances de la querelle. L'adversaire devait être soutenu pareillement.

Cette mesure fut accueillie par les applaudissements publics; elle offrait une garantie contre les combats judiciaires : Un enragé ou un fou, disait-on, ne trouvera pas toujours cinq furieux, résolus à se faire tuer avec lui et à risquer le gibet.

André Boren, dès qu'il connut l'ordonnance de Baudouin à la Hache, éprouva une sensation désagréable; il sentit qu'elle allait l'embarrasser. Le lendemain, en effet, Juste Goethals, que tout le monde chérissait, se présenta avant l'heure, avec cinq de ses amis qui avaient chaudement embrassé sa cause. Mais Boren fut moins heureux. L'heure s'avancait. A midi, s'il ne se présentait pas, lui qui avait porté le défi, il était déshonoré et ne pouvait pas entrer en champ-clos, sans en être expulsé avec un coup de gantelet sur chaque joue.

Midi sonna, car il y avait déjà au beffroi d'Ypres une horloge, ou du moins le guetteur, guidé par un cadran solaire ou par un sablier, sonnait les heures sur la cloche publique. Midi sonna, et André ne parut point, quoique le juge du camp l'appelât trois

fois. Aussitôt les compagnons de Juste, l'ayant félicité, se dispersèrent pour aller à leurs affaires. Mais il n'y avait pas cinq minutes qu'ils s'étaient éloignés et Juste Goethals se retirait lui-même, lorsqu'enfin Boren parut, avec cinq hommes armés. Il s'excusa de son retard sur le peu de temps que lui avait laissé la mesure arrêtée par le Comte.

— Tout le monde se lève à l'instant pour une cause équitable, répondit Goethals; l'heure est passée, et mes champions sont partis.

— Et vous n'en êtes pas fâché, répliqua André avec insolence.

Le rouge monta au visage du jeune homme.

— Si monseigneur le comte de Flandre veut le permettre, reprit-il, — en se tournant vers la fenêtre où l'on voyait Baudouin à la Hache, — je vous ferai avaler, Boren, vos folles paroles.

— Les lois sont saintes, dit le comte de Flandre; et moi-même je dois les subir. Mais je puis vous rendre vos champions. A moi quatre chevaliers!

Un moment après, le redoutable Baudouin et quatre de ses plus braves seigneurs se rangeaient aux côtés de Juste confus d'un tel honneur.

A cet aspect, les cinq compagnons d'André se prirent à trembler de tous leurs membres; ils savaient la force inouïe du comte; c'était la mort inévitable qui était devant eux. Après quelques minutes de pâleur et d'effroi, comme si leur résolution eût été unanime, les cinq champions jetèrent leurs armes et prirent la fuite.

— L'accusateur qui abandonne la lice est coupable.



ble, dit froidement Baudouin. Que justice soit faite!

Un des chevaliers de sa suite s'empara d'André Boren, l'emporta au pied du gibet, lui mit la corde au cou, puis l'éleva en l'air en disant : — Justice est faite.

Cette justice effrayante troubla les nombreux assistants :

— Grand Dieu! disaient les jeunes Yprois, on ne pourra plus se battre!

— C'est ce que nous voulons, dit le Comte.

Et il rentra calme dans le manoir, tandis que le petit homme roux achevait sa dernière heure.

Juste Goethals avait lui-même été si frappé de toute cette scène, que sa langue, collée à son palais, ne pouvait plus exprimer aucun son. Il courut à la maison d'Helly, qui n'attendait pas une satisfaction si rude, et qui ne put s'empêcher d'en gémir. Mais on oublie vite le désastre de ses ennemis. Peu de jours après, elle épousa son bien-aimé Juste; et pendant plus d'un an on ne vit aucun duel public dans Ypres, dans cette ville qui, avant la proclamation du 17 octobre 1116, en déplorait ordinairement tous les jours.

---

## IV. — MESSIRE ODON RIGAULT.

Désirer ce qu'on n'a pas, c'est à plaisir  
se créer des peines.

LE COMTE OXENSTIERN.

C'est ici une petite légende des idées ambitieuses.

Messire Odon Rigault, le digne et bon prélat, occupait, au temps de saint Louis, le siège archiepiscopal de Rouen. Il était pieux, aimé de ses ouailles, content de ses domaines, et il se fût trouvé complètement heureux, s'il eût possédé le moindre castel pour se mettre en sûreté, dans les invasions des Anglais.

Un jour qu'il revenait de visiter son suffragant, l'évêque d'Évreux, il fut surpris par un violent orage, qui l'obligea à se réfugier dans un manoir fortifié, dont il venait d'apercevoir les créneaux et les tours. C'était le château de Gaillon, qui appartenait au roi saint Louis.

« Le capitaine, qui y commandait en l'absence du monarque, alors en terre sainte, fit de son mieux les honneurs du manoir à l'archevêque, qui soupirait en remarquant qu'une telle résidence ne fût pas habitée.

— Est-ce que la reine Blanche ne vient pas quelquefois ici? demanda-t-il.

— Non, messire, je ne l'y ai jamais vue.

— Mais le roi?

— Il y est venu une fois, avant de partir pour la

croisade. Sa chambre royale est restée fermée, depuis lors (1)!

— Eh quoi! notre saint roi Louis IX n'est venu ici qu'une seule fois? Quel dommage! Et vous dites que la chasse est belle? Voilà de bonnes murailles qu'il doit être difficile d'escalader.

» Et le vieil archevêque ne tarissait pas de questions. A partir de cet instant, Gaillon devint l'objet de ses pensées : il en admirait d'un œil curieux les moindres détails.

» Que ne suis-je le châtelain de Gaillon! disait-il en lui-même. Quel triomphe pour lui, en effet, lorsque les hauts barons reviendraient de la Palestine, de pouvoir leur dire à tous : « Et moi aussi, j'ai mon » manoir féodal, dont les tours sont plus hautes que » les vôtres; venez voir mes compagnies de halles » bardiers et d'arbalétriers; puis après, mettez le » siège devant mon château, si vous l'osez! »

» Dans les premiers temps, le bon archevêque lutta contre sa faiblesse; mais bientôt poussé par une sorte de tentation, il ne se passait guère une semaine que, sous un prétexte quelconque, il n'allât visiter le coteau de Gaillon. Il n'entrait pas au château.

» Sur ces entrefaites, il arriva que messire Odon Rigault fut mandé à la cour. Louis IX, que les revers de la croisade n'avaient pas découragé, en méditait une nouvelle. Il parla en ces termes à l'archevêque :

» Mon trésor est vide, j'ai engagé mes bijoux et mon argenterie, et maintenant il ne me reste plus

(1) Nous empruntons ce récit à M. Alexandre de Lavergne, dans son beau livre intitulé : *Châteaux et ruines historiques de France*.

rien pour soutenir la guerre sainte et délivrer le tombeau de notre Seigneur Jésus-Christ. Vous, messire, m'a-t-on dit, vous avez de beaux écus d'or dans vos coffres : donnez-les-moi, et, si je puis quelque chose pour vous en échange, vous n'avez qu'à parler, vous aurez ce que vous voudrez.

— Monseigneur et roi, répondit l'archevêque, je ne désire qu'une chose au monde, et il est en votre pouvoir de m'en faire don. Si vous y consentez, prenez tout ce que je possède et donnez-moi votre château de Gaillon.

— Je ne veux point dépouiller mes gens d'église, répartit le roi. Envoyez-moi quatre mille livres tournois, et Gaillon est à vous, avec tous les droits qui y sont attachés. J'entends qu'à l'avenir les archevêques de Rouen y fassent leur résidence, quand ce sera leur bon plaisir.

» Le vieil archevêque se jeta aux pieds de Louis IX : il était au comble de la joie. Le saint roi s'empressa de le relever, en ajoutant :

— Maintenant, messire, ne voulez-vous pas m'accompagner à la croisade ? Ce sera une œuvre dont il vous sera tenu compte là-haut.

» L'archevêque n'osa refuser son bon roi ; et, quelques jours après, la flotte des croisés fit voile pour Tunis. L'archevêque de Rouen se trouvait à bord du vaisseau royal. On sait quelle fut l'issue de cette expédition. Louis IX étant mort de la peste, son fils, Philippe le Hardi, ramena l'armée en France ; mais, presque en vue des côtes, il se déclara une tempête qui engloutit un grand nombre de vais-

seaux. Celui que montait messire Odon Rigault fut du nombre. Cependant il parvint à se cramponner à un débris de navire et fut recueilli par une barque de pêcheurs qui le ramena sain et sauf sur la terre de France.

» Après tant de traverses, il touchait au moment de voir son vœu réalisé. A peine remis de ses fatigues, il voulut prendre possession de sa châtellenie. On était au printemps de l'année 1274; le vieil archevêque avait décidé que son entrée dans son manoir aurait lieu avec pompe. Au jour dit, on le vit paraître de grand matin sur la route de Gaillon, accompagné d'une partie de son clergé, du chapitre métropolitain, des députations des abbayes et communautés de son diocèse, avec leurs croix et leurs bannières; il était monté sur une haquenée richement caparaçonnée. A ses côtés se tenaient ses six suffragants. En tête du cortège marchait une compagnie de haliebardiens.

» Ce fut sans doute un beau jour pour le prélat que celui où il put voir ses rêves accomplis, et où cette chambre royale, qui ne s'était ouverte que pour Louis IX, se referma sur lui au bruit des acclamations! Mais, hélas! le lendemain, lorsque ses valets y entrèrent pour l'habiller, ils n'y trouvèrent plus qu'un mort.

» A ce sujet, il y a une tradition qui raconte que, lorsque l'archevêque se coucha, il s'écria avec un accent de triomphe :

— Enfin, c'est moi qui suis le châtelain de Gaillon!...

Aussitôt l'on entendit derrière les rideaux de son lit une autre voix, sourde et solennelle, qui répéta distinctement, comme un écho funèbre :

— C'est moi qui suis le châtelain de Gaillon!...

» Était-ce en effet un écho?

» Et la peur causa-t-elle cette mort imprévue? Énigme emportée dans la tombe (1). »

## V. — L'HOMME DE MER.

### LÉGENDE DE L'AMBITION.

*Ne quid nimis!*

PHÈDRE.

L'ambition n'est souvent qu'un déplorable résumé de l'orgueil, de l'avarice et de l'envie, trois essences intellectuelles qui s'amalgament facilement ensemble et se soutiennent d'une triple force. Ce qui va suivre est moins une légende qu'un vieux conte populaire. Nous le croyons originaire de Flandre, où nous l'avons pris. Il s'est répandu aussi en Angleterre, en Allemagne; de ce dernier pays on l'a transporté en France, et les amateurs l'ont pu lire, un peu altéré, un peu plus vague qu'ici, dans un recueil intitulé, je crois : *Contes gothiques à l'usage des jeunes et des vieux enfants*. Nous l'admettons dans cette série, comme un piquant apologue de l'ambition.

Ostende, avant le dix-septième siècle, n'était

(1) Gaillon, le palais de Georges d'Amboise et de Charles de Bourbon, l'hôtellerie archiépiscopale qui a reçu tant de rois et de reines, Gaillon est aujourd'hui une maison de détention.

qu'un village, un amas de frêles maisonnettes, couvertes de roseaux, habitées par des pêcheurs. C'est seulement depuis le grand siège de 1604 qu'Ostende a commencé à devenir une cité de quelque importance. Mais bien avant cette époque, vers l'an 1000, la triste plage d'Ostende ne présentait aux regards qu'une mer incertaine et mauvaise, des sables mouvants, des fondrières, et dans les petits enfoncements où l'on croyait pouvoir s'abriter de la tempête, de misérables cabanes où croupissaient de pauvres gens qui vivaient de la pêche.

Malgré cette terre sauvage  
 Le désir orgueilleux de dominer autrui,  
 La folle ambition, germaient, comme aujourd'hui,  
 Dans les cœurs qui battaient sur ce pauvre rivage.  
 On nous a dit que nos aïeux  
 Avaient plus que nous le cœur sage.  
 C'est un mensonge insidieux.  
 Nos pères ne valaient pas mieux.  
 Nous ne valons pas davantage.

Il y avait donc alors dans un petit ravin une sorte de hutte faite de branchages et de débris de voiles, où vivait un jeune homme qui s'appelait Tweck, et qui pêchait tout le long du jour. Il avait épousé Lisbeth, fille d'un pêcheur que la mer avait depuis longtemps dévoré; car ces pauvres gens lui restent presque tous. Lisbeth était une beauté en guenilles; mais, en dépit de sa misère de position, elle était grande et fière. Elle avait de l'ambition et de l'orgueil; elle savait que la terre portait des hommes qui vivaient dans la splendeur. Elle rêvait de l'or, de la puissance et du luxe; elle enviait ce qu'elle

voyait le moins du monde au-dessus d'elle; son cœur battait du désir de dominer et d'éblouir. Elle avait épousé Tweck, parce qu'il fallait bien qu'elle épousât quelqu'un; elle l'aimait, parce qu'il était doux et soumis; elle restait dans sa hutte et dans son fossé, parce qu'elle n'avait pas moyen d'aller ailleurs. Ce ménage néanmoins était heureux pour Tweck, qui était bon et qui chérissait sa femme.

Un jour qu'il était assis à l'embouchure de la baie sablonneuse qui forme aujourd'hui le port d'Ostende; comme il veillait attentivement sur sa ligne pendant une mer très-calme, le liège fut tout à coup violemment entraîné au fond de la mer, et Tweck, tirant doucement son hameçon, vit sortir à fleur d'eau un gros poisson qui avait une crête sur la tête et les nageoires dorées. Sa surprise augmenta quand le poisson amené sur le sable lui dit d'une voix suppliante :

O bon pêcheur, je vous en prie,  
Laissez-moi vivre à ma façon,  
Je ne suis pas un vrai poisson;  
Mais, victime de la féerie,  
Je suis un vieux prince enchanté :  
O bon pêcheur, je vous en prie,  
Laissez-moi vivre en liberté!

Tweck, qui savait que tout poisson est muet, ne put entendre parler celui-là sans devenir pâle et interdit.

— Oh! dit-il, je ne veux pas avoir affaire avec un poisson qui parle. Je ne vous mangerai certainement pas. Apprenez-moi seulement, beau poisson, qui vous êtes?

— Je suis le vieux roi Grambrinus, dit l'autre. J'ai encore cinquante ans à rester dans la mer. J'ai régné autrefois sur toutes ces contrées; je suis puni pour avoir donné à mes sujets la bière, dont ils s'enivrent. Si tu me traites bien, bon pêcheur, je serai reconnaissant.

— Nagez donc comme il vous plaira, monseigneur, dit Tweck, et il remit le poisson dans la mer. Le vieux roi, délivré de l'hameçon, disparut aussitôt, laissant derrière lui un petit sillon sanglant.

Le pêcheur, de retour à sa cabane, ne manqua pas de raconter à sa femme comment il avait pris un gros poisson qui lui avait parlé, et comment il l'avait rendu à la mer.

— Et pourquoi ne lui as-tu rien demandé? s'écria Lisbeth, qui n'était pas souvent contente. Si c'est le roi Grambrinus qui a inventé la bière, c'est un poisson qui est très-puissant. Nous vivons si misérablement dans ce fossé malsain! Aie pitié de moi, mon bon Tweck; retourne bien vite, et dis au beau poisson que nous aurions grand besoin d'une petite chaumière.

Tweck ne se souciait guère d'aller demander sitôt le prix de son bon office. Cependant il n'osa résister à sa femme; il alla donc à la mer; l'eau était belle encore, mais un peu de jaune se mêlait à la teinte verte de la journée; il se pencha :

— Homme de mer, dit-il, viens un moment ici.  
Hélas! bien malgré moi je suis si tard en voie;  
Mais ma femme Lisbeth devant toi me renvoie.

— Parle, dit le poisson, conte-moi ton souci.

Il parut en nageant sur la plaine liquide.

— Lisbeth se déplatt tant dans sa cabane humide,  
Qu'au lieu de son fossé nous voudrions, je crois,  
Une honnête chaumière avec un petit bois.

Faites, si vous pouvez, monseigneur. C'est l'envie  
De ma femme Lisbeth, le tourment de ma vie.

— Va, dit l'homme de mer; car ta femme a raison.

Tu la retrouveras déjà dans sa maison.

Tweck sauta de joie et s'en retourna chez lui à grands pas. Il aperçut bientôt sa femme assise à la porte d'une jolie chaumière.

— Entre, mon ami, dit-elle, et vois si on n'est pas mieux ici que dans le fossé?

Le pêcheur était ravi. Il y avait dans la maison une salle, deux chambres et une cuisine; une petite basse-cour était peuplée de poulets et de canards; un jardin bien tenu éclatait de fruits et de fleurs; un bois d'un arpent terminait ce domaine modeste.

— Ah! que nous serons heureux! s'écria Tweck.

— Nous tâcherons au moins de l'être, dit Lisbeth, laisse-moi faire.

Tout alla bien en effet pendant quinze jours; et quoique Lisbeth soupirât de temps en temps, le pêcheur était joyeux: car il avait un bon lit et ne manquait de rien. Mais le seizième jour, sa femme éclata:

— Mon mari, dit-elle, je n'y peux plus tenir. Ne remarques-tu pas qu'il y a trop peu de chambres dans cette chaumière? La basse-cour et le jardin sont beaucoup trop petits.

— Ah! ma femme, dit l'heureux Tweck, que peux-tu désirer de plus?

— Je voudrais demeurer dans un château de pierre, répondit Lisbeth : nous avons mal fait. Va donc de nouveau trouver le poisson et dis-lui qu'il nous donne un beau château de pierre avec un grand parc, comme les seigneurs en ont.

— Femme, dit le pêcheur, je n'oserai pas retourner. Je suis sûr que le poisson se mettrait en colère. Nous devons être contents de ce que nous avons.

— Imbécile, s'écria Lisbeth, il donnera très-volontiers un château. Qu'est-ce que cela lui fait? Va, si tu ne veux pas que je me désole.

Tweck, le cœur triste, prit le chemin du rivage. La mer était d'un bleu obscur, mais calme encore; il s'en approcha et dit :

Homme de mer, c'est moi. Pardon si je t'appelle.  
Mais Lisbeth te demande une faveur nouvelle.

— Que lui faut-il encor? répondit le poisson.

— Elle veut maintenant une grande maison,  
Un château; monseigneur, excusez, c'est l'envie  
De ma femme Lisbeth, le tourment de ma vie.

— Bien, répliqua le poisson, après un moment de silence; qu'elle soit satisfaite.

Effectivement le pêcheur trouva sa femme à la porte d'un vaste manoir.

— N'est-ce pas plus beau que la chaumière? lui dit-elle.

Ils entrèrent joyeusement dans le château, où s'agitaient un grand nombre de serviteurs, dans des chambres richement meublées, avec de frais tapis et des sièges couverts d'or. Devant le château était un beau jardin; et derrière, un parc de plus de cent ar-

pents, peuplé de brebis, de chèvres, de gibier et de bêtes fauves. Dans la basse-cour, il y avait des écuries et des étables.

— Voilà qui est beau, dit le pêcheur. Maintenant nous vivrons heureux et contents dans ce grand château le reste de nos jours.

— Je l'espère, dit sa femme.

Mais au bout d'une semaine, Lisbeth, s'éveillant un matin, poussa son mari du coude et lui dit :

— Lève-toi et devenons diligents; quoique nous soyons bien, rien ne nous empêche d'être mieux. Il faut que l'homme de mer nous fasse rois de tout le pays.

— Oh! ma femme, dit Tweck effrayé, pourquoi souhaiterions-nous d'être rois? Je ne veux pas l'être, moi.

C'est un métier qui m'importe.

On est entouré de pervers.

On est trompé dans la fortune;

On est trahi dans les revers.

Et d'ailleurs, poursuivit-il, comment peux-tu être reine? Le poisson ne peut pas te faire reine.

— Mon mari, fit Lisbeth, ce que je veux, je le veux : ainsi, n'en dis pas davantage, et va trouver le poisson, car je dois être reine; il y en a d'autres qui le sont.

Tweck se mit en marche, poussant de gros soupirs. La mer était d'un gris sombre et couverte d'écume. Il cria en hésitant :

— O homme de mer! viens m'écouter; car ma femme Lisbeth, le tourment de ma vie, m'a envoyé pour te demander encore une grâce.

— Eh bien, dit le poisson, que veut-elle donc maintenant ?

— Hélas ! elle veut être reine.

— Va, dit gravement l'homme de mer ; elle l'est déjà.

Le pêcheur s'en retourna ; et comme il approchait du palais, il vit une troupe de soldats rangés en bon ordre ; il entendit le son des tambours et des trompettes ; il entra et se frotta les yeux en apercevant sa femme assise sur un trône d'or et de diamants, avec une couronne d'or sur le front, et à chacun de ses côtés six belles filles, plus grandes de la tête l'une que l'autre.

— Ah ! ma femme, s'écria-t-il, est-ce que tu es reine ?

— Oui, je suis reine, dit-elle.

Et quand il l'eut longtemps regardée, il reprit :

— Ah ! ma femme, quelle belle chose que d'être reine ! Maintenant, nous n'aurons jamais plus rien à désirer.

— Je ne sais pas ce qu'il en sera, dit la dame. Jamais, c'est bien long.

Et huit jours après :

— Je suis reine, dit-elle, c'est vrai. Mais je commence à en être ennuyée ; je crois que j'aimerais mieux être impératrice.

— Hélas ! reprit le pêcheur, pourquoi cette idée ?

Reine, déjà tu souffres tant,  
 Tu ne dînes pas à tes heures ;  
 Tu ne manges que d'une dent ;  
 Nous nous perdons dans ces demeures  
 Le soir nous sommes échinés ;

La foule qui nous environne  
Volontiers nous rirait au nez,  
Si nous n'avions pas la couronne.

— Mon mari, reprit froidement Lisbeth, va trouver le poisson. Je te dis que je meurs d'envie d'être impératrice.

— Ah! continua le pauvre homme, le poisson ne peut pas te faire impératrice, et je n'aurai jamais le front de lui adresser une pareille demande.

— Je le veux, dit la reine.

Tweck s'en alla en murmurant :

— Tout cela n'amènera rien de bon; c'est demander trop; le poisson se lassera.

Il arriva bientôt à la mer; l'eau en était noire et bourbeuse; un violent tourbillon l'agitait. Tweck s'avança et dit tout d'une haleine :

Homme de mer, venez; car c'est encor l'envie  
De ma femme Lisbeth, le tourment de ma vie.

— Que veut-elle de nouveau? dit le poisson en paraissant.

— Pardon, répondit doucement le pêcheur, ce n'est pas ma faute; mais à présent elle veut être impératrice.

— Va donc, car elle l'est déjà,  
Dit le poisson; puis il plongea.

Tweck, en entrant, vit sa femme assise sur un grand trône d'or massif, avec une couronne de deux pieds sur la tête. A chacun de ses côtés, un rang de soldats et un rang de serviteurs étaient placés en degrés, depuis le plus haut géant jusqu'au nain pas

plus grand que le coude. Devant elle étaient des princes, des ducs, des margraves, des barons et des comtes. Le pêcheur s'avança, et levant la tête :

— Femme, s'écria-t-il, es-tu donc impératrice ?

— Oui, dit-elle, je suis impératrice.

— Ah ! tu avais raison, poursuivit le bonhomme. C'est une grande chose que d'être impératrice.

Mais au bout de quatre jours, Lisbeth, fronçant le sourcil, se prit à dire :

— Pourquoi nous en tiendrions-nous là ? S'il te suffit d'être empereur, tu peux t'en contenter ; quant à moi, j'ai besoin de monter encore plus haut ; et à présent je veux être souveraine de toute la terre.

Le pêcheur sentit ses bras tomber de surprise.

— Oh ! femme, femme ! s'écria-t-il, ou je n'ai pas entendu, ou tu as perdu le sens.

— Je n'ai pas perdu le sens, dit-elle, et tu as entendu.

— Mais comment peux-tu être souveraine de toute la terre. Tu serais au-dessus du Pape. C'est impossible.

— Mon mari, répliqua sèchement la femme, je veux être ce que je te dis.

— Mais, dit encore le pêcheur avec un long gémissement, le poisson ne le peut pas.

— Quelle bêtise ! s'écria la dame, s'il peut faire une impératrice, il peut faire encore plus. Va, ajouta-t-elle d'un ton plus doux, je veux qu'au moins tu essayes.

Lorsque Tveck arriva au bord de la mer, les vents étaient furieux, l'Océan s'agitait, comme si

ses ondes eussent été de l'huile bouillante; les vaisseaux, entourés de périls, bondissaient sur les vagues et craquaient avec un bruit lugubre. Un seul point bleu restait au milieu du ciel; mais vers l'occident, les plaines de l'air étaient rouges comme à l'instant où s'élèvent les tempêtes furieuses. Tweck s'effraya tellement que tous ses os se mirent à trembler; ses genoux s'entre-choquaient. Ne pouvant pourtant s'en aller sans avoir rempli la mission de sa femme, à laquelle il n'eût osé mentir, il s'approcha du bord, et dit à voix basse :

— O homme de mer, c'est encore une demande que je viens vous exposer. Ma femme m'envoie...

— Que veut-elle? dit le poisson d'une voix mécontente.

— Elle n'a pas assez de toutes vos bontés,  
Elle veut autre chose et d'autres dignités...  
Elle veut... être plus... Excusez. C'est l'envie  
De ma femme Lisbeth, le tourment de ma vie.

— Va donc, car elle l'est déjà,  
Dit le poisson. Puis il plonge.

Tweck, qui était tombé à genoux, se releva muet de surprise.

— C'est plus commode que je ne croyais, dit-il. Ce vieux roi ne refuse rien; j'étais un sot d'avoir peur. Au fait, ma femme n'avait pas tort, poursuivit-il en rentrant.

Il vit Lisbeth assise sur un trône qui avait deux cents pieds de haut; sept larges couronnes ornaient sa tête; elle était entourée d'une pompe inouïe. De chaque côté de son trône brillaient de grands princes,

des empereurs, des rois, des sultans, des caciques, des ducs, des margraves, et des princesses de toutes les contrées du monde...

— Femme, dit-il en admiration, es-tu donc ce que tu voulais?

— Oui, répondit-elle, je le suis.

— Ah! c'est une prodigieuse chose; et tu devras t'arrêter là, car tu ne peux être rien de plus.

— J'y songerai, dit-elle.

Et le lendemain, comme le soleil l'éveillait :

— Ah! pensa-t-elle eu le regardant par la fenêtre, ne puis-je pas empêcher le soleil de se lever ainsi? Elle se mit en colère; et sur-le-champ, secouant son mari : — Va trouver le poisson, s'écria-t-elle, et dis-lui que je veux être maîtresse du soleil et de la lune, qui dorénavant ne se lèveront qu'à mon gré.

Le pauvre homme était encore à moitié endormi. Cette idée le confondit tellement qu'il sauta de peur et tomba du lit.

— Hélas! ma femme, dit-il, les grandeurs te rendent folle; ne pourrais-tu pas te contenter de tes sept couronnes?

— Non, répondit Lisbeth, je suis très-malheureuse; je ne puis supporter de voir le soleil et la lune se lever sans ma permission. Va promptement trouver l'homme de mer.

Tweck s'habilla, réfléchissant qu'en effet le poisson ne lui avait jamais rien refusé, et que sa peur était mal fondée. Il se rendit au rivage. Mais à mesure qu'il s'en approchait, l'effroi revenait dans son cœur et il se prenait à trembler; car un orage affreux,

qui secouait les arbres et les rochers, s'était élevé tout à coup; le ciel était devenu noir, les éclairs brillèrent; le tonnerre grondait d'une voix formidable; la mer était couverte de vagues sombres pareilles à des montagnes, et couronnées d'écume blanche. Malgré le mugissement des flots, le pêcheur s'écria :

— Homme de mer, venez, monseigneur. C'est l'envie  
De ma femme Lisbeth, le tourment de ma vie.

Quoiqu'il n'eût pas lui-même entendu ses propres paroles, le poisson vint.

— Une demande encore de ta femme ! dit-il d'une voix altérée qui passa comme un souffle.

— Hélas ! répondit Tweck, j'espère qu'enfin elle est au bout de ses désirs.... elle veut être maîtresse du soleil et de la lune....

Alors le poisson soupira; — puis il répondit en tournant le dos :

— Vos désirs ont tout dépassé...  
Retournez dans votre fossé...

Et c'est dans ce fossé d'où ils étaient sortis que, depuis ce moment, ils ont achevé le long cours de leur triste vie, — Tweck résigné, mais Lisbeth songeant toujours à ses grandeurs, se rappelant qu'elle avait été reine, impératrice et plus; posant encore, et disant sous ses haillons à qui voulait l'entendre, qu'il n'avait tenu à rien qu'elle ne fût Dieu....

Bonnes gens que ce conte bleu  
Vous soit leçon et vous profitez.  
Sachez vous contenter de peu  
Et mesurez votre mérite.

Lorsqu'ASSEZ vous ouvrez les bras,  
 Que TROP ne soit pas votre idole :  
 C'est en cherchant ce qu'on n'a pas  
 Que ce qu'on a souvent s'envole.

## VI. — L'AVARICE.

L'avarice est une idolâtrie.

SAINT PAUL.

On définit l'avarice un amour déréglé des biens de ce monde, et principalement de l'argent. Il n'est pas défendu de faire cas des richesses qu'on possède; mais il faut en détacher son cœur, reconnaître qu'on les tient de Dieu, qu'on n'en a que l'administration, et qu'on doit en employer une large part au soulagement des pauvres.

Lorsque Notre-Seigneur a dit qu'il serait plus aisé à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, il parlait du mauvais riche, c'est-à-dire de l'avare.

Si saint Paul a dit que l'avarice est une idolâtrie, c'est que l'avare est esclave de son trésor, qu'il l'adore à genoux et qu'il arrive à n'avoir pas d'autre culte.

La mauvaise foi, la friponnerie, l'usure, la fraude, la dureté du cœur, sont les filles de l'avarice, qui se repaît sans cesse de coupables désirs et qui va parfois jusqu'au vol.

Il y a bien des anecdotes, bien des épigrammes, bien des satires et des chansons même, contre les avares. Nous ne citerons pas ce que tout le monde connaît. Mais voici un petit trait qui prouve à quel

point l'avare est dominé. Ce trait a été rapporté dernièrement par la *Gazette médicale*, que tout le monde ne lit pas.

« Après trente ans de rudes labeurs, d'économies incessantes, nous pourrions dire de parcimonie, M. \*\*\* s'est éteint, l'an dernier, laissant à ses héritiers, au dire de tout le monde, une fortune de plus d'un million. Une note écrite de sa main et qui devait être ouverte au moment de sa mort, défendait toute dépense d'enterrement et enjoignait à son fils de faire transporter son cadavre sans bruit et sans pompe dans un modeste tombeau qu'il avait fait creuser de son vivant. Il fut fait selon ses ordres, et notre vieux confrère ne fut accompagné que par son fils à sa dernière demeure. Au bout de quelques mois, par suite de la gelée, le plâtre qui avait servi à sceller la pierre du tombeau du vieux praticien se gerça et se fendit, et sa réparation devint indispensable. Après que les ouvriers eurent soulevé la pierre de la tombe, le fils du défunt, qui était présent, eut l'idée de descendre dans le caveau et de prier sur le cercueil même de son père. A peine avait-il mis son projet à exécution que son pied heurta une grosse caisse dont le son mat le fit d'abord frissonner jusqu'à la moelle des os. Revenu de ce premier trouble et ses yeux habitués à la demi-obscurité du caveau, il examina le corps qu'il venait de toucher et reconnut un coffre-fort en fer dont la clef était à la serrure; il l'ouvre et découvre un amas d'or et de billets de banque. — Le vieux Crésus avait voulu, même après sa mort, jouir de son trésor. »

M. A. David a publié, dans le *Magasin catholique* d'octobre 1856, sous le titre du *million de l'usurière*, une anecdote contemporaine, où l'usurière et ses héritiers expient rudement la possession de biens mal acquis. Il termine en citant un fait du seizième siècle, que nous croyons devoir reproduire :

« L'histoire d'une personne nommée Gertrude, fille de Fischer, bourgeois de Lubus, qui vivait au seizième siècle, prouve que l'amour de l'argent nous dispose quelquefois à recevoir les influences du démon. Gertrude n'avait qu'à prendre quelqu'un par son habit ou par sa manche, ou par sa barbe, pour être sûre d'attraper toujours de l'argent; puis elle le mettait aussitôt dans sa bouche, le mâchait et l'avait, si on ne l'en empêchait. Plusieurs habitants de sa ville natale ont conservé longtemps des pièces de monnaie qui leur étaient venues d'elle. Son contemporain, le trop fameux docteur Martin Luther, fut consulté sur l'état de Gertrude. Il conseilla de la conduire au sermon et de prier Dieu pour elle. Les pasteurs protestants n'ayant rien pu pour la soulager, le père de Gertrude Fischer s'adressa à un prêtre catholique, qui reconnut en elle une véritable possession par le diable de l'avarice, et la délivra par l'exorcisme. Gertrude servit, après sa guérison, comme domestique, dans une maison où l'on n'eut qu'à se louer de sa conduite.

» Voici comment Gertrude avait été séduite par le démon. Elle était tourmentée par le désir de posséder de l'or et de l'argent. Une nuit, elle entend pendant son sommeil, une voix qui lui dit : — De

grandes richesses te seront données ; lève-toi. Gertrude obéit et voit devant elle un homme qui lui dit :

» — Si tu veux être mon esclave, tu posséderas tous mes trésors qui sont dans la terre. Elle avait eu l'imprudence de répondre, poussée par l'avarice :

» — Qui que tu sois, tu es mon maître.

» Tout à coup l'apparition avait pris une forme terrible, et Gertrude était possédée. L'histoire de cette fille offre des circonstances bizarres qu'il est inutile de raconter. Qu'on sache seulement qu'avant que le démon, chassé de son corps par les prières de l'Église, l'eût définitivement quittée, elle exerçait sur les métaux une attraction inimaginable. »

Qu'on nous permette de citer encore une anecdote, où l'on verra avec plaisir un avaro châtié :

Il y a quelque temps déjà, un peintre de Lyon, M. X..., traversait les Terreaux ; il s'approcha d'un groupe de curieux, qui suivaient les péripéties de la vente aux enchères par justice d'un pauvre ménage d'ouvrier. Une femme était tristement assise sur le bitume, et berçait dans ses bras un enfant qui lui souriait. Le peintre, s'étant approché, apprit d'elle que le mobilier qu'on vendait était le sien ; que son mari était mort, que son travail suffisant à peine pour la nourrir, elle et son enfant, son propriétaire enfin, usant d'un droit rigoureux, avait fait saisir le mobilier pour quelques mois de loyer.

M. X... se sentit ému de cette histoire, simplement racontée, sans que la pauvre femme laissât échapper une expression d'amertume ou de haine.

« — Comment se nomme votre propriétaire? »

demanda le peintre. — « Le voilà ! » dit l'ouvrière, en montrant du doigt un personnage qui suivait du coin de l'œil la vente du mobilier.

M. X... reconnut dans le personnage désigné un homme arrivé à la fortune par le tortueux chemin de l'usure, M. B..., et il comprit que s'adresser à son cœur pour obtenir de le faire renoncer à ses droits de propriétaire, ce serait frapper à la porte d'une personne partie pour la campagne.

L'artiste se demandait donc quel tour il pourrait lui jouer, lorsque la voix du crieur annonce la vente d'un tableau.

C'était une assez mauvaise toile, dont la pauvre femme se servait pour dissimuler, pendant l'été, le trou qui livrait passage, quand venait le froid, à un tuyau de poêle.

— A un franc le tableau ! glapit le crieur.

M. X... venait de trouver sa vengeance. S'étant fait donner la toile, il l'examina avec cette attention minutieuse d'un connaisseur ; il la fit ensuite passer au commissaire-priseur, en disant de sa voix la plus sonore : — A 100 francs !

A ce chiffre, M. B... bondit. Commerçant partout et toujours, il pensa que, puisque un artiste de talent comme M. X... offrait 100 francs de ce tableau, c'est qu'il en valait 200, et il risposta vivement : — A 200. — 500, dit le peintre. — 600 ! — 1,000 !

L'acharnement que mettait le peintre ne fit que confirmer le propriétaire sur la valeur de la toile si disputée ; il ne voulut pas laisser échapper une si bonne affaire. Prenant sa pose la plus majestueuse :

— 4,500 francs! dit-il. — 2,000! répondit le peintre.  
— 2,200!

Il y eut en ce moment un silence religieux parmi les spectateurs de cette lutte. — Une fois..., deux fois..., personne ne dit mot? fit le commissaire-priseur..., trois fois..., adjudé à M. B... Et le marteau d'ivoire retomba solennellement sur la table.

Le propriétaire s'avança alors vers M. X... : — Monsieur, lui dit-il, en voyant un artiste de votre mérite poursuivre avec tant d'acharnement l'acquisition de ce tableau, j'ai supposé tout de suite que c'était une œuvre de prix. A combien l'estimez-vous? — A 3 francs 50 centimes, dit le peintre, et encore... je ne vous les donnerais pas. — Vous plaisantez? — En aucune façon. — Vous l'avez mis à 2,000. — C'est juste, dit M. X..., et je vais vous dire pourquoi. Vous avez fait vendre, vous qui possédez 25,000 fr. de rente, le mobilier d'une malheureuse femme, pour une misérable somme de 200 francs qui vous était due, j'ai voulu vous donner une leçon.

Votre flair commercial et votre vanité, sur lesquels j'avais compté, m'ont servi à souhait, et vous vous êtes jeté tête baissée dans le piège que je vous tendais. Les rôles sont renversés maintenant : de créancier, vous voilà devenu débiteur de cette pauvre femme, et j'aime à croire que vous ne la forcerez pas, pour être payée, à faire saisir votre mobilier.

Et M. X....., saluant gracieusement le propriétaire abasourdi, s'éloigna après avoir annoncé à la pauvre femme la petite fortune qu'il venait de lui gagner.

En reconnaissant que le procédé du peintre serait un exemple dangereux à suivre, ne voyons là qu'une leçon donnée à l'avarice. Les quelques journaux qui ont mentionné cette anecdote en citaient une autre où la charité généreuse trouve même ici-bas sa récompense.

Un jeune homme, Eugène B..., employé à douze cents francs chez un riche commerçant de Paris, vient de faire un héritage tout à fait inattendu, dans des circonstances assez curieuses.

Eugène B..., en se rendant chaque matin à neuf heures à son bureau, suivait presque toujours la même route : aussi rencontrait-il habituellement au même endroit un vieillard mendiant, dont l'aspect vénérable l'avait frappé, et il lui donnait tous les jours une modeste aumône. Le mendiant et le jeune homme, sans s'être parlé, avaient fait connaissance à la longue. Un jour de l'hiver dernier, c'était à la fin d'un mois, ce qui veut dire que la bourse d'Eugène B... était à sec, notre jeune homme voit une pauvre femme, tenant un enfant serré dans ses bras et qui lui tendait la main. Son premier mouvement est de fouiller dans sa poche, mais il n'y trouve plus rien ; refuser lui était pénible, surtout après l'espoir que son mouvement avait donné à la pauvre femme. Eugène B... sortit alors de sa poche le petit pain qui régulièrement constituait son repas du matin et le mit dans la main de la mendicante, puis s'éloigna sans se douter qu'il venait de gagner huit cents francs de rente.

En effet, le vieux mendiant vient de mourir, laiss-

sant une somme de quinze mille francs environ, accompagnée d'un testament par lequel il constitue son légataire universel Eugène B..., en spécifiant que c'est le jour où il l'avait vu donner son petit pain à la pauvre femme, qu'il avait résolu de laisser son bien à celui qui savait si bien pratiquer la charité (4).

## VII. — LES PENSIONNAIRES DE PALERMO.

Qu'est-ce que le savoir sans le savoir-faire?  
Et qu'est-ce que l'art sans l'adresse?

BEAUMARCHAIS.

On a dit que le génie était souvent un présent funeste; et il est bien vrai que les hommes de tête

(1) Nous citerons encore, pour égayer un peu cette matière, une petite anecdote. — *L'Écho des vallées* publiait, il y a quelque temps, le fait suivant : « Le colonel Enrique F..., ancien aide de camp d'Espartero, est un des types les plus curieux de l'émigration espagnole. Comme il a fait un grand nombre de campagnes, tant en Amérique qu'au delà des Pyrénées, il a toujours beaucoup d'aventures ou romanesques ou dramatiques à raconter à ceux qui se plaisent à ses récits. Parmi ces derniers, on doit noter madame P... L..., femme d'un pair de France, pour qui l'idiome castillan a beaucoup de charmes. Il y a quelques jours, dans une maison de plaisance de Pierrefite (Hautes-Pyrénées), entre la limonade gazeuse et les friandises, le colonel, prié et supplié, se remettait à narrer ses exploits. A la chute d'Espartero, disait-il, je fus arrêté par le parti modéré, incarcéré, jugé, puis mis en chapelle, de manière à être promptement fusillé le lendemain. — Heureusement vous aviez des parents, colonel, des amis, qui sans doute allèrent demander votre grâce à la reine mère? — En effet, un homme, un vieillard attendit que Marie-Christine sortit du Palais de Saint-Ildefonse, il se jeta à ses pieds et il implora éloquemment en ma faveur la clémence de l'auguste femme. — Ah! ce vieillard, reprit madame P... L..., c'était votre vénérable père, sans doute! — Du tout, c'était un vieux juif à qui je devais mille réaux. »

et de cœur, qui se consacrent à l'affranchissement, au bonheur, à l'émancipation intellectuelle, à la gloire, au bien-être, aux nobles jouissances de leurs semblables, en sont très-diversement récompensés. Amusez, divertissez, captivez les sens, flattez la matière, vous triompherez. Mais qu'il vous faudra de courage, si vous visez à polir l'esprit et à relever le cœur ! Dans le monde, comme il est fait, un escamoteur est plus heureux qu'un sage ; un monstre de marionnettes est plus riche qu'un savant ; un baladin, plus prospère qu'un artiste. Que de grands hommes ont souffert pour nous, martyrs de notre éducation ! le Tasse, Camoëns, Zurbaran, Cervantes et tant d'autres, poètes ou peintres, dont le dernier gîte fut un lit d'hôpital !

Le sort aujourd'hui paraît moins cruel aux artistes. Mais combien de peintres, de sculpteurs, de savants, d'écrivains utiles végètent encore dans la misère, soutenus à peine par l'espoir d'une gloire posthume, pendant que les seuls talents d'éclat et d'adresse moissonnent les champs dorés de la fortune, pendant qu'une sauteuse recueille mille guinées pour une séance d'entrechats, qu'un joueur de violon ramasse les billets de mille francs à coups d'archet, que des chanteuses stupides ou des danseuses idiotes plient sous le poids de l'or et des couronnes ! Si vous voulez respirer la vie, artistes, écrivains, brisez vos pinceaux et vos plumes, jouez de la vielle, faites des flics-flacs, le public animal vous payera cher.

Une triste anecdote nous inspire ces réflexions

moroses; et veuille le ciel que notre temps ne produise rien de tel! Qui sait cependant? Il y a peut-être dans quelque coin, près d'ici, des hommes qui souffrent et qui sont artistes. Que Dieu les protège, et qu'il frappe pour eux au cœur de ceux qui ont la fortune!

Si j'étais homme de génie, je me consolerais un peu en disant aux riches : Je puis devenir ce que vous êtes, mais vous ne deviendrez pas ce que je suis. Ce serait de l'orgueil, il est vrai. Toutefois ils l'ont, cette pensée, les artistes; c'est elle qui les soutient de toute sa vigueur. Que Dieu, de qui ils tiennent leur force, les regarde dans sa bonté!

Il y avait à Anvers, en 1550, un juif qui se nommait Palermo. Cet homme trafiquait; mais il ne trafiquait pas seulement des choses matérielles, des produits de la nature, des bijoux et de l'or et des enfantements de l'industrie; cet homme était plus habile; il vendait le génie, il trafiquait de l'art, il exploitait l'artiste. Comme tous ses semblables, il avait cet instinct, aussi sûr que le goût, qui mène toujours au gain et qui ne se trompe jamais. Dans une ville où l'on cultivait la peinture, où le commerce avait amené l'opulence, où les banquiers avaient assez de cœur pour aimer les arts, il se fit marchand de tableaux. Il allait dans les académies et dans les lieux d'étude; là il trouvait de jeunes hommes pauvres et ardents, fous de la folie qui rêve la gloire; il les saisissait.

— Vous êtes sans fortune, leur disait-il, venez chez moi, je vous mettrai hors de souci; vous tra-

vaillerez joyeusement, j'aime les jeunes artistes; vous serez logés et vêtus, vous me payerez par quelques coups de pinceau; et quand vous deviendrez célèbres, car vous le deviendrez, vous me devrez un peu de reconnaissance; ce sera très-doux pour moi.

Palermo avait l'air si bon homme! Ils allaient, pauvres artistes, s'engager chez lui; car il se hâtait de les engager avec adresse. — Comment donc! disait-il, vous n'êtes pas plus nippés? Je me charge de vous fournir. Des jeunes gens de mérite doivent être mis de façon convenable. Si vous manquez d'argent, je vous ferai crédit; vous vous acquitterez peu à peu; il me plaît de vous avoir pour débiteurs; j'ai en vous confiance entière. Pour l'honneur, un artiste est un gentilhomme.

Et comme il savait bien sur qui il plaçait son argent, il commençait par vêtir ses pensionnaires et se constituait ainsi leur créancier de sommes enflées; ce qui les empêchait de sortir de ses mains. A la manière dont il calculait ses fournitures, leurs travaux, comme il les évaluait, ne suffisaient jamais à couvrir ce qu'il appelait ses déboursés. Personne ne paye plus cher qu'un jeune artiste à qui on fait crédit. C'est ainsi que Palermo emprisonna dans sa maison Jacques de Backer, Gilles Coignet et Joachim Beukelaer.

Jacques, l'un des meilleurs coloristes parmi les peintres anversois, Jacques, dont on admirera toujours les belles draperies, faisait des sujets sacrés où l'on vantait le bon goût et les heureuses dispo-

sitions. Palermo les vendait au loin, à des prix énormes; puis il se plaignait tous les jours de ne pouvoir s'en défaire. Il ne laissait pas au jeune homme un jour, une heure de liberté, et Jacques redoublait d'activité et de zèle, travaillant et s'épuisant pour acquérir le talent dont il se croyait dépourvu.

Jacques de Backer était un enfant d'Anvers. Mais son père était allé mourir en France; il n'avait jamais connu sa mère; et aucun parent ne l'avait réclamé.

Joachim peignait de ravissants intérieurs et usait sa vie pour un homme qui, avec une feinte compassion, lui faisait entendre qu'il ne gagnait pas son pain. Gilles Coignet, comme ses deux amis, âgé de vingt ans, mais plus sûr de lui-même, ne soupirait qu'après la liberté, lorsqu'il reçut la visite de son premier maître, l'heureux Jacques Stella, peintre de Malines, qui est resté obscur, mais qui fut la tige d'une famille illustre de peintres. Stella avait le bonheur de posséder quelque fortune, et il allait marier son fils. Dans les douces dispositions où il se trouvait, dès qu'il eut entendu Gilles lui conter ses peines, il paya les cent vingt florins qu'il devait au juif et l'emmena avec lui.

Gilles eût été heureux si, en quittant la maison de Palermo, il n'eût pas remarqué un regard de cet homme, un de ces regards qui maudissent, jeté sur Stella.

— Je suis sûr qu'il nous a maléficiés; il nous arrivera mal, disait-il; ce juif est un démon; il a le

mauvais œil, et jamais rien d'heureux n'est venu à ceux qu'il a dominés.

Stella ne fit que rire d'une idée qui lui sembla superstitieuse et folle; et bientôt à Malines, dans les plaisirs d'une noce joyeuse, Gilles Coignet oublia ses frayeurs.

Aussitôt après le mariage de son fils, Stella partit pour visiter Rome, voyage qu'il se promettait depuis longtemps. A la grande satisfaction de Gilles, il l'emmena avec lui.

Or, ils étaient depuis peu dans la ville éternelle; et le jour de la fête du souverain pontife, Gilles Coignet se trouvant avec Stella sur le pont Saint-Ange, au moment où l'on tirait le feu d'artifice, une fusée vint, qui traversa la poitrine de Stella. On l'emporta expirant, et Gilles désolé n'osa plus rester à Rome. Il parcourut l'Italie, où son genre de peinture lui attira tant de demandes, qu'il ne revint qu'en 1560 dans sa patrie, muni d'argent.

En arrivant à Anvers, ses premières pensées furent pour ses deux compagnons de misère dans la maison du juif. Il se hâta de s'informer d'eux pour leur offrir désormais sa bourse. Jacques de Backer, épuisé de mélancolie et de travail, s'était enflammé la poitrine; il venait de mourir à trente ans, désolé de quitter la vie, où il n'eut pas même la consolation d'espérer qu'il laissât un nom. Joachim Beukelaer s'éteignait dans un hôpital.

Gilles, le cœur indigné, courut au logis de Palermo. Mais le tonnerre était tombé sur cette

maison; on n'en avait retiré du marchand de tableaux que quelques os calcinés.

Gilles Coignet fut reçu, l'année suivante, membre de l'académie d'Anvers. Il peignait avec succès tous les genres; il eut une carrière brillante et ne mourut qu'en 1600, âgé de soixante et dix ans.

---

### VIII.

#### LA LÉGENDE DU CHEVAL DE L'HUISSIER.

Justice est faite!

CASIMIR DELAVIGNE.

Jean d'Ostcamp habitait près de Bruges un manoir ou château qui a disparu, comme on le verra; l'emplacement qu'il occupait a fait partie, un peu plus tard, des agrandissements de la ville.

C'était l'année 1114, sous le gouvernement de Baudouin à la Hache, vaillant prince et grand justicier. Quoiqu'il eût porté des lois sévères contre les méfaits des châtelains, et que son moindre châtiement fût de punir *pœnâ talionis*, c'est-à-dire tête pour tête et membre pour membre, comme l'observe Oudegherst, il y avait encore beaucoup de seigneurs qui s'érigeaient en petits tyrans dans leurs domaines. Quand Baudouin le savait, il y mettait ordre. Mais il était loin de tout savoir.

Le seigneur Jean d'Ostcamp opprimait ses vassaux. Il se croyait bien assuré d'appui, parce qu'il avait son frère Pierre parmi les chevaliers du comte. Il était avare et si méchant, que personne n'osait

porter plainte contre lui. Il avait acheté d'un petit marchand de Bruges grand nombre d'aunes de drap et de toile pour les besoins de sa maison. La moitié de la fortune du petit marchand était ainsi dans les mains du châtelain, et le bonhomme ne pouvait avoir paiement ; ce qui gênait toutes ses affaires. Cet état de choses durait depuis dix ans, lorsque, en ladite année 1114, le marchand mourut. Pour solder ce qu'il devait aux tisserands de la ville, sa veuve fit ressource de toutes ses marchandises ; elle resta avec deux enfants en bas âge. N'ayant pas autre chose pour vivre que sa créance sur Jean d'Ostcamp, elle alla trois fois chez ce seigneur ; trois fois il la fit mettre à la porte de son manoir.

Si elle eût été seule, la pauvre femme abattue eût renoncé à l'espoir de la somme que lui devait Jean d'Ostcamp ; elle se fût mise au travail chez quelque tisserand et se fût contentée d'un pain gagné par ses sueurs. Mais comment nourrir ses deux enfants ? L'amour maternel lui fit braver la terreur qu'inspirait le châtelain. Le comte de Flandre, Baudouin à la Hache, se trouvant en ce moment à Bruges, elle fut l'attendre à la porte de Saint-Donat, où il allait ouïr la messe. Elle se jeta à ses genoux et lui exposa sa peine. Baudouin, en écoutant ce récit, porta machinalement la main à sa terrible hache ; puis réfléchissant que ce n'était pas là un crime, mais un délit, il se borna à dire avec bonté à la veuve :

— Envoyez aujourd'hui un des bedeaux (sergents ou huissiers) de la justice de Bruges au château de

Jean d'Ostcamp, et venez demain me dire ce qu'il aura répondu.

La bonne femme s'en alla. Mais, de tous les bedeaux ou semonceurs judiciaires établis dans Bruges pour la justice du comte, aucun ne voulut aller au manoir de Jean. La veuve du marchand revint donc le lendemain à la porte de Saint-Donat. Elle raconta à Baudouin ce qui se passait.

— Ainsi, dit le comte, on craint un homme qui ne craint pas les lois. J'enverrai Ulryck, un de mes sergents; et nous verrons ce que répondra le félon. Expliquez-lui votre affaire, pauvre femme.

Le noble comte dit deux mots à un petit homme de sa suite; puis il entra dans l'église.

Le petit homme s'approcha de la veuve; c'était un Flamand, calme et doux, de taille au-dessous de la moyenne, pâle mais animé, et dont les traits pleins de bonhomie se relevaient d'un œil vif et spirituel. Sous le titre de sergent, il était chargé des ordres rigoureux du comte, comme ceux qu'on nommait aussi les bedeaux; ce sont les huissiers d'aujourd'hui. Cette profession était peu compatible avec son caractère; mais il se trouvait placé ainsi.

— Cet homme refuse donc de vous payer? dit-il doucement à la bonne femme.

— Oui, messire, répondit la veuve; et nul des semonceurs de Bruges ne veut lui porter une cédule.

— J'irai, moi, répliqua le petit homme.

La femme reconnaissante leva les yeux sur Ulryck et s'intéressa à lui.

— Faible et bon comme vous semblez être, messire, ne craignez-vous pas monseigneur Jean d'Ostcamp? C'est un seigneur redoutable.

— Oh! je ne puis rien appréhender, dit Ulryck, je porte la verge au lion; la hache du puissant comte est brodée sur ma manche. Il me doit respect comme à un officier de son souverain. Retournez en votre logis, bonne femme. Après la sainte messe, je ferai votre message de justice; et dans trois heures au plus, vous aurez bonne raison.

La veuve remercia Ulryck et se retira, le cœur serré, sans pouvoir trop se rendre compte de ce qu'elle éprouvait.

Aussitôt qu'il eut entendu la messe, Ulryck s'empressa de rentrer au château des comtes; il se dirigea vers l'écurie, sella et brida son petit cheval, prit sa verge d'ébène, au bout de laquelle était un lion d'argent, et se mit en chemin pour le manoir de Jean d'Ostcamp.

Les chevaux de bonne race ont ordinairement une qualité qu'on est convenu d'appeler l'instinct et qui vaut quelquefois mieux que notre intelligence. Un cheval s'arrête à l'entrée d'un bois infesté de loups; rien ne le décidera à franchir une forêt où il sent la présence du tigre. Minn (c'était le nom du petit cheval d'Ulryck) avait, d'une manière spéciale, le tact dont nous parlons; le pauvre animal semblait prévoir le péril, sinon pour lui, du moins pour son maître. Jamais le sergent n'avait pu le décider à marcher dans une bataille. C'était un petit cheval qui n'aimait pas le danger, mais qui aimait vive-

ment Ulryck. Son maître lui rendait affection pour tendresse; il soignait Minn lui-même soir et matin, garnissait son râtelier, surveillait sa litière, faisait sa toilette; et la bête, accoutumée à l'homme, le reconnaissait de loin, le saluait de ses hennissements, tournait la tête pour le voir, baissait tristement les oreilles quand il s'éloignait. Si l'huissier était absent et qu'une main étrangère vint à sa place apporter le foin ou l'avoine, le cheval semblait affligé et ne mangeait point. Personne que son maître ne le montait.

Minn avait quelquefois des volontés inexplicables; ainsi il prenait un chemin de préférence à un autre et souvent faisait faire au sergent un détour d'une lieue. Ulryck, qui jamais n'avait pu vaincre à ce sujet les obstinations de son petit cheval, avait fini par le laisser libre. Minn sait ce qu'il fait, disait-il; s'il me conduit par la route de droite, qui est la plus longue et qui augmente sa peine et son travail, c'est qu'il sent quelque péril dans la route de gauche.

Cependant, quand le devoir l'exigeait, Ulryck avait un moyen de vaincre l'entêtement de Minn; il descendait, laissait son cheval et marchait à pied. La pauvre bête ne manquait jamais de suivre son maître, comme eût fait un chien. Si un obstacle la séparait de lui, dès qu'elle pouvait s'échapper, elle savait le rejoindre et le retrouver dans la foule. Si Ulryck faisait une excursion sans son cheval, et qu'en son absence on ouvrit l'écurie, Minn prenait sa course et suivait la piste de l'huissier jusqu'à une demi-lieue de Bruges. Les expéditions du sergent ne s'étendaient guère plus loin.

Tout le monde dans la ville connaissait le petit cheval; tout le monde pouvait l'approcher; mais il ne se laissait prendre ni monter par personne.

Nous ne mentionnons tous ces détails que parce qu'ils sont singuliers. Ajoutons une observation, que le sergent avait souvent faite, c'est que, dans toutes les occasions où le fidèle Minn avait refusé de marcher, Ulryck avait rencontré des dangers. A un combat contre un baron rebelle, Ulryck s'étant avancé à pied, car son cheval s'arrêtait, il avait reçu une profonde blessure. On citait plusieurs autres exemples.

Dans l'affaire qui nous occupe présentement, Minn se montrait plus rétif que jamais; il se jetait à droite et à gauche dans les rues de Bruges; quand il fallut, au sortir de la ville, suivre le chemin du manoir de Jean d'Ostcamp, le petit cheval fit halte, si décidé à ne pas aller plus loin, que peu à peu Ulryck se fâcha. Il n'avait pas d'éperons; c'était alors la marque distinctive des chevaliers. Mais il en eût porté, qu'il ne s'en fût pas servi avec Minn. Il lui parla d'une voix menaçante : le cheval baissa la tête; il lui appliqua en gémissant un coup de sa verge d'ébène; puis il regretta ce coup. Minn baissa la tête davantage, mais n'avança pas plus.

— Minn, dit-il enfin, en parlant à la bête comme si elle eût pu le comprendre, nous marchons par ordre de monseigneur le comte de Flandre, et nous portons la verge noire au lion d'argent; on nous respectera.

Minn, pour toute réponse, se retourna vers la ville qu'il venait de quitter.

— C'est pusillanime tout à fait, dit l'huissier; ce que vous faites là, Minn, dénote peu de cœur. Nous sommes sous la sauvegarde de Baudouin à la Hache.

En disant ces mots, Ulryck mit pied à terre.

— Va-t'en, si tu as peur, mon pauvre Minn, dit-il à son cheval; pour moi, je dois faire mon devoir.

Et il marcha.

Minn le suivit, l'œil triste et la tête penchée jusqu'à terre. En arrivant à la porte du manoir, dont la herse était baissée, Ulryck sonna d'un petit cor attaché à un poteau.

— Qui êtes-vous? dit un homme d'armes en paraissant.

— Un officier de monseigneur Baudouin à la Hache, le redouté comte de Flandre.

La herse, au bout d'un instant, se leva.

Ulryck était entré dans le manoir, suivi de Minn. En pénétrant dans la cour étroite et entourée de hautes murailles, il eût pu se croire dans une prison ou dans un repaire. L'homme d'armes ou le valet qui avait levé la herse le conduisit à la grande salle où se trouvait Jean d'Ostcamp. C'était une place de quarante pieds de long sur vingt-cinq pieds de large, qui n'avait pour plafond que le toit, composé de grandes tuiles sur une lourde charpente. Une table massive occupait le milieu. Autour étaient des bancs de sapin. Les murs de brique nue étaient tapissés d'armes, de filets, de peaux de loups. Une armure de chevalier, tout en fer, était dressée à un bout sur une estrade grossière et soutenue par un mannequin de bois. A l'autre bout, devant une large

cheminée où brûlait un tronc d'arbre, était assis, sur un escabeau de bois peint en noir, le seigneur Jean d'Ostcamp, entouré de trois serviteurs. Il avait un bonnet de peau de lièvre, un pantalon formant chausses et haut-de-chausses de gros drap vert de Bruges, des sabots noirs aux pieds, et pour surtout une saie ou blouse d'étoffe de laine rouge, retenue par une ceinture noire à laquelle pendait à droite grand couteau dans sa gaine, à gauche une hache courte mais pesante. Un pot de bière et des tranches de pain beurré étaient devant lui, sur un billot qui servait de table portative. Le sol de la chambre n'étant pas pavé était jonché de paille fraîche. Sous la table reposaient deux gros chiens, qui grondèrent à l'approche d'Ulryck, mais qui se turent à un mot de leur maître.

La description qu'on vient de lire peut donner une idée du manoir seigneurial au commencement du douzième siècle. Le luxe, amené par les croisades, commençait à peine à se faire sentir dans quelques maisons privilégiées.

Dès que l'huissier parut, Jean d'Ostcamp, sans dire un mot, lui présenta le pot de bière avec une tranche de pain. C'était l'usage.

— Je ne puis rien accepter, messire, dit Ulryck, avant que ma mission soit accueillie.

— Vous venez de la part du comte Baudouin, dit Jean d'Ostcamp. Que demandez-vous ?

— Je suis ici, reprit le sergent, comme semonceur public de la justice de monseigneur. Pour votre dette envers un certain marchand de Bruges, aucun

des bedeaux de la ville n'ayant osé marcher, c'est à moi que monseigneur le comte de Flandre, très-redouté, a adressé la veuve dudit marchand.

— Ces choses-là, dit brusquement le châtelain, ne regardent pas le Comte.

— Toute justice est son lot, messire, reprit l'huissier; et, par la verge au lion, — au nom de Dieu et de justice, — je viens vous sommer de présentement payer entre mes mains la somme due, ou de me suivre devant le juge du Bourg, pour là être condamné sur ladite somme, et rester en la prison de la ville jusqu'à parfait acquittement; car telle est la loi...

Ulryck n'eut pas le temps d'en dire davantage. La figure du châtelain était devenue pourpre, aux premiers mots de la sommation. Il se leva en colère, et balbutiant :

— Misérable serf ! moi, en prison ! —

Il se jeta sur l'huissier, le poussa violemment hors de la salle, referma la porte et se remit sur son escabeau, ne se possédant pas.

Ulryck, sentant qu'il remplissait une fonction austère, supporta ce mauvais traitement; et, ne voulant pas s'en retourner sans s'être acquitté pleinement de sa charge, il remit sa verge d'ébène dans une petite poche de la housse de Minn, qui l'attendait; il y prit un encrier, une plume, une feuille de parchemin; puis il écrivit sa sommation. Car il savait écrire; ce qui était rare alors parmi les sergents de justice.

Avant de clouer la cédule à la porte de Jean

d'Ostcamp, d'une voix un peu tremblante, mais solennelle, il en fit la lecture, interpellant, au nom du très-redouté comte de Flandre, tous les vassaux, serviteurs et manants du château, de prêter main-forte à justice, — d'appréhender au corps ledit châtelain, — et de le conduire à la prison du Bourg, sous peine d'être traités comme félons et rebelles.

Au moment où il finissait sa démarche hardie, Jean d'Ostcamp, hors de lui, s'élança, la hache à la main; et, voyant l'huissier qui se disposait à fixer la cédule à sa porte, il lui fendit la tête.

Ulryck chancela; il eut pourtant la force de se traîner jusqu'à son petit cheval, mit sa cédule souillée de sang dans la housse; et, après cet effort, il s'affaissa tout d'un coup et rendit le dernier soupir.

En voyant tomber l'officier du Comte, la fureur de Jean s'était arrêtée. Il ordonna à ses serviteurs de baisser la herse et de conduire Minn dans son écurie. Mais le petit cheval, comme s'il eût compris ce qui se passait, prit son élan; et il était sorti du manoir avant que la herse fût retombée. On ferma les portes; et, pour ne pas laisser de traces du crime qui venait d'être commis, les valets du châtelain firent à la hâte une fosse dans laquelle ils enterrèrent le sergent.

Minn cependant avait promptement regagné Bruges. Il s'arrêta au Bourg, devant la porte des Comtes. Baudouin dînait avec quelques-uns de ses chevaliers. On vint lui dire que le cheval d'Ulryck était revenu seul, rapportant dans sa housse la verge d'ébène et un parchemin sanglant. Le Comte de

Flandre inquiet prit la cédula; espérant retrouver Ulryck seulement blessé, il monta à cheval avec ses seigneurs et courut sur la route du manoir de Jean d'Ostcamp. Minn, dont personne ne s'occupait, suivit le cortège sans qu'on le remarquât, tant Baudouin était absorbé par la pensée de son sergent.

Il n'y avait pas deux heures que le meurtre était consommé, lorsque le Comte de Flandre parut à la porte du château. On leva la herse; toutes les traces du crime avaient disparu. Jean d'Ostcamp, qui avait dû prévoir cette visite, s'y était préparé; il s'était fait un front serein.

— Je viens, dit sévèrement Baudouin, vous redemander Ulryck, mon sergent de justice.

— Personne n'est venu ici, monseigneur, dit effrontément le châtelain; et vos chevaliers peuvent visiter tout le manoir.

— Comment! s'écria le Comte, Ulryck n'est-il pas venu vous apporter cette cédula, châtelain déloyal, et vous sommer de restituer le bien de la veuve?

Jean prit froidement le parchemin, et, le voyant taché de sang :

— Cette cédula, en effet, m'était destinée, dit-il avec calme. Mais vous le remarquerez, monseigneur, elle est ensanglantée. Il est probable qu'en son chemin le pauvre Ulryck aura été assassiné.

— Et qui l'eût osé, si ce n'est toi? reprit Baudouin. Il portait la verge au lion; il était sous ma sauvegarde. Chevaliers, visitez le manoir; interrogez les valets et les gens d'alentour.

Pendant que la suite du Comte de Flandre exécute

tait ses ordres, Jean d'Ostcamp demeurait devant son souverain, continuant à s'excuser, protestant qu'il allait enfin payer la veuve, et parlant avec tant d'assurance que Baudouin commençait à le croire innocent. Cette présomption devint presque une certitude quand les chevaliers reparurent, n'ayant rien appris et rien découvert.

Baudouin, inquiet d'un forfait dont il perdait la trace, allait se retirer. Il jette sur Jean d'Ostcamp un dernier regard scrutateur; il voit que le châtelain change de visage, qu'une pâleur mortelle couvre ses traits et qu'il ne peut détacher sa vue de l'angle le plus éloigné de la cour. Baudouin y porte lui-même les yeux; il aperçoit Minn, qu'il croyait resté à Bruges, occupé à gratter avec ses pieds de devant une terre fraîchement remuée. Il s'approche; il voit de grosses larmes dans les yeux du petit cheval; il fait enlever la terre de la fosse, et l'on découvre le cadavre d'Ulryck.

Jean d'Ostcamp, se voyant trahi, avait cherché à s'enfuir. Les chevaliers du Comte le retinrent. Il tomba à genoux et demanda grâce. Mais la justice de Baudouin à la Hache était inexorable. Il fit conduire le châtelain hors du manoir; et là, sur le chemin public, qui est terre de souverain, il le condamna à mourir. Puis, saisissant la bride du petit cheval, il lui dit :

— Console-toi, mon pauvre Minn; c'est toi qui vengeras ton maître.

Deux chevaliers, comprenant rapidement la volonté du Comte, ôtèrent à Jean sa hache et son poi-

gnard; deux autres lui lièrent les jambes et les mains; après quoi ils l'attachèrent par les pieds à la queue du petit cheval, qui se mit à ruer pour la première fois de sa vie, et qui, s'élançant dans les ronces, dans les broussailles, mit en pièces le meurtrier de son maître et s'en revint le soir à la ville, ne rapportant que de hideux lambeaux.

Le manoir fut démoli par ordre du Comte, la dette de la veuve fut payée; et une messe de cent ans fut instituée à Saint-Donat, pour le repos de l'âme d'Ulryck.

Baudouin avait pris le petit cheval dans ses écuries, il voulait qu'on lui donnât les Invalides; mais les fatigues de la veille l'avaient abîmé, et le lendemain aussi on le trouva mort.

---

## IX. — LA MAISON DES HÉRITIERS.

Compter sur les souliers d'un mort, c'est  
s'exposer à marcher nu-pieds.

*Proverbe des Ardennes.*

Il y avait encore au dernier siècle, dans la rue des Servantes, à Gand, une maison remarquable par son caractère tout espagnol. Elle avait été bâtie sous Charles-Quint, on l'a remplacée, vers 1780, par des constructions modernes; et rien ne reste, sinon peut-être quelques berceaux de cave, de cette maison connue de nos pères sous le nom de Maison des Héritiers. Voici l'origine de ce nom.

Cette maison, qui a disparu, était habitée en 1520 par un riche négociant gantois, mynheer Jean de

Vulder; il faisait d'immenses affaires avec Cadix, avec Hambourg, et avec les puissantes colonies espagnoles. Les seize navires qu'il possédait couraient hardiment les mers; et ses magasins d'Ostende et d'Anvers étaient toujours encombrés de nouveaux arrivages. Pour établir sa vaste fortune, il avait fait lui-même dix voyages de long cours et quarante traversées vers Hambourg et vers Cadix. Toute sa nombreuse famille et celle de sa femme prospéraient autour de lui, non pas qu'il les comblât de présents, ni qu'il les tint dans sa maison à vivre en fainéantise; mais il les employait en les intéressant; et les de Vulder, les Verlooke, les de Clercq, les Tanghe, les Boxtaele, les van der Stuyf, avaient part à ses profits en prenant part à ses travaux, les uns tenant ses magasins d'Anvers et d'Ostende, les autres ses maisons de correspondance à Hambourg et à Cadix, ceux-ci dans les Indes; ceux-là sur ses navires.

En 1520, Jean de Vulder était veuf de Colette Boxtaele, excellente femme; par le bon ordre qu'elle avait établi dans sa maison, elle n'avait pas peu contribué à la splendeur qui y régnait. Il n'avait qu'un fils, âgé de vingt-quatre ans, plein de bonnes qualités et fait pour donner à un père tout le bonheur qu'un père ambitionne. Il n'en était pas ainsi des neveux et des nièces, phalange nombreuse et intéressée, qui, tout en recueillant de bonnes portions dans les spéculations de l'oncle, enviait sa fortune colossale, reprochait au destin, comme si le destin était ici-bas pour quelque chose, le sort heureux du cousin, fils de Pierre de Vulder, et payait

d'une complète ingratitude les services que rendait sans relâche le chef de la famille.

La reconnaissance est un poids que bien peu de cœurs savent porter. Jean de Vulder avait pris pour devise ce vieil adage : *Aide-toi, le Ciel t'aidera*. Il voulait qu'on gagnât par quelques efforts les douceurs de la richesse; ses parents eussent mieux aimé recevoir. Ils n'en eussent pas été moins ingrats.

Jean de Vulder aimait tendrement et presque uniquement son fils. Cependant il distinguait, d'une affection secondaire quoique sérieuse, deux autres êtres qui vivaient dans sa maison. Le premier était Marie Smet, jeune fille de seize ans, l'une de ses nièces, fille de sa plus jeune sœur, et restée orpheline avec un très-léger commencement d'aisance. Jean voulait faire quelque chose pour elle. L'autre était Eligius Foncken, son caissier, bonhomme qui était avec lui depuis trente ans, aux appointements modiques, à la probité incorruptible. Jean se proposait de lui donner une honorable retraite, mais seulement lorsqu'il se retirerait lui-même, en cédant sa maison à son fils.

Pierre de Vulder, le jeune homme, n'était pas insensible aux grâces, à la bonté, à la modestie de Marie Smet. Depuis dix mois qu'elle était à la maison, chargée des détails du ménage, l'affection de Pierre pour elle avait marché si vite, qu'il vint un soir demander à son père s'il n'approuverait pas un mariage avec sa cousine.

— Ce serait, en effet, le moyen de lui assurer un beau sort, répondit Jean après un moment de silence;

mais, mon fils, elle n'a que seize ans, il faut attendre deux ans encore. Et puis, vous ne devez pas croire que vous deviendrez ainsi chef d'une grande maison sans avoir appris autre chose que ce qui se fait ici, à Ostende et à Anvers; il faut que vous connaissiez vos correspondants de Cadix, de Hambourg et des Indes. Quoique en général ils soient vos parents, il est indispensable qu'ils vous voient, qu'ils vous jugent, qu'ils sachent que vous êtes un homme et que vous me remplacerez. A votre âge, j'étais plus avancé que vous; j'ai fait cinquante voyages sur mer, et jamais rien de fâcheux ne m'est arrivé. Depuis trente ans j'expédie des navires; je n'en ai perdu que deux, et encore ce fut par la faute des capitaines, vieux requins trop hardis, dont j'aurais dû modérer l'audace, et qui se sont lancés au long cours sur des bâtiments qu'il eût fallu mettre à la réforme. Si vous songez donc à vous marier, ce que je ne désapprouve point, rappelez-vous que le jour de vos noces je vous cède le gouvernement de toutes nos affaires, et je me retire à notre campagne de Melle; car j'ai cinquante-cinq ans, je suis fatigué, je sens que je vieillis, et le repos me devient nécessaire. Ainsi, nous avons en charge un navire neuf, qu'on a lancé il y a huit jours et qui est superbe; vous l'avez vu : c'est le *Saint-Pierre de Gand*. Il est sous la garde, après Dieu, de votre patron. Vous pouvez vous mettre en mer dès qu'il partira; il va à Hambourg; de là, nous verrons. Voyagez pendant deux ans; alors vous vous marierez avec votre cousine, si vos intentions se maintiennent, et vous serez votre maître.

Pierre de Vulder ne put désapprouver les sentiments de son père; il imposa silence à sa tendresse empressée et se soumit.

Trois semaines après, le navire mit à la voile. Jean voulut assister à l'embarquement de son fils; il lui donna sa bénédiction, fit des prières et des vœux pour son heureux voyage, et s'en revint à Gand.

En rentrant chez lui, il s'enferma et se mit à pleurer. Ce bon négociant avait trop présumé de ses forces. Habitué à voir tous les jours un fils qu'il chérissait et qui ne l'avait jamais quitté, il n'avait pas prévu quel vide son absence allait faire autour de lui. Il se repentait, dès le premier jour, d'avoir cédé à une manie qu'ont la plupart des hommes de vouloir que leurs enfants fassent ce qu'ils ont fait.

— Ne suis-je pas assez riche, se disait-il, assez opulent? Peu de fortunes dans le pays égalent la mienne : était-il nécessaire que mon fils continuât les affaires? Ne pouvais-je pas liquider et lui donner des châteaux et des hôtels? Mais liquider! Une maison si belle, un nom si bien établi, des relations si étendues!...

Et la vanité commerciale reprit le dessus.

Néanmoins Jean de Vulder sentait que, si ces réflexions lui fussent venues la veille, il n'eût pas laissé partir son fils.

Les jours suivants ne l'égayèrent point; une inquiétude cruelle le dominait; et, malgré les tendres soins de Marie et les attentions compatissantes de l'honnête Foncken, il ne s'accoutumait pas à ne plus voir son fils auprès de lui.

Une lettre de Pierre vint lui rendre un peu de sérénité; elle lui apprenait l'arrivée de son navire à Hambourg, et contenait les détails les plus rassurants sur l'excellente santé du jeune homme, qui dès le premier jour s'était fait à la mer.

Au bas de la réponse commerciale qu'il fit à cette lettre, Jean écrivit, après avoir hésité une heure devant une démarche qui lui semblait pusillanime; vaincu par la tendresse paternelle, il écrivit un *post-scriptum* affectueux, dans lequel il faisait part à son fils de ses tourments et lui enjoignait de revenir par terre.

Alors le service des postes n'était pas organisé comme aujourd'hui. Il y avait neuf jours que la lettre écrite de Gand était partie, et elle ne pouvait encore être parvenue à sa destination, lorsque Jean reçut de son fils un nouveau paquet, dans lequel il lui annonçait qu'il se rembarquait à l'instant pour les Indes, le *Saint-Pierre* ayant trouvé à la fois une cargaison avantageuse et des vents favorables. Le négociant retomba dans de telles frayeurs à cette nouvelle, que ses cheveux blanchissaient de jour en jour d'une manière remarquable. Étaient-ce des pressentiments? Il faut le croire; et ils ne se confirmèrent que trop tôt.

Quinze jours après cette seconde lettre, il en arriva une troisième; elle était du correspondant de Hambourg, et elle annonçait une catastrophe épouvantable : le *Saint-Pierre* avait péri, corps et biens. Le capitaine seul était sauvé avec deux matelots et deux passagers. Mais Pierre de Vulder n'avait pas reparu.

Jean fut anéanti. Un désespoir sombre et morne le

rendit insensible à toutes les consolations. On le mit au lit; mais il repoussait tous les soins et ne répondait à personne.

Le vieux Foncken pleurait auprès de lui; Marie, tout en larmes, ne le ranimait un instant que lorsqu'elle lui faisait entrevoir que Pierre pouvait encore s'être sauvé aussi, car il était habile nageur. Elle le calma un peu plus en lui proposant d'envoyer un exprès à Hambourg, pour avoir de sûrs détails.

Foncken fut chargé de cette mission délicate; et Marie demeura seule chargée du soin de consoler son oncle.

Le surlendemain du départ de Foncken, un des matelots sauvés du *Saint-Pierre* arriva à Gand. Il se présenta aussitôt à la porte du négociant, disant qu'il avait à lui donner des nouvelles de son fils. On juge avec quel empressement il fut introduit. Le vieillard, car depuis deux mois Jean de Vulder avait vieilli de dix ans, le vieillard se leva à la hâte, courut au-devant du matelot, qu'il reconnut.

— Ah! mon brave Jacobs, lui dit-il, mon fils est-il vivant?

— Je l'ignore, mynheer, répondit le matelot. Quand le navire se brisa et qu'il fallut nous jeter à la mer, je lançai une planche solide et je mis dans les mains du jeune homme une corde qui y était amarrée; il tira de son pourpoint ceci et me dit : Tu es plus robuste que moi; si je péris et que tu te sauves, tu remettras ces papiers à mon père. En achevant ces mots il se mit à la nage, s'aidant de sa planche et ne quittant point son amarre. La mer,

qui était mauvaise, nous sépara. Au bout d'une heure d'efforts, je regagnai la côte. Mais j'eus beau chercher et attendre, votre fils ne reparut pas. Toutefois, mynheer, la bonté de Dieu est grande; Notre-Dame peut beaucoup; et, si vous voulez me croire, vous ne désespérerez point.

Jean de Vulder fit avidement mille questions, avant de prendre l'étui de fer-blanc rempli d'importantes valeurs que lui rapportait le matelot; mais il n'en obtint pas d'autres lumières. Toutefois la vue, la démarche et les paroles du marin lui firent du bien; et il ne le laissa partir qu'après lui avoir mis dans la main une bonne somme et l'avoir fait longuement dîner avec lui.

Mais les renseignements que rapporta Foncken détruisirent ce qui lui restait d'espérance. Toutes les informations qu'il avait recueillies à Hambourg n'avaient fait, hélas! que confirmer les sinistres nouvelles annoncées par le correspondant. Les deux seuls passagers échappés au naufrage étaient encore dans la ville; et ni l'un ni l'autre ne pouvaient dire autre chose de Pierre de Vulder, sinon qu'ils étaient persuadés qu'il avait péri malheureusement. Ce fut avec des ménagements extrêmes que le pauvre Foncken exposa ces détails douloureux. Le négociant devint plus morne, plus accablé, et il lui fut impossible de quitter le lit. Le médecin qui le voyait augura mal de son état; et lui-même, se sentant mourir, fit demander les secours de son confesseur: il était d'heure en heure plus mal. Malgré les tendres attentions de Marie et de Foncken, la maladie qui tuait

Jean de Vulder marchait si rapidement, qu'il voulut écrire ses dernières volontés.

— Je n'ai trouvé de consolations, si une douleur comme la mienne peut en avoir, dit-il, que dans votre affection, Marie, et dans la vôtre, mon bon vieux Foncken; c'est donc à vous deux que je dois songer dans la disposition de cette grande fortune dont l'héritier n'est plus. Je sens que ma main tremble, prenez une plume et du papier, Foncken; écrivez et hâtez-vous, car je crois que le temps presse.

Et Jean dicta son testament, dans lequel il donnait au vieux caissier un revenu considérable, à la charge de liquider ses affaires, laissant à sa nièce tout le reste de sa fortune. Il était si accablé de son désespoir, qu'il ne supposait plus que son fils pût revenir, et ne parlait que du bonheur de l'aller rejoindre.

Lorsqu'il eut fini de dicter : — Mettez la date, ajouta-t-il; — puis il se leva sur son séant pour approuver et signer; mais en prenant la plume il retomba à la renverse. Il était mort.

Le testament n'était ainsi qu'une feuille de papier sans valeur. Dès qu'on apprit la mort de Jean, les héritiers vinrent; ils étaient soixante-huit. Foncken fut renvoyé, ainsi que Marie, et les biens partagés après deux mois de litige; plusieurs lots furent même tirés au sort. Il fut convenu que celui qui obtiendrait par cette voie la maison de Gand, avec le fonds de commerce et la correspondance, donnerait chaque année une fête à tous les autres. Le lot échut à Liévin van der Stuyf, qui devait aussi faire ériger une

tombe au défunt. Pas une larme ne lui fut donnée, non plus qu'à son fils; et tous ses héritiers se mirent en possession des navires, des magasins, des fabriques, des terres et des revenus, avec une joie que peut-être ils ne dissimulaient pas assez.

Il y avait six mois que les héritiers étaient en jouissance paisible de ces grands biens; on ne pensait plus qu'à faire bonne vie; on ne songeait ni à l'oncle ni au cousin, dont Marie et Foncken portaient seuls le deuil. Liévin van der Stuyf s'était borné, quant au monument, à en faire faire le dessin, lorsque ses parents, qui ne tenaient guère à cette condition, vinrent lui rappeler l'autre, qui était de donner une fête; il s'exécuta de bonne grâce et fit les préparatifs d'un somptueux dîner, suivi d'un bal, que le quartier appela le bal des héritiers. Les biens dont il était en possession lui permettant de faire convenablement les choses, la fête fut magnifique et le bal très-animé. Marie n'y était pas.

A minuit, au moment où une somptueuse collation allait être offerte aux convives, las de la danse, les deux battants de la porte du salon illuminé s'ouvrirent; et une figure en deuil parut, qui glaça toute l'assistance : — c'était Pierre de Vulder.

Nous dirons en peu de mots comment il s'était sauvé : la planche que le matelot lui avait donnée l'avait poussé en pleine mer; après plus de trois heures d'efforts et de courage, il allait périr épuisé, lorsqu'il fut recueilli par un navire français qui, comme le sien, luttait contre la tempête, mais qui, plus heureux, n'échoua point. Ce navire allait aussi

en Amérique. Il lui fallut faire ce voyage, sans pouvoir donner de ses nouvelles à son père. Aussitôt arrivé, il était revenu sur un bâtiment hollandais; le soir même il venait d'entrer à Gand. Il avait appris tout son malheur; et, dans l'indignation que lui avait causée la conduite de ses indignes parents, il s'était hâté d'aller troubler leur fête indécente.

Tous les héritiers se trouvaient convoqués là, sans s'être attendus à la conclusion. Il fallut que tous restituassent des biens auxquels ils ne s'étaient que trop vite accoutumés; et Marie, dont les noces se firent deux mois après, et le vieux Egidius Foncken, dont le revenu fixé par Jean de Vulder fut également établi, se trouvèrent les seuls qui bénirent le retour de Pierre.

---

## X. — UN SYMPTÔME DE L'AVARICE.

### HISTOIRE DE GUILLAUME DU CRET.

L'avarice sème au cœur la dépravation.

CICÉRON, *Offices*.

A la suite des œuvres de Claude d'Expilly, président au parlement de Grenoble sous Louis XIII, on trouve l'historique d'une cause dans laquelle on croit qu'il parla comme avocat général, et que voici :

« Guillaume du Cret était procureur au bailliage du Grésivaudan; son père n'était qu'un bon paysan des environs de Grenoble. Le fils avait des terres, sans qu'on voie trop au procès comment il les avait acquises; mais il paraît qu'il était très-jaloux de ces

possessions, car un jour, à la porte de Grenoble, ayant rencontré son père qui revenait chargé de trois arbres fruitiers, le soupçonnant de les avoir pris dans un de ses vergers, il l'accabla d'injures, l'appela larron, coquin, et finit par lui donner sur la mâchoire un si furieux coup de poing, qu'il lui mit le visage tout en sang.

» Le bonhomme étant allé porter sa plainte au lieutenant général, beaucoup de gens, qui s'étaient trouvés témoins de cette violence, le suivirent et certifièrent le crime; de sorte que l'information fut faite presque aussitôt que la plainte, et le tout déféré promptement au Parlement.

» Le coupable, voyant qu'il avait sur les bras une mauvaise affaire, s'empressa de l'accommoder. Apparemment qu'il fit des excuses à son père, et surtout qu'il lui donna un peu d'argent; car le pauvre homme ne se désista pas seulement de sa plainte, il déclara encore qu'il avait toujours eu à se louer de son fils; que c'était un enfant très-doux, très-respectueux, très-soumis, et que ce ne pouvait être que par accident et par mégarde qu'il lui avait fait mal aux dents. Les gens du roi crurent voir dans ce désistement une collusion manifeste, ou une surprise faite au bonhomme de père par son fils le procureur. Ce qu'on appelle aujourd'hui le ministère public, sans avoir égard à l'abandon que faisait de ses droits la partie civile, s'éleva contre Guillaume du Cret, qui demandait à être mis hors de cour. L'avocat général représenta que non-seulement ceux qui tuaient leurs pères, mais aussi ceux qui les frappaient, les

insultaient, et même les contristaient, étaient coupables de parricide; que le parricide était un crime si affreux, que Solon n'avait pas fait de loi contre cette monstruosité, parce qu'il croyait qu'il était impossible qu'un fils s'en rendit coupable; que les Perses et les Romains avaient été plusieurs siècles sans fournir aucun exemple d'une pareille scélératesse; qu'enfin, chez les derniers, la loi Pompeia, rendue contre les parricides, les condamnait aux supplices les plus affreux.

» Il ajouta que Cham avait été maudit seulement pour s'être moqué de son père; que Salomon dit dans ses proverbes que celui qui manque de respect à son père mérite que ses yeux soient mangés par les corbeaux; que Virgile, faisant la description du Tartare et des forfaits qui sont punis dans ce lieu d'horreur et de supplice, met au nombre des grands criminels celui qui a tant soit peu offensé son père : *pulsatusve parens*; ce sont les termes du prince des poètes latins.

» Pour citer des autorités plus modernes, l'avocat général s'appuya de trois arrêts : le premier, rendu au parlement de Chambéry, et rapporté par le président Favre, ordonna qu'un fils qui avait donné des coups de dague à sa mère, dont pourtant elle n'eut que des blessures assez légères, aurait le poing coupé, serait tenaillé et brûlé. La mère, étant guérie, eut beau demander avec cris et larmes la grâce de son fils, et se jeter aux pieds de tous les juges, ils ne révoquèrent point leur arrêt, et il fut exécuté.

» Le savant Bodin, dans son livre de *la République*,

rapporte un arrêt du parlement de Toulouse rendu contre un fils qui, ayant pris querelle avec sa mère, étant à table, l'avait battue et honnie. Le cas parut si grave, qu'il fut condamné à être brûlé.

» Le troisième arrêt, cité par Papon, condamna un jeune avocat, qui avait jeté une lampe pleine d'huile à la tête de sa mère, à faire amende honorable, à être fouetté publiquement et à passer le reste de sa vie aux galères perpétuelles.

» Ce fut aussi cette peine des galères que le parlement de Grenoble imposa à Guillaume du Cret, à l'exception du fouet. »

## XI. — L'AVARE CONVERTI.

A certaines conversions le diable ne perd rien.

*Proverbe aragonais.*

Après avoir vu des avares châtiés, on ne sera sans doute pas fâché de trouver ici l'une des choses les plus extraordinaires et les moins communes : la conversion d'un avare.

Herminio Grimaldi était, au dernier siècle, l'homme le plus riche de Gênes; et en même temps on le citait comme le plus avare des avares de toute l'Italie. Jamais, malgré son immense fortune, il n'avait rendu service à aucun de ses concitoyens, ni fait la moindre politesse à aucun étranger, ni laissé échapper de sa main aucune aumône. Avec cela, il aimait le faste; et comme il avait l'habitude qu'ont beaucoup d'usuriers de spéculer sur tout pour agrandir leurs ri-

chesses, il achetait tout objet d'art qu'il espérait revendre au quintuple, et il en décorait sa maison. Il passa donc bientôt, aux yeux de ceux qui ne le connaissaient pas, pour un ami des arts.

Un jour Bolsieri, qui était grand connaisseur et en même temps d'une franchise indépendante, entendant parler des objets précieux qui encombraient la somptueuse demeure de cet avare, eut la curiosité de l'aller voir. Grimaldi, qui le connaissait pour un amateur distingué, l'accueillit fort bien et lui fit voir avec joie toutes ses raretés.

Au moment de se séparer de son illustre visiteur, Grimaldi lui demanda s'il connaissait quelque sujet remarquable qu'il n'eût pas vu dans son palais, afin qu'il pût le faire peindre au moins, pour avoir un musée complet.

Bolsieri, surpris de cette demande, répondit : Je puis vous indiquer certainement quelque chose qui manque absolument chez vous, et qu'on serait heureux d'y voir, même en peinture.

— Qu'est-ce donc ? demanda vivement l'avare.

— Je vous offenserai peut-être ?

— On ne m'offense jamais.

— Mais c'est quelque chose qu'on n'a jamais vu chez vous, que vous ne connaissez pas, et qui, si vous l'aviez, vous illustrerait...

— Quoi donc, je vous en prie ?...

— La générosité.

Il se fit, sur ce mot, un silence qui dura peu. Grimaldi était frappé.

— La générosité ! reprit-il avec une animation

qui ne lui était pas ordinaire; c'est vrai; elle manque ici... Je vous remercie de cette lumière... Eh ! bien, à dater de demain, elle sera représentée chez moi, de telle manière que désormais personne ne pourra me reprocher de ne pas la connaître.

L'avare tint parole; et, dès lors, il changea tellement son genre de vie, qu'on ne parla bientôt plus que de la magnificence, des fêtes et des libéralités de Grimaldi.

Cependant, il ne dépensait que ses revenus, qui étaient immenses; mais il ne les augmentait plus.

Il était remonté, de l'avarice, dans l'orgueil et ses vanités.

La légende qui suit sera appliquée comme il conviendra au lecteur.

## XII. — LE CHATEAU DE SÉNEFFE.

L'argent enfoui ne profite à personne.

L'ABBÉ AUBERT.

En 1760, un de ces seigneurs (vieux style) dont le sang a produit des gens de bien, des amis des arts et des hommes de cœur, spécialités qui se touchent, M. de Pestre, comte de Séneffe et de Turnhout, fit bâtir le vaste édifice que les relations appellent un superbe palais, et qui est cependant un noble château.

Le lecteur ne peut manquer de l'avoir vu gravé quelque part, ce château de Séneffe, avec sa masse imposante et son air italien-pompadour du temps de Louis XV, ses longues galeries, qui forment la cour

d'honneur, ses deux pavillons avancés qui se présentent comme deux gâteaux de Savoie, sa grille étendue, où l'on n'a ménagé ni la profusion ni le travail recherché, et sa grande avenue formée de six rangs de peupliers dans une longueur d'un quart de lieue, et ses deux quinconces latéraux, et l'étang du Miroir, creusé sur l'emplacement de la chaumière de Pierre Berlinghen; chaumière dont l'aspect, disait-on, nuisait au coup d'œil du château, que les offres les plus avantageuses ne purent obtenir du bonhomme qui la possédait, et qu'on ne put acheter qu'après sa mort: car il y avait aussi des juges en Brabant.

M. de Pestre était fort riche, ce qui va parfaitement bien à un honnête homme. Il dépensa des sommes énormes à l'établissement de son Versailles; mais ces sommes étaient à lui.

Il fallut prendre les eaux à une lieue de là, dans le bois de Brommerée.

Lorsqu'il eut établi, hors de son parc, sur le sol élevé qu'on appelle fièrement la montagne, et qui est à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la plaine, l'étang qui devait servir de grand réservoir, et qui a trente mètres carrés, on se mit à produire des merveilles. On fit une rivière sinueuse, dans les bras de laquelle on enferma des îles charmantes. On éleva des ponts gothiques, des ponts rustiques, des ponts de toutes les formes. On fit un lac; au milieu de ce lac on ménagea un jet d'eau, qui jaillit à vingt-cinq pieds, selon les règles du niveau.

Puis on établit des serres chaudes, avec leurs toi-

tures en glaces; une orangerie, où se prélassa bien vite un oranger respectable, doyen qui comptait quatre cents ans d'âge, et qui avait fleuri pour les ducs de Brabant, avec la maison de Bourgogne; un observatoire, qu'on appela savamment la Tour de Bel; une salle de spectacle, dans laquelle on plaça avec honneur une vue en fer-blanc du château de Lunéville; une escarpolette, presque aussi célèbre que celle où le sombre Omar ranimait ses esprits fatigués.

Un gros tulipier attira aussi les cris d'admiration. On dressa une colonne, que l'on voulut bien appeler la colonne de Trajan. On construisit une volière, qui, plus tard, fut remplacée par quelque chose qu'on nomma un temple moderne. On façonna un ermitage, qui eut le nom d'ermitage du frère Bruno.

On n'oublia pas une glacière. Il y eut une sorte de hutte couverte de chaume, qu'on appela, je ne sais pourquoi, la cabane des voleurs. Serait-ce qu'une tradition aurait placé là le gîte des bourreaux de Saint-Foïllan (1)? Puis on mit dans l'orangerie une Vénus colossale, dont on était embarrassé; on aligna quelques statues dans les allées; on plaça des vases sur les stations où l'on avait ménagé des points de vue. C'était splendide.

Or, en 1766, par une belle matinée de juin, un savant économiste gantois, sorte de gens qui commençaient à germer, vint visiter le château. Il admira

(1) Voyez les *Guides du missionnaire*, dans les *Légendes des commandements de Dieu*.

les colonnes corinthiennes de la façade et les colonnes doriques des galeries; il loua les terrasses. La chapelle, placée dans l'un des pavillons avancés et faisant pendant au logement du jardinier, ne s'annonçait pas trop; l'économiste ne se choqua pas de si peu. Il fit compliment à la fille du comte de Pestre, qui avait peint dans cette chapelle un tableau passable; il compta les statues des niches de la cour; il applaudit d'une moue indéfinissable les sculptures du perron, qu'on lui disait être en marbre de Gênes; il admira le salon d'entrée, long de soixante pieds, éclairé par six grandes fenêtres, pavé de marbre de diverses couleurs, orné de thermes en marbre. Il supputa la valeur de l'escalier en acajou, de la rampe de fer rehaussée de riches arabesques; il vit avec surprise que les parquets différaient à chaque pièce; il s'étonna des lustres, des tapis, des tentures en étoffes, des glaces de Venise partout prodiguées, des pendules variées à chaque cheminée. Il s'arrêta devant un lit soutenu par sept génies dorés et couvert d'une courte-pointe dont la broderie somptueuse avait occupé trois ans une grande dame.

Il approuva la bibliothèque, où l'on avait rassemblé quatre mille volumes; la galerie des arts, riche de tableaux, de sculptures et de bronzes; les tables en mosaïque, les meubles incrustés, les portraits de famille, décentement encadrés. Il se promena sur les toits du château et en fit le tour. Il s'émerveilla de l'élégance des jardins, puis il prit à part le comte de Pestre.

Monsieur le Comte, lui dit-il, tout ce que vous avez

fait est fort beau. Mais un million, deux millions, trois millions peut-être sont enfouis dans ce château et ne produiront plus rien. Que de bien vous auriez pu faire en employant ces sommes, désormais stériles, à l'agriculture et au commerce! Il est fâcheux que vous ne soyez pas économiste.

— Je ne suis pas économiste, c'est vrai, répondit le comte de Pestre; mais j'ai pourtant raisonné aussi, et je ne crois pas que l'argent que j'ai dépensé à Sénéffe soit devenu stérile. Si j'avais, selon votre avis, employé mes fonds à l'agriculture et au commerce, j'aurais fait du bien sans doute, mais à moi seul. Ce pays, quand j'y suis venu, était assez misérable. Depuis que j'ai commencé à former le château, tous les villageois s'y sont trouvés occupés. Ils m'ont vendu du bois et des pierres.

Ils ont fait pour moi des charrois, des fossés, des plantations. Ils ont travaillé comme maçons, charpentiers, menuisiers, serruriers, vitriers, bûcherons, couvreurs, jardiniers, terrassiers, mesureurs, badi-geonneurs, peintres, briquetiers, carreleurs, mouleurs, tailleurs de pierres, paveurs. Tous ont maintenant des chaumières neuves ou de riantes maisons; tous ont des vêtements convenables. Ils ont acheté des morceaux de terre et se trouvent à leur aise. Ce n'est pas là de l'argent enfoui.

— Voilà un homme entêté dans ses idées, dit l'économiste en s'en allant.

— L'économie politique est comme les fantômes, dit M. de Pestre à sa fille : tout le monde la discute, et personne ne la comprend.

## XIII. — L'ENVIE.

L'envieux devant Dieu est homicide.

JOSEPH LANG.

Les théologiens définissent l'envie une odieuse tristesse que nous ressentons de tout ce qui arrive d'heureux à d'autres, et une joie abominable que nous éprouvons aux malheurs du prochain.

C'est là l'envie dans son étendue. C'est elle qui a poussé Caïn à tuer son frère. C'est elle qui a inspiré le crime odieux des frères de Joseph. Elle a des filles qui sont la plaie de la société, plus encore que l'avarice, parce qu'elles nuisent partout, à tous et toujours. Ces filles sont la calomnie, la haine, la médisance; et leurs rejetons, les jugements malins, les perfides insinuations, les manœuvres secrètes.

Les anciens avaient une fable célèbre, dont voici le résumé. Un génie, voulant éprouver si l'espèce humaine méritait qu'on lui fit du bien, se mit en quête avec une idée, comme on dirait aujourd'hui. Il aperçut deux hommes et les accosta. Le premier était un avare, le second un envieux : ces deux vices se tiennent. Le génie s'adressa à l'avare :

— J'ai le pouvoir de vous faire du bien, dit-il, demandez-moi la somme que vous voudrez, je vous l'accorderai; mais je donnerai le double à votre camarade que voilà.

L'avare, interdit, resta muet. Le génie eut beau lui répéter son offre, il ne put jamais le décider à demander une somme dont l'autre aurait eu le double.

Se tournant alors vers l'envieux, le génie lui dit :  
 — Demandez-moi ce qui peut vous être agréable, vous l'obtiendrez aussitôt, à condition que votre compagnon aura le double.

Un sourire infernal grimaça l'œil de l'envieux. Il jeta sur l'avare un regard vert, et s'approchant du génie, il lui dit :

— Arrachez-moi un œil.

L'avare, comprenant cette horrible demande, s'enfuit épouvanté. Mais le génie, qui se sentait indigné, souffla sur l'envieux un souffle qui le rendit aveugle, et ne poussa pas plus loin l'essai de son idée.

#### XIV. — LE PAMPHLET.

Si ceux du parlement s'en mêlent,  
 Bien fin qui s'en démêlera.

*La misère des plaideurs.*

C'était à Paris joie tumultueuse et bruyante, le 27 décembre 1594, dans une des notables maisons de la rue de la Pelleterie, aujourd'hui Marché aux fleurs. Les enfants de la maison faisaient leurs préparatifs pour le lendemain, qui était la fête des Innocents. Alors la religion avait le doux privilège d'égayer le cours de l'année par des réjouissances naïves. La Saint-Martin, la Sainte-Catherine, la Saint-Nicolas, la nuit de Noël, les Innocents, le premier jour de l'an, Sainte-Genève, les Rois, toute cette suite de fêtes riantes, qui réunissaient les familles, jetait du charme sur les lentes semaines de l'hiver.

La fête des Innocents était surtout chère aux enfants de toutes les classes, à qui elle donnait des droits importants : ils étaient traités ce jour-là comme les maîtres de la maison ; ils pouvaient endosser les habits des grands parents, commander le dîner, découper à table, recevoir des visites. La grand'mère vénérée ne pouvait pas refuser sa fraise antique à sa petite fille qui marchait à peine ; et le vieux magistrat voyait avec joie son petit-fils, qui commençait à épe-ler, perdu dans sa vaste perruque. Les nourrices et les mères improvisaient des costumes d'une gravité burlesque ; et partout la vive allégresse des enfants répandait la sérénité dans les familles.

La maison que nous venons d'indiquer, située au midi de la rue de la Pelleterie et au nord sur la Seine qui en baignait le pied, était celle de messire Pierre Lugoly, lieutenant criminel. Malgré la nature sévère de ses fonctions et la sécheresse de son cœur, Lugoly, assis à côté de sa femme, souriait avec bonheur au ravissement de ses enfants.

Il était occupé à confectionner, pour son fils aîné, âgé de sept ans, un superbe baudrier de parchemin, auquel il accrochait, en guise de croix de Saint-Michel, un splendide cornet de Saint-Hubert ; et la dame Lugoly, avec du camelot qu'elle bourrait de son, fabriquait deux hanches à vertugadin pour sa fille qui marchait depuis six mois, lorsqu'un jeune homme entra d'un air si effaré, qu'il suspendit tout à coup ces légers travaux.

— Qu'avez-vous, Scipion ? dit messire Pierre en se levant et en s'avançant vers le jeune homme,

lequel , dans son agitation , avait commencé par s'asseoir sur une escabelle de cuir.

— Ce que j'ai ? répondit Scipion , j'ai regret d'être venu dans votre ville ; et je voudrais déjà me voir de retour en ma province. Je n'en pourrai souper ce soir. Un nouvel attentat vient d'avoir lieu contre Sa Majesté.

— Contre Henri de Bourbon ? Et Sa Majesté ?...

— Sa Majesté n'est que légèrement blessée à la bouche ; mais c'est un attentat.

— A quelle époque vivons-nous ! dit la dame Lugoly.

— Je ne puis donc sortir ni bouger , reprit messire Pierre ; je dois attendre ici les ordres qu'on ne manquera pas de m'expédier tout à l'heure. Mais ne savez-vous point les détails de ce forfait ?

Un gentilhomme de la maison du comte de Soissons vient de me les conter. La chose s'est passée tout à l'instant , comme le roi Henri le Quatrième arrivait de Picardie. Parmi plusieurs qui étaient entrés à sa suite dans une des chambres du Louvre , se trouvait un petit jeune homme , que l'on ne remarquait point et qui cachait dans sa manche un couteau dont il voulait frapper le Roi au cœur. Or , comme Sa Majesté se baissait un peu vers les seigneurs de Montigny et de Ragny , qui lui étaient présentés , le coup lancé ne frappa que la bouche , dont il rompit une dent. Personne n'avait rien vu ; et le Roi , blessé , crut qu'il devait le coup qu'il venait de recevoir à Mathurine , la folle de la reine ; mais cette folle , au contraire , avait seule aperçu le meurtrier et s'é-

tait hâtée de fermer la porte. Si bien que le comte de Soissons, remarquant le jeune inconnu, plein de trouble, le prit au col, disant : « C'est vous qui avez frappé le roi ! » L'assassin alors laissa tomber son couteau et avoua son projet, qui était de tuer Henri de Bourbon.

— Et sait-on le nom de ce jeune scélérat ?

— Il se nomme Jean Châtel ; c'est le fils d'un riche marchand drapier qui habite ici près en la rue de la Barillerie, devant le palais de justice.

— Il est arrêté ?

— Et en prison, quoique Sa Majesté ait dit qu'elle lui pardonnait, ne voyant en lui qu'un fou.

— Un second Pierre Barrière, qui le suit de bien près. Mais s'il est jeune, comme vous le dites, n'est-il pas écolier ?

— Il a étudié à l'Université.

— C'est fâcheux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il vaudrait mieux qu'il eût étudié chez les Pères jésuites. C'eût été grand triomphe pour messieurs du Parlement. Ils avaient espéré, lors du procès de Barrière, y pouvoir entraîner ces Pères, qui les gênent. Mais, loin qu'un jésuite eût pris part au complot, il se trouva par malheur que c'était un jésuite qui en avait donné avis à Sa Majesté (1).

(1) Henri IV lui-même, dans sa réponse aux remontrances du Parlement, lors du rappel des jésuites en 1605, reconnut publiquement ce fait. Il reconnut aussi que, des quatre religieux de différents ordres que Barrière avait consultés sur la question de savoir s'il était permis de tuer Henri IV, comme on l'avait proclamé partout durant la Ligue,

— Mais vous parlez singulièrement, reprit Scipion; et je ne conçois guère comment messieurs du Parlement, s'ils sont catholiques, peuvent être contraires aux Pères de la Société de Jésus.

— Ceci, riposta Pierre Lugoly, est une question épineuse et délicate, mon jeune ami. Je suis lieutenant criminel, aux ordres de messieurs du Parlement, auxquels je dois obéir en toutes choses. Les décisions religieuses ne sont pas mon fait. Je sais seulement que Messieurs, accoutumés depuis les troubles, et surtout depuis la Ligue, à gouverner un peu toutes choses, repoussent le concile de Trênte, qui, dit-on, mettait la paix au royaume, et s'opposent aux Pères jésuites, qui prêchent l'obéissance. Il plaît à Messieurs qu'il y ait un peu de tumulte et quelques oppositions; ils se font valoir en ces choses; et le Parlement tomberait, si tout allait comme il faut. Et puis une grande tranquillité donnerait l'idée peut-être de rechercher certaines curiosités d'autrefois. Plusieurs conseillers ont été ligueurs; les uns ont écrit des libelles, les autres prononcé des sentences, ceux-ci dicté des arrêts, ceux-là signé des placards contre le feu roi Henri de Valois et contre le roi régnant lui-même; il en est enfin qui donnent dans les doctrines nouvelles, ou qui ont épousé des filles de réformés, ou qui sont en leur intérieur plus ou moins huguenots, ou qui se sentent refroidis à l'égard de l'Église romaine; et vous verrez qu'il

celui qui l'en avait détourné le plus fortement était un jésuite, le père Varade, lequel lui avait dit que la simple pensée de ce crime, s'il s'y arrêtait, suffisait à le damner.

sortira de tout ceci un demi-catholicisme, un petit schisme, qui ne sera ni romain, ni luthérien, mais qui sentira son Parlement et se fomentera dans ce corps. Je puis même, Scipion, vous dire entre nous un jugement que j'ai ouï faire par M. le président de Thou lui-même, lequel n'aime pas les jésuites : — qu'il y a lutte violente entre la robe et la soutane; — que sous des prêtres romains parfaits, comme se montrent les jésuites, les procès deviendraient impossibles; — qu'il faut, par conséquent, que les avocats mangent les jésuites, ou que les jésuites mangent les avocats, — et je crois ces derniers...

— Les plus féroces, dit Scipion Duplex.

Le son des cloches, mises en branle à toutes volées, interrompit cet entretien. Pierre Lugoly sortit à sa porte, afin d'apprendre ce qui se passait. On lui annonça que les églises s'emplissaient de gens qui rendaient à Dieu leurs actions de grâces pour le salut du roi.

— Allez à Notre-Dame, Scipion, dit-il; et priez aussi pour moi, qui ne puis m'éloigner.

Le jeune homme prit sa toque en hâte et se dirigea vers la cathédrale.

Il y avait peu d'instants qu'il s'était éloigné, lorsque Lugoly reçut la visite empressée de messire Louis Masure, conseiller du Parlement. Il était suivi d'un laquais de la grand'chambre, qui portait un paquet de hardes.

— Victoire! cria Masure en entrant, nous les tenons pour le coup; et la trame est montée de sorte qu'ils n'échapperont pas cette fois!

— De qui parlez-vous, messire? demanda Lugoly.

— Mais d'eux, je parle d'eux, répondit Masure; c'est assez clair. Vous avez bien fait de demeurer ici en faction. Vous savez ce qui s'est passé et de quoi il s'agit? Le jeune parricide est au cachot, avec les fers aux pieds, au cou et aux mains. Sa dague sacrilège est au greffe. Par bonheur, il a étudié chez eux.

— On m'avait dit, répliqua le lieutenant criminel, commençant à comprendre, qu'il était écolier de l'Université.

— Qu'importe! il a fait chez eux sa philosophie au collège de Clermont : j'espère que c'est bien là chez eux, les jésuites, puisque c'est leur collège. Il a dû y entretenir des relations : voilà tout ce qu'il faut. Vous allez vous vêtir en prêtre et vous rendre à l'instant aux cachots du Fort-l'Évêque. Le geôlier est prévenu. Le jeune homme demande à se confesser. Sous cet habit, vous saurez de lui toutes choses, et nous en informerez. Il est heureux que nous ayons vu à temps la chose. Le grand prévôt de l'hôtel se saisissait du régicide et l'allait expédier, quand fort heureusement M. le président de Thou évoqua le procès en Parlement. Il sera jugé demain sans désenparer. Hâtez-vous, Pierre; je cours à Notre-Dame dire quelques mots au populaire.

Pierre Lugoly, comme on l'a pu remarquer, était un homme sans passions politiques; mais esclave de sa place, sans conscience, il se croyait tenu à une obéissance passive que nous n'avons pas mission d'apprécier. Il endossa en silence l'habit de prêtre qu'on lui avait apporté, et s'en alla, à la faveur de

la nuit qui commençait à s'épaissir, escroquer, selon l'ordre qu'il venait de recevoir, la confession dont le Parlement paraissait avoir besoin (1).

Pendant ce temps, Louis Masure, l'honnête conseiller, allait exciter le peuple au sortir des églises, disant que le régicide était un agent des jésuites. Il se trouvait en ce temps-là, parmi la populace de Paris, beaucoup de religionnaires et plusieurs garnements, gens de sac et de corde, venus de tout lieu, accoutumés par tant d'années de troubles à se complaire dans le désordre. Il se fit donc diverses petites bandes qui se portèrent au collège de Clermont, hurlant qu'il fallait jeter à la Seine les pères jésuites, ces tueurs de rois.

Notez que, de tous les ordres ecclésiastiques qui condamnaient l'odieuse doctrine par laquelle il était permis de tuer les rois hérétiques, les jésuites étaient précisément ceux qui la repoussaient avec plus de chaleur. D'ailleurs, elle n'était plus applicable à Henri IV, sorti des rangs des ennemis de l'Église; et c'est l'avis de quelques graves personnages, que, si on eût cherché avec bonne foi, on eût trouvé dans certaines sectes réformées les moteurs ténébreux de ces assassinats.

Nous verrons ce qui advint des menées de Louis Masure. En même temps qu'il s'agitait si chaudement au profit des passions du Parlement, le roi Henri IV achevait une lettre, ainsi conçue, qu'il faisait copier par plusieurs secrétaires et par ses gen-

(1) Voyez à ce sujet le Journal de l'Estoile.

tilshommes, voulant l'adresser ce soir-là même aux bonnes villes de son royaume, pour prévenir le mauvais effet des bruits sinistres :

« Il n'y avait pas plus d'une heure que nous étions » arrivés à Paris, de retour de notre voyage de Picardie, et étions encore tout botté, qu'ayant autour » de nous nos cousins le prince de Conti, comte de » Soissons, comte de Saint-Paul, et plus de trente » ou quarante des principaux seigneurs et gentils- » hommes de notre cour, comme nous recevions les » sieurs de Ragny et de Montigny, qui ne nous » avaient pas encore salué, un jeune garçon, nommé » Jean Châtel, fort petit et âgé au plus de dix-huit » à dix-neuf ans, s'étant glissé avec la troupe dans » la chambre, s'avança, sans être quasi aperçu, et » nous pensant donner dans le corps du couteau qu'il » avait, le coup (parce que nous nous étions baissé » pour relever lesdits sieurs de Ragny et de Mont- » gny, qui nous saluaient) ne nous a porté que dans » la lèvre supérieure du côté droit, et nous a entamé » et coupé une dent. Il y a, Dieu merci, si peu de » mal, que pour cela nous ne nous mettrons pas au » lit de meilleure heure. »

Comme le roi signait ces lettres, on vint lui dire que les jésuites étaient menacés par des bandes furieuses. Surpris de cette nouvelle, il se hâta d'envoyer des troupes qui préservèrent le collège de Clermont du coup de main que l'on tentait. Mais il ne sut pas les garantir des autres pièges.

On avait arrêté ce même soir toute la famille de Jean Châtel, qui n'avait pas eu le moindre soupçon

du crime, plusieurs religieux de différents ordres et quelques ligueurs signalés.

Après que le parricide se fut confessé au lieutenant criminel, qu'il prenait pour un prêtre, on le transféra du Fort-l'Évêque aux cachots du Palais. Louis Masure parut mécontent d'apprendre de Lugoly, qui avait rempli de son mieux ses fonctions perfides, que le jeune criminel ne chargeait en rien au monde les pères jésuites; qu'il avait cessé depuis quelque temps déjà de les fréquenter; qu'à la vérité il avait dernièrement consulté le père Guéret, autrefois son régent en philosophie, sur un cas de conscience, mais un cas étranger à son projet.

La nuit porte conseil; et le lendemain matin, 28 décembre, Louis Masure avait avisé. Il fit arrêter le père Guéret, que l'on amena avec toutes sortes de façons brutales à la Conciergerie, tandis que Messieurs du Parlement commençaient, dans leur zèle, la procédure contre l'assassin.

On allait vite alors. Le jeune fanatique fut interrogé, puis appliqué à la question ordinaire, puis torturé par la question extraordinaire; il confessa seulement qu'ayant des habitudes criminelles, il avait voulu les expier en tuant un mauvais roi, selon qu'il l'avait entendu enseigner autrefois, c'est-à-dire au temps des tumultes de la Ligue, dont on était sorti depuis un an à peine. Il ne dit rien qu'on pût interpréter contre les jésuites, avec qui il n'avait plus de relations. On lui demanda si, dans son cours de philosophie au collège de Clermont, les Pères n'avaient pas professé devant lui la doctrine du régicide; il

répondit formellement que non. Il déclara qu'il avait agi d'après une conviction tellement enracinée en lui, que si le coup était à refaire, il le ferait derechef.

Il était facile de reconnaître que c'était un de ces sombres maniaques, comme Pierre Barrière, sorte de monstres qui se produisent dans les temps de désorganisation sociale. Mais ce résultat ne satisfaisait pas aux espérances des ennemis des jésuites. On remit Jean Châtel dans son cachot, et on amena le père Guéret pour la torture. C'était un homme d'étude, humble et doux, qui, la veille aussi, ne soupçonnait guère que le jour des Saints-Innocents, dont ses élèves chéris préparaient, comme tous les enfants de la ville, les joyeux amusements, serait pour lui un jour de supplice. Lorsqu'on lui présenta le chevalet sur lequel il devait subir la question, son cœur se serra; il pâlit; puis levant les yeux au ciel, il fit cette prière :

« Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui  
 » pour moi avez souffert, ayez pitié de moi, et faites  
 » que je supporte avec patience ce tourment qui  
 » m'est préparé. Je l'ai mérité et de plus grands en-  
 » core; cependant, Seigneur, vous savez que je suis  
 » pur et innocent du péché qu'on m'impute (1). »

Alors étant tiré, dit l'Estoile, il se montra fort constant, ne jeta aucun soupir, ni plainte de douleur; seulement il répéta sa prière; mais il ne confessa

(1) Jesu Christe, fili Dei vivi, qui passus es pro me, miserere mei, et fac ut sufferam patienter tormentum hoc quod mihi præparatum est, quod merui et majus adhuc; attamen tu scis, Domine, quod mundus sum et innocens ab hoc peccato. (Journal de l'Estoile.)

rien. Comme on vit que la torture n'était qu'une inutile barbarie, quelques-uns de Messieurs, moins acharnés à la ruine de la Société, obtinrent que l'on y mît de la modération (1); le père Guéret fut remporté à la Conciergerie, où on le pansa, car il était fort maltraité.

Les conseillers, mécontents de n'avoir rien obtenu, se regardaient inquiets.

— Nous serons bafoués à bon escient, dit un rapporteur huguenot, si nous ne venons pourtant à bout de ces Pères. Ils sont séditieux. Il n'est pas possible qu'ils n'aient point en leurs papiers quelqu'un des écrits que les édits ont défendus. Il faut ordonner une visite; car c'est ici l'occasion de faire justice.

— D'ailleurs, ajouta un vieux procureur, qui s'était distingué par ses quolibets durant la Ligue, l'assassin s'appelle Jean Châtel; le prévenu que nous venons de questionner, Jean Guéret; le bibliothécaire du collège de Clermont, Jean Guinard; et ce qui prouve que ces trois hommes sont de concert, c'est que le crime s'est commis hier, qui était jour de Saint-Jean...

On décréta donc sur-le-champ une visite à la bibliothèque des jésuites. Louis Masure, leur ennemi ardent, fut chargé encore de cette mission; il se fit accompagner de gens dont il était sûr, et dit aux conseillers : « Allez dîner, Messieurs, et tenez pour certain que je saurai, — de façon ou d'autre, — vous découvrir une pièce. »

(1) Chiverny, *Mémoires d'Etat*; histoire de Scipion Duplex, règne de Henri IV.

Les élèves du collège de Clermont sortaient du réfectoire; les pères jésuites, n'ayant pas jugé à propos d'attrister leurs élèves en leur apprenant l'outrage qui était fait à l'un d'eux, laissaient donc ces enfants prendre leur fête, comme on disait alors. Ce fut à travers ce contraste de la désolation étouffée des maîtres et de l'allégresse des écoliers que les délégués du Parlement arrivèrent.

Ils se firent conduire aussitôt à la bibliothèque et demandèrent le père Guinard, estropiant son nom pour l'accabler déjà d'un peu de trivialité; et cette falsification, introduite dans le procès, s'est maintenue dans les récits historiques, où ce bon Père est constamment appelé Jean Guignard.

Le père Guinard se hâta d'arriver; il trouva les délégués déjà occupés à bouleverser les papiers et les livres, peut-être à supposer, ainsi que quelques-uns l'ont cru formellement (c'est la remarque du chancelier Chiverny), quelque pièce d'embûche contre les Pères.

— Nous venons, dit brusquement Louis Masure, examiner vos papiers. Vous êtes des séditioux. Vous avez des pamphlets.

— Je ne le pense pas, dit avec douceur le vieux bibliothécaire; depuis la paix, nous avons fait une revue sévère; et tout ce qui sentait les troubles a été détruit.

— Vous êtes des rebelles, des ennemis de Sa Majesté.

— J'ignore, messire, d'où peut vous venir une pensée si injurieuse pour nous. Depuis la rentrée de

Sa Majesté dans le sein de l'Église, vous vous assurez facilement que nous prions tous les jours pour le roi. Quant à moi personnellement, messire, je n'ai jamais manqué de faire mention de Sa Majesté au *Memento* de la sainte messe.

— Et si je vous prouve que, contre les ordonnances qui ont défendu de conserver les pamphlets, vous en avez un ici ?

— Ce sera à notre insu, et nous sommes prêts à le détruire. Si vous voulez pourtant qu'il y ait délit, nous sommes couverts par l'amnistie que Sa Majesté a accordée.

— C'est ce que nous verrons. Reconnaissez-vous ceci ?

En même temps, Masure tira d'un gros volume trois ou quatre feuillets écrits à la main.

— Oh ! vous parlez de ces copies, répondit le Père, je pensais qu'il s'agissait d'un imprimé. Je ne les connais point. Il se peut que ces notes aient été mises là pour être réfutées, si elles viennent d'une main étrangère.

— Ces notes sont de votre écriture, dit effrontément le délégué.

Guinard protesta, car il ne reconnaissait pas ces papiers. Mais réfléchissant aussitôt que ces notes imprudentes pouvaient avoir été copiées par quelqu'un de ses frères, et craignant de compromettre plus de gens encore, il garda le silence quand Louis Masure lui soutint derechef que ces papiers séditieux étaient de sa main.

Le délégué ne voulait rien de plus. Il signifia au

père Guinard l'ordre de le suivre; et il l'enferma dans un cachot. Après quoi il s'en alla prendre en sa maison quelque nourriture. Il rejoignit à deux heures sa chambre, et remit aux conseillers les écritures qu'il avait saisies; elles furent placées sous le scellé.

— Nous tenons quelque chose, dit-il, mais nous n'aurons raison que si nous sommes adroits. Le roi nous gêne dans la poursuite des Pères; il n'y donnera pas les mains, sur le peu de pièces que nous avons. Mon avis est, s'il vous plaît, que nous nous contentions d'expédier demain le petit scélérat, et que nous laissions les deux Pères qui sont en cage se refaire un peu. Le roi part dans trois jours pour la Bourgogne, allant au-devant de l'armée espagnole; en son absence nous serons maîtres sans contrôle. Qu'il soit donc commandé à Pierre Lugoly de faire pour demain les apprêts du supplice de Jean Châtel; et nous qui, cejourd'hui, avons assez travaillé, allons aussi en nos logis fêter les Saints-Innocents.

Le conseil de Louis Measure fut trouvé bon; et le lendemain, 29 décembre, la sentence de Jean Châtel, ayant été prononcée à neuf heures du matin, fut exécutée aussitôt. Dans les atroces douleurs de son supplice, le jeune fanatique se montra impassible. Après qu'on lui eut coupé le poing, dans lequel on avait placé le couteau qui avait frappé Henri IV, on le tenailla; puis il fut tiré à quatre chevaux; enfin on brûla ses membres déchirés, et on jeta ses cendres au vent.

Cette exécution se fit sous les ordres de Lugoly

Scipion Dupleix, ne voulant plus revoir cet homme, s'en alla le même jour de Paris, prévoyant les iniquités qui se tramaient contre les jésuites.

Le Roi étant reparti au commencement de janvier, on se hâta de juger le père Guinard. On produisit les écritures qu'on nommait le Pamphlet. C'étaient diverses grossièretés, dont la plus criminelle était un extrait d'un placard affiché en 1594 dans les rues de Paris, lequel contenait que « ni Henri III, ni » Henri IV, ni l'électeur de Saxe, ni la reine Élisabeth n'étaient de véritables rois; que Jacques Clément avait fait un acte héroïque en tuant Henri III; » que s'il était possible de guerroyer le Béarnais on » le guerroyât, et que, si on ne pouvait le guerroyer, » on le tuât. »

On fit au père Guinard, de la possession de ces lignes, un crime capital, sur lequel on ne lui permit pas de se défendre; et le 7 janvier, Messieurs rendirent un arrêt qui « déclare ledit Père atteint et » convaincu du crime de lèse-majesté, et pour la » réparation d'icelui le condamne à faire amende » honorable en chemise, la corde au cou, devant la » principale porte de l'église de Paris, tenant en sa » main une torche ardente du poids de deux livres; » de là être conduit en place de Grève, pour y être » pendu, et son corps réduit en cendres. »

Cet arrêt fut exécuté une heure après.

Lorsqu'on lut au pauvre père la formule de l'amende honorable où il était dit qu'il demandait pardon à Dieu, au roi et à la justice, il répondit qu'il demandait pardon à Dieu, mais que pour le roi il

ne l'avait point offensé, qu'il pria pour lui, suppliant le Seigneur de l'éclairer de ses lumières. Étant venu au lieu du supplice, il protesta de son innocence, et néanmoins il exhorta le peuple à l'obéissance au roi et à la révérence envers les magistrats. Il pria encore tout haut pour Sa Majesté; puis il engagea le peuple à n'ajouter pas foi légèrement aux faux rapports que l'on faisait courir sur les jésuites, assurant qu'ils n'étaient point assassins des rois, ni fauteurs de ces doctrines détestables, et que jamais ils n'avaient approuvé le meurtre d'un roi.

Après ces paroles il souffrit, en pardonnant, l'ignominie de son supplice. Dulaure, qui est pour les jésuites un ennemi *quand même*, reconnaît pourtant ici que, dans la condamnation du père Guinard, le Parlement a été *jusqu'à l'iniquité*. Dans la *Biographie universelle* de Michaud, M. Lécuy s'indigne de ce que le père Jouvency, historien de la Société de Jésus, a donné à Guinard l'épithète de Martyr. Mais qu'était-il donc?

Or, le lendemain du martyre de Guinard, on exila à perpétuité le père Guéret, qui se retira en Angleterre, où il mourut bientôt des suites de la question. On supposa ensuite un édit, par lequel on bannisait tous les jésuites; on chargea Pierre Lugoly de leur faire quitter Paris, — ce jour même.

Pendant qu'ils s'en allaient de la sorte, à pied, sans ressource et sans asile, le président de Thou remarqua qu'on avait agi un peu vite; car on avait condamné les parties sans les entendre (1). Mais

(1) Non servato juris ordine, neque partibus auditis.

Louis Measure répondit, comme Pilate : — Ce qui est écrit est écrit.

Puis on bannit aussi tous les écoliers du collège de Clermont; on chassa de Paris toute la famille de Jean Châtel, après avoir fait payer à son père innocent une amende de deux mille écus. On livra sa maison au pillage, puis on la rasa; et sur la place on éleva une petite pyramide, connue sous le nom de Pyramide de Jean Châtel, dont on chargea les quatre faces des plus injurieux mensonges contre les jésuites.

Le lieu qu'occupait cette pyramide, honteuse lâcheté d'un corps de juges, était sur la rue de la Barillerie; il est perdu maintenant dans la place du Palais-de-Justice.

Le roi, qui s'occupait des affaires de la France, apprit dans son camp ce qui se passait en son absence et reconnut qu'il n'était pas maître encore dans son royaume. Il lui fallut user de ménagements.

Il dut, vis-à-vis des cours étrangères, se disculper d'un acte auquel il était *étranger*. Ce ne fut que dix ans après qu'il put rappeler les jésuites et réparer l'iniquité des chefs de sa justice. Alors encore, le Parlement eut le front de faire à ce sujet des remontrances. Henri IV ferma la bouche aux remontrateurs par ce mot peu agréable : « Vous faites les entendus » en matière d'État; et vous n'y entendez non plus » que moi à rapporter un procès. »

La pyramide fut renversée en cette même année 1605, et solennellement détruite. Scipion Duplex, qui devint plus tard historiographe de France,

remarque même que plusieurs de Messieurs du Parlement *faillirent en forcener de rage*. Mais les ennemis des jésuites avaient fait graver ce *monument*, malgré son insignifiante et stupide brutalité. Il y a encore de sots ouvrages où on la retrouve.

Telle est l'histoire exacte, impartiale et scrupuleuse de l'une des plus tristes taches qui aient souillé l'ancien Parlement, dont l'histoire reste à faire.

## XV. — LES DEUX COUSINS.

### CHRONIQUE DES RUES DE GAND.

Pourquoi les cousins ont-ils donné leur nom à un insecte incommode?

GAFFAREL, *Questions*.

Il y avait à Gand, en 1339, dans la rue qui va de la rue de la Cave à la rue du Mortier, près du quai aux Vaches, deux marchands qui étaient cousins germains; l'un, qui demeurait au haut bout de la rue, à l'enseigne de l'Épi de blé, était marchand grainetier en gros et en détail, et se nommait Jacobs Paes. Joseph Paes, l'autre, car ils étaient cousins du côté paternel, habitait le bas bout de la rue, à l'enseigne du Pavot, et vendait de l'huile.

Ces deux hommes ne s'aimaient pas, comme il n'arrive, hélas! que trop souvent entre cousins. Ils se portaient mutuellement envie; les succès de l'un empêchaient l'autre de dormir, et justement peut-être parce qu'ils étaient cousins, partis à peu près du même point, chacun de ces deux ambitieux mar-

chands eût voulu être le plus riche. Étaient-ils honnêtes tous les deux ? c'est ce que fera juger, de l'un du moins, l'aventure que nous allons rapporter.

Par une sorte de respect humain, ils avaient l'habitude de se fournir l'un chez l'autre des choses qui faisaient l'objet de leur commerce. Ainsi Jacobs achetait son huile chez le cousin Joseph, et Joseph ne prenait pas ailleurs que chez le cousin Jacobs les graines dont il avait besoin dans son ménage, l'avoine de son cheval et le millet de ses petits oiseaux.

Joseph était doux et actif; Jacobs était actif et hardi.

Ces préliminaires posés, il advint qu'un jour Jacobs Paes alla acheter chez son cousin douze livres d'huile à brûler. Lorsqu'il eut sa mesure, par suite de la vanité qu'on aime à étaler entre parents, Jacobs, voulant payer, jeta sur le comptoir un mouton d'or en demandant à Joseph de lui rendre ce qui lui revenait.

Le marchand d'huile ouvrit son tiroir, et n'y trouvant pas assez de monnaie pour changer le mouton d'or, il se mit en devoir d'entamer un sac placé sur son comptoir et dans lequel étaient comptés en diverses monnaies trois cents florins. Puis se ravissant, il referma le sac sans y rien prendre, renoua la ficelle et alla dans le cabaret voisin changer le mouton d'or que lui avait donné Jacobs.

Pendant la courte absence de Joseph, Jacobs, qui apparemment avait encore d'autres défauts que l'envie, se laissa tenter par le sac laissé sous ses yeux et le mit dans son pourpoint.

Comme il venait à tout instant de nouveaux acheteurs dans la boutique, il pensa qu'on le soupçonnerait moins qu'un autre. S'il fit d'autres réflexions, elles passèrent avec la rapidité de l'éclair. Le crime était consommé lorsque Joseph rentra; il rendit la monnaie du mouton d'or, remercia son cousin, en se recommandant selon l'habitude, et se mit à servir d'autres pratiques qui entraient.

Mais le voleur n'avait pas fait cinquante pas, que Joseph songea à son sac; il jeta les yeux sur le comptoir, et, par une sorte d'instinct qui se produit quelquefois entre gens qui se connaissent, contre les prévisions de Jacobs, il ne soupçonna pas autre que lui, laissa de nouveau sa boutique, où rien de précieux alors ne restait exposé, et courant après son cousin, il l'atteignit devant sa porte.

— Vous avez fait erreur, dit-il, en prenant mon sac de trois cents florins.

— De quel sac parlez-vous? répliqua Jacobs sans se troubler.

En même temps il cherchait à rentrer chez lui. Joseph l'en empêcha et s'expliqua plus vivement que de coutume. On n'aime pas à être volé. Les voisins s'attroupèrent; et la querelle s'échauffant, on conduisit les deux cousins chez le doyen du quartier.

La ville de Gand était alors très-populeuse; pour y faciliter l'administration d'une bonne police et s'accommoder aux idées démocratiques qui dès lors étaient fort répandues, Jacques d'Artevelde avait divisé Gand en deux cent cinquante voisinages. Les

habitants de chaque voisinage choisissaient entre eux, parmi les plus sages vieillards et les plus expérimentés, un doyen qui arrangeait leurs différends et devant qui on portait toutes les affaires avant de recourir aux juges. Le doyen du quartier ou voisinage était Claes-Dierickx, vieillard habile et plein de ressources.

Il était dix heures du matin; et le bonhomme venait de finir son dîner quand les deux cousins parurent devant lui.

L'affaire lui fut exposée.

— Il est triste, dit-il, que deux cousins se défient l'un de l'autre. Mais enfin, la première chose à faire, c'est de fouiller celui qu'on accuse; car il doit avoir encore le sac sur lui, puisque depuis le vol il n'est entré nulle part.

— Och! God! s'écria intrépidement Jacobs en tirant lui-même le sac de son pourpoint, j'ai bien un sac, mais il est à moi.

— Et combien contient votre sac? demanda le doyen en s'adressant à Joseph.

— Trois cents florins.

— Et le vôtre, Jacobs?

— Trois cents florins.

— Cette coïncidence est singulière; mais elle n'est pas impossible. Vous ne pouvez pas soupçonner autre que votre cousin?

— Personne, répondit Joseph; lui seul est resté un instant sans témoins dans la boutique.

— Puisqu'il n'y a pas de témoins, reprit le doyen, la chose est difficile et grave. Je vous rappelle que

les peines sont rudes, pour le voleur comme pour le calomniateur; que nous avons à Gand de durs cachots et de bonnes potences à nos justices. Vous allez faire serment l'un et l'autre, devant Dieu Notre-Seigneur, de ne dire que la vérité.

On apporta un crucifix sur lequel les deux cousins à genoux étendirent les mains; ils jurèrent l'un après l'autre, avec un front également calme, de dire la vérité sans réserve. Le bon doyen se trouva embarrassé de la fermeté de ces deux hommes; il commença à croire que Joseph pouvait se tromper; néanmoins sa vieille expérience l'empêchant de juger trop vite, il procéda à un interrogatoire régulier.

— Expliquez-moi, dit-il à l'accusateur, la cause de ces trois cents florins que vous aviez là dans un sac sur votre comptoir.

— Je les avais là, répondit Joseph, pour payer pareille somme à Mynheer Liévin Soyers, de la place Saint-Jean, en acquit d'une forte partie de graine de lin qu'il m'a fournie; et c'est parce que je dois solder aujourd'hui même à midi, que je n'ai pas voulu entamer cette somme bien comptée et que je suis allé changer la pièce d'or au cabaret du Ruwaert.

— Et vous, dit Claes-Dierickx après un moment de silence, vous, Jacobs, d'où vous viennent ces trois cents florins que, par rencontre extraordinaire, vous portez sur vous ce matin, et qui sont, comme ceux de Joseph, en toutes monnaies?

— Cette somme me vient, répondit le voleur, de l'orge et des graines que j'ai vendues ce matin à

divers grainetiers de la ville et du dehors, sur le marché au Vendredi.

Le doyen réfléchit un peu, puis il dit, s'adressant toujours à Jacobs :

— Avez-vous bien chez vous, en votre boutique, trois cents autres florins en menue monnaie, comme la somme qui est dans ce sac ?

Jacobs Paes ayant répondu que oui :

— Laissez donc là pour le moment le sac en litige, reprit le vieillard ; allez à votre maison avec deux témoins et rapportez-nous ce second sac de trois cents florins, après quoi nous jugerons.

Jacobs, ne se rendant pas compte de ce que pouvait aviser le doyen, fort rassuré par la bonne contenance qu'il avait faite, alla avec deux témoins dans sa boutique, ramassa trois cents florins en petites pièces et les apporta dans un sac.

Pendant son absence, Claes-Dierickx avait ordonné à sa servante de faire bouillir de l'eau dans deux marmites à la fois. Personne des assistants ne se doutait de ce qui allait avoir lieu. Le doyen mit l'argent du sac réclamé dans une marmite, et dans l'autre, à part, l'argent du second sac ; puis il remua patiemment les espèces des deux côtés avec un bâton.

Quoique les assistants commençassent à dire que le vieillard avait recours à la magie et que la vérité allait nécessairement se découvrir, Jacobs Paes persévéra dans son assurance et ne se troubla pas encore.

Lorsque l'eau fut refroidie, le doyen en examina

attentivement la surface et la fit examiner par tous les témoins. L'eau de la marmite qui contenait le sac apporté en dernier lieu par le grainetier et tiré de son propre comptoir était couverte de petites pailles, de poussière légère et de matières farineuses.

— Voilà bien une somme d'argent qui vient des grainetiers, dit le doyen; mais voyez comme l'eau du sac disputé n'est chargée que de ces matières grasses et huileuses qui trahissent le comptoir d'un marchand d'huile et d'épiceries!...

Le vol ainsi fut reconnu, grâce à l'ingénieur procédé du doyen; Jacobs enfin balbutia; on l'envoya devant les juges, où sa condamnation fut prononcée.

Malheureusement, les notes incomplètes qui nous ont conservé les noms et les circonstances de cette anecdote ne nous apprennent pas quelle fut la peine du voleur. Nous ignorons donc s'il fut passé par les baguettes, condamné à faire faire un vitrail d'église, banni ou pendu. Mais, selon les traditions, la rue des Cousins doit son nom au fait qu'on vient de lire.

## XVI. — LES TRICHEURS.

### CHRONIQUE DES RUES DE GAND.

C'est bel à voir un coquin attrapé.

SAINT-GELAIS.

Tromper au jeu, telle est la définition que donnent du mot *tricher* tous les dictionnaires de la langue française. Un tricheur, dans ce sens précis, est un homme qui tente un peu la fortune, qui fait

sauter la coupe des cartes, qui possède le talent d'attirer des as, qui s'entend avec un compère, qui emploie des dés pipés, qui vole plus lâchement encore que sur la grande route, car il vole ordinairement sans péril.

Cependant la signification du mot *tricher* s'est étendue hors des choses du jeu. On l'a appliquée à toute fourberie fine et calculée, quelquefois même à des tromperies plaisantes.

Un jour Denost dînait avec son prélat. Il y avait une belle langue de carpe que le prélat donna à Denost et à son voisin, en disant :

— Je vous la donne à tous les deux.

Denost dit à l'autre :

— Cornu, jouons à croix ou pile qui l'aura. Que prends-tu ?

Cornu répondit :

— Je prends la croix.

L'autre dit :

— Et moi la langue.

Et il la mangea.

Vous connaissiez sans doute cette anecdote.

On a quelquefois appliqué, avec une bienveillance extrême, le terme de tricherie à la conduite rapace des tailleurs. Il est vrai que le besoin d'enlever quelque lopin de ce qu'on leur confie est devenu chez plusieurs d'entre eux une habitude telle, qu'ils s'en accommodent avec leur conscience et qu'ils ne la regardent pas comme un vol. Pour preuve, on cite ce petit trait :

Un tailleur était accoutumé, comme les autres,

à se ménager en profit, sur chaque habit qu'il faisait, au moins une demi-aune. Un jour qu'il lui fallut travailler pour lui-même, il se mit à couper un habit pour sa taille. Son apprenti, qui le regardait faire, s'apercevant qu'il avait pris, tout comme à un autre, plus de drap qu'il ne lui en fallait, et qu'il se dérobaît à lui-même la demi-aune d'usage :

— Y pensez-vous, notre maître ? dit-il ; c'est pour vous que vous travaillez.

— Laissez faire, répliqua le tailleur ; si je négligeais de prendre aujourd'hui ce profit sur mon propre habit, je pourrais demain l'oublier pour celui d'un autre : il ne faut pas perdre les bonnes habitudes.

Tricher n'est donc souvent que voler avec adresse. On donne aussi ce nom à l'action de ces hommes qui vendent les faveurs, qui trafiquent des dignités de l'État ; et il n'y a pas fort longtemps qu'en France on a vu des secrétaires d'État faire leur fortune par ce moyen, que le lecteur est libre de qualifier.

C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'origine du nom de la rue des Tricheurs à Gand, rue qui, placée entre la grande boucherie et la rue aux Draps, conduit à la rue des Selliers par un petit pont sur la Lieve. Quoique des traditions attribuent son nom à un tripot où l'on faisait des dupes au temps des troubles, il paraît constant qu'elle portait déjà le nom de rue des Tricheurs sous Louis de Mâle ; ce nom serait dû à une anecdote. Quelques fabliaux français, et après eux des *novellieri* italiens, l'ont mise sur le compte de Philippe de Valois. Mais nous

devons, serviteur de la vérité, la restituer à qui de droit.

Le comte de Flandre Louis de Mâle aimait la chasse au vol ; il entretenait une belle et nombreuse fauconnerie. A la suite d'une chasse, un de ses oiseaux se perdit : c'était son faucon favori. Le comte fit publier dans tout le plat pays qu'il donnerait une grande récompense à celui qui lui rapporterait son faucon. Un bonhomme de Sotteghem eut le bonheur de le trouver. Il ne perd pas un instant et le rapporte au château de Gand, où le comte Louis était alors. Il s'agissait de présenter l'oiseau au prince et d'obtenir la récompense promise. On n'abordait pas alors un souverain comme on aborde un homme ; et il était plus aisé de pénétrer dans la maison de Dieu que dans le palais d'un comte. Après quelques recherches, l'habitant de Sotteghem parvient à connaître les deux premiers huissiers du comte de Flandre. Ils habitaient la rue des Tricheurs, qui depuis eux porta ce nom, à cause de la merveilleuse habileté avec laquelle ils trafiquaient de la moindre faveur du prince pour remplir leurs poches. Après s'être donné un air très-important, les deux huissiers promettent au bonhomme leur protection ; ils étaient de service le lendemain ; ils s'engagèrent à lui procurer une audience, à condition qu'il leur donnerait la moitié de la somme dont le comte Louis devait le gratifier. Le Sotteghemois promet tout ce qu'on exigea de lui ; et le lendemain matin, il fut introduit devant Louis de Mâle.

En remettant au prince son faucon chéri, le bonhomme, interrogé avec bienveillance, raconte naïvement toute son histoire; il ne cache pas le marché qu'il a fait avec les deux huissiers.

Le comte de Flandre sourit à ce récit. Quand il sut tout ce qu'il voulait, il fit appeler un officier subalterne, qui était l'exécuteur impassible de ses volontés les plus rigoureuses. Il lui ordonne aussitôt de se saisir des deux huissiers; et, en présence de toute sa cour, il déclare qu'il destine cent coups de bâton à celui qui a retrouvé son faucon favori.

Le bonhomme, peu au fait des traits d'esprit qui éclatent parfois dans les cours, se mit à trembler de toutes ses forces, quoiqu'il pût voir que la figure du prince était pour lui personnellement sans colère.

— Étant instruit, poursuivit gravement le prince, que, par une convention faite, la moitié de la récompense doit appartenir à nos deux huissiers de service, nous ordonnons qu'en notre présence elle leur soit donnée consciencieusement et sur-le-champ.

L'arrêt de Louis de Mâle fut strictement exécuté. Chaque huissier reçut vingt-cinq coups de bâton scrupuleusement appliqués. Ensuite le comte de Flandre fit grâce au Sotteghemois du reste de la gratification, et le renvoya.

Le pauvre homme se trouva soulagé dès qu'il se vit hors du palais. Mais à peine rentrait-il au cabaret où il avait couché qu'il reçut cinquante ducats d'or, avec lesquels il s'en retourna gaiement chez lui.

On ajoute que les deux huissiers, expulsés de la maison du comte, furent obligés de quitter le pays, ne laissant d'autre souvenir que celui du nom qu'on donne à leur rue, et qui en français ne rend peut-être pas tout à fait le sens de l'expression flamande; car *bedrieger*, qu'on a traduit par le mot *tricheur*, s'entend plutôt d'un fourbe, d'un trompeur, d'un agent de fraude et de supercherie. Il est vrai que tous ces ignobles vices naissent d'une source commune.

---

## XVII. — LA LUXURE.

La luxure a fait plus de désastres que  
le poison et l'épée.

SAINT JÉRÔME.

Sous cet odieux nom de luxure, qu'une bouche chrétienne n'ose prononcer, on désigne tout ce qui est contraire à la chaste vertu de pureté, depuis les mauvaises pensées qui souillent l'âme, si on ne les repousse pas avec horreur, jusqu'aux actions criminelles que les lois humaines elles-mêmes punissent avec indignation.

Les entretiens frivoles, les sociétés évaporées, les chansons mondaines en nombre immense, les danses, les bals, les théâtres, la musique sensuelle, les désinvoltures de la toilette, les agaceries impudentes ou imprudentes sont autant de pièges funestes que tend autour de nous la luxure. Ajoutez-y les festins qui l'excitent, les livres dangereux dont le monde est aujourd'hui infecté, les tableaux, les

sculptures, les images où d'infâmes nudités s'étaient à tous les yeux ; et jugez si le démon impur ne doit pas triompher, à notre honte.

Dans la langue sacrée, dans l'hébreu, le luxe et la luxure s'expriment par le même mot. C'est qu'il n'est guère possible de vivre dans le luxe et la mollesse sans livrer au démon quelque chose de soi-même.

Les plaisirs où Dieu n'est pas, même les plus innocents, sont toujours dangereux. Hélas ! le monde ne recherche que les plaisirs. Il ne connaît pas ce qui est bien au-dessus : le bonheur.

Le chrétien qui mène devant Dieu une vie chaste et pure, soumis à l'Église, simple et droit dans sa voie, est toujours et partout inondé de bonheur ; et les mondains, qui n'ont que des joies imparfaites et des plaisirs fugitifs, sont bien insensés de n'en pas faire au moins l'essai.

## XVIII.

### LÉGENDE DE TANCHELM L'HÉRÉTIQUE.

Dans une voie aussi large  
Tout est profit pour Satan.

MONCRIF.

Par une belle soirée de printemps, un jeune Anversois s'en revenait de la pêche, tenant à la main un petit bouquet qu'il semblait craindre de flétrir, tant il le portait avec délicatesse : c'était une touffe de ces jolies plantes qui croissent au bord des ruisseaux, et qui élèvent au-dessus de leur tige svelte de

petites gerbes de fleurs bleu de ciel, dont les lobes arrondis semblent un feston d'azur autour d'une auréole d'or; dans le Brabant et dans la Flandre on désigne généralement cet épi de fletrettes sous le nom d'*yeux de la sainte Vierge*; les Hollandais et les Allemands l'appellent *ne m'oubliez pas*. L'Anversois, qui se nommait Pierre Vanderheyden, gagnait à grands pas la rue des Crabes. Là était située la maison de Jean Meleyn, riche marchand cordier, dont la fille Pharaïlde lui était promise et fiancée. Il heurta à la porte, qu'il fut surpris de trouver close comme un jour de grande fête; il ne restait dans la maison qu'un vieux domestique, qui vint ouvrir.

— Êtes-vous donc seul, Lambert? dit le jeune pêcheur. Où sont maître Meleyn et Pharaïlde?

— Hélas! Pierre, répondit en soupirant le vieillard, pouvez-vous le demander, où ils sont? La ville se perd de nouveau. Que diraient saint Amand, le bon saint Éloi, le digne saint Willibrord, si Dieu permettait qu'ils revinssent parmi nous? Que la bonne sainte Dympne et la généreuse sainte Walburge nous veuillent protéger!

— Mais enfin, où sont-ils, mon pauvre Lambert?

— Vous ne comprenez pas, Pierre! Ils sont allés au prêche de l'hérétique.

— Tanchelm serait-il revenu dans Anvers?

— Pour notre malheur.

— Et on permet encore qu'il corrompe le peuple?

— Tout le monde y court. Dieu certainement nous abandonne.

— Prêche-t-il au champ des Flamands?

— Non. Il s'est établi au Werf, parmi les matelots. Ils sont là, devant l'église même de Sainte-Walburge.

— J'y cours, dit Vanderheyden.

Mais le vieillard le retint, avec une espèce d'horreur.

— Iriez-vous aussi blasphémer ? dit-il.

— Je n'y vais pas pour l'imposteur, répondit froidement Pierre ; mais j'espère que je ramènerai Pharaïlde.

— Alors que Dieu soit avec vous !

Et le vieux Lambert, ayant fait le signe de la croix, se renferma tristement dans la maison de son maître, pendant que le jeune homme courait au bord du fleuve.

Tout l'ancien chantier, qui s'avancait comme une langue de terre dans l'Escaut, et qui, aujourd'hui qu'il est resserré dans un très-petit espace, s'appelle pourtant encore le Werf (1), tous les larges quais en talus, toute la place qui entourait l'église aujourd'hui détruite de Sainte-Walburge, le premier temple chrétien bâti à Anvers, toutes les rues environnantes étaient encombrés d'une foule si épaisse, qu'il était presque impossible de la pénétrer. Le fleuve était couvert de plusieurs centaines de barques pleines de matelots et de pêcheurs, qui arrivaient de toutes parts et s'avançaient le plus près possible d'un vaste échafaudage, peint en blanc et orné de banderoles, lequel s'élevait à la pointe du Werf, appuyé à la fois sur la rive et sur l'Escaut. Au milieu de cette estrade, un personnage, pompeusement vêtu, parlait avec

(1) Chantier.

véhémence et prodiguait les gestes les plus bizarres. C'était Tanchelm l'hérétique, dont le nom estropié dans certaines chroniques se trouve écrit quelquefois Tanchelinus au lieu de Tanchelmus; si bien qu'on l'a souvent appelé Tanchelin. Le plus profond silence régnait autour de lui.

Ce ne fut qu'après de longs efforts que Pierre Vanderheyden parvint à la place Sainte-Walburge, où il aperçut Jean Meleyn et sa fille assis devant l'église et prêtant l'oreille aux discours de Tanchelm. Quoique Pierre n'eût que vingt-sept ans, et que déjà depuis dix-neuf années l'hérésie de Tanchelm eût fait d'immenses progrès dans Anvers, où le clergé n'était pas assez nombreux pour la combattre, Pierre avait eu le bonheur de rester pur. C'était un jeune homme doux et silencieux, qui suivait dans la simplicité de son cœur la religion de sa mère, et qui, après Dieu et Notre-Dame, n'aimait au monde que Pharaïlde. Devenu assez riche pour prétendre à sa main, il ne comprenait le bonheur que dans cette union; et tous les soirs il trouvait sa journée bonne s'il avait vu l'objet de ses pensées.

Une bande d'hommes armés, qu'il ne pouvait désunir, le séparait de Pharaïlde. Il la salua de loin, le cœur peiné de l'espèce d'attention qu'elle semblait donner aux harangues du corrupteur. Il voulut lui jeter son bouquet. Mais un des gardes le lui prit des mains; et le menaçant de son épée nue pour lui imposer silence, il lui dit à voix basse: — Il n'y a de culte ici que celui du maître. — En même temps il lança le petit paquet de fleurs sur l'estrade où s'a-

gitait Tanchelm, entouré de bouquets et de couronnes.

Ce Tanchelm, que l'éclat et la puissance environnaient, était un simple laïque, né à Anvers, avec de l'audace et de mauvais penchants. Sa pauvreté ne lui permettant pas de les satisfaire, il avait résolu de profiter de l'ignorance du peuple ; et pendant que les hommes religieux et les hommes braves, qui pouvaient lui faire obstacle, étaient partis pour la terre sainte, il s'était fait chef de secte : il avait eu aussitôt des compagnons qui devinrent ses appuis. Il possédait le talent de la parole et une certaine éloquence rude et animée, qui faisait impression sur la multitude.

Il commença en 1105 ses prédications contre ce qu'il appelait les abus de la religion chrétienne ; ses dogmes relâchés lui firent rapidement de nombreux partisans dans les Flandres, dans les îles de la Zélande, dans la Hollande et le Brabant. Comme tous les novateurs, il ne demandait d'abord que de légères réformes ; bientôt il traita les croyances religieuses de stupides erreurs, les actions méritoires de déceptions, les croisades de folies, les sacrements d'abominations. Il enseigna que les prêtres, les évêques et le Pape n'étaient pas différents des plus simples bourgeois ; il défendit de payer la dîme et de fréquenter les églises. Il s'annonça ensuite comme un prophète envoyé de Dieu pour éclairer le monde.

Il acquit un si grand crédit, qu'on le respecta comme un souverain. Il marcha dès lors avec magni-

ficence, portant le sceptre et la pourpre, coiffé d'une couronne radiale, et entouré de tout le luxe des rois. En vain Godefroid le Barbu, comte de Brabant et marquis d'Anvers, avait essayé d'arrêter ses progrès. Tanchelm, lorsqu'il était sur les États de ce prince, ne sortait qu'escorté de trois mille hommes armés; et quand il allait prêcher le peuple, ses officiers portaient devant lui son étendard déployé : ses gardes avaient l'épée nue à la main.

Il aimait la débauche et les orgies; il profitait de sa puissance pour s'y livrer impunément. Il était en si haute vénération, que le peuple stupide achetait, comme de saints objets, les rognures de ses ongles, de ses cheveux, de sa barbe, l'eau de ses bains, ses excréments mêmes. Il savait au besoin imaginer d'autres ressources encore pour subvenir à sa dépense royale.

De 1105 à 1123, Tanchelm avait ainsi vécu, bravant ses ennemis et se faisant gloire de ses crimes. Les mœurs étaient perdues; la religion se mourait à Anvers; les hommes de Dieu, persécutés, pleuraient en secret; les femmes chrétiennes n'osaient quitter leurs retraites, lorsqu'un jour Tanchelm, ayant vu la fille du tribun d'Anvers, en devint épris et la fit demander effrontément à son père. La ville, dès ce temps-là, commençait à être administrée par un corps municipal. Elle avait des échevins, dont le chef, qu'on appela depuis l'écotète, et qui est aujourd'hui le bourgmestre, se nommait alors le tribun. Le vieux magistrat indigné rassembla son conseil; il réveilla les sentiments de pudeur endormis. Il fit un

appel aux hommes de bien, qui sortirent à sa voix, plus nombreux qu'on n'eût osé l'espérer; et Tanchelm fut obligé de fuir. Il se retira en Italie, déguisé en moine. — Mais au commencement de l'année 1124, il venait de reparaitre dans les Pays-Bas; et il prêchait à Anvers, aussi puissant, aussi audacieux que jamais.

Toutefois, se trouvant sans argent pour entretenir sa garde nombreuse, il s'était avisé d'un stratagème, qu'il mit en avant le soir même où nous venons de le montrer sur son estrade, peu d'instants après que notre ami Vanderheyden se fut vu enlever son bouquet. L'hérétique venait d'achever sa harangue, à la grande satisfaction du peuple, qui préférait sa morale commode aux préceptes sérieux des prêtres de Jésus-Christ. Alors ses officiers hissèrent auprès de lui, sur l'échafaudage, une statue peinte de la sainte Vierge, pendant que ses gardes plaçaient, à droite et à gauche de l'estrade, six vastes troncs, mis à la portée du peuple de terre et des auditeurs de barques. Tanchelm, se levant, s'écria :

— Écoutez tous et voyez. Et vous, Vierge Marie, poursuivit-il en se tournant vers la statue, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse bien-aimée...

Sur ces paroles, il baisa la statue au front; il lui posa sur la tête une couronne brillante, semblable à la sienne; puis il reprit, en s'adressant de nouveau à la foule pressée :

— Je viens de recevoir pour épouse bien-aimée la Vierge Marie; c'est à vous maintenant de pourvoir aux frais de nos saintes fiançailles. Que les hommes

mettent leur offrande dans les troncs qui sont à droite, et les femmes dans ceux qui sont à gauche. Mon épouse et moi, nous connaissons ainsi lequel des deux sexes a le plus d'amour pour moi et pour elle.....

Si ces détails vous scandalisent, n'oubliez pas que c'est de la pure histoire.

A peine Tanchelm avait parlé, que chacun s'empressa de porter son argent dans les troncs. C'était à qui ferait voir le plus de zèle. Les femmes détachaient leurs colliers et leurs pendants d'oreilles, pour donner plus que les hommes; et Pierre Vanderheyden vit avec joie sa chère Pharaïlde, entraînée par son père qui vidait sa bourse, ne mettre rien dans le tronc devant lequel elle passa, quoique Jean Meleyn voulût la contraindre à y jeter la bague que lui avait donnée son prétendant.

Mais durant ce débat, Tanchelm, à qui les pères comme autrefois offraient leurs filles et les maris leurs femmes, quoiqu'il eût plus de cinquante ans, l'impur Tanchelm n'eut pas plutôt jeté les yeux sur Pharaïlde, que la fraîche et douce figure de la jeune fille, ses beaux cheveux châains, ses grands yeux bleus, sa bouche semblable à une rose, sa taille élancée, le séduisirent. S'adressant à Jean Meleyn :

— Frère, dit-il...

A ce mot du personnage qu'il appelait le Prophète, le marchand de cordes tomba à genoux.

— Frère, reprit l'hérétique, dans une heure, Spierinck et Oudaghen (il désigna en les nommant deux de ses satellites) seront ici, en ce lieu même;

tu leur remettras ta fille ; elle viendra , que je la bénisse.

Jean Meleyn fit un cri de joie et promit, tout hors de lui, qu'il serait exact. Il saisit le bras de sa fille ; il l'entraîna pour la parer, sans lui laisser le temps de dire autre chose à Pierre que ce mot, qu'elle lança d'une voix tremblante.

— Sauvez-moi.

Les bandes d'hommes armés séparèrent de nouveau Pharaïlde de son fiancé. Tanchelm se retira, au milieu de ses gardes, précédé de sa bannière ; et le pauvre Vanderheyden, après un moment de stupeur inexprimable, ne sachant quel appui trouver parmi les hommes, se mit à genoux, faisant sa prière à sainte Walburge, protectrice d'Anvers, à saint Amand, l'un de ses premiers apôtres ; après quoi il regagna, le cœur navré, la rue des Crabes. Il comptait attendrir Jean Meleyn, qui lui avait promis la main de sa fille. Mais il ne put parler qu'au vieux Lambert, qui, les yeux rouges de larmes, arrachait avec douleur ses cheveux gris ; car il savait ce qui se préparait.

— Vous ne le souffrirez pas, dit-il à Pierre dès qu'il le vit ; vous allez armer vos amis...

— J'en ai bien peu, dit tristement le jeune homme...

— Eh bien, je vous seconderai, moi. Les heures vont vite ; ne perdez pas de vue votre fiancée ; et que Dieu me rende pour un moment la force de ma jeunesse !

En disant cela, le vieillard courut près du rem-

part, au cloître Saint-Michel, où venait d'arriver, pour essayer de mettre un terme aux iniquités de Tanchelm, le pieux Norbert, évêque de Magdebourg, accompagné de quelques autres saints personnages.

Pendant qu'il allait réclamer leur appui, Jean Meleyn sortit de sa maison, avec sa fille somptueusement ornée. Pierre se mit à ses genoux pour lui barrer le chemin. Mais le bourgeois emporté levait sur lui son bâton, quand Pharaïlde s'élança entre eux. Elle était pâle et bouleversée. Elle fit voir à Pierre un poignard caché dans ses vêtements.

— Suivez-nous, lui dit-elle vivement; et si vous ne pouvez me sauver, je mourrai, avant d'offenser Dieu et la sainte Vierge.

Pierre alors se releva avec courage. Il suivit la jeune fille et son père jusqu'à la place Sainte-Walburge, espérant un peu dans le dévouement du vieux Lambert, et faisant un appel à tous les pécheurs qu'il rencontrait. Spierinck et Oudaghen attendaient, le sabre nu à la main. Dès que Jean Meleyn leur eut remis Pharaïlde, ils lui commandèrent, ainsi qu'à la foule, de se retirer. Tout le monde obéit; le vieux cordier s'en alla en chantant des hymnes de joie. Pierre seul osa suivre, à quelques pas, accompagné de deux matelots, ses camarades, qui s'étaient armés de leurs crocs.

Les deux satellites de Tanchelm prirent la rue de la Prison, puis la rue au Fromage et se dirigèrent à travers les ruelles désertes vers le repaire de leur maître. Pierre commençait à s'effrayer de ne voir

venir aucun secours. Il était au milieu de la longue ruelle de la Mouche, suivant Pharaïlde à quelques pas. Tout près de là étaient les habitations des principaux disciples de Tanchelm, dans la rue du Livre, dans la rue des Prédicateurs, et presque à côté le petit palais du chef, à l'endroit qu'on appelle encore aujourd'hui le Coin-Joyeux, en souvenir des orgies qui s'y sont faites. Alors il vit venir à la rencontre des deux hommes armés un vieillard aux cheveux blancs, vêtu d'un surplis, tenant dans ses mains une petite châsse; deux enfants de chœur portaient des cierges à ses côtés; Lambert marchait derrière, tête nue, élevant un dais en forme de parasol, et agitant une clochette. Le vieillard était l'homme de Dieu que nos pères ont révééré depuis sous le nom de saint Norbert. Il portait une relique de saint Amand.

— A genoux ! cria Lambert, dès qu'il ne fut plus qu'à quelques pas des deux spadassins.

Mais ils ne ripostèrent que ces mots :

— A bas le prêtre !

Et ils s'élançaient sur le vieillard pour le tuer, quand les deux matelots, émus par la présence de la sainte relique, se ruèrent sur Spierinck et Oudaghen, les frappèrent de leurs crocs et les laissèrent inanimés.

La nuit était venue. Pierre et Lambert, suivant alors le prélat, emmenèrent Pharaïlde dans une maison de femmes chrétiennes, où elle put en liberté remercier Dieu.

Tanchelm cependant, ne voyant pas arriver la

jeune fille, envoya à sa recherche ; on ne lui rapporta que les corps de ses deux séides. Il dévora sa fureur jusqu'au matin. Mais alors il fit assembler le peuple, qui s'aggloméra devant le Coin-Joyeux, sur un grand terrain vague, aujourd'hui l'Esplanade. Il y eut bientôt une foule immense ; on y pouvait compter, dit-on, plus de douze mille personnes. L'évêque Norbert, les chanoines, le tribun et les échevins d'Anvers, tous les hommes honnêtes, tous les chrétiens demeurés fidèles, prévenus de ce qui s'apprêtait, et décidés enfin à lever la tête, étaient venus là aussi.

Un ouragan épouvantable éclata presque subitement, mêlé de grêle, d'éclairs et de tonnerre. Tanchelm parut ; il mit à profit la tempête, qu'il présenta comme un signe de la colère de Dieu.

— Hier, dit-il, on a ravi une jeune fille que je m'étais choisie ; on a tué mes deux plus chers disciples ; vengez-moi ou tremblez.

Une partie du peuple et tous les sectateurs des Tanchelm se mirent à pousser des cris de fureur. Mais une voix puissante, la voix de Norbert, s'éleva au-dessus du tumulte et dit :

— Si vous êtes envoyé de Dieu, prouvez votre mission, et nous croirons en vous.

— Qui a parlé ? s'écria un des satellites en brandissant sa lourde épée.

Au même instant tous les gardes agitèrent leurs armes.

Mais ceux qui étaient venus pour avoir raison enfin du corrupteur firent voir qu'ils étaient armés pareil-

lement. Un silence grave et sombre succéda aussitôt aux clameurs. Une voix reprit avec fermeté :

— Nous demandons un miracle.

Le silence devint plus profond dans la foule compacte.

— Un miracle, dit Tanchelm avec effronterie ; n'en ai-je pas assez fait ?

— Ils ont raison, s'écria vivement un homme qui paraissait étranger ; si vous avez la puissance qu'on vous accorde, je vous offre sur moi-même l'occasion d'en donner les preuves. En parlant ainsi, cet homme monta sur une petite éminence et se fit voir. Son dos était chargé d'une énorme bosse, digne de décorer l'échine d'un chameau. Les uns se mirent à rire en le voyant ; d'autres ouvraient de grands yeux, dans l'attente de ce qui allait se passer.

— Ce que vous demandez, je l'accorde, dit Tanchelm ; et s'adressant à l'un de ses disciples, il ajouta :

— Touchez le dos de cet homme, et qu'il devienne droit.

Le compère du faiseur de miracles, étendant la main, frappa sur le dos du bossu ; l'excroissance disparut aussitôt ; l'homme contrefait, se redressant, surgit droit et superbe. Des clameurs d'enthousiasme élcâtèrent. L'étranger descendait du petit tertre, empressé de se perdre dans la foule ébahie ; mais il se trouva entouré de bourgeois qui exigèrent qu'il se déshabillât, pour laisser apprécier plus exactement le prodige qui venait de se faire en lui. On fut obligé de lui ôter son pourpoint ; et il résulta de cette

recherche que la bosse dissipée par Tanchelm était une vessie gonflée d'air.

Le peuple, si mobile, parut s'éclairer tout à coup. L'hérétique pâlit, comme s'il eût prévu sa chute.

— Si vous êtes ami de Dieu, lui cria-t-on de toutes parts, vous allez apaiser la tempête qui nous menace.

En ce moment les vents furieux se déchaînaient contre la ville : les vagues de l'Escaut s'amoncelaient en hurlant, comme si elles eussent voulu dévorer Anvers ; les frêles embarcations laissées dans le fleuve semblaient à chaque instant près de se broyer sur les rivages. La foule entraîna l'imposteur au Werf ; et comme il ne parlait plus, qu'il suppliait, qu'il avouait tremblant toutes ses actions hideuses, le peuple furieux allait le précipiter dans les flots, lorsqu'un homme vint l'arracher à ce péril. C'était encore l'évêque Norbert.

— Laissez-lui le temps de se repentir, dit-il.

Dieu voulut montrer alors qu'il prenait Anvers en pitié. Le saint prélat, vainqueur de la fureur des hommes, commanda aux vents et aux flots de s'arrêter aussi. Il jeta son anneau épiscopal dans l'Escaut, et la tempête s'apaisa à l'instant. Tout le peuple tomba à genoux. La religion revint fermer les plaies que l'hérétique avait faites. Tanchelm, endurci dans le crime, s'en alla en Allemagne, où il fut tué en 1125. Jean Meleyn pleura son erreur. Le mariage de Pierre Vanderheyden et Pharaïlde se célébra dans une petite chapelle dédiée à Notre-Dame (1), et qui

(1) Cette chapelle de Notre-Dame avait sans doute été bâtie par Gode-

occupait l'emplacement où l'on admire aujourd'hui la magnifique cathédrale d'Anvers.

---

## XIX. — LA CHRONIQUE DU BOIS DE LINTHOUT.

### MARIE LA PAUVRE FILLE.

Vous cédez à ce souffle et suivez ce fanal,  
Mais de l'impur Satan c'est le souffle infernal.

CATET.

Des hauteurs d'Etterbeck on aperçoit, à une lieue de Bruxelles, les premières cimes du grand bois de Linthout, parsemé de vallées et de chemins creux. Il fut le théâtre d'un événement dont les souvenirs n'ont pas péri encore; cette aventure que nous allons raconter eut lieu à la fin du treizième siècle, ou peut-être au début du quatorzième, sous le règne de Jean II, duc de Brabant, surnommé le Pacifique, sans doute parce qu'il ne fit la guerre que contre ses sujets révoltés de toutes parts. C'était l'époque où les tyrannies des seigneurs et les exactions de leurs officiers avaient poussé à bout la longue patience des bonnes gens.

Il y avait alors dans le village de Saint-Pierre sur la Woluwe, que l'on appelle communément Saint-Pierre-Woluwe, ou Woluwe-Saint-Pierre, un pauvre paysan qui était serf, ainsi que sa femme; car alors, malgré l'affranchissement des villes, la servitude féodale régnait encore dans les petites localités qui

froid de Bouillon, puisque la cathédrale d'Anvers reconnaît Godefroid de Bouillon pour son fondateur.

n'avaient pas de charte communale. Les dîmes, la corvée, les impôts, les redevances pesaient, comme on sait, sur les pauvres vilains attachés à la glèbe. La misère, si intense dans ces années de troubles, où la guerre ne procédait que par la destruction, où l'on brûlait et les cabanes et les moissons, la misère avait hâté sa vieillesse, et le bonhomme était mort épuisé. Sa femme, qui n'avait connu de la vie que les peines, n'avait pas tardé à le suivre au tombeau. Ils laissaient une fille de quatorze ans qui se nommait Marie.

Après qu'elle eut amèrement pleuré son père et sa mère, elle réfléchit à sa position. Pour tout héritage, elle n'avait qu'une petite robe grossière et un sac ; la chaumière où elle était née avait disparu du sol ; le chien, cet ami du malheur, qui avait joué si doucement avec elle, était mort aussi. Depuis longtemps, Marie avec ses parents demeurait dans les bois, couchant la nuit sous un abri de feuillage, et, le jour, travaillant de ses mains à cultiver, avec son père, un petit champ qui appartenait au seigneur.

Quand elle se vit restée seule, elle reconnut qu'elle n'avait plus que Dieu pour appui ; il fallait traverser une vie dépourvue de charmes, semée de douleurs et de périls ; Marie ne voyait d'espoir de repos, elle ne concevait de bonheur que dans l'autre monde ; il fallait mériter le ciel. Elle se consacra à Dieu ; elle savait que Dieu est bon, et que les hail-  
lons devant lui sont aussi augustes que la pourpre. Humble et modeste, elle s'agenouilla, loin de l'autel,

à la porte de l'église de Saint-Pierre-Woluwe, et là elle fit son vœu. Elle donna à Dieu son cœur sans réserve; elle promit de rester pour lui chaste et pure et de mourir vierge. Elle se releva plus rassurée, car elle sentit que désormais elle marchait sous la garde de Dieu. Mais Dieu devait permettre que sa constance fût éprouvée, et récompenser sa victoire en abrégant son pèlerinage.

Trop faible pour se livrer seule aux rudes travaux des champs, Marie, que l'on surnomma dès lors la *pauvre fille* (DE ELLENDIGE), se mit à vivre de racines et d'herbes qu'elle trouvait dans les bois. Les privations n'étaient pour elle que l'absence de tout aliment; car jamais elle n'avait pu soupçonner aucune des jouissances de la gourmandise.

Une pauvre femme lui donnait asile la nuit, dans une espèce d'étable, où elle logeait avec une petite chèvre, son seul bien.

Dans l'hiver, Marie mendiait, quand la terre ne présentait plus qu'une écorce aride de frimas ou de neige; elle demandait d'une voix timide un peu de pain; et sa vie se passait ainsi.

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, on s'aperçut généralement d'une chose que depuis longtemps déjà quelques-uns avaient remarquée, et qu'elle seule ignorait: elle était devenue si belle, qu'on s'arrêtait pour l'admirer.

Les formes gracieuses sont regardées comme un don de la nature bienveillante; mais les charmes d'une noble figure et la sérénité d'un beau visage

sont ordinairement les fruits d'une conscience pure et d'un cœur vertueux. L'âme sainte et pieuse de Marie rayonnait dans tous ses traits, et personne ne se fût douté de la vie d'indigence que menait la pauvre fille.

Hélas ! cette beauté, fleur passagère dont le monde fait tant d'estime, n'est souvent qu'une lueur funeste, un phare entouré d'écueils, un semblant de trésor, qui n'est riche qu'en périls. Comme le génie, cet autre don de Dieu, la beauté est un prêt dont il faudra rendre compte. Heureuse l'âme qui n'en a pas fait un indigne usage !

Mais n'envions ni la beauté, ni le génie. Un illustre et pieux orateur de notre temps a relevé ce fait grave, que presque toujours le génie est compensé par de hautes misères. Depuis Homère, voyez le Tasse, Camoëns, Cervantes, et notre grand Corneille (1), et tant d'autres. Il en est ainsi de la beauté. Elle s'expie en quelque sorte. Les saintes légendes nous offriraient là-dessus bien des exemples.

Ce fut cette rare beauté sous les guenilles de la détresse qui amena l'horrible aventure dont nous promettons le récit tout à l'heure.

Un jour du mois de mai, que Marie traversait, les

(1) Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur Racine? demandait Louis XIV. — Rien, Sire, répondit le poète, qui devait lui-même voir abrégé sa vie par le chagrin, si ce n'est le grand Corneille qui se meurt faute de bouillon... Louis XIV envoya aussitôt douze mille francs. Du moins on le raconte ainsi. Dans le dernier siècle, Gilbert mourut fou de douleur; Malfilâtre mourut de faim. Si l'on veut citer Voltaire, sa honteuse vieillesse fut loin d'être heureuse, dévorée par l'envie, les inimitiés, les querelles, les fureurs et le reste. Rousseau s'est tué. Aussi, pourquoi le génie si souvent, comme Satan, se détourne-t-il de Dieu?

yeux baissés et la prière dans le cœur, un petit ravin du bois de Linthout, elle se vit subitement accostée par un homme de cinquante ans, dont elle ne reconnut que la voix ; jamais elle n'avait levé les yeux sur lui. C'était le bailli ou drossart (1) de Crainhem, petit village voisin de Saint-Pierre-Woluwe.

Souvent, en lui offrant un morceau de pain, car elle n'acceptait pas d'autre aumône, cet homme lui avait dit de singulières paroles, dont elle n'avait point compris le sens. La trouvant seule dans un lieu écarté, où peut-être il la guettait, le bailli l'arrêta.

Il lui demanda, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre douce, où elle allait ainsi. Et après quelques vagues questions, auxquelles la pauvre fille répondit avec une ingénuité respectueuse, cet homme, qui se fiait en sa puissance et se prévalait de ses importantes fonctions, oubliant ses devoirs, sa dignité, son âge, et la pensée d'un juge suprême, écouta les conseils funestes d'une passion criminelle qu'il nourrissait depuis longtemps. Il s'efforça de faire tomber la jeune fille dans ses pièges, employant tour à tour les honteuses perfidies d'un langage suborneur, les promesses coupables, et croyant que sa richesse serait assez forte contre la faiblesse de l'extrême pauvreté.

Mais Marie était pure ; elle eut le sentiment du

(1) Le bailli, qui en campagne se nommait aussi *drossart*, dans le Brabant, était dans ce temps-là, et jusqu'à la fin du seizième siècle, une sorte de prévôt qui jugeait avec pleine puissance.

danger avant même de le comprendre, et, s'armant du signe de la croix, elle s'enfuit à travers les buissons et les ronces. Le drossart irrité se mit à courir sur ses traces. Alors la jeune fille épouvantée jeta des cris lamentables. — Deux voix fortes répondirent :

— Nous voilà !

Et l'on entendit dans les taillis les pas lourds et rapides de deux bûcherons qui accouraient.

Marie était tombée à genoux, épuisée de fatigue, élevant au ciel ses yeux reconnaissants. Le bailli, troublé, changea de ton tout à coup.

— Souvenez-vous de cette rencontre, dit-il d'une voix sourde et menaçante. Le bois de Linthout pourra vous être funeste. Il faut que vous m'entendiez encore. Si demain, à l'heure où nous sommes, vous ne vous trouvez pas seule ici, je vous perdrai, car vous m'avez ensorcelé.

Il n'eut pas plutôt dit ces mots, qu'il disparut ; et quand les deux bûcherons arrivèrent, Marie était restée seule. Elle leur conta ce qui venait de lui arriver ; mais elle ne nomma pas le bailli, dont elle redoutait la vengeance ; peut-être aussi craignait-elle de commettre un péché en flétrissant la réputation de cet homme, qu'on respectait dans le village.

Les deux paysans la rassurèrent, et la conduisirent jusqu'à la lisière du bois, qu'elle n'osa plus traverser.

Le bailli ne manqua pas d'y venir le lendemain et les jours suivants, comptant sur l'effet de ses menaces.

Ne voyant plus Marie, son amour criminel devint de la rage; et il imagina un odieux moyen de la contraindre à l'écouter.

Un dimanche qu'elle était à genoux, pendant la messe, à la porte de l'église de Saint-Pierre-Woluwe, tandis que personne ne pouvait le voir, car la pauvre fille s'était placée la dernière parmi les fidèles, le bailli, profitant du recueillement où elle était plongée, s'avança sans bruit jusqu'à elle et glissa dans son sac un gobelet d'argent qui portait sa marque, et dans lequel on savait qu'il avait habitude de boire. Après quoi, il s'éloigna; et trop égaré en ce moment pour avoir des remords, il entra dans l'église, assista à la messe commencée; puis, quand les fidèles sortirent, il s'élança sur le cimetière et cria qu'une mendiante, venue chez lui le matin, avait volé son gobelet.

A la voix de cet homme, au souvenir de ses menaces, une sorte de pressentiment triste s'empara de Marie; elle tourna les yeux sur lui; voyant qu'il la dévorait encore de ses regards, elle rougit excessivement; on le remarqua, et ce mot circula autour d'elle :

— Serait-elle la voleuse?

On visita les sacs de trois ou quatre pauvres femmes qui se trouvaient là. Quand on ouvrit celui de Marie, on en tira le gobelet d'argent. Cette circonstance causa une telle surprise aux spectateurs, qui regardaient Marie comme une sainte, qu'un pénible silence succéda aussitôt au mouvement qu'elle avait produit.

— Qu'on la mène en prison, dit le bailli, nous la jugerons après les vêpres.

Cet ordre fut exécuté aussitôt; et Marie, dès qu'on l'eut enfermée seule, tomba à genoux, remettant son sort dans la main de Dieu.

Une heure après, le bailli vint, sous prétexte d'instruire la cause, mais au fait pour tâcher encore de séduire la pauvre fille. Il lui parla longtemps avec passion. Il lui proposa, si elle voulait être à lui, d'assoupir l'affaire, en déclarant qu'un de ses enfants avait mis le gobelet dans le sac. Mais, quand il eut fini de parler, la jeune fille se contenta de lui dire doucement :

— J'aime mieux être condamnée innocente que d'être absoute coupable.

N'obtenant pas d'autre réponse, le bailli sortit furieux. Il était tellement hors de lui, lorsqu'il fallut juger, que ses assesseurs lui demandèrent ce qu'il avait.

— Je suis ensorcelé, dit-il, et c'est encore un crime de cette fille. Depuis un an qu'elle s'est, pour la première fois, arrêtée à ma porte, elle m'a jeté un sort. Je ne dors plus, je suis comme en démençe; j'ai perdu l'appétit du manger et du boire. C'est une sorcière.

Hélas! tous les sortilèges de la pauvre Marie, c'étaient sa beauté et sa vertu. Elle fut jugée pourtant comme sorcière et comme voleuse. Le bailli, président à la justice seigneuriale, jugea, accompagné de ses deux assesseurs et de son greffier, quoiqu'il fût partie dans cette cause. Le seigneur de Saint-

Pierre-Woluwe, de Woluwe-Saint-Lambert et de Crainhem, avait alors la haute justice, et la justice féodale était expéditive. Marie, que les preuves accablaient, selon la procédure de cette époque, fut condamnée à mort.

On fit un trou à Crainhem, à trois pieds de profondeur, au lieu où s'élève une petite chapelle consacrée à ce souvenir. On y plaça la pauvre fille, martyre de la chasteté. Comme voleuse, on l'assomma, en la frappant sur la tête à grands coups de barre de fer; comme sorcière, on lui perça la poitrine avec une de ces barres, qui était pointue. Et quand il parut qu'elle était à peu près morte, on mit sur elle une pierre pour l'affaïsser, et on recouvrit le trou.

Bientôt il se répandit dans le village un bruit singulier. Des personnes pieuses croyaient avoir vu une lumière, la nuit, sur le lieu où Marie la pauvre fille était enterrée. Pour surcroît, le remords s'était emparé du criminel bailli. Il devint forcené; lui-même s'écriait qu'il était possédé du diable. On fut obligé de le lier; on l'exorcisa: il avoua tout son horrible forfait.

On déterra alors le corps de Marie, qu'on trouva entier et frais et présentant tous les signes de la sainteté. On l'ensevelit avec honneur; on éleva une petite chapelle; on célébra des messes d'expiation. Mais la raison du bailli ne revenait point, et il paraît que personne ne songea qu'il méritait autre chose que des soins. Un vieux prêtre déclara qu'il ne pourrait être délivré que s'il venait prier au tombeau de

Marie. Il fallut, dit-on, tous les efforts de cent villageois pour le porter à ce lieu saint. Quand il y fut, il fondit en larmes et se déchira la poitrine. Tout le monde pria autour de lui. L'horrible démon qui l'obsédait le quitta enfin ; il trouva la force de prier, fit une longue et dure pénitence, et bâtit l'église de Saint-Lambert-Woluwe en l'honneur de la pauvre fille.

Son histoire est peinte dans cette église. Le pape Urbain V, siégeant à Avignon, la déclara bienheureuse, le 28 janvier 1363, et depuis, Marie la pauvre fille a toujours été honorée par les fidèles, en faveur desquels, dans leur détresse, elle a fait plusieurs miracles.

---

## XX. — LA GOURMANDISE.

Otez du monde la gourmandise et ses excès,  
vous en ôterez à peu près tous les vices.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

La gourmandise est l'amour immodéré du boire et du manger. — Ce péché, qui devient toujours un vice, c'est-à-dire un péché habituel, est la cause de maux et de crimes qu'on ne saurait compter. Il conduit à l'impureté, aux querelles, à la ruine des familles. L'ivresse est son acte le plus dangereux ; de l'ivresse sont sortis des meurtres, des suicides, des parricides, des adultères, des incestes et des forfaits dont le nom abominable ne se prononce pas.

Les compilateurs du Talmud racontent sur le fruit

de la vigne une tradition qui peint les effets du vin pris à l'excès.

« Aussitôt que Noé eut planté la vigne, qui n'avait pour but que de réchauffer et de réjouir le cœur de l'homme, Satan vint l'arroser avec le sang d'un paon; lorsqu'elle poussa des feuilles, il l'arrosa du sang d'un singe; lorsque les grappes parurent, il l'arrosa du sang d'un lion; lorsque le raisin mûrit, il l'arrosa du sang d'un pourceau.

» La vigne, abreuvée du sang de ces quatre animaux, en a conservé les différents caractères. Les premiers verres de vin animent le sang; le buveur se redresse; il est fier et vaniteux: c'est le paon. S'il continue à boire, les fumées du vin agitent sa raison et la troublent; il saute, il gambade: c'est le singe. S'il boit jusqu'à s'enivrer, il devient plus ou moins furieux: c'est le lion. L'ivresse est-elle à son comble, il tombe, se vautre à terre et ne se distingue plus de l'immonde pourceau. »

Un moraliste a dit que le gourmand a le cœur dans son ventre, qui est aussi son Dieu.

Il y a des gourmands renommés qui ne sont que de gros mangeurs. On en connaît cent histoires. Nous ne citerons que celle-ci, qui est récente :

A l'une des foires d'Yvetot, deux individus, dont l'un d'assez chétive apparence, se présentèrent dans une auberge, et commandèrent un dîner tel, que la servante, qui avait omis de demander le nombre des convives, crut devoir mettre douze couverts. L'erreur de cette fille était bien naturelle, ainsi qu'on peut en juger par le menu suivant. — Les deux

individus avaient commandé : douze côtelettes de mouton, une forte dinde, douze fromages de Neufchâtel, douze pots de cidre, un pain de six livres. Quand, une heure après, ces deux consommateurs se présentèrent, la fille d'auberge, étonnée de ne pas voir leur société, leur fit l'observation qu'elle avait mis à tout hasard douze couverts. Mais son étonnement redoubla, lorsque l'un des deux lui répondit qu'elle aurait pu se dispenser de ce soin, et qu'un seul couvert aurait suffi. Il s'agissait, en effet, d'un pari; et l'un de ces messieurs, celui dont l'apparence extérieure semblait le moins en harmonie avec une capacité aussi pantagruélesque, s'était chargé d'absorber seul le menu ci-dessus, ce qu'il exécuta avec une facilité extraordinaire. Le pari se composait d'un mouton. Lorsque les dernières bribes du repas eurent disparu dans l'estomac de cet insatiable glouton, il offrit à son parieur consterné de lui donner une revanche deux heures après; ce dernier refusa.

Mais souvent aussi ces gros mangeurs sont gourmands et finissent par être victimes de leur glotonnerie, témoin ce Périgourdin dont un homme d'esprit a raconté la fin dans la presse périodique.

« Après avoir longtemps fait la guerre, en bon gentilhomme qu'il était, il se retira dans son manoir, où il s'adonna aux franches lippées d'une façon qui aurait réjoui Pantagruel et fait envie à Gargantua. Son appétit ne connaissant pas de bornes, il possédait une veste qu'il appelait sa veste de combat. Il s'en revêtait toujours avant de se mettre à table, et elle lui servait de régulateur; c'est-à-dire qu'il mangeait

tant qu'il lui était loisible de la boutonner. Le malheur voulut qu'un héritier eut connaissance de ce procédé; sans rien dire à personne, celui-ci fendit, sans qu'on s'en aperçût, le dos de la veste de son parent, lequel, pouvant toujours se boutonner, mangea tant et si bien qu'il ne sortit de table que pour être porté au cimetière.

---

## XXI. — LES FATALITÉS D'ADRIEN BROUWER.

L'homme aux exemples se façonne,  
Recevant les plis qu'on lui donne;  
Enfant, pour lui tout est miroir.

CORAS.

### I. — BROUWER ET SON PÈRE.

Dans une triste maison d'Audenarde, au premier quart du dix-septième siècle, on n'entraît jamais sans voir, assidûment accroupi devant un petit métier à broder, un enfant de chétive apparence qui peignait, sur des morceaux de toile de la grandeur d'une soucoupe, ou des oiseaux, ou des fleurs, ou de gracieuses fantaisies. Précédemment, il se bornait à dessiner ces objets sur des canevas; et sa mère les brodait en laine, variant de son mieux les couleurs. Depuis peu il avait essayé de les peindre; et il le faisait avec tant de talent, qu'on préférait son travail à celui de sa mère.

Cette industrie avait un emploi; la mère faisait des bonnets de femme; et les dessins, brodés d'abord,

peints ensuite, en composaient les fonds. Toutes les jeunes filles, toutes les femmes d'Audenarde et des environs recherchaient ces charmantes parures, que nos peintres d'histoire ne songent pas à reproduire dans les sujets de cette époque. C'était en 1649. On a perdu cet usage riant; depuis longtemps déjà les femmes, dans leur coiffure, se sont contentées d'allier à la simple mousseline ou à la riche dentelle les fleurs artificielles et les rubans. Il reste pourtant, dans certaines familles des Pays-Bas, quelques traces des fonds de bonnet coloriés ou peints; on les compose d'un tricot de perles de verre aux nuances variées. Mais ces jolies coiffures sont abandonnées aux petits enfants.

Le frêle artiste dont nous venons de parler était un enfant d'Audenarde. Son père dessinait des ornements et des arabesques pour les tapisseries de haute lisse qui se fabriquaient alors dans cette ville. Sa mère, comme nous l'avons dit, faisait des bonnets; et son commerce de tous les jours nourrissait la maison; car le mari ne manquait jamais de porter au cabaret tout ce qu'il gagnait de son côté. C'était pour l'enfant un fâcheux exemple.

Il n'en était garanti ni par les conseils, ni par les tendresses de sa mère; dure, insensible, ne voyant que le travail, elle ne laissait connaître à l'enfant aucune de ces joies qui rendent le jeune âge si digne d'envie. C'était une de ces femmes, heureusement rares, qui n'accordent d'affection qu'autant qu'elles en ont, et qui en ont peu, qui punissent toujours et qui ne récompensent jamais. Peut-être faut-il attri-

buer à ce caractère inhumain les écarts de son mari, comme on pourra lui reprocher un peu plus tard les désordres de son fils.

Tous les soirs, le petit Adrien Brouwer (c'était le nom de cet enfant) se couchait accablé de tristesse et de lassitude. Et pourtant il sentait dans son cœur, en même temps que le goût des arts, un appétit de bonheur, un désir immense de quelques innocents plaisirs; il eût voulu bondir au soleil, se suspendre aux rameaux flexibles, courir après les papillons et les fleurs, folâtrer dans la chaude poussière, se baigner dans les eaux limpides, se rouler dans les prairies. Mais le dimanche même n'était pas pour lui un jour de fête. Après les saints offices, seul moment qui lui rendît un peu de sérénité, sa mère le retenait auprès d'elle, à écouter de graves remontrances au-dessus de sa raison, ne lui accordant d'une religion consolante que les rigueurs. L'unique délassement qu'eût le pauvre enfant, et c'était un délassement déplorable, il le devait à son père, qui le menait quelquefois au cabaret, lui donnant ainsi tout à la fois, avec les principes du dessin, l'habitude de contempler en face l'ivrognerie.

Aussi depuis a-t-il avoué qu'il avait tiré de ses premières impressions cette conclusion malheureuse : qu'une femme est dure et grondeuse, qu'un ménage est triste, et que le bonheur d'un homme est de noyer sa raison...

Dans ces circonstances, un jour d'été, que le père était au cabaret et la mère en course chez ses pratiques, le petit Adrien Brouwer, seul, assis à la porte

de la maison, peignait attentivement un oiseau aux vives couleurs, lorsqu'un étranger à l'air bonhomme s'arrêta devant lui.

— Vous êtes peintre, mon petit ami? dit-il en examinant le travail d'Adrien.

— Peintre! oh! non, *myn heer*, répondit l'enfant surpris.

— Voilà pourtant qui est délicatement fait et peint avec sentiment! Qui vous a donné des leçons, mon fils?

— Personne, *myn heer*, excepté mon père, qui m'a appris à tenir le crayon; mais lui-même ne peint pas.

— Et dites-moi, reprit l'étranger, voudriez-vous devenir peintre?

Les yeux d'Adrien s'enflammèrent à ce mot; son cœur battit plus vivement.

— Si je le voudrais! dit-il d'une voix émue. Mais, non, je suis trop pauvre pour apprendre un si haut métier.

L'inconnu contempla de nouveau la petite peinture qu'il avait sous les yeux, et il en parut entièrement séduit.

— Eh bien, mon enfant, dit-il d'une voix caressante, qu'il vous plaise seulement de venir avec moi. On veut bien me regarder comme le premier peintre de Harlem. Vous serez dans la compagnie de mes élèves; vous habiterez une ville riante et superbe; je vous tiendrai bien nourri et vêtu; et je vous traiterai comme mon fils.

— Oh! partons, partons de suite, *myn heer*, répondit vivement le petit artiste, dont chaque parole de l'inconnu avait enflammé le cœur.

Il s'était levé subitement. Le bonheur d'être affranchi d'un travail incessant, la joie de courir le monde, de voir et d'entendre, de s'agiter en plein soleil, de rouler dans une carriole, de voguer dans une barque, l'espoir de devenir peintre, d'étudier dans un atelier, d'avoir de jeunes camarades, — toutes ces sensations qui remplaçaient en tumulte la fatigue habituelle de son être l'agitaient et le mettaient hors de lui. Élevé trop peu chrétiennement pour connaître ses premiers devoirs, il ignorait qu'un lien sacré attache un enfant à sa famille; il ne voyait dans la proposition qui lui était faite qu'un affranchissement.

— Partons, répéta-t-il, avant que ma mère revienne; elle me retiendrait.

L'étranger, que l'enfant voulait suivre ainsi, était François Hals, peintre célèbre en effet, né à Malines, patrie de tant d'artistes. Établi depuis longtemps à Harlem, il était compté dans le petit nombre des peintres illustres de son époque. Il fallait que, du premier coup d'œil, il eût remarqué dans Adrien Brouwer des dispositions dont il comptait tirer bon parti, pour s'exposer ainsi au rapt d'un enfant. Il l'emmena à son auberge, fit vivement son compte, prit ses hardes, et partit avec sa conquête, lui promettant un bon souper au premier relai.

Ce ne fut qu'en se retournant, après avoir franchi la porte d'Audenarde, que l'enfant sentit qu'il abandonnait son père et sa mère, et qu'il se mit à pleurer. Était-ce un remords? Il avait reçu de sa mère si peu de marques de tendresse, que les fibres affectueuses de son cœur n'avaient pu se dilater. Il se fit

bientôt l'objection qu'il reviendrait peintre et riche, et que son père et sa mère lui pardonneraient. Et puis il ne savait pas bien quel tort son absence pouvait faire à sa mère; jamais on ne lui avait dit ce que produisait son travail, et jamais on ne lui avait donné la moindre pièce d'argent. Il soupa donc de grand appétit, et il s'endormit bercé de rêves qu'il n'avait jamais eus encore.

## II. — BROUWER ET SON MAÎTRE.

Tout dans la route ravissait le petit artiste; les longs passages en barque l'enchantèrent; la Hollande, si riante en été, le charma; la ville de Harlem, si fraîche et si brillante, lui sembla un paradis, surtout quand on l'eut assuré que sa famille ne pouvait pas venir le réclamer là. Ni la petite rue tortueuse où demeurait Hals, ni la médiocre apparence de sa maison, ni la mine pincée de sa femme ne le désanchantèrent. Cette femme avait préparé à souper. L'enfant d'Audenarde se vit à table avec deux élèves, Dirk Van Delen et Adrien Van Ostade; il se trouva heureux.

Le lendemain, lorsqu'en dessinant des oiseaux et des fleurs il eut montré ce qu'il savait déjà, ses camarades lui prédirent qu'il irait loin; et dès ce premier jour, Hals commença à l'initier dans ces connaissances spéciales de l'art de la peinture, qui ne se devinent pas.

Au bout de six mois, l'artiste précoce faisait de

petits tableaux, lesquels disparaissaient à mesure qu'ils étaient achevés, parce que son maître les vendait. — Il fut longtemps sans remarquer le mauvais côté de sa nouvelle position; durement élevé, les privations lui étaient moins sensibles qu'à un autre. Mais, comme ici-bas on désire toujours être mieux, il finit par sentir qu'il n'était pas trop bien; et les plaintes de ses camarades d'atelier lui ouvrirent les yeux. Hals était intéressé; sa femme, profondément avare, ne voyait de bonheur que dans l'or qu'elle entassait. Brouwer était donc mal nourri, mal vêtu et couché sur un grabat. Ostade et Van Delen, moins à plaindre, recevaient quelques secours de leurs parents; mais lui, il osait à peine songer aux siens.

Dès qu'il parut mécontent de sa misère, on le surveilla plus attentivement; on le laissa moins sortir. On n'a jamais confiance dans un coupable. — Il a bien quitté sa mère, disait la femme de Hals; rien ne nous assure qu'il ne songe pas à nous quitter aussi.

A côté de l'avarice sordide de cette maison, Hals, qui en était le chef, avait un autre défaut dont il semblait que le pauvre Adrien ne pût éviter le spectacle. Hals était ivrogne. Il passait la plupart de son temps au cabaret; et il y était si assidu, qu'il fallut l'en tirer, à moitié ivre, lorsque Van Dyck, passant par Harlem, voulut avoir son portrait peint par lui. C'était pourtant un habile peintre que François Hals, et doué de dispositions qui l'eussent conduit à de grandes choses, sans son ignoble penchant. Il saisissait merveilleusement la ressemblance, peignait

très-vite et jouissait, pour le portrait surtout, d'une grande renommée. Il était bon connaisseur. Dans la circonstance que nous venons de citer, après que Van Dyck se fut fait peindre sans se nommer, il prit les pinceaux des mains de Hals en disant : Je veux faire votre tête à mon tour. Il l'eut à peine ébauchée, que François Hals s'écria : — Vous êtes Van Dyck.

Avec tout cela, le peintre de Harlem n'est pas sorti d'une demi-obscurité, et son nom ne se trouve pas dans la plupart des biographies. C'est que, soumis à des inclinations basses, on ne s'élève jamais réellement; et depuis qu'on cultive les arts, il n'a pas encore été donné à un artiste flétri d'ivrognerie et de crapule de se faire un nom qui ait un peu de consistance.

Nous revenons à Brouwer. En l'absence de Hals, sa femme faisait travailler les élèves, qui tous les soirs allaient rechercher leur maître au cabaret et le ramenaient de leur mieux à son logis. C'était une distraction dont Brouwer fut privé dès qu'on se défia de lui; et comme un soir, malgré la défense, il essaya de sortir avec ses camarades, la maîtresse de la maison l'enferma dans son grenier et ne l'en laissa plus descendre. Il avait quatorze ans. — Sa géôlière lui porta le lendemain matin des panneaux, des pinceaux, des couleurs; elle lui assigna sa tâche; et il fallait qu'elle fût faite pour qu'on lui donnât à manger. Elle diminua les portions déjà modestes de ses repas, disant que, ne faisant plus de mouvement dans son grenier, il devait pour sa santé

manger un peu moins. L'enfant regretta alors le joug de sa mère.

On était à l'automne. Ses camarades, ne le voyant plus depuis quinze jours, crurent qu'il s'était enfui. Mais un matin ils entendirent sa voix, et, levant les yeux dans la cour, ils le virent à une lucarne, activement occupé à peindre pour gagner son déjeuner. Il faisait de petites scènes de cabaret; et il avait l'habitude, qu'il conserva toujours en travaillant, de parler sans cesse à ses personnages, de les apostropher ou de les faire disputer entre eux, comme s'il se fût inspiré de leurs dialogues. Surpris de cette découverte, Ostade et Van Delen allèrent, le lendemain matin, pendant que la maîtresse du logis était au marché et que le maître dormait encore, parler au petit captif. A travers les cloisons mal jointes de sa prison, ils virent avec peine qu'il avait froid, qu'il avait faim, qu'il n'était vêtu que de guenilles.

— Tu devrais t'échapper, lui dit Van Ostade; avec ton habileté que tu ne soupçonnes pas, tu trouveras partout moyen de vivre.

— Vous croyez? répondit Brouwer, qui n'était pas sorti encore de son ingénuité.

— Certes! le maître vend très-bien tes petits tableaux.

— Alors, je pourrais peut-être les vendre aussi. Mais je suis enfermé.

— Nous t'aiderons à rompre la serrure.

— Mais je n'ai pas un escalin; et je mourrai de faim dès que je serai dans la rue.

— Écoute-moi, dit alors Van Delen; si tu veux

me faire en cachette les *Douze mois de l'année* et les *Cinq sens*, je te les payerai quatre sous pièce, et je te fournirai le papier. J'ai placement pour ces petits dessins chez un libraire.

— Je les ferai, dit vivement le prisonnier. Mais n'en parle pas.

— Chut!... fit Van Ostade; — le bruit de la porte extérieure venait de rompre l'entretien. Les deux amis se hâtèrent de descendre à l'atelier.

Huit jours après, les dix-sept dessins étaient faits, sans que Hals ni sa femme s'en fussent doutés. Avec la petite somme qui en fut le prix, Adrien Brouwer se crut riche. Son grenier et son grabat lui parurent donc insupportables. Le lendemain matin, aidé de ses amis, il ouvrit la porte de sa geôle et gagna la rue.

Ce fut pour lui encore un bonheur immense de se retrouver libre, mais un bonheur mêlé de trouble et de crainte. Voulant entreprendre un grand voyage, il commença par se munir de provisions; et maître de choisir celles qui le flattaient le plus, il acheta une énorme quantité de pain d'épice. Il s'en régala sans ménagement; puis il entra dans une église pour se recueillir, et sans doute pour remercier Dieu de sa liberté. Il eût dû partir ensuite; mais il se résolut à attendre là quelques heures, craignant qu'on ne le recherchât dans la ville et n'osant s'y hasarder. Par malheur pour lui, la seule personne peut-être qui le connût à Harlem, et qui était un ami de Hals, entra alors dans cette même église et, apercevant le pauvre fugitif, lui demanda ce qu'il faisait là. Le petit artiste fut obligé de raconter ses peines.

— Je me charge de raccommo-der tout cela, mon jeune ami, dit le Harlemois; je parlerai de sorte que dorénavant on vous traitera mieux. Mais vous ne devez pas quitter sitôt maître Hals, qui fera de vous un bon peintre. D'ailleurs, en haillons comme vous voilà, on vous arrêterait pour vous loger avec les mendiants vagabonds, et ce serait bien autre chose!

Brouwer se laissa reconduire, le cœur un peu gros, ne sachant trop s'il devait résister, ou trop timide pour oser le faire.

L'ami de Hals, en lui ramenant son élève, lui reprocha son avarice et sa dureté. La femme du peintre, qui déjà avait supputé ce que lui faisait perdre la fuite du jeune artiste, subit les reproches en baissant la tête. Voulant retenir l'enfant par une autre voie, elle feignit de se laisser attendrir et promit de traiter désormais le pauvre élève comme son fils. Ce qui excita surtout cette manifestation de tendresse, c'est que les deux camarades de Brouwer, pour couper court aux recherches qu'on pouvait faire sur la manière dont il s'était procuré les moyens de se régaler de pain d'épice et d'en gonfler toutes ses poches, déclarèrent qu'eux-mêmes lui avaient donné de l'argent, qu'ils avaient favorisé son évasion, et qu'ils la faciliteraient encore s'il n'était pas maintenant leur égal en toutes choses.

Ainsi, on ne le fit plus coucher au grenier : il travailla dans l'atelier, qui était chauffé par un bon poêle; on le nourrit un peu moins mal. Avec un vieil habit du peintre on lui fit un vêtement supportable. On lui permit, comme autrefois, d'aller le soir, en

compagnie des autres élèves, rechercher Hals au cabaret.

Il faut placer alors le récit de la plaisanterie que les élèves de ce peintre lui firent un soir. Lorsqu'il se trouvait dans la demi-ivresse qui avait pour lui tant de charmes, il devenait tendre et sensible; il régalaît ses élèves et les appelait ses enfants. Quand il rentrait dans cet état, il couchait dans un petit lit antique à baldaquin, dressé au rez-de-chaussée. Ses élèves l'aidaient à se déshabiller, puis se retiraient avec la lanterne, car on ne leur donnait pas d'autre lumière. Mais tous les soirs ils entendaient François Hals, en mettant la tête sur l'oreiller, faire une courte prière; qu'il ne manquait jamais de terminer par ces mots : — Mon Dieu, rappelez-moi à vous dans les cieux le plus tôt possible.

La chambre au vieux lit était au-dessous de l'atelier. Les trois espiègles, ayant percé le plancher, avaient passé des cordes et préparé une sorte de mécanisme au moyen duquel, un soir que le vieux peintre, resté seul dans sa chambre, faisait tout haut sa prière, son lit s'enleva doucement et se mit à monter. Tout embrouillée qu'était sa tête, il sentit ce mouvement, s'en effraya et se mit à crier : — Pas sitôt, mon Dieu, pas sitôt!

Le lit alors redescendit. Tout rentra dans le calme. On ajoute que François Hals ne dit jamais un mot de cette aventure; par conséquent il n'en chercha jamais l'explication. Mais depuis il supprima la finale habituelle de cette oraison.

Adrien Brouwer passa chez ce maître un nouveau

bail de dix-huit mois, supportant mieux sa destinée et ne soupçonnant pas encore ce qu'il valait. Pourtant ses idées se développaient. Ses ouvrages disparaissaient si vite, qu'il pensa qu'on les recherchait; et quelques mots qu'il entendit lui firent comprendre qu'on les vendait bien. Par un beau matin de printemps, il s'échappa de nouveau, quitta rapidement Harlem et s'en alla droit à Amsterdam.

Mais il emportait de là encore, plus fortement enracinées qu'à sa première fuite, ces idées que les femmes étaient avares et revêches, et que le bonheur des hommes était au cabaret. Que voulez-vous! Van Ostade, dont on prétend que l'âme était plus élevée, a dû aussi à son éducation cet amour du cabaret qui anime la plupart de ses tableaux.

### III. — BROUWER ET SON HÔTE.

Voilà donc l'apprentissage fini; voilà donc ce jeune homme lancé dans le monde. Mais ses premières impressions tueront son avenir. Depuis ses tendres années, il avait vu les êtres qu'on doit respecter le plus, son père et son maître, livrés complètement à l'ivrognerie. Elle lui semblait donc le plus haut privilège des hommes; et il ne pouvait regarder le travail que comme moyen de se procurer surtout de quoi boire.

Ce qu'il ne manqua pas de faire en arrivant à Amsterdam, ce fut d'entrer dans un cabaret. Il était sans argent. Tout en buvant, il rêvait au moyen de

dîner; et tout en rêvant il dessinait sur la table une figure grotesque qui était devant lui. C'était celle du cabaretier lui-même, joyeux compère, lequel avait un fils qui apprenait aussi la peinture; en raison de quoi il se piquait d'aimer les arts.

— Vous êtes peintre, dit-il à Brouwer en considérant son esquisse, qui n'était pas flattée. — Et comme il avait le caractère bien fait : — Vous allez dîner avec nous, ajouta-t-il.

— Mais, répondit Brouwer, si j'avais une bourse, je vous dirais qu'elle est à sec.

— N'importe! vous avez du talent. Je vous donnerai un panneau et des couleurs. Vous ferez de votre mieux un petit tableau qui se placera vite. Les amateurs ne manquent pas.

C'était jouer de bonheur. Le jeune homme dîna gaiement; et comme son hôte avait encore les goûts qui rendaient François Hals sensible, il signala son arrivée dans Amsterdam en restant à table jusqu'à minuit.

Le lendemain matin, il se vit installé dans une chambre que le cabaretier lui donna; et il se mit à peindre. Après quelques jours de travail, il eut terminé un petit tableau; sur la recommandation de son hôte, il l'alla porter à un amateur qui lui en offrit cent florins. Il fut aussi surpris de l'énormité de cette somme, qui lui paraissait une fortune, que d'apprendre que son nom et sa manière étaient déjà connus. Il s'en revint plein de joie au cabaret; concevant à peine qu'il eût en sa possession un trésor de cent florins, il les répandit sur son lit, pour pouvoir

dire qu'il avait roulé sur l'argent, se vautra comme un fou dans ses florins, puis se mit en fête et dépensa tout en dix jours.

Son hôte, qui à son égard se débattait entre l'approbation et la censure, lui faisant observer qu'il avait dévoré sa petite somme lestement : — Je me suis hâté de m'en débarrasser, dit Brouwer, afin d'être plus tôt libre.....

Ce fut désormais sa règle de travailler au cabaret, et de travailler plus ardemment lorsqu'il n'avait plus rien dans sa bourse.

On a beaucoup chargé la mémoire d'Adrien Brouwer. On a dit, à propos de ses orgies, que ce fut un homme de mauvaise vie et de débauche. On voit cependant qu'il travailla, qu'il chercha ardemment à s'instruire; qu'il apprit l'espagnol et le français; qu'il étudia son art et qu'il donna toujours de bons conseils à ses amis. On lit dans les biographies que, toujours fidèle à son usage de s'entretenir avec les personnages qu'il représentait dans ses tableaux, il leur adressait la parole en espagnol, en français ou en flamand, selon le pays dont il leur donnait le costume.

Il était à la fois original et généreux. Dès qu'il se reconnut capable de gagner de l'argent, il voulut faire venir auprès de lui son père et sa mère. Mais il apprit avec douleur qu'il les avait perdus.

En fait d'originalité, citons seulement celle-ci, que quand on ne lui donnait pas du tableau qu'il avait fini le prix qu'il fixait, il le jetait au feu et le recommençait avec plus de soin.

Son caractère léger et son isolement lui firent faire quelques folies. En voici une, qui n'est certainement pas d'un imbécile, que les faiseurs d'anas, — en la rajeunissant d'un siècle, ont attribuée à Piron, — et qui mettait en action, longtemps avant Sedaine, la morale de l'*Épître à mon habit*.

Brouwer tenait peu à l'élégance du costume; il était toujours assez mal vêtu, comme un homme qui se souvenait de sa défroque de Harlem. Un jour qu'un de ses amis allait se marier, remarquant qu'il ne l'invitait pas à la noce, il soupçonna le motif secret de son exclusion, se fit faire un superbe habit de velours, et s'en alla, pour lors en belle tenue, visiter cet ami, qui, le voyant si présentable, se hâta de le convier au festin. Brouwer s'y rendit; puis, au milieu du repas, prenant un plat rempli de sauce, il le répandit solennellement sur son habit de cérémonie, à la grande stupéfaction de l'assemblée.

— Que faites-vous donc? lui cria le marié.

— Je régale l'habit que vous avez invité, répondit Brouwer.

Un autre jour, on lui représentait qu'il n'entrerait pas au théâtre d'Amsterdam (on donnait spectacle-gala) sans être vêtu avec un peu de richesse; il prit une toile, y peignit à la détrempe de charmantes fleurs dans le goût indien, et s'en fit un manteau qui excita l'admiration générale. Lorsqu'il vit, dans un entr'acte, qu'il était l'objet de tous les regards, que toutes les dames s'inquiétaient de savoir où l'on pouvait se procurer des étoffes de cette sorte, il prit une éponge mouillée, enleva la peinture : — Et

maintenant que ce n'est plus qu'une toile nue, dit-il, vous trouvez donc que j'en vaudrais moins?...

Après avoir illustré son séjour d'Amsterdam par de bons tableaux et de joyeuses espiègleries, soit qu'il s'y déplût, soit qu'il y eût fait des dettes, soit qu'il fût poussé par un amour des voyages, soit qu'il se fût attiré quelque désagréable affaire, Adrien Brouwer partit tout d'un coup pour la Flandre. Il arriva aux portes d'Anvers au moment où, la mort de l'infante Isabelle ayant réveillé dans les Pays-Bas quelques germes de division, le stathouder Frédéric-Henry avait mis le pied dans les provinces catholiques, et cherchait à en ravir quelques lambeaux. Le pays était sur ses gardes; si bien qu'en voyant un homme mal vêtu, de mauvaise mine, flânant et observant, on le prit pour un espion; et l'entrée d'Adrien Brouwer dans la ville où régnait alors Rubens le conduisit tout droit à un cachot de la citadelle d'Anvers.

Mais ce cachot s'éclairait d'une belle lucarne grillée. Le jeune peintre, ayant un peu d'argent pour acheter du tabac et de la bière, ne se trouva pas trop mal. Il annonça qu'il peignait un peu, et le duc d'Arenberg, en même temps que lui prisonnier dans le fort, lui ayant procuré tout ce qu'il fallait pour faire un tableau, il croqua les soldats de la citadelle, occupés à jouer dans un corps de garde. Le duc envoya cette vive esquisse à Rubens. A la force et à l'harmonie de la couleur, à la vérité de l'expression, à l'esprit de la touche, Rubens s'écria : — Brouwer seul a pu faire cet ouvrage!

Il en offrit six cents florins; mais le duc ne voulut le céder à aucun prix.

L'illustre chef de l'école d'Anvers courut donc à la prison, se fit caution du pauvre artiste, l'emmena avec lui, le logea dans son palais, l'admit à sa table et remonta dignement sa garde-robe.

Mais dans cette aisance de bon ton, Brouwer, reconnaissant, n'était pourtant pas à son aise, comme avec l'hôte d'Amsterdam.

#### IV. — BROUWER ET SON ÉLÈVE.

Anvers possédait alors un boulanger qui se nommait Joseph Van Craesbeke. Il était né à Bruxelles dans l'année 1608, en même temps que Brouwer recevait le jour à Audenarde. Il avait couru le pays en qualité de mitron, menant joyeuse vie, aimant les fêtes et l'estaminet; rieur et plaisant et peu réglé dans sa conduite. Son caractère avait plu à une jeune Anversoise que l'on citait comme une beauté; il l'avait épousée et s'était établi maître boulanger.

Ses habitudes de cabaret lui devinrent d'autant plus chères, qu'il trouvait facilement à Anvers des compagnons de son humeur. Aussitôt qu'il avait fait sa grosse besogne, il laissait à sa femme le soin de tout le reste et courait tout enfariné joindre ses amis, qui faisaient cas de ses saillies. Il fit au cabaret la connaissance d'Adrien Brouwer. Tous les soirs celui-ci désertait les salons de Rubens pour aller fidèlement s'enfumer de tabac et s'emplir de bière.

Brouwer et Craesbeke étaient faits l'un pour l'autre; ils se lièrent bien vite d'une amitié si intime qu'ils devinrent inséparables. Aussi Brouwer ne tarda-t-il pas à quitter brusquement la maison de Rubens, à qui pourtant il devait tant, pour venir se loger chez le boulanger, lequel, sachant sa friandise, lui faisait avec tendresse d'excellents petits pains.

On voyait que le mitron était heureux de posséder l'artiste. Dès qu'il avait expédié ses travaux du matin, Craesbeke montait à l'atelier de son ami et restait presque en extase à le regarder peindre jusqu'à la chute du jour. Alors ils sortaient ensemble, passaient la soirée à fumer et à boire avec hilarité; et ils rentraient quand ils ne pouvaient plus faire autrement.

A force de voir faire de la peinture, l'idée vint au boulanger qu'il pourrait bien s'en mêler aussi. Un jour qu'il était derrière la chaise de Brouwer, occupé depuis longtemps à l'étudier, et suivant de l'œil et de la tête tous les mouvements de sa main : — Il me semble, dit-il en rompant le silence, que j'aurais du goût pour ton art!

Car ils se tutoyaient, en bons camarades d'orgies.

— Eh bien, répliqua l'autre, pourquoi n'essayerais-tu pas?

Il lui mit en main un pinceau, plaça sur le chevalet une toile neuve et le fit asseoir.

Craesbeke essaya; et il réussit, parce qu'il avait longuement observé son maître ébauchant et terminant ses tableaux; qu'il avait fini par comprendre

ce qu'il voyait, et que sans doute il avait eu dans sa jeunesse quelques leçons de dessin. Il fut bientôt peintre. Au bout de deux ans, il achevait le fameux tableau où il s'est représenté lui-même faisant le portrait d'Adrien Brouwer. Cette œuvre remarquable est à Paris, dans la galerie du Louvre, ainsi que les *Joueurs de cartes* de Brouwer, qui attirent justement l'admiration des connaisseurs.

Craesbeke vécut trois ou quatre ans avec son ami dans une intimité parfaite. Mais à la fin une querelle les sépara. On croit que cette brouillerie eut lieu à propos de plaisanteries un peu fortes, dans le genre de celles d'Ulespiègle; plaisanteries que se permettait quelquefois Brouwer, et qui cette fois obligèrent les magistrats d'Anvers à le prier de sortir du pays. — Il s'éloigna, emportant son jugement fait sur les hommes, qu'il appréciait d'après son père d'Audenarde, son maître d'Harlem, son hôte d'Amsterdam et son élève d'Anvers : quatre ivrognes. Quant à l'autre sexe, l'épouse de son hôte et la femme de son élève, qui étaient bonnes et douces, l'avaient amené à le juger mieux.

Après le départ de Brouwer, Craesbeke quitta tout à fait son état de boulanger pour se livrer exclusivement à la peinture; il alla s'établir à Bruxelles. Ses tableaux furent recherchés, et il les vendait cher. Ils représentent ordinairement des scènes d'estaminet, des querelles, des intérieurs flamands, peints avec une rare finesse, pleins d'action et de mouvement. Il fit aussi des portraits estimés. Souvent il a reproduit le sien, tantôt avec un emplâtre sur l'œil

et ouvrant une bouche effroyable, tantôt étudiant sur sa figure l'effet des grimaces les plus bizarres. Il approcha bien près de son maître, que pourtant il n'égala point. Mais, bien que, comme lui, peu soucieux de l'avenir, il dépensât son argent aussi facilement qu'il le gagnait, grâce à l'ordre de son heureux ménage, Joseph Van Craesbeke en mourant laissa sa femme et ses enfants dans une sorte d'aisance.

Brouwer cependant, en s'éloignant d'Anvers, se dirigea sur Paris, qu'il voulait voir. Il y arriva en 1639. C'était la vieillesse de Louis XIII et de Richelieu. On n'y goûta ni son talent, ni sa personne. Réduit à une extrême détresse, il s'en revint, ne rapportant de son voyage que le germe d'une funeste maladie. Il regagnait Anvers, où son entrée devait être moins heureuse encore que la première fois. Sachant que Craesbeke n'habitait plus cette ville et n'osant se présenter à la maison de Rubens, il se rendit à un hôpital, où il mourut misérablement à trente-deux ans : pauvre artiste qui, avec de la conduite ou peut-être avec une autre éducation, eût surpassé Rembrandt.

Était-il châtié d'avoir déserté la maison de sa mère ? C'est sur quoi nous n'oserons prononcer.

Rubens, qui, devant les talents de Brouwer, oubliait ses torts, et qui se montra toujours si noble et si grand, obtint que le corps du malheureux artiste, enterré comme un pestiféré, fût retiré du cimetière public ; et il lui donna une sépulture honorable dans l'église des carmes d'Anvers.

## XXII.

## LÉGENDE ET PHYSIOLOGIE DU CABARET.

Choléra bleu !

On demandait à Bautru la définition du cabaret. Il répondit . — C'est un lieu où l'on vend la démence en bouteilles.

C'était parler avec ménagement.

Avant l'établissement tout moderne des cafés, les cabarets se voyaient fréquentés par des gens bien mis ; ce qui n'a plus lieu. Dans les villes, on laisse les cabarets à la classe grossière. Aussi sont-ils ordinairement des lieux où l'orgie n'a rien à gâter.

Partout, au reste, les hommes qui se respectent ne hantent guère les cabarets, ni même les cafés, si ce n'est en voyage et hors de leur pays.

L'ivrognerie rabaisse l'homme au-dessous de la bête, a dit un moraliste. — Ce qui le prouve, c'est que la bête ne boit que quand elle est altérée, et que l'homme boit sans soif, pour le seul plaisir de boire.

Saint Paul ordonne aux Éphésiens de fuir le vin, parce qu'il corrompt les mœurs.

En effet, cette liqueur a déshonoré la mémoire et flétri la gloire de plus d'un grand homme. Sans parler d'Alexandre le Grand, Denys de Syracuse devint aveugle à force de boire. Un abus semblable coûta la vie à Cléomènes, roi de Sparte. Anacréon ne fut pas étranglé, comme on l'a prétendu, par un grain de raisin qui lui serait entré dans le gosier, mais asphyxié par la liqueur même dont il faisait ses délices.

Avicennes et Rhalis, qui ont prétendu qu'il était salulaire de s'enivrer de temps en temps, étaient des ivrognes et des fous. Il est vrai pourtant qu'à l'époque où ils vivaient, la civilisation n'avait pas encore trouvé le moyen d'extraire du vin sa partie subtile, ces alcools que les toxicologistes placent avec raison au rang des poisons, et dont les effets sont si prompts et si funestes. A cette époque, on ne buvait guère que le jus du raisin, tel que Noé l'avait donné au monde; on ne s'était pas encore ingénié à transformer en spiritueux une foule de choses que Dieu n'avait jetées sur la terre que pour la nourriture de l'homme, et que l'homme fait servir à sa destruction.

Les journaux de 1848 rapportaient ce qui suit :

« La fête de Saint-Vincent, à Wailly, a été marquée par un bien triste accident. Le nommé Alexandre Lequeu, âgé de vingt-deux ans, ouvrier tanneur, doué d'une force herculéenne, ayant voulu célébrer la fête, quitta son travail à trois heures de l'après-midi, s'amusa avec ses amis, dansa jusqu'à minuit et entra ensuite dans un carabet, où il rencontra Michel Manu. Celui-ci lui proposa un franc pour chaque verre d'eau-de-vie qu'il boirait dans un verre à pied, servant à boire de la bière. Lequeu en but deux de suite; après quoi il sortit. A peine était-il dans la rue qu'il s'écria : « Je brûle ! » Un instant après, il se débattait dans de grandes douleurs. Ses camarades, prenant ses contorsions pour des plaisanteries, ne s'occupèrent pas de lui et se dispersèrent. Mais à quatre heures du matin, ils trouvèrent Lequeu étendu sans mouvement dans le jeu de paume.

» Ils le relevèrent et le reportèrent chez ses parents; il était trop tard; la parole ne lui revint plus, et il expira à neuf heures du matin. »

Il y a des pays où l'on aurait vu là un homicide, au moins par imprudence. Mais arrêtons-nous un peu sur ces faits tristes. Nous pouvons en raconter d'autres. Nos journaux, dont tout le monde connaît le peu de goût pour la morale, s'égayent souvent sans honte de ces habitudes qui ont de si affreux résultats; ils nous fourniraient ici de nombreux chapitres.

Ils annonçaient dernièrement ceci :

« L'abondance de la dernière récolte a donné lieu, dans un village du canton sud de Beaune, à une singulière spéculation. Un cabaretier, nouvellement muni de sa licence, fait l'entreprise d'enivrer, pour quarante-cinq centimes par tête, les plus forts buveurs de l'endroit et des environs. Il y a presse chez lui; et il fait une concurrence désastreuse à ses confrères qui ont conservé l'usage de compter les bouteilles vidées par les consommateurs... »

Que dites-vous de ce style, de cette annonce, et de nos mœurs qui lisent cela sans étonnement? Si nous transcrivions les scènes joviales où le journalisme étale ses plaisanteries les plus vives sur cette plaie immense de l'ivrognerie, le lecteur doué encore de sa raison n'oserait plus se croire de notre époque.

Nous citerons de ces scandaleux récits celui qui peut paraître le moins révoltant de cynisme.

« Tétu et Bonneville, tous deux forts aux halles, jouaient et buvaient de compagnie chez le marchand

de vin Goison, la providence des gosiers enfarinés de la halle au blé, Jusque-là il n'y avait pas grand mal.... Mais Michel Tétu est bien le calculateur le plus entêté qui se soit vu depuis la création du monde; c'est la tenue des livres en partie double faite homme, c'est le barème devenu epragé. Établir la balance de toute espèce de compte, voilà sa monomanie, et Dieu sait par quelles méthodes il arrive à ses équations! Voici un échantillon de l'algèbre de Tétu.

Le cent de piquet terminé, Michel Tétu dit à Bonneville :

— Tu me gagnes trois litres; il faut que je te rosse...; c'est le seul moyen de nous mettre à deux de jeu.

— Tu as raison, réplique Bonneville, et comme les bons comptes font les bons amis, nous allons régler celui-là sur-le-champ.

Là-dessus on sort dans la rue, et le règlement de compte commence aussitôt. Mais Bonneville n'y mit pas la moindre bonne volonté; au lieu de se laisser rosser, il rossa, et cela de si rude manière, que Tétu, après avoir fait pitusement l'addition de tous les horions qu'il venait de recevoir, ne vit rien de mieux, pour établir la balance, que de gratifier Bonneville d'un coup de couteau; ce qu'il fit à l'instant. Par malheur pour lui, cette fois, il avait compté sans son hôte, c'est-à-dire sans l'apparition du commissaire de police, qui, ne trouvant pas du tout de son goût l'arithmétique de Tétu, envoya celui-ci chercher le règlement définitif de son compte par-devant la justice, compte d'autant plus épineux.

que Têtu vient de subir une condamnation précisément encore pour un acte semblable, et que la blessure qu'il a faite à Bonneville est grave. »

Que dites-vous de ce style?... Cependant le journaliste revient au sérieux. Il ajoute :

« Pendant que Bonneville est à l'hospice et Têtu en prison, leurs femmes et leurs enfants meurent de faim. »

Si nos philanthropes dressaient l'effrayant catalogue des calamités populaires qui ont leur source dans l'ivresse seule, ce serait le plaidoyer le plus riche en épouvantelements.

Citons ici une peinture du cabaret, tracée par un de nos plus éloquents prélats, Mgr Giraud, cardinal archevêque de Cambrai :

« Si vous voulez voir des jeunes gens sans pudeur, en qui s'est flétrie cette fleur d'innocence et de candeur aimable qui inspire tant d'intérêt pour ce bel âge, des vieillards sans dignité et déshonorant par l'abjection du vice cette couronne de cheveux blancs qui les consacre au respect des hommes, des fils indisciplinés et irrespectueux envers les auteurs de leurs jours, des pères durs et sans entrailles, des serviteurs fourbes et infidèles, — c'est au cabaret qu'il les faut aller chercher.

» Il y a là bien des tentations. Il y a la contagion des exemples et des conseils. Il y a là les liaisons formées avec tout ce qu'une population compte de membres plus gangrenés, sorte de fraternité toujours unie pour la licence et toujours prête à s'y porter, quand le signal est donné. Il y a ces assauts d'impu-

dence et ces luttes de cynisme, où de jeunes débauchés, fanfarons de crimes, se disputent la palme de la perversité, se vantant du mal qu'ils ont fait et du mal qu'ils n'ont point fait, *se faisant pires qu'ils ne sont et qu'ils ne peuvent*, selon l'énergique expression de Montaigne. Il y a l'injustice et la rapine; car, pour fréquenter le cabaret, il faut d'abord de l'argent, de l'argent toujours, et aucune bassesse ne coûte pour s'en procurer quand la passion commande. Il y a de l'injure et de la violence. Voyez plutôt comment ces réunions d'amis dégénèrent en querelles sanglantes, comment ces salles de banquet se transforment en champs de bataille.

» Entrez dans cette maison : qu'y voyez-vous? Des enfants manquant de tout et mourant de misère. Qu'importe? le père est dans ce moment à la taverne du coin, gorgé de vin et de viande. Qu'y voyez-vous encore? Une femme pleurant l'absence prolongée de son époux. Mais les larmes feront bientôt place à la terreur. Prêtez l'oreille : n'entendez-vous pas, dans le lointain, un bruit qui s'approche? C'est un bruit de blasphèmes qui annonce le retour du maître. La porte s'ouvre : il entre comme une tempête; c'est un tonnerre d'imprécations, un orage de malédictions. Tout tremble en sa présence, tout fuit et cherche un abri devant sa colère. Quittez cette scène de désolation et venez dans la maison la plus voisine. Parlez, qu'y voyez-vous? O nature, frémissiez! ô religion, voilez-vous de deuil! Des frères, altérés de leur propre sang, se portant l'un à l'autre des défis homicides... Un fils dénaturé traînant par

ses cheveux blancs, sur la poussière, un père infortuné. Le sein d'une mère, oserons-nous achever? le sein d'une mère foulé aux pieds par le monstre qu'il a nourri! Cabaret, voilà tes œuvres! cabaret, voilà tes victimes!

» Cependant le patrimoine se fond dans des mains follement dissipatrices. Il faut vendre le champ paternel, le toit des aïeux, pour solder les dettes de la débauche. Des bras énervés par l'intempérance ne savent plus manier la bêche et le hoyau : et les villes et les campagnes se peuplent de vagabonds et d'oisifs, qui ne vivent plus qu'à la faveur de coupables industries. Mais attendez : l'infamie ne tardera pas de se joindre à la ruine. Le scandale ne se renferme pas toujours dans le sanctuaire de la famille. Il éclate souvent au dehors, pour l'opprobre d'une longue suite de générations. Transportez-vous sur la place publique. Quel est cet homme qu'entraînent les agents de la justice, les mains chargées de chaînes? C'est un habitué du cabaret, qui vient d'être surpris en flagrant délit de vol! Quel est ce tumulte qui s'élève du sein du village ou de la cité, et vers lequel se porte par toutes les issues une foule curieuse et agitée? — C'est une rixe de buveurs où le sang a coulé. La victime est là, se débattant dans les convulsions de la mort, et chacun s'éloigne de ce lieu funeste, en détournant les yeux, croyant déjà voir, sur le théâtre même du meurtre, se dressant menaçant, l'instrument du supplice et l'appareil de l'expiation, dernier acte obligé de ce drame lugubre!

» Et ne dites pas, à l'aspect de ce noir tableau, que nous n'avons fait pourtant qu'ébaucher, que nous en avons à dessein chargé les couleurs, et que, pour vous, vous n'avez jamais été témoin de semblables excès dans les maisons de vin que vous êtes dans l'usage de fréquenter. Non, ne le dites pas; car vous mentiriez à votre conscience, à votre conviction, à votre expérience. Ne le dites pas; car, si les mêmes scènes de désordre ne se reproduisent pas partout et toujours avec les mêmes circonstances, l'habitude du cabaret y conduit nécessairement et les rend tôt ou tard inévitables. Ne le dites pas; car vous seriez contredits par les faits. La religion en pleurs, la morale outragée, les familles désolées, la société indignée se lèveraient à la fois pour vous donner un démenti solennel.

» Chaque jour les colonnes de nos feuilles judiciaires enregistrent une longue série d'expropriations forcées, de ventes par autorité de justice. Nous voudrions savoir si le grand nombre de ces tristes désastres n'est pas le résultat d'une inconduite qui a pris naissance au cabaret. On parle avec effroi des progrès du paupérisme. Vous pourriez vous informer, en remontant à la source du mal, si ces troupes d'enfants nus, groupés autour de leur pauvre mère, que nous voyons parcourir, en tendant la main, nos voies publiques, ne sont pas, pour la plupart, les innocentes victimes des intempérances du cabaret? On se plaint de tous côtés d'un débordement de mœurs tel qu'on n'en a pas vu de pareil depuis les siècles païens. Nous ne prétendons pas qu'on ne

puisse les attribuer à d'autres causes; mais si l'on nous demande de déclarer, la main sur la conscience, celle qui nous paraît la plus influente, nous n'hésiterons pas à nommer le cabaret. On remarque que la puissance paternelle perd tous les jours de sa considération et de son autorité. Il est possible que l'insuffisance de nos lois soit pour quelque chose dans cet affaiblissement de la discipline domestique. Mais si vous en voulez chercher la raison capitale, vous la trouverez dans l'éducation du cabaret, et nous entendons ici par ce mot toute maison de débauche et de dissipation, de quelque nom qu'on veuille l'appeler. Chaque année, enfin, l'administration de la justice, dans les tables qu'elle publie pour l'appréciation de notre situation morale, établit la balance des comptes qu'elle a eu à régler avec la partie corrompue et malfaisante de la société. On recule d'épouvante devant ce tableau de la perversité humaine, sorte de budget toujours croissant de délits et de crimes, duels, suicides, larcins, banqueroutes frauduleuses, meurtres, empoisonnements, parricides. Nous n'irons pas jusqu'à dire que tous ces monstres sortent du cabaret. Il y a les crimes de la civilisation, les crimes du monde lettré et poli, les crimes savants, les crimes à prétention qui veulent poser devant les regards publics, les crimes de haut rang et de bonne compagnie, s'il est permis de s'exprimer ainsi, crimes dorés et qui se drapent dans la pourpre, comme parle Tertullien, et ceux-là dérivent d'une autre source et réclament d'autres remèdes. Mais les vols domestiques, voulez-vous les

raier de vos tables? Mais les attentats à la pudeur, voulez-vous les prévenir? Mais les outrages qui blessent la piété filiale, voulez-vous les rendre impossibles? Mais tous les excès, en un mot, qui portent le caractère de la violence brutale et d'une honteuse dégradation, voulez-vous en voir réduire la somme effrayante? Voulez-vous enfin moraliser, améliorer, purifier les masses populaires? Ce n'est pas d'ouvrir des écoles et des salles d'asile; législateurs, fermez les cabarets!...

» Direz-vous qu'il vous faut des délasséments après les longs et rudes travaux dont vous portez le poids pendant toute une semaine, qu'il ne peut vous être interdit de respirer un moment de vos fatigues, en vidant avec les compagnons de vos sueurs la coupe de l'amitié? A Dieu ne plaise que nous prétendions ajouter de nouvelles rigueurs au joug déjà si pesant qui vous est imposé et que nous voudrions bien plutôt adoucir! Non, la religion ne vous interdit pas d'honnêtes réunions de parents et d'amis, d'innocents banquets qui entretiennent les relations de bon voisinage. Mais dans ces rares occasions où vous croyez pouvoir vous permettre ce que vous appelez un extraordinaire, n'avez-vous pas, pour appliquer à votre sujet l'admonition de saint Paul aux fidèles de Corinthe, n'avez-vous pas vos maisons pour manger et pour boire? ou bien méprisez-vous le sanctuaire du foyer domestique, révérend dans les beaux jours du christianisme à l'égal de l'église elle-même (1)?

(1) Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum? aut ecclesiam Dei contemnitis et confunditis eos qui non habent? I. Cor. XI, 22.

La fête en sera-t-elle moins douce à votre cœur parce qu'elle sera commune à votre femme et à vos enfants, parce que vous la partagerez avec ce que vous avez de plus cher en ce monde? Seriez-vous de ces hommes sans affection qui ne sauraient trouver de goût aux mets et au breuvage s'ils ne leur sont offerts sous un toit étranger, s'ils ne sont apprêtés et servis par des mains mercenaires? ou manquerait-il quelque chose à la satisfaction de votre égoïsme si d'autres ne souffraient le besoin, tandis que vous vous enivrez à la coupe de l'abondance? De bonne foi, les plaisirs d'une aimable assemblée de famille, d'une couronne riante d'enfants et de frères entourant votre table, ne valent-ils pas bien les plaisirs du cabaret? Ceux-là, du moins, sont purs; ils ne laissent après eux aucune amertume, et il n'est pas à craindre qu'ils dégénèrent en excès, contenus qu'ils sont dans les bornes de la décence par la sainteté du foyer héréditaire, par ce souvenir et ce respect des ancêtres qui est pour les âmes bien nées une seconde religion (1). »

Nous transcrivons ici une anecdote qui ne manque pas d'originalité.

Le duc Charles de Brunswick, qui vivait il y a une centaine d'années, attachait un grand prix à la stricte observation des fêtes et des dimanches. Un jour il apprend que les paysans d'un village avaient l'habitude de se réunir, à l'heure de l'office, dans un cabaret, et de passer à boire tout le temps qu'ils

(1) Mgr Pierre Giraud, cardinal-archevêque de Cambrai. Carême de 1848.

auraient dû passer à entendre le sermon et à prier. Les exhortations, les remontrances des magistrats, n'avaient pu arracher ces intrépides buveurs à leur funeste habitude. Le duc, vêtu d'une redingote grossière boutonnée jusqu'au menton, se rend un dimanche dans l'auberge qu'on lui avait indiquée.

Au moment où la cloche appelait les fidèles à la prière, arrive la troupe des mécréants, précédée d'un large et lourd personnage, qu'à son nez rubicond et à sa figure enluminée on pouvait aisément reconnaître pour le président de la bande. Il prend place au haut bout de la table, et fait asseoir sans mot dire le duc à côté de lui, non toutefois sans jeter un regard de défiance sur son convive, que personne ne se rappelait avoir vu dans la chère enceinte du cabaret.

L'aubergiste apporte bientôt devant le président une énorme cruche d'eau-de-vie. Celui-ci la prend avec les deux mains, en avale une bonne dose et la remet entre les mains du duc, en lui disant : « Passe cela à ton voisin ! » La cruche fait le tour de la table, puis revient au président, qui, après lui avoir donné une nouvelle et cordiale accolade, la remet de nouveau en circulation. Chaque convive la saisit successivement avec le même bonheur et la quitte en disant : « Passe cela à ton voisin ! »

A la troisième tournée de la cruche, le duc se lève, déboutonne sa redingote, et, laissant voir à tous les regards son uniforme bien connu et les insignes de souverain, donne de toutes ses forces un soufflet au président en lui disant : « Passe cela à ton voisin ! »

Comme celui-ci hésitait, le duc tire son épée, et s'écrie : « Que celui d'entre vous qui frappera trop doucement ou trop lentement prenne garde à lui, car j'en ferai bonne justice ! » A ces mots, tous les bras se lèvent, les soufflets pleuvent d'un bout de table à l'autre, cinq et six fois de suite, jusqu'à ce qu'enfin le duc, satisfait du châtement qu'il vient d'infliger à cette troupe de buveurs, les laisse en repos.

Et l'on dit que le dimanche suivant nul d'entre eux ne fut tenté de retourner au cabaret.

Charles XII, roi de Suède, avait un jour, étant ivre (car, dans ses jeunes années, il avait pris le goût du vin), manqué au respect qu'il devait à la reine sa mère. Elle se retira dans son appartement, pénétrée de douleur, et y resta enfermée tout le lendemain. Comme elle ne reparaisait pas, le roi en demanda la cause. On la lui dit. — Il fit remplir un verre et alla trouver cette princesse :

— Madame, lui dit-il, j'ai appris qu'hier, dans le vin, je m'étais oublié à votre égard ; je viens vous en demander pardon ; et afin que je ne retombe plus dans l'ivresse, je bois ce verre à votre santé : ce sera le dernier de ma vie.

Il tint parole ; et, depuis ce jour, il ne but jamais de vin....

Comparez ce trait à l'histoire effroyable de Wenceslas l'ivrogne, l'horreur de l'Allemagne au quatorzième siècle.

Le brave Cambronne n'étant que colonel, sous l'empire, avait contracté l'habitude de s'enivrer souvent à la fin du jour. Un soir, l'ordre lui vint, de

la part de l'Empereur, de marcher sur-le-champ à la rencontre d'un détachement ennemi. Comme il était ivre, son lieutenant marcha à sa place, arrêta l'ennemi et se fit tuer en combattant. Lorsque, le lendemain matin, Cambronne sut ce qui avait eu lieu, il éprouva pour lui-même un sentiment de mépris qui produisit une généreuse résolution. Il jura que de sa vie il ne boirait plus que de l'eau. Il tint parole jusqu'à son dernier jour; et, au lieu de tomber dans l'abîme, il devint un grand homme.

« O l'ivresse! fatale invention de l'enfer, source de plus de maux que tous les autres vices à la fois! Elle est terrible en tous lieux, mais au régiment plus que partout ailleurs. Que j'en ai vu de malheureux camarades perdus par elle, et pour toujours! Que de pauvres soldats, partis bons et purs de leur village, et qu'elle a poussés comme par les épaules au bagne et jusqu'au lieu de l'exécution! Que de crimes affreux ont pris naissance dans une bouteille de vin ou dans un verre d'eau-de-vie! C'est l'ivresse qui déshonore l'uniforme, qui le fait traîner et salir dans les ruisseaux des rues, qui pousse les soldats à l'indiscipline, qui leur attache des chaînes aux mains, leur rive des boulets aux pieds, qui leur arrache du même coup le galon ou l'épaulette avec l'honneur. Dans le grand chemin du vice et du crime, dont on n'atteint jamais le terme du premier coup, l'ivresse est toujours la première étape; et si l'on rassemblait les larmes et le sang qu'elle a fait couler depuis que l'enfer l'a apportée dans le monde,

il y aurait de quoi faire déborder les fleuves et grossir les vagues de la mer(1). »

Le vœu de l'immense majorité en France s'est exprimé depuis longtemps à propos des cabarets.

Cette majorité, qui se compose de la magistrature, du clergé, de tous les honnêtes gens, de tous les chrétiens, de toutes les femmes, qui, quoiqu'en tutelle, sont bien quelque chose, puisqu'elles forment la moitié de la population, de tous les cœurs droits, de tous les esprits graves, de toutes les âmes généreuses, a donc sans relâche émis ce vœu, qui ne se formule pas assez haut peut-être, qui se montre en hésitant, qui semble rougir de son honnêteté, — c'est la suppression des cabarets.

A ce mot, prononcé déjà tout à l'heure par une voix éloquente, vous allez vous récrier peut-être. Vous pensiez sans doute qu'il s'agissait simplement d'encourager la formation de quelque société libre de tempérance, comme celle que le bon et vénérable Matthews a établie chez nos voisins de la Grande-Bretagne. Mais cette œuvre, quoiqu'elle ait démontré par des faits incontestés, indépendamment du côté moral, que les buveurs d'eau sont plus forts, plus robustes, que ceux qui boivent de la bière ou du vin, et que les consommateurs d'alcool sont les plus énervés des hommes et en deviennent les plus misérables, une telle institution ne suffirait pas chez nous à la plaie qui nous ronge.

Dans la suppression des cabarets, si vous voyez, à côté d'une grande mesure d'ordre, une petite per-

(1) M. le comte Anatole de Ségur, le *Dimanche des soldats*.

turbation, ne vous arrêtez pas, comme nous faisons tous, à un inconvénient partiel, et qu'il n'étouffe pas la grande et universelle convenance.

Examinez la question.

Dans une population de mille habitants, il n'en est jamais deux cents, c'est-à-dire un sur cinq, qui aillent au cabaret.

Sur deux cents, il n'y en aura pas quarante, c'est-à-dire un sur cinq qui se plaignent de la mesure.

Pour mille habitants, vous ne trouverez pas toujours cinq cabarets; qu'il vous soit permis d'en supposer dix, dans les pays les plus dissolus. Paris n'en a pas, à beaucoup près, dans la proportion de ses dix-huit cent mille habitants.

Si vous craignez de nuire, en attaquant la funeste spéculation qui profite à un sur cent dans les contrées les plus perdues de désordre, — à un sur plusieurs mille dans Paris si gâté, vous reconnaîtrez dans un instant que vous ne nuirez même pas à cet industriel.

La mesure de la suppression des cabarets, disons-le d'abord, n'est pas tout à fait une innovation. Elle a été mise en pratique à Rouen, au commencement du seizième siècle. Les cabarets, devenus là ce qu'ils sont de nos jours, des sentiers où germent tous les désordres, tous les vices, toutes les débauches, toutes les impudeurs, tous les avilissements, toutes les misères, où naissent la fainéantise, la mendicité, l'abrutissement, l'horreur du travail, la pensée du crime et ses suites, toutes les plaies en un mot qui affligent la société, les cabarets furent fermés par

ordre et les salles d'orgies proscrites. — Mais on ne supprima ni les marchands de comestibles, ni les marchands de liquides. Ils firent leur commerce par un procédé que les Parisiens ont cru inventer, il y a trente ans, lorsque les omnibus-restaurants ont paru. Le cabaretier traiteur promenait par la ville sa cuisine toute faite, son cidre et son vin. Ce qui précédemment se fût bu au cabaret se buvait en famille; la femme et les enfants avaient leurs parts de la fête; les ménages n'étaient plus troublés, ni les femmes exténuées par les mauvais traitements et les alarmes, ni les enfants sans pain et sans habits. Les querelles cessèrent, ainsi que les troubles publics. La paresse s'amointrit, les mœurs se relevèrent. Cette heureuse réforme, qui dura plusieurs années, fit donc perdre alors aux Rouennais une triste et dégradante habitude, trop répandue chez nous, qui oublions que les cabarets devraient être des lieux d'hébergement pour les seuls étrangers.

Mais là, comme ailleurs, où ces sages mesures avaient été prises, dans les déplorables guerres des huguenots, les cabarets se rouvrirent. Et les gens de bien sont si timides, pour ne pas employer un terme plus offensant, que, depuis, on n'a pas osé attaquer de nouveau une institution que protègent les seuls ivrognes (1).

(1) « Je me contenterai de prouver que l'omnibus-restaurant remonte au seizième siècle, où il fut inventé par le parlement de Rouen, qui se montra cette fois très-avancé en civilisation, quoiqu'il eût été précédé à son insu par la police chinoise. Matière de bouquin.

» Ce fut donc au seizième siècle; et je ne dirai pas l'année, pour deux raisons principales. La première, qui est assez péremptoire, c'est que je ne la

Les cabaretiers ou marchands de vin, auxquels, peut-être, comme aux pharmaciens, on devrait

sais pas; la seconde, c'est que mes savants amis de Rouen ne seront pas embarrassés de la savoir; ce fut, dis-je, bien avant dans sa dernière moitié, mais certainement au mois de juin, que le prudent sénat de la province anticipa de plus de deux cents ans, par une décision hardie, sur les sages mesures des sociétés de tempérance qui viennent d'être instituées au nord de l'Amérique. Les artisans de ce temps-là, comme ceux du nôtre, dissipaient beaucoup de temps dans les loisirs dispendieux du cabaret; le travail n'avancait guère, les monuments suspendus invoquaient en vain l'activité de quelques mains laborieuses, des voluptés abrutissantes faisaient passer dans l'impur trésor des taverniers les éléments de la subsistance et peut-être de la prospérité des familles. Le remède était difficile. Dans ces jours encore barbares de politique arriérée, on ne marchandait pas avec les difficultés d'une sage administration. Par un édit dûment enregistré et revêtu du sceau royal, le parlement de Normandie supprima les tavernes, en défendant sous des peines graves aux industriels qui les tenaient ouvertes à tout venant d'asseoir désormais aucun homme du lieu; car cette ressource nécessaire de la fatigue, ou, si l'on veut, ce délassement oiseux de la paresse, ne fut pas interdit aux chalandes pérégrinateurs et forains. La liberté de faire venir des vivres et des boissons à domicile resta entière pour tous, et les ménages s'en trouvèrent mieux :

Si un voisin avec son familier  
Se veut ébattre, ainsi que de raison,  
Il est contraint de boire en sa maison  
Et d'envoyer querir du vin au pot;  
Par ce moyen en tout temps et saison  
Femme et enfants ont leur part à l'écot.

» Le parlement fit mieux encore, parce qu'il comprit l'utile agrément d'un repas périodique et d'un rafraîchissement modéré pour l'ouvrier stationnaire, qu'il fallait exercer lentement à la sobriété, et dont une distraction momentanée pouvait renouveler les forces et le courage, sans risquer de les abattre. Jusqu'alors le peuple était allé chercher ce divertissement dans les tavernes, où il oubliait tout pour lui; les tavernes obtinrent la permission d'aller chercher le peuple, mais sous défense expresse de s'arrêter assez longtemps pour lui faire une occupation de ses plaisirs.

» C'est à ces dispositions municipales, tout à fait dignes de Sparte, que je fais remonter l'origine de l'omnibus-restaurant. Et il ne faut pas

imposer un diplôme et une responsabilité, car ils vendent, plus souvent qu'on ne le dit, des substances dangereuses, vivraient donc de leur commerce, sans avoir les ivrognes chez eux.

Les partisans de ces derniers, qui s'intéressent si constamment dans nos Chambres au débit des liquides spiritueux, ne pourraient se plaindre; car en même temps que l'ouvrier ne perdrait plus ses journées, qu'il n'égarerait plus sa raison, qu'il n'altérerait plus sa santé, qu'il garderait l'affection de sa femme et le respect de ses enfants, il ne boirait pas moins; mais il boirait en famille, à meilleur compte, sans nuire au producteur; et nous osons dire même qu'il se consommerait plus de vin ou de bière. Ce qui n'empêcherait pas le chiffre des crimes de diminuer des quatre cinquièmes.

En police générale, les clubs, les grèves d'ouvriers, les émeutes, tous symptômes qui naissent au cabaret, laisseraient un peu plus de paix aux citoyens paisibles. Les plus dangereuses sociétés secrètes n'auraient plus de foyer.

Il y aurait aussi tout un livre dans le développement de cette question. Nous conseillons donc à

croire que la clôture des tavernes de Rouen fût une de ces prohibitions étroites qui compromettent à peine quelques intérêts privés. Le corps des taverniers était une puissance, et sa clientèle était une population.

» Il se trouvait là tous les éléments nécessaires d'une émeute, ou du moins d'une coalition; mais c'était une de ces époques heureuses où le peuple ne se mettait en colère que lorsqu'on lui disputait ses libertés utiles et légitimes, ou qu'on le froissait dans ses affections naturelles et dans ses croyances.

» Les tavernes se fermèrent sans bruit. »

(CHARLES NODIER.)

nos savants en sciences morales, économiques et statistiques de faire le tableau formidable des comptes de ce qu'on nomme l'eau-de-vie, de son bilan, de son actif et de son passif, avec la balance des produits qu'il apporte et des pertes qu'il cause. C'est un travail dont les résultats dévoileraient d'odieus mystères.

Et si l'on diffère la mesure proposée ici (elle sera prise un jour, qui n'est pas loin), — que nos lois, en attendant, punissent du moins l'ivresse simple d'un jour de prison, comme en Hollande, dès qu'elle se montre dans les rues; qu'elle ne soit plus devant nos tribunaux une excuse; mais qu'elle devienne, comme en Angleterre, une circonstance aggravante à tout délit. Que l'esprit public enfin ait le bon sens de flétrir un peu plus ce qui est la honte, l'opprobre et l'ignominie de l'espèce humaine.

### XXIII. — LA COLÈRE.

La colère, rapide frénésie.

SÉNÈQUE.

La colère est un emportement déréglé qui nous pousse à repousser avec violence, c'est-à-dire sans mesure, ce qui nous déplaît. C'est une passion qui a plusieurs degrés, l'impatience, l'irritation, l'éclat, l'emportement, où l'on est hors de soi, la colère qui réunit tous ces symptômes, et au delà la fureur, la rage, la démence frénétique.

On dit d'un homme furieux qu'il ne se connaît plus, parce que ce n'est plus un homme.

L'habitude de la colère a fait des fous furieux, comme l'habitude de l'ivrognerie a fait des fous sombres, comme la luxure a fait des fous hétéérés.

Il y a une sainte colère, ou plutôt une vertueuse indignation, à la vue du mal. Il y a des colères qui n'ont pas de raison d'être. Il y a les colères d'amour-propre et les colères de déraison.

Leibniz, dans une épigramme latine, a désigné ce genre de colère. Toutes les fois, dit-il, qu'on soutenait des thèses à l'université de Leyde, un cordonnier du voisinage ne manquait jamais de s'y trouver. Surpris de le voir toujours attentif, un professeur lui demanda s'il savait le latin.

— Non, répondit-il, et je ne suis pas curieux de l'apprendre.

— Alors quel intérêt trouvez-vous donc à ces disputes, où l'on ne parle que latin?

— C'est que j'ai un certain plaisir à juger des coups.

— Et comment en jugez-vous, puisque vous ne savez pas ce qu'on dit?

— Oh! c'est facile : quand je vois à la mine d'un disputeur qu'il se fâche et qu'il se met en colère, je suis sûr qu'il est battu, et que les raisons lui manquent.

Il y a des hommes colères qui sont plus à redouter que la rencontre du tigre. Évidemment ceux-là sont possédés d'un des plus mauvais démons. Voici une triste anecdote qui ne remonte qu'à 1847. Nous l'empruntons aux feuilles judiciaires du temps :

« Un de ces crimes qui se renouvellent trop souvent depuis quelques années vient d'ensanglanter la maison centrale de Melun. Un jeune homme du caractère le plus doux, des habitudes les plus paisibles dans ses relations avec les détenus qu'il avait à employer comme contre-maître libre de l'atelier de quincaillerie, vient d'être assassiné pour le motif le plus frivole. Un nommé Coquart, tourneur en bois, condamné précédemment à mort pour assassinat commis sur sa femme, et qui avait vu sa peine commuée en celle de la détention perpétuelle, avait dû subir, pour une faute contre la discipline de la maison, une faible retenue sur son prêt; il en conçut une profonde irritation et résolut froidement de s'en venger sur quelqu'un des chefs de l'atelier qu'il supposait avoir provoqué sa punition.

Le contre-maître arrivait à huit heures du matin, lorsque Coquart le vit d'une des fenêtres de l'atelier entrer dans la cour intérieure. Déjà le meurtrier était armé d'un ciseau de tourneur; il sortit de son travail, alla à la rencontre du malheureux jeune homme, qui arrivait sans défiance, et le frappa de son outil au bas-ventre avec violence. Le contre-maître fit quelques pas pour fuir, mais ses forces l'abandonnant, il tomba dans des flots de sang. On l'emporta à l'infirmerie, et quelques minutes après il expirait. L'assassin, immédiatement désarmé par un des frères gardiens et conduit au cachot, ne parut pas affecté le moins du monde de cette horrible scène, et il dit au gardien qui le surveillait : « Je ne me suis mis que deux fois en colère dans ma vie;

la première fois j'ai tué ma femme, et la seconde celui-là ! »

Le trait suivant ne remonte qu'au mois d'octobre 1856. Un jeune soldat du 72<sup>e</sup> de ligne, en garnison à Limoges, dont la présence au foyer domestique était devenue une nécessité pour ses vieux parents, était parvenu à faire agréer son remplaçant et rentrait joyeux au sein de sa famille qui habite le département de la Charente-Inférieure. Après une longue route faite à pied, il était près d'atteindre le terme de son voyage, quand, cédant à l'ardeur de la soif, il alla prendre une grappe de raisin dans une vigne située sur le bord de la route. En ce moment, le vigneron, qui était embusqué, ne pouvant contenir la rage que lui inspirait cette légère atteinte à sa propriété, déchargea une arme à feu sur ce malheureux jeune homme qu'il étendit roide mort.

Pour ne pas trop multiplier les anecdotes, nous n'en citerons plus que deux, qui montrent combien la colère est souvent funeste à ceux qui s'en laissent dominer.

Un habitant de la Ferté-sous-Jouarre, cultivateur aisé et capitaine de la garde nationale, M. de R..., a payé de sa vie, il n'y a pas longtemps, un moment de colère, auquel il s'était abandonné pour la cause la plus futile. Irrité de voir méconnus des ordres qu'il avait donnés relativement à deux chiens de cour qu'il possédait, le sieur de R... entra tout à coup dans un accès de fureur, dont aucune expression ne peut donner l'idée. Hors de lui, il se précipite sur son fusil, lâche la détente, et étend l'un de ses

chiens à ses pieds. Le pauvre animal ne fut que trop vengé. A la rage du sieur de R... succède un désespoir affreux en voyant son chien baigné dans son sang ; il rentre chez lui éperdu, en proie à une fièvre violente, et n'a plus que la force de prononcer ces dernières paroles : « Il est mort!... Il ne le méritait pas!... » On s'empresse autour de lui, on lui prodigue les plus grands soins, mais il ne reprend plus connaissance, et au bout de quelques heures de délire, il expire dans les bras de sa femme!...

Récemment, un habitant de Ciry (Saône-et-Loire) dit à son bouvier de conduire ses bœufs dans un champ de trèfle, de les surveiller avec soin et de les ramener aussitôt qu'ils auraient un peu brouté. Le bouvier, accablé par la chaleur, se laisse aller au sommeil. Les bœufs se gorgent de trèfle, et bientôt, gonflés comme des aérostats, ils tombent et crevent sur place. Le maître, impatient de voir revenir son bétail, court au champ de trèfle. Un cri de rage s'échappe de sa poitrine à la vue de ses bœufs morts. Furieux, il cherche leur gardien; dans sa colère, il lui lance un coup de pied si violent, que le jeune homme, atteint à la tête, passe immédiatement du sommeil à la mort. Terrifié par l'idée du meurtre qu'il vient de commettre, cet homme s'enfuit épouvanté chez lui. Sa femme le questionne, il s'agit en désespéré, et s'élance vers le puits pour s'y précipiter. La femme désolée s'accroche à son mari et lutte pour le retenir; mais l'homme tombe et entraîne sa femme avec lui au fond du puits, où ils périssent tous deux...





V. Coindre

Gillet

Aordier

Paris, Typographie Henri Plon.

LE SINGE DE CHARLES-QUINT.

## XXIV. — LE SINGE DE CHARLES-QUINT.

L'impatience, si on n'y prend garde, devient vite de la colère.

ST AMBROISE.

C'est Sleidan, un historien allemand, peu estimable du reste, qui nous a conservé la petite anecdote sur laquelle nous allons faire une halte d'un moment. La plupart des historiens ont passé ce trait léger sous silence, s'étayant du prétexte que l'histoire doit être grave et guindée. Mais pourtant l'histoire est le tableau de la vie, mélange de choses sérieuses et de choses bouffonnes. Et souvent il n'y a pas moins d'enseignement dans le récit d'un petit fait trivial que dans le procès-verbal solennel de ce qu'on est convenu d'appeler un grand événement. Ne négligeons donc pas l'anecdote. Les pédants ont beau faire, le singe de Charles-Quint est un personnage historique.

On dira encore que Sleidan n'a relevé l'aventure du singe que parce que cet écrivain méprisé était l'ennemi de Charles-Quint. Mais l'histoire n'est pas une apologie; et il est utile de rappeler aux grands hommes qui nous entourent les faiblesses des grands hommes qui les ont précédés.

Si bien donc que l'empereur Charles-Quint, s'en venant châtier les Gantois en 1540, passa par Amiens. Il était triste et préoccupé. Il lui paraissait dur de sévir contre la grande cité où il avait reçu le jour, lui qui, dans une lettre à François I<sup>er</sup>, avait pris

avec une sorte d'orgueil le titre de bourgeois de Gand. Mais il y avait eu tant d'excès qu'il fallait bien punir. Il ne parlait à personne, et toute la cour cherchait en vain à le distraire. Les choses inaccoutumées et bizarres avaient seules le privilège de frapper un moment cette tête puissante. Aussi ce fut une bonne fortune pour les nobles seigneurs qui accompagnaient Charles-Quint, lorsqu'on apprit, en traversant Amiens, qu'il y avait dans cette ville un bonhomme patient qui possédait un petit singe éveillé dont il avait fait un savant. A force de persévérance, le bourgeois avait dressé l'animal si merveilleusement au jeu des échecs, que le singe ne craignait aucun joueur, et que les plus forts étaient battus par lui. Il se trouvait justement que le jeu des échecs était un des délassements favoris de l'empereur. On acheta le singe à grand prix; on l'offrit à Charles-Quint. Le prince se montra charmé du personnage; il l'emmena à Gand avec lui.

Sleidan raconte donc que Charles-Quint prenait plaisir à jouer aux échecs avec son petit singe. Le singe était adroit, bien dressé, bon joueur, mais peu courtisan : il ne jouait avec attention que sur un petit échiquier fait pour lui.

Avant d'aller plus loin, si l'on s'étonne de voir un singe jouer aux échecs, nous prions le lecteur de se rappeler l'automate qui, dans le courant de l'autre siècle, s'était fait un nom par ce genre de talent. Pour ceux à qui ce fait curieux ne serait pas présent, voici la description qu'on en trouve dans tous les récits :

L'automate connu sous le nom du *Joueur d'échecs*,

était assis près d'une table, ses pièces rangées suivant les règles du jeu. Aussitôt qu'il se présentait un joueur, la partie commençait. La statue, de grandeur naturelle, paraissait réfléchir attentivement et parcourir toutes les pièces; de sorte que l'amateur qui jouait avec elle avait tout le temps nécessaire pour méditer ses coups. Mais à peine avait-il remué une pièce, que l'automate, levant le bras gauche, plaçait la sienne. Lorsqu'il était dans le cas de prendre, il indiquait avec le doigt la pièce perdue par son adversaire; on l'ôtait, et alors il posait très-exactement. Quand le joueur manquait aux règles du jeu, la figure hochait la tête jusqu'à ce que la faute fût réparée. L'ordre rétabli, l'automate continuait d'agir par lui-même, sans aucun secours étranger (du moins on le disait); et l'on assure qu'il n'a jamais perdu, quoiqu'on l'ait mis aux prises avec les plus forts joueurs de tous les pays.

Cette machine admirable avait été exécutée par Kempfle, conseiller de la chambre impériale et royale de Presbourg.

Dans un automate, direz-vous peut-être, c'est encore le génie de l'homme. Mais est-ce que l'homme ne peut pas, avec de la patience, dresser certains animaux à une habileté mécanique? Est-ce qu'on n'a pas vu des chiens et des chevaux faire des choses surprenantes et montrer une dose d'intelligence qu'une machine ne peut jamais avoir? Nous irions loin, si nous voulions nous lancer dans les excursions à ce propos. Revenons au singe de l'Empereur.

Un jour qu'il jouait avec Sa Majesté, dans les

vieilles salles de la Cour du Prince à Gand, comme la partie était bien engagée, le singe, annonçant son triomphe par une cabriole, fit l'échec du berger.

Charles-Quint, que d'autres préoccupations affectaient sans doute, fut si piqué de ce coup que, dans sa colère, il se leva et jeta le petit échiquier à la tête du singe.

C'était, tout Empereur qu'il était, se montrer détestable joueur, surtout dans une telle circonstance.

Diogène vit un jour un Athénien qui battait sans pitié son cheval, parce qu'il venait de broncher. Le cheval, irrité par la douleur, se mit à ruer, et l'homme de frapper plus fort. Le philosophe cynique s'arrêta : — Voyons, dit-il, qui sera le plus raisonnable ! — C'était facile à prévoir : ce fut le cheval.

Il eût fallu que Diogène se fût trouvé ce jour-là à la Cour du Prince à Gand. Il eût répété sa fameuse parole : — Les hommes doivent être riches en raison, car ils en font peu de dépense.

Lorsque Charles-Quint eut repris du sang-froid, il invita le singe à se remettre à table pour jouer de nouveau. Le petit animal, dont la tête saignait, ne voulut pas d'abord rentrer en lice avec un aussi rude joueur que son maître; mais, comme le cheval de l'Athénien, le singe dut céder. Charles-Quint, dit-on, le prit sur un ton si haut, que le pauvre petit joueur obéit; et, n'étant pas devenu plus flatteur, il fit derechef (c'était sans doute dans sa règle) l'échec du berger.

Mais aussitôt qu'il eut poussé la pièce qui faisait

échec à l'Empereur, on le vit faire lestement le plongeon sous la table, pour éviter une colère dont il venait de sentir le poids.

Alors seulement Charles comprit à quel degré de petitesse la colère ravale l'homme. — Ce singe, dit-il, m'a donné une grande leçon.

Sa sœur, reine de Hongrie, ajouta : — C'est qu'il n'y a encore qu'une semaine qu'il est à la cour.

## XXV. — LE JEU DE PAUME DE CONDÉ.

On dit que les Lydiens inventèrent le jeu. Prévoyaient-ils tout le sang qu'il ferait répandre? OXENSTERN.

En l'année 1468, sous le commandement du sévère duc et roide justicier Mgr Charles de Bourgogne, comte de Flandre et de Hainaut, duc de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg et autres lieux, surnommé en son vivant le Hardi et le Terrible, et depuis sa mort le Téméraire, il advint une chose grave et d'austère morale pour les jeunes gentilshommes qui oublient leur devoir envers Dieu et le prochain et cèdent trop facilement la bride à l'élan de la colère et des mauvaises passions.

Le sire Jean de la Hamaide, gouverneur de Condé, seigneur d'Haudion et de Mainvault, l'un des chambellans du seigneur duc, avait un fils naturel qui se nommait Arnould, et que plus généralement on appelait, selon l'usage d'alors, le bâtard de la Hamaide. Quoique son père, depuis dix ans, fût marié avec

la très-noble dame Marie Louchier, Arnould était bien reçu au logis, publiquement avoué et très-chéri de son père, qui l'avait toujours bien équipé et lui entretenait des hommes d'armes sous son commandement.

Ce jeune gentilhomme, qui n'avait alors que vingt-quatre ou vingt-cinq ans, s'était déjà fort distingué. Il avait combattu vaillamment à la journée de Montlhéry, et il avait mérité les regards et les éloges du seigneur duc. On le distinguait ainsi parmi ceux de la cour à cause de sa vaillance, qu'il rehaussait par une grande beauté, une bonne mine et de belles manières. Mais on pouvait lui reprocher un caractère violent et furieux. Ce défaut, qui était évidemment celui du prince, obtenait, il est vrai, de l'indulgence, quoique Charles de Bourgogne exigeât autour de lui une douceur qu'il savait bien pour son compte ne pas avoir.

Le jeu de paume, en ce temps-là, était fort à la mode; le bâtard de la Haimaide aimait cet exercice, et, comme il y avait à Condé un très-beau jeu de paume qu'on avait fait pour lui, tous les jours, lorsqu'il n'était pas en guerre, il prenait plaisir à jouer là devant tout le monde, faisant admirer son adresse et sa gaieté.

Or, un jour qu'il jouait avec beaucoup de feu contre quelques jeunes chevaliers, ses amis, il se présenta un coup douteux. De vives querelles s'émurent; on finit, du consentement de toutes les parties, par choisir un arbitre. C'était un bon chanoine qui se trouvait présent. Ayant examiné le coup, il décida contre

Arnould de la Hamaide, lequel, froissé dans son orgueil, montra une si grande fureur, qu'il voulut tuer le chanoine. On le retint; mais il jura d'un ton si emporté qu'il aurait vengeance, que le chanoine effrayé s'alla cacher avec soin.

Arnould gardait sa colère; il quitta le jeu et parvint à s'échapper à la recherche du bonhomme qui avait eu le malheur de lui donner tort. Soupçonnant qu'il s'était réfugié dans un village voisin chez son frère qui y demeurait, le bâtard y courut; mais il ne trouva que le frère, qui ne se doutait de rien.

— Le chanoine! s'écria Arnould, je veux le chanoine, et si tu ne me le livres à l'instant, tu es mort.

Ses yeux étincelaient de colère, comme il parlait de la sorte.

— Mon beau seigneur, dit le campagnard commençant à trembler, mon frère le chanoine n'est point ici, et s'il vous a fait quelque offense, je vous prie de considérer que j'en suis innocent.

— Il est ici, manant, reprit l'orgueilleux bâtard, je suis assuré qu'il est ici et que tu me le caches. Il m'a outragé; il m'a donné tort quand j'avais droit. Je veux son sang.

— Mon bon seigneur, que Dieu vous soit en aide! reprenez vos esprits. Mon frère est un homme juste; s'il vous a donné tort quand vous aviez droit, c'est qu'il se sera trompé. Il réparera son erreur.

Le pauvre homme ne comprenait pas le fait dont il s'agissait; mais il voyait avec épouvante les sinistres indices d'une colère indomptable dans tous les traits du jeune gentilhomme, et il cherchait à la calmer.

— Tu avoues donc qu'il est ici, reprit le bâtard, l'écume à la bouche; et tu l'excuses! Je te dis qu'il me faut son sang. Je ne sortirai d'ici qu'après m'être vengé sur lui ou sur toi, qui es son frère et qui te fais son champion.

Ces paroles sortaient entrecoupées des lèvres en convulsion du bâtard; le frère du chanoine tomba à genoux, les mains jointes, priant et pleurant, protestant de son innocence, prenant Dieu à témoin que son frère n'était pas en sa maison, et demandant grâce.

Mais ses larmes et sa posture suppliante n'amollirent pas le cœur furibond d'Arnould; d'un coup de sa lourde épée, qu'il brandissait avec frénésie, il abattit les mains que le pauvre homme à genoux lui tendait, et d'un autre coup lui perçant le cœur, il le renversa mort.

Après ce forfait, il fureta la maison; et, n'ayant pas trouvé le chanoine, il essuya son épée, la remit au fourreau, sortit froidement, s'en revint à Condé, s'inquiétant peu de ce qu'il avait fait et comptant bien qu'à cause de son nom, de sa haute famille et de la faveur où il était auprès du seigneur duc, personne ne songerait même à cette affaire. Son père en effet était allié à toute la noblesse du Hainaut. On ne fit aucune démarche pour réparer l'offense faite à la famille du chanoine; on n'offrit aucune composition aux parents du mort, et l'assassin, qui n'avait pas craint un seul instant, s'en alla à Bruges, où le duc faisait de grands préparatifs pour recevoir madame Marguerite d'York, sœur du roi d'Angleterre, laquelle il allait épouser.

Mais Charles de Bourgogne commençait son règne, et il remarquait tant de licence dans sa noblesse qu'il ne demandait pas autre chose qu'une occasion de faire connaître sa justice ferme. La clameur publique fit parvenir à ses oreilles le crime du bâtard. Sur les dispositions qu'il montra, la famille du chanoine sachant qu'elle serait bien accueillie à demander justice, les parents du mort vinrent à Bruges, se jetèrent aux pieds du seigneur duc et lui exposèrent leur grief. Charles les releva, leur promit qu'ils auraient réparation et jura par saint Georges qu'il ne la différerait pas.

Une heure après, comme le bâtard de la Hamaide se promenait au milieu de la cour même du palais de Bruges avec quelques gentilshommes, il fut arrêté par ordre du Duc, conduit sous forte garde à la prison de la Poterne et recommandé étroitement.

Dès que les parents du bâtard apprirent ce qui venait de se passer, connaissant la rigueur du nouveau souverain, ils ne perdirent pas de temps. Les uns se rendirent auprès du chanoine pour entrer en composition avec lui, les autres demandèrent audience au Duc.

Charles de Bourgogne les reçut en plein conseil et devant tous les seigneurs de la cour. Il était vêtu de velours noir avec des fourrures fauves, coiffé d'une toque; son teint plus pâle que de coutume, ses sourcils noirs tellement froncés qu'ils se confondaient, lui donnaient un air formidable. Il avait la main droite sur son poignard, dont il faisait sortir et rentrer la lame, tout en semblant prêter attention. Les parents

du bâtard, s'étant jetés à genoux, supplièrent le Duc d'adoucir sa justice en faveur du jeune homme, rappelant tous les services qu'en maints dangers pressants il avait rendus, à la guerre, au Duc, son souverain. Le Duc les écoutait, serrant entre ses dents l'ongle de son pouce, comme il faisait quand il méditait une résolution. Lorsqu'ils eurent fini, il prit la parole, tout en tordant et relevant ses moustaches. C'était signe que ce qu'il allait dire serait mesuré.

— Sire de la Hamaide, dit-il, et vous autres ses parents, je sais tous les services que vous m'avez rendus. Mais ce n'est pas ici le cas de vous en récompenser; car la chose qui est en question n'est pas en mon pouvoir. Si vous demandez grâce, il y a ici des membres de la famille offensée qui réclament justice, et c'est mon devoir de la rendre. Si vous eussiez contenté à point la partie plaignante et empêché que sa clameur ne vînt jusqu'à moi, vous eussiez peut-être obtenu ce que maintenant je ne puis vous accorder; car je ne puis vous donner le sang de leur frère qui crie vers moi. Contentez donc avant tout la partie. Mais pourtant il est fâcheux que l'offense soit en mon su, parce que je dois faire conscience de la négliger.

Les parents du bâtard ne purent obtenir que cette réponse vague. Ils se retirèrent avec inquiétude, car des conseillers du prince leur disaient secrètement qu'ils avaient entendu Charles de Bourgogne jurer tout bas par saint Georges que le bâtard en mourrait long ou court, c'est-à-dire par la corde ou par l'épée. Néanmoins, ils pensèrent que le Duc y regar-

derait à deux fois pour faire affront à la chevalerie du Hainaut, tout entière intéressée dans cette affaire; et pour ne rien négliger, ils se hâtèrent d'apaiser la famille du mort, qu'ils satisfirent complètement par argent et par honnêtes réparations. Le chanoine, à la tête des siens, alla même dire au Duc qu'ils étaient satisfaits, et qu'ils le suppliaient de faire grâce à l'offenseur.

Le Duc répondit quelques mots obscurs, qui pouvaient signifier que tout n'était pas fait, et les parents du détenu restèrent dans l'incertitude.

Quant au bâtard, il ne s'imaginait pas le moins du monde qu'il mourrait, et il charmait les ennuis de sa prison en faisant bonne chère.

Cependant, tous les préparatifs étaient faits pour la réception de Marguerite d'York, qui devait d'un moment à l'autre arriver à l'Écluse. Bruges était remplie de seigneurs et de gentilshommes venus de toutes les provinces et du pays de Bourgogne; les ambassadeurs de toutes les puissances chrétiennes y affluaient; une foule de riches marchands et de curieux étaient arrivés pour les fêtes du mariage, qui promettaient beaucoup de pompe. Le Duc choisit cet instant et ces circonstances pour faire éclater plus vivement sa justice.

Le vendredi 23 juin de ladite année 1468, avant de partir pour l'Écluse, où il allait recevoir la princesse d'Angleterre, il fit venir l'écoutète de Bruges; c'était le premier magistrat de justice de la ville. Il le tira en particulier et lui dit :

— Vous irez prendre ce soir le bâtard de Condé;

vous le conduirez dans la prison de la ville, et demain matin, à onze heures, vous le ferez exécuter hors de Bruges, au lieu accoutumé, avec les formes ordinaires. Je le veux.

— Monseigneur, dit l'écoutète, mon devoir est d'obéir à votre commandement, et je le ferai. Mais il est dur qu'un si beau jeune homme, de si haut lieu, n'ait pu obtenir votre miséricorde.

— Vous avez entendu, répliqua froidement le Duc; faites ce que j'ai dit, et ne vous occupez pas du reste.

Là-dessus Charles de Bourgogne renvoya l'écoutète et partit pour l'Écluse.

A minuit, le magistrat vint chercher le bâtard, qui était couché et qui ne s'attendait guère à une mort si prochaine. On le conduisit à la prison des criminels, et on lui dit qu'il ne devait plus penser qu'à son âme; il se mit à se lamenter en grande douleur. On lui envoya deux confesseurs, et l'écoutète, qui s'intéressait à lui, avertit secrètement sa famille, afin qu'elle tentât encore les moyens de le sauver.

Dès le matin du samedi, le chevalier Jacques de Herchies vint à l'Écluse implorer l'intercession de la duchesse mère; il obtint son appui. Mais le Duc, comme s'il eût prévu ce que l'on ferait, s'était allé promener en mer. Herchies courut après lui et ne put le joindre qu'à deux heures.

L'écoutète, favorable jusqu'au bout au condamné, avait fait différer jusqu'alors l'exécution, malgré les ordres formels du souverain. Mais à deux heures,

ne voyant revenir aucun ordre, il abandonna le patient, qu'on avait bien confessé et préparé à la mort.

On l'attacha sur une charrette avec des cordes ; il était vêtu, dit Chastelain, aussi richement que s'il fût allé à la noce. Une multitude immense le suivait, lui donnant de grandes marques de compassion, et plusieurs jeunes filles le demandaient tout haut en mariage pour le sauver. Mais cette grâce ne pouvait leur être accordée.

Quand il fut arrivé hors de la ville, au lieu de l'exécution, on le fit descendre de la charrette. Il ôta son riche pourpoint de soie, fit ses adieux à tout le monde et monta sur l'échafaud, touché enfin et disant qu'il espérait que cette mort honteuse à la fleur de son âge lui obtiendrait de Dieu miséricorde. On lui banda les yeux, il se mit à genoux, et le maître des hautes œuvres d'un seul coup lui trancha la tête ; après quoi le corps fut exposé sur une roue, comme celui d'un assassin. Le Duc l'avait ordonné ainsi.

Pendant ce temps-là, le sire de la Hamaide, pénétré d'une profonde affliction, faisait arracher ses armoiries, qui étaient à la porte de son hôtel, et, ne voulant pas rester plus longtemps dans une ville où il se croyait déshonoré, il partait à cheval, emportant ses joyaux.

Mais, à la même heure aussi, le Duc, cédant à la prière de sa mère, accordait la grâce du bâtard de la Hamaide, sachant bien au reste qu'il était trop tard, mais voulant donner à la famille une consolation, en

lui permettant d'enterrer le corps mort en lieu saint. Les restes d'Arnould de la Hamaide furent donc détachés de la roue et inhumés solennellement dans la chapelle des Ménétriers à Bruges. — Et le grand acte de justice que le duc Charles avait fait protégéa longuement, par la terreur salutaire qu'il inspira, les gens de petite condition contre ceux de haut lieu.

## XXVI. — MARTIN SCHENCK.

Les hommes se retrouvent; il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

*Proverbe corse.*

Martin Schenck, chef d'aventuriers gueux, dont la rapacité égalait le féroce courage, était un gentilhomme limbourgeois qui avait renié le Catholicisme pour se dévouer à la fortune de Maurice de Nassau.

Les catholiques occupaient encore Nimègue, en 1589, lorsque Maurice chargea Martin Schenck de tenter un coup de main sur cette place forte. Martin avait surpris Bonn, enlevé divers autres forts et accompli les plus audacieux faits d'armes. La ruse et la hardiesse qui caractérisaient ce chef de partisans se déployèrent dans cette circonstance avec une énergie qui dans une autre cause eût mérité peut-être un meilleur sort (1).

Le jour où l'attaqué de Nimègue devait avoir lieu on vit flotter à la rivière et se diriger vers la ville,

(1) Nous suivons dans cette narration un récit coloré, extrait de diverses chroniques et publié dans un recueil anglais intitulé *l'Étoile du Nord*, traduction de la *Revue britannique*.

dont les clochers dessinaient leurs aiguilles à travers le brouillard et la demi-obscurité du matin, une foule de bateaux que recouvraient des toiles en forme de tentes. Personne ne s'étonnait de ce spectacle : c'était jour de foire à Nimègue, et l'on devait croire que ces barques portaient des vivres et des bestiaux, comme les paysans en amenaient au marché. Cependant, il y avait dans cette suite d'embarcations une régularité qui pouvait surprendre. C'était comme une espèce de flotte, dont la symétrie et l'ordonnance contrastaient avec la confusion et le désordre des nacelles, des chaloupes, des bateaux plats qui la suivaient et que conduisaient des gens de la campagne, assis sur leurs paniers, escortés de leurs enfants. Ces *boren* (paysans) passaient à côté de la flotte sans y faire attention; ils ne se doutaient pas qu'elle portait dans son sein, comme le cheval de Troie, le meurtre, le carnage, toutes les horreurs de la guerre.

Schenck, le partisan, avait chargé ses barques de gueux déterminés; la flotte descend rapidement dans le faubourg Saint-Antoine et s'arrête à un endroit où la plage s'abaisse. Là toutes les voiles qui formaient des tentes se soulèvent à un signal; une forêt de lances et d'épées, un rempart de cuirasses, étincellent au soleil. Un cri de triomphe retentit. Schenck, l'épée à la main et le bouclier au bras, saute sur le rivage, et, en moins d'une minute, trois cents guerriers marchent sur ses pas. Le nom formidable de Schenck se répand et sème l'épouvante. On ne voyait dans les rues tortueuses du faubourg que des pauvres gens effrayés, des femmes, des enfants qui fuyaient en

poussant des cris. Les sentinelles, qui gardaient le rivage et qui ne se défiaient pas, prises au dépourvu, tombèrent victimes de leur négligence.

Personne ne comprenait rien à ce qui se passait. Si le terrible Schenck eût attaqué la ville pendant la nuit, il eût trouvé tout le monde à son poste; mais venir en plein jour, à la face du soleil, avec une poignée d'hommes, assaillir une garnison et surprendre une ville fortifiée, c'était un si haut excès de témérité, qu'on n'eût pas osé le prévoir. Aussi peu s'en fallut-il que le succès ne couronnât tant d'audace!

Depuis longtemps Schenck avait médité ce projet. C'était à la prise de Nimègue qu'il rêvait dans les intervalles de repos que lui laissait une vie de troubles et de combats, soit que, renfermé dans quelque forteresse, il bravât les efforts de l'Archiduc, soit que, galopant à travers les plaines, il mît en défaut la poursuite des Espagnols, soit qu'il portât le ravage au sein des territoires catholiques. Il avait promis cette conquête à Maurice; il était décidé à l'accomplir ou à y perdre la vie.

Schenck! Schenck! Schenk! Ce mot de terreur, répété par les échos des tours et des murailles, courait autour de la ville, de bastion en bastion. Les soldats placés aux avant-postes, frappés d'effroi, jetèrent leurs armes à l'approche de la troupe de Schenck, et se réfugièrent dans la cité. Là, soldats et citoyens se mêlèrent et s'entre-choquèrent sans prendre aucun parti; ce fut une confusion inouïe. On savait quel était Schenck : l'orgueil, l'avidité, la soif de la vengeance dévoraient son cœur; Nimègue

n'allait plus être qu'un monceau de ruines. Déjà il touchait du pied le pont-levis; il allait entrer dans la cité, suivi de ses bandits, quand un obstacle l'arrêta.

Un bourgeois, qui avait endossé une cuirasse et dont la tête, dépouillée d'oreilles, offrait un spectacle que l'on ne contemplait pas sans quelque horreur, se trouvait près de la porte, dans l'intérieur de la ville, lorsque Schenck commençait à traverser le pont-levis. On lisait sur la figure du bourgeois je ne sais quel profond sentiment de fureur; sa taille de géant, sa longue barbe, la mutilation de sa tête, l'amertume de son sourire, lui donnaient un aspect formidable. Il s'élança vers la chaîne qui servait à mouvoir le pont, s'y accrocha, s'y suspendit, et par la pesanteur de son corps força le pont à rouler sur ses gonds de fer et à se relever en criant. Schenck, rejeté violemment sur ses soldats, alla tomber à quelque distance. Autrefois, il avait abattu de son sabre les deux oreilles de Louis Drankaert, et ce dernier avait reconnu son bourreau.

Les malédictions volaient dans l'air; les soldats de Schenck frappaient en vain de leurs balles de pistolet l'obstacle qui s'élevait devant eux; un large fossé les séparait de la ville.

Déjà le bourgeois avait assuré les chaînes du pont-levis; déjà il avait fait retentir la cloche d'alarme, et il poussait des éclats de rire en entendant les hurlements de rage des assaillants, dont l'espérance était déçue. Bientôt il voit à ses pieds une mèche fumante que le soldat placé près de la porte avait jetée avant de fuir; il la saisit, l'approche de la lumière du canon

le plus voisin et vomit sur la troupe de Schenck une grêle de mitraille.

Ainsi, pour faire avorter l'entreprise la mieux conçue et la plus téméraire, il a suffi d'un seul homme. Drankaert, courant d'une pièce à l'autre et pointant lui-même les canons qu'il allait faire partir, écrasa les soldats de Schenck, qui s'épuisaient en efforts pour escalader la muraille et combler le fossé; ils avaient perdu beaucoup de monde; leurs morts et leurs blessés jonchaient la terre. Les citoyens et la garnison, rassurés enfin, se réunirent, accoururent, organisèrent une sortie, et après deux heures d'efforts tout espoir fut perdu pour Schenck.

Alors les assaillants, pris en flanc et obligés de se réfugier dans quelques maisons du faubourg, les transformèrent en citadelles, où ils se défendirent avec rage. Les cloches sonnaient; les cris des femmes se mêlaient au bruit de l'artillerie, au froissement des armures, au cliquetis des épées. Les prêtres parcouraient la ville, excitant le peuple à repousser les gueux, qui apportaient le pillage et la mort.

Le tumulte croissait à chaque seconde. On mit le feu aux maisons où les assiégeants s'obstinaient à rester. Il fallut bien alors battre en retraite, et Schenck, que rien n'effrayait, que rien ne domptait, donna le signal. Le peu de soldats qui lui restaient regagnèrent lentement le fleuve, qui seul pouvait les sauver. Assaillis de tous côtés, combattant sans relâche, accablés par le nombre, ils ne cédèrent pas un pouce de terrain sans l'arroser du sang de leurs ennemis. Du haut des maisons et des fenêtres ouvertes,

les femmes précipitaient sur eux les meubles de ménage.

Une cinquantaine d'hommes, débris de ces trois cents bandits, arrivèrent jusqu'au bord de l'eau; les premiers se jetèrent dans leurs barques et firent voler la rame avec cette violence d'énergie qu'inspire le besoin de la conservation personnelle, avec cette puissance d'égoïsme que donne l'aspect de la mort. Louis Drankaert, armé d'une hache et couvert de sang, les poursuivait avec ardeur. Il s'était attaché aux pas de Schenck sans pouvoir le blesser : cet homme, si funeste aux catholiques, semblait de bronze. Les balles sifflaient autour de lui, les épées frappaient sa cuirasse; rien ne l'atteignait. Le premier il avait mis pied à terre, il fut le dernier à se rembarquer. Déjà il touchait le rivage et allait s'élancer dans la nacelle, toujours suivi par Drankaert, seul auteur de la défaite éprouvée par les aventuriers. Le bourgeois aux oreilles coupées accablait Schenck des coups de sa hache; — mais la hache émoussée ne pouvait pénétrer jusqu'à la chair, et l'aventurier, contemplant son ennemi d'un air de mépris, le perçait des coups de sa dague et faisait couler des flots de son sang.

Schenck tente un dernier effort; il se précipite dans la barque, en ordonnant aux rameurs de partir. Mais le sauveur de Nimègue, l'adversaire de Schenck, s'étant élancé en même temps, les mains tendues vers le brigand, ses bras nerveux avaient enlacé Schenck; et cette étreinte est sûre, fatale, prompte comme celle de la mort.

La nacelle, ébranlée par ce mouvement, chavire;

tous les hommes qu'elle porte, submergés, s'enfoncent à jamais dans les eaux profondes du fleuve. Drankaert, dégouttant de sang, et Schenck, entraîné par lui, chancellent, tombent, plongent, surnagent, toujours unis dans cet embrassement qui les voue au trépas, toujours combattant au milieu des flots qui vont les engloutir. On voyait la hache du bourgeois et la dague du chef se débattre encore et continuer la lutte dans cette agonie des deux adversaires : c'était un spectacle épouvantable.

Schenck était mort, et Drankaert, expirant, n'abandonnait pas le cadavre.

— Voilà ma dette payée, murmura-t-il. Reconnais Louis Drankaert et ses deux oreilles tranchées près de Maëstricht ! Schenck me reconnais-tu ?

Sa voix s'affaiblit, ses muscles se détendirent ; son dernier souffle fit bouillonner l'eau qui l'engouffrait. Il ne quitta pas sa victime, et dans cette étreinte les deux ennemis descendirent ensemble.

Strada, qui rapporte, avec quelques différences dans les détails, la tentative sur Nimègue, fait dans son livre vingtième ce portrait de Schenck :

« Il était courageux et hardi ; il aimait sur toutes choses les combats ; il défiait, pour ainsi dire, la fortune, parmi les dangers et les précipices, et l'on eût dit que ses vices mêmes lui étaient utiles et avantageux ; presque toujours ses témérités lui ont complètement réussi. Jamais il ne maniait mieux les armes que quand il avait bu et que le vin l'avait rendu furieux. Encore bien que l'ivresse fasse ordinairement découvrir les secrets, on eût dit qu'il était

accoutumé à s'en servir pour les cacher. Il ajoutait quelquefois tant de furie à cette humeur mélancolique, qui l'empêcha, dit-on, de rire durant tout le temps de sa vie, qu'il traitait ses soldats et les tuait comme des esclaves. Néanmoins, il est rarement arrivé qu'un autre capitaine de bandits ait été plus chéri des siens, parce qu'il les entretenait toujours par l'espérance du butin, et qu'en effet il les en comblait libéralement. Il était dur au travail, et si constant lorsqu'il était contraint par la nécessité ou excité par l'espérance, qu'il passait les jours et les nuits à cheval; il y prenait son sommeil, et l'on eût dit qu'il n'avait pas d'autre logement que le selle de sa monture.... »

## XXVII. — LA DERNIÈRE COLÈRE DE ZÉNON.

L'être qui inspire de l'effroi n'est pas  
en sûreté. FRÉRON.

L'Isaurie est, dans l'Orient, près du mont Taurus, un petit pays qui n'est guère plus connu chez nous que ne le sont chez les Persans le Ponthieu en Picardie, le Perthois en Champagne, l'Aunis en Saintonge. Ce petit pays de montagnes a produit toujours des hommes au sang chaud, amis de la guerre, et cette disposition a élevé au trône de l'empire, dans sa décadence, plus d'un Isaurien.

Léon I<sup>er</sup>, de simple soldat devenu empereur d'Orient, dans la seconde moitié du cinquième siècle, avait épousé Vérina, femme intrépide dans son ambi-

tion, qu'il contint tant qu'il vécut, et de laquelle il n'eut qu'une fille, nommée Ariane. Il la donna en mariage à un autre soldat de fortune, vaillant Isaurien que son courage et son habileté avaient élevé aux premiers postes militaires. L'empire d'Orient, continuellement attaqué par les Goths, avait besoin alors de grands capitaines. Celui-là se nommait Trascallissésus. Le mariage eut lieu en 469. En 474, Léon I<sup>er</sup> mourut avec la réputation d'un prince zélé pour la foi et réglé dans ses mœurs. Ariane avait eu de Trascallissésus un fils, nommé Léon, comme son aïeul. Quoiqu'il n'eût que quatre ans à la mort de Léon I<sup>er</sup>, Vérina le fit proclamer empereur, sous le nom de Léon II. Elle espérait gouverner en son nom avec l'appui de son gendre. Mais Trascallissésus s'était bercé du même espoir; il s'arrangea donc de manière que son fils mourut, au bout de dix mois, si subitement qu'on le jugea empoisonné. Sur-le-champ l'Isaurien se fit reconnaître empereur lui-même, et sentant l'embarras de son nom, il prit celui de Zénon, que l'on accompagne toujours de l'épithète qui indique sa patrie.

Vérina, ne devinant pas ses projets, se rallia à lui. Mais bientôt elle ne trouva en son gendre qu'un tyran qui, secouant le masque, se livrait aux débauches et aux excès et ne la respectait plus. Elle travailla donc à le renverser pour mettre à sa place un certain patrice qu'elle aimait. Basiliscus, frère de Vérina, dévoila ce projet, fit tuer ce patrice, chassa Zénon, mais pour son compte, et se mit à sa place. C'était en 475. Zénon, poursuivi et voyant que le sénat, toujours prêt à tout, reconnaissait unanime-

ment Basiliscus, s'enfuit dans les montagnes de l'Isaurie. Mais Basiliscus ne tarda pas à se rendre odieux ; il ne régna qu'un an. Alors les mécontents, qu'il avait faits en grand nombre, se révoltèrent ; ils se rendirent maîtres des armées, de la capitale et de la personne même de Basiliscus. Aussitôt ils rappelèrent Zénon, qui se hâta d'arriver et qui, remonté sur le trône, fit enfermer Basiliscus avec sa femme et ses enfants dans une citerne sèche, où il les laissa mourir de faim.

Dès lors, plus maître qu'auparavant, il se livra plus que jamais aux débauches qu'on appelle des plaisirs, augmenta les impôts pour subvenir à ses dépenses, imagina la vénalité des charges, persécuta les chrétiens et se moqua de Vérina, sa belle-mère, qui lui suscitait partout des ennemis et qui créait des empereurs en Syrie et en Égypte.

Tous ces préambules, qui font voir ce qu'était l'empire d'Orient dans sa décadence, sont utiles pour l'intelligence du fait qui est notre but. Il est toujours bon de connaître, avec leur entourage et leurs antécédents, les personnages qu'on voit en scène.

Or Zénon l'Isaurien, rétabli en 477, ne mourut qu'en 491. Pendant ce règne trop long, qu'il passa dans les désordres et surtout dans les excès de la table, les historiens remarquent soigneusement qu'Ariane, sa femme, qui méritait un meilleur sort, fut toujours fidèle à ses devoirs et suivit son mari dans tous ses revers. Cependant, la vie coupable qu'il menait avait rendu de jour en jour plus redoutables ses emportements et ses accès de colère furieuse. Presque toujours, après qu'il était, comme on dit, sorti de lui-

même dans un de ces transports de frénésie écumante qui épouvantaient chaque jour son entourage, il se calmait en tombant en syncope et restait quelques heures évanoui.

Or, un beau jour de l'an 494, il s'irrita à tel point qu'il semblait que toutes ses fibres dussent se rompre.

Après cette crise, qui fit fuir toute la cour, il tomba en syncope. Ariane, sa femme, avait jusque-là supporté de telles scènes. Sans doute que le courage lui faillit ou qu'elle était lasse de sa vie misérable. En voyant Zénon évanoui, elle s'écria qu'il était mort et le fit porter aussitôt dans un tombeau, fermé d'une lourde pierre. Le misérable s'éveilla et poussa des hurlements effroyables; mais personne n'osa se hasarder à l'aller secourir, et après deux jours de cris et de tortures, il mourut dévoré par sa propre rage.

Ariane avait-elle voulu venger son oncle Basiliscus, qu'il avait fait mourir ainsi?... Vérina était morte en 484, exilée dans l'Isaurie. Un huissier du palais, Anastase, succéda à Zénon et devint le second époux d'Ariane.

## XXVIII. — LARUELLE ET WARFUSÉE.

Ah ! c'est pour conspirer que vous êtes à table !  
GARNIER.

Il y avait vingt-quatre ans que Ferdinand de Bavière était prince-évêque de Liège. Ce prélat, oncle de l'empereur, duc des deux Bavières, comte palatin du Rhin, archevêque de Cologne, abbé de

Stavelot, évêque de Paderborn et de Munster, était trop grand prince et trop puissant peut-être. On a écrit qu'il regardait l'évêché de Liège « comme un de ces bénéfices dont on perçoit de loin les revenus » (1). C'est exagéré. Mais, depuis vingt-quatre ans, Liège, qui n'avait pas vu six mois son évêque, était agitée de troubles continuels. Plusieurs partis s'étaient formés dans ce petit État, que pourtant la plupart de ses voisins laissaient neutre. Les uns voulaient toujours le placer sous le patronage de la France; les autres cherchaient à le mettre sous la suzeraineté de l'Espagne; d'autres enfin s'efforçaient de le maintenir sous la dépendance de l'Empereur.

Ces factions se réunissaient néanmoins sous deux seules bannières. Les partisans de l'Empereur et du prince-évêque s'appelaient les chiroux, du nom d'un oiseau de passage, à cause de leur frivolité; les autres, partisans du peuple, étaient nommés grignoux ou grognards. On vous le dira encore, à propos de Matthieu Laensberg, dont c'était l'époque. Le chef de la faction populaire, chéri de tous les métiers, était Sébastien Laruelle, l'un des deux bourgmestres, pour la seconde fois élu. Le parti ennemi le redoutait et l'exécrait; on disait même, et c'était une de ces faussetés que les fureurs politiques ne se refusent pas, que le prince avait mis sa tête à prix.

Le 14 avril 1637, Laruelle reçut du comte de Warfusée une invitation amicale à un très-grand dîner d'apparat. Cette démarche le surprit. Puis il pensa que sans doute on voulait préparer la paix.

(1) *Histoire ecclésiastique et politique de l'État de Liège.*

entre les partis, et il résolut d'accepter, car ses intentions, à ce qu'on assure, étaient bonnes. Il était lui-même si las des agitations, qu'il voulait, dit-on, se montrer disposé à tout ce qui ne compromettrait pas les droits et les libertés de la ville de Liège. Le banquet devait avoir lieu le 16.

René de Renesse, comte de Warfusée, était originaire de la Hollande. On contaît qu'ayant trahi le roi d'Espagne, qu'il servait dans les Pays-Bas, et flétri par des sentences infamantes, qu'on ne spécifiait pas bien, il avait dû s'enfuir. Il s'était réfugié dans le pays de Liège, où il possédait des terres. On l'accusait encore de s'être vendu à l'Empereur, pour récupérer les dignités dont la maison d'Autriche l'avait décoré (1). Il était devenu, par les recommandations de Ferdinand de Bavière, de qui il sut gagner la confiance, le chef des chiroux, comme Laruelle était le chef des grignoux.

Tout en s'habillant, le 16 avril, pour aller au grand dîner, le bourgmestre Laruelle remarqua l'air chagrin de son domestique, le fidèle Jaspar.

— Aurais-tu donc quelque peine, mon brave garçon ? lui dit-il.

— Aucune pour moi, messire, dit Jaspar. Mais...

— Eh bien, tu n'achèves pas ?

— Je suis inquiet pour vous.

— Inquiet ! et de quoi donc ?

— De vous voir aller chez le Warfusée. Vous êtes l'homme de la liberté ; — il est l'homme de la tyrannie ; et c'est un traître. Je ne me fierais pas aux traîtres.

(1) M. Dewez, *Histoire du pays de Liège*.

— Bah! Warfusée a besoin de moi. Si j'avais peur, je ne serais pas l'élève de Guillaume Beekmann (1).

— C'était un digne bourgmestre; il a pourtant tremblé quelquefois. Ce Warfusée songe peut-être à vous livrer aux Français; et ceux-là, comme dit le papier (2), sont des démons, de vrais mamelouks, des tigres, des lestrigons, des cannibales, qui veulent nous fouler aux pieds.

— Ne répète donc pas toutes ces bêtises-là, Jasper, répondit le bourgmestre en éclatant de rire. Les Français au contraire sont nos vieux et bons alliés. Louis XIII est de tous les souverains celui qui veut le plus sûrement notre neutralité indépendante. Ensuite Warfusée déteste les Français. N'est-il pas de la Hollande?

— Pourquoi, en ce cas, reçoit-il chez lui l'abbé de Mouzon, l'envoyé de la France?

— Politique, diplomatie, nécessité, besoin d'espionner tout le monde.

— Je n'ai pas foi aux chiroux, messire. C'est d'ailleurs une drogue que votre Warfusée. S'il ne vous vend pas aux Français, il vous livrera, pieds et poings liés, aux Espagnols. Qui a trahi trahira.

— Tu n'es pas dans tes bonnes lunes, mon enfant. Warfusée est proscrit par le roi d'Espagne. Tout ce que je puis t'accorder, c'est que tu viendras avec moi. S'il y a péril, nous le partagerons.

(1) Voyez, dans les *Légendes du Calendrier*, Matthieu Laensberg.

(2) Écrit du temps, intitulé *Relation de la prise de Tirlemont par l'armée française*.

— A la bonne heure, répliqua d'un visage plus serein le fidèle domestique.

Et il suivit son maître.

En se rendant à l'hôtel du comte de Warfusée, Laruelle, qui s'était moqué de Jaspar, fit à son tour des réflexions assez tristes, et il ressentit aussi, comme malgré lui, des pressentiments. Il pensa à l'antipathie qui jusque-là avait régné entre Warfusée et lui, au caractère sombre du personnage; il se rappela un attentat auquel il avait échappé, et qui lui prouvait qu'on pouvait bien en vouloir sérieusement à ses jours. Il se ressouvint, avec un peu de frémissement, du 3 novembre dernier. S'en revenant d'un festin, ce jour-là, à sept heures du soir, avec sa femme, à qui il donnait le bras, un homme à cheval lui avait tiré un coup de pistolet et s'était enfui sans qu'on eût pu le découvrir. La balle ne l'avait pas atteint; mais elle avait blessé sa femme, qui en était encore malade (1).

Cependant, par un sentiment de confiance ou de vanité naturelle, le bourgmestre, s'étant raillé des craintes de son valet, ne voulut pas paraître les partager. Il se fit des raisonnements. Il entra chez Warfusée, et l'accueil qu'il reçut acheva de le rassurer complètement. Il oublia ces vieux adages : que la défiance est la mère de la sûreté, et que, chez un ennemi, bonne mine cache souvent mauvaise intention.

On allait se mettre à table, quand Laruelle arriva.

Il trouva, à côté du comte de Warfusée, l'abbé de

(1) *Le Martyre de la neutralité innocente des Liégeois.*

Mouzon, agent de Louis XIII, qui s'entretenait avec la comtesse et ses filles. Le baron de Saizan, sa femme et son fils, un ecclésiastique, autre personnage inconnu, en qui Jaspar crut voir Zorne, le secrétaire de Ferdinand de Bavière, composaient toute la réunion. Laruelle fut étonné d'abord de ne pas trouver là de compatriotes. Il ne se mit pas moins à table de bonne grâce; de légères conversations s'engagèrent, et pendant tout le premier service le repas fut fort gai.

Un observateur eût distingué pourtant dans Warfusée une grande préoccupation. Mais les hommes pour l'ordinaire observent peu.

Lorsqu'on apporta les viandes rôties, la figure du maître de la maison devint évidemment plus sombre. Jaspar, placé derrière son maître, y faisait seul attention. Il semblait que le Comte attendît quelque chose qui tardait trop à son impatience.

La salle du festin était au rez-de-chaussée, éclairée par des fenêtres grillées de barreaux de fer. On entendit enfin du bruit dans la cour. Jaspar, inquiet, voulut aller voir.

— Servez-nous du vin du Rhin, Jaspar, dit Warfusée, qui le guettait. Nous allons boire, messires, à la santé du roi de France!

L'abbé de Mouzon et le baron de Saizan se hâtèrent de relever ce toast.

— A sa santé, de bon cœur! répliqua Laruelle, s'il est toujours notre allié.

Il éleva son verre.

En ce moment, la porte s'ouvrit; trente soldats

espagnols, qu'on avait tirés des garnisons d'Argenteau et de Dalhem, et qu'on avait introduits secrètement dans la ville, parurent dans la salle, la carabine à la main et le sabre au côté. Ils entourèrent la table aussitôt, pendant que leur arrière-garde, dans la cour, appuyait aux grilles de fer des croisées une ligne de mousquets braqués sur les convives. Tout le monde se leva avec effroi; les femmes, comme si la prévoyance leur était donnée, se mirent à pousser de ces cris qui semblent annoncer une tragédie. Jaspas bondit vers la porte pour aller chercher du secours.

— Qu'on m'empoigne ce gaillard-là (1)! dit, en le désignant, le comte de Warfusée. N'é vous troublez pas, mesdames, poursuivit-il, nous avons à porter une autre santé; je veux qu'elle soit solennelle. Ces hommes-là (il montrait les soldats) sont mes témoins, et le sergent du bourgmestre allait sans doute en chercher d'autres qui sont inutiles ici. Eh bien, Laruelle, dit-il encore, homme du peuple, vous tremblez! vous n'avez pas vidé votre verre. Messires, nous avons bu à la santé du roi de France. Maintenant, nous allons porter la santé de l'Empereur!....

Warfusée prononça ce mot d'un ton si étrange, qu'on pouvait reconnaître là une énigme dont le sens était un crime.

— La santé de l'Empereur! reprit-il, et celle du prince-évêque!... Mais pour ce toast ce n'est pas du vin, c'est du sang qu'il nous faut!

A cette parole, la bouche de Warfusée se con-

(1) Almanach de Matthieu Laensberg de 1639.

tracta. Son visage devint hideux et farouche. On avait lié Jaspar, et on l'entraînait dans une salle voisine.

— Que voulez-vous faire ? dit enfin l'abbé de Mouzon troublé.

Le baron de Saizan essaya en même temps d'adresser aussi des représentations. Pour se délivrer d'eux, le Comte les fit emmener dans des salles où on les retint prisonniers, sans respect pour le caractère de l'abbé diplomate, qui ne fut pas vengé. Les femmes s'étaient évanouies. Alors Warfusée fit un signe, en montrant Laruelle, et s'écriant : — Des cordes ! quoi ! vous n'avez pas de cordes ?

— C'est à moi, dit enfin Laruelle, que vous voulez faire insulte ? et c'était là votre banquet ! Est-ce pour les services que j'ai rendus à ma patrie que vous allez me faire violence ?

— Justement, répliqua le Comte, et ces services, vous allez en recevoir le prix.

Comme il n'ajoutait rien de plus, les sbires espagnols, qui le voyaient furieux, prirent Laruelle, lui lièrent les mains derrière le dos avec une jarretière et l'emmenèrent dans une chambre basse, où trois soldats restèrent pour le garder. Aussitôt qu'ils furent seuls avec lui, l'un d'eux lui dit :

— Monsieur, songez à votre conscience, car vous allez mourir.

— Mourir ! s'écria le bourgmestre, mourir ! Jaspar avait donc bien pressenti. Est-ce vous qui serez les bourreaux, vous qui êtes des soldats ? [Quel mal vous ai-je donc fait ?

Les trois soldats gardèrent le silence. On heurtait à la porte; c'était Antoine Éverard, religieux dominicain, que Warfusée avait fait venir pour confesser un mourant. — Dès que le bon moine eut vu qu'il s'agissait d'un meurtre horrible, il sortit de la chambre, hors de lui-même, courut dans la salle du banquet, où les dames avaient repris connaissance et fondaient en larmes.

— Empêchez l'homicide ! leur cria-t-il d'une voix altérée.

La baronne de Saizan voulut fuir alors; on lui présenta de toutes parts la bouche des carabines; on la repoussa avec violence, pendant que, s'étant jeté aux genoux du Comte, le religieux le suppliait :

— S'il vous faut du sang, disait-il, faites-moi mourir à la place du bourgmestre. Le peuple l'aime, et je serai plus heureux de mourir que de supporter la vue de son supplice. Je n'ai pas le pouvoir de prêter mon ministère à un meurtre.

Warfusée, inexorable, releva le moine avec colère, le reconduisit à la chambre où Laruelle était enfermé, l'y poussa, et ne dit que ces mots :

— La santé de l'Empereur et du prince-évêque, c'est le sang du séducteur du peuple ! Il vous reste un quart d'heure. Je ne vous ai fait venir, moine, que pour sauver l'âme du bourgmestre. Si vous refusez de l'entendre, il mourra sans confession, et vous en serez responsable.

Le religieux pleura amèrement.

— C'en est fait, dit-il, ce sera le martyr.

Le bourgmestre se confessa donc en silence. Per-

sonne n'avait pu sortir pour avertir le peuple. Toutes les portes étaient solidement fermées; tout le monde de la maison était gardé, excepté un seul homme qui avait trouvé moyen de s'échapper; c'était le domestique de l'abbé de Mouzon. Ayant gagné le grenier, il était monté sur le toit. Mais, en apercevant au-dessous de lui la cour remplie de soldats, il n'osait pousser un cri, de peur d'être découvert en un lieu d'où un coup de carabine l'eût fait descendre. Appuyé contre une cheminée, il se contentait de faire des signes aux passants, qui pendant un quart d'heure ne le remarquèrent pas. Enfin un bourgeois le vit et lui demanda ce qu'il voulait. Le pauvre homme se mit à jouer une effroyable pantomime pour exprimer que l'on commettait dans la maison un grand meurtre. D'autres bourgeois s'arrêtèrent bientôt auprès du premier; le domestique continuait ses signes de détresse. Quelques passants, écoutant à la porte, entendirent des voix espagnoles. On savait que Sébastien Laruelle dînait chez Warfusée; des soupçons s'élevèrent et grandirent avec vitesse; on frappa à la porte à coups redoublés, et, comme on vit qu'elle ne s'ouvrait point, on courut aux armes.

En cinq minutes, mille bourgeois bloquaient la maison. Le vieux Rausin, ancien bourgmestre, arrivait même avec une pièce de canon pour abattre la porte, lorsqu'elle céda aux coups de hache.

Dans ce même instant, les trois soldats qui avaient assisté à la confession de Laruelle sortaient de la chambre, en déclarant qu'ils ne porteraient pas la main sur lui. Le comte de Warfusée, ne se possédant

plus, fit un appel aux plus féroces qui l'entouraient. Trois autres, déterminés, le suivirent tirant leur sabre avec fureur.

— Allez-vous donc me tuer? leur dit Laruelle. Quel mal vous ai-je donc fait?

— Nous sommes soldats, dit l'un d'eux, et obligés d'obéir à nos chefs.

Ils se ruèrent sur le bourgmestre et le massacrèrent. Son premier cri retentit jusqu'à la salle du festin. Le peuple de Liège accourut, et voyant celui qu'il aimait indignement mis à mort, il commença par immoler les trois bourreaux. Après quoi, plusieurs bonnes gens demandèrent au moribond qui l'avait tué. Mais il ne respirait plus; un des assassins, en rendant l'âme, murmura le nom de Warfusée, que d'autres bourgeois cherchaient déjà et qui s'était caché sous un lit.

On l'en tira, tremblant comme un lâche.

— Pardon, messires, s'écria-t-il les mains jointes, je n'ai fait qu'exécuter la justice de l'Empereur.

— Et nous, dit un Liégeois d'une voix sombre, nous exécutons la justice du peuple.

Cette justice fut une affreuse boucherie. Le comte de Warfusée, saisi à son tour, malgré ses supplications, fut traîné sur la place publique, meurtri, déchiqueté, pendu par les pieds à une potence; après quoi, la multitude forcenée le mit en lambeaux, brûla ses débris et jeta ses cendres dans la Meuse. Pour un coupable, plus de deux cents personnes furent massacrées. La populace s'en prenait à tous ceux que Warfusée avait fréquentés; elle pillait les

couvents où il avait mis le pied, poignarda de bons religieux, qui l'avaient simplement connu. Il se commit tant d'atrocités, qu'il fallut une paix publique et une amnistie pour mettre un terme à ces horreurs...

— La justice du peuple, dit alors un vieux Liégeois, n'est certainement pas la justice de Dieu.

On ajoute que le prévoyant Jaspas, après avoir langué quelques mois, mourut en pleurant son maître.

---

## XXIX. — LÉGENDE DE LA RANCUNE.

La vengeance est à moi, dit le Seigneur.

DEUTÉRONOME.

Le célèbre voyageur Vincent le Blanc raconte qu'un Français, du pays de Saintonge, appelé Roubias, revenant de Jérusalem, où il était allé en pèlerinage, eut affaire à Damas à un juge de cette ville qui lui donna un soufflet si violent qu'il en fut renversé. Tout chrétien qu'il était, Roubias n'eut ni la force de digérer cet affront, ni la vertu de le pardonner pour l'amour du Dieu dont il venait de vénérer les traces en terre sainte. Il laissa entrer dans son cœur une rancune implacable et résolut de tout hasarder, même son âme, pour se venger. Il s'éloigna de Damas; mais il ne quitta pas la contrée, et avec une persévérance que sa passion concentrée pouvait seule soutenir si longtemps, il passa trois années à apprendre la langue turque, de manière à

la parler comme les naturels. C'était dans les premières années du dix-septième siècle. Quand il fut sûr de lui, et qu'il eut reconnu que sa barbe, qu'il avait laissée pousser, le rendait méconnaissable, il acheva son déguisement en s'habillant en derviche, sorte de religieux musulmans qui, portant au côté un cimenterre et à la ceinture un poignard, se disent chargés de veiller à l'observation des lois de leur prophète; et il revint à Damas. Là, il assistait tous les jours à l'audience du juge qui l'avait souffleté, attendant patiemment son heure.

Elle ne tarda pas à sonner. Une cause se présentait entre un orphelin et des parents qui voulaient le dépouiller de son héritage. Gagné par les présents des spoliateurs, le juge rendit sa sentence contre l'orphelin, bravant les murmures de l'assemblée ou, comme on dit chez nous, de l'audience. Alors, de l'air le plus calme, le faux derviche s'avança devant le juge et lui donna sur la tête un si vigoureux coup de poignard, qu'il la lui fendit et le jeta mort à ses pieds. Après quoi il se mit froidement sur son siège, en disant que le jugement qu'on venait d'entendre était inique et qu'il fallait revoir le procès. Tous les assistants approuvèrent, et on écouta le derviche avec respect. Il rétablit l'orphelin dans ses droits, puis il se retira, aux applaudissements de la foule, pendant qu'on emportait le juge mort à sa maison.

Dès lors, se croyant assez vengé et redoutant des recherches, Roubias s'éloigna sans bruit de Damas, débarrassé de son habit de derviche, mais conservant sa barbe. Il gagna Tripoli, où il reprit sa qualité de

Français et de chrétien. Mais, par malheur pour lui, un Français, qui l'avait rencontré dans les rues de Damas et qui le reconnut, lui reprocha d'avoir porté l'habit de derviche. Les musulmans qui entendirent ce blâme lui demandèrent des explications. Il avoua inconsidérément le motif qui lui avait fait prendre son déguisement. Comme il n'était pas circoncis, on le renvoya à Damas, sous bonne escorte, et on lui déclara qu'il devait embrasser l'islamisme ou mourir. Il eut le bonheur de ne pas renier sa foi, et Vincent le Blanc raconte qu'il le vit expier son crime par une mort chrétienne.

Bien d'autres n'ont pas eu la même grâce.

Chez les infidèles, la rancune est généralement dans les mœurs; le pardon des injures est une vertu qu'ils ne connaissent pas. Le docteur Bailly, dans ses courses médicales, fut appelé par le farouche Hussein-Pacha, l'exterminateur des janissaires :

— Quelle est votre maladie ? demanda le docteur.

— Elle date de huit à neuf mois, dit le pacha. J'ai eu par là (il montre la région du foie) comme trois points douloureux, quelquefois accompagnés d'une bonne fièvre.

— La fatigue, ou quelque contusion...

— Non pas, docteur, Mais étant à Varna, je fus trahi par trois misérables. Ils m'échappèrent; je ne pus les châtier, et mon mal commença. Je souffris beaucoup pendant six mois. Alors, deux de mes traitres ont été pris; je leur ai coupé la tête. Aussitôt, deux de mes trois douleurs ont disparu, mais il m'en reste encore une; il me faudrait mon troisième coquin.

— Mais, répliqua le médecin, un peu surpris de symptômes si étranges, c'est une maladie qui est plus du ressort de la police que de la science.

— Je sens bien, dit le pacha, que je serais guéri si le misérable tombait entre mes mains. Mais, en attendant, ne pouvez-vous rien pour moi ?

— Je ne puis que vous conseiller la modération.

— L'âge me modère chaque jour. Si vous m'aviez connu autrefois ! Quand mon cheval venait à broncher, je l'abattais d'un coup de pistolet...

— Pour vous guérir, interrompit M. Bailly, il vous faudrait quelque grande journée comme celle des janissaires.

— Ah ! s'écria le pacha, en s'animant et saisissant la main du médecin, ah ! docteur, que vous connaissez bien mon mal !

— Mais, répondit M. Bailly, je n'y sais pas de remède...

Cette anecdote a été conservée par la presse périodique. La *Gazette d'Augsbourg*, dans son article nécrologique de Carle Wieserlé, doyen des professeurs de musique de Vienne, mort centenaire, a rapporté une petite vengeance beaucoup moins sombre et d'une originalité qui reposera le lecteur :

Avant d'étudier la musique, Carle Wieserlé avait exercé toutes sortes d'états. Il avait été successivement garçon d'auberge, vacher, écrivain public, poète, courtier de commerce, luthier et violoniste. Ce ne fut qu'à quarante-deux ans qu'il professa la musique à Vienne. Dans sa jeunesse, il était d'une force athlétique, et l'anecdote suivante remonte à

l'époque où il gardait les troupeaux dans la haute Saxe.

Un soir, après avoir vainement cherché à rassembler ses vaches, qui s'étaient égarées dans la forêt, il vit descendre d'un arbre un ours d'une grosseur énorme. Carle n'était pas précisément charmé d'une pareille rencontre; mais il ne perdit pas la tête; il s'élança aussitôt vers l'arbre du côté opposé au corps de l'animal. Là, il saisit vigoureusement l'ours par les pattes de devant, 'au moment où les pattes de derrière se disposaient à toucher le sol. L'ours grommela, montra les dents et chercha à se dégager d'une étreinte aussi inattendue; mais ses griffes étaient tombées au pouvoir d'une paire de griffes non moins solides que les siennes. Impossible à son museau ni à ses pattes de derrière d'atteindre son adversaire, vu que l'arbre se trouvait entre les deux partenaires.

La position de l'ours était fort désagréable. Celle de Carle Wieserlé n'était pas brillante, car il ne pouvait en venir aux prises avec l'animal; et s'il l'eût lâché, c'était bien pis encore : l'ours ne lui aurait jamais pardonné son mauvais procédé.

Le soleil s'était couché depuis longtemps, et déjà la nuit répandait ses ombres sur la forêt. Qu'on se figure les angoisses de Carle Wieserlé!

La maison du forgeron Joseph Wurner ne se trouvait pas très-éloignée du lieu où se passait la scène. Carle Wieserlé fit un appel à toute la force de ses poumons, dans l'espoir que quelqu'un viendrait à son secours. Vains efforts! personne ne se montra,

et Carle Wieserlé fut forcé de passer la nuit en tête-à-tête avec le terrible quadrupède...

L'ours eut beau s'agiter, grommeler, hurler, son adversaire tint ferme; et quand le jour parut il lui sembla que ses mains étaient rivées aux griffes de l'ours.

Enfin, la fumée s'élançant de la cheminée du forgeron annonçait qu'on était levé chez le voisin; Carle Wieserlé se mit alors à crier de nouveau, et bientôt son âme s'épanouit à la vue de Joseph Wurner, qui arrivait gravement une hache sur l'épaule.

— Mais, pour Dieu, maître Wurner, ne m'avez-vous pas entendu hier soir? Je vous ai appelé à mon secours.

— J'ai bien entendu quelques cris, mais j'étais harassé de fatigue. Remettons l'affaire à demain, me suis-je dit... Si j'avais su que ce fût vous... Ah çà! est-ce *vous* qui tenez cet ours ou est-ce *lui* qui vous tient?

— Nous nous tenons l'un l'autre... Venez donc me remplacer un moment.

— Attendez!... ne lâchez pas votre ours! je vais lui fendre le crâne.

— Non! non! cet animal m'a fait passer une trop mauvaise nuit; je veux me donner la satisfaction de l'abattre moi-même... Venez ici, maître Wurner!... Saisissez-le comme moi par les griffes... Bien... Tenez ferme! Maintenant je vais prendre la hache et envoyer mon ours rejoindre ses ancêtres.

Carle Wieserlé s'empara de la hache, la posa tranquillement sur l'épaule et s'en alla tout aussi gravement que le forgeron était arrivé.

A son tour, Joseph Wurner fit retentir la forêt de ses cris; et jugez de ses terreurs! il ne se sentait pas la force de résister vingt minutes aux griffes nerveuses du dangereux quadrupède.

Carle Wieserlé le laissa pendant quelques instants dans cette terrible perplexité. Mais, trop humain pour pousser sa vengeance jusqu'au bout, il revint bientôt avec le plus grand calme, abattit l'ours et délivra le forgeron, qui eût été infailliblement dévoré.

L'auteur de cette aventure prenait plaisir à la raconter à tous ses amis. Aussi, ajoutait un écrivain spirituel, dans l'ancien *Corsaire*, l'ours de Carle Wieserlé était une locution adoptée dans beaucoup de familles à Vienne pour exprimer l'idée de *partie et revanche*.

---

### XXX. — UNE LEÇON DE JUSTE-LIPSE.

Les rois sont grands par ce qu'ils donnent;  
Et si Vos Altesses pardonnent,  
Quelle louange on en dira!  
La clémence vous grandira.

THÉOPHILE VIAUD.

Il y avait à l'hôtel de ville de Louvain, le 28 novembre de l'année 1599, une cour étincelante et nombreuse; c'était celle de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, sa royale épouse. Enfin la Belgique voyait en eux, non plus des gouverneurs généraux, mais des souverains. Le vieux Philippe II tenait d'autant plus aux Pays-Bas qu'ils lui avaient coûté plus

de peines. Quarante ans de guerres et de troubles sanglants n'avaient pu en effet remettre les Belges sous son obéissance. En 1596, il avait confié à l'archiduc Albert, son neveu, cardinal de Tolède, le soin de pacifier ces malheureuses contrées. Déjà, quoique fort jeune dans sa vice-royauté du Portugal nouvellement conquis, Albert avait montré de la sagesse et des talents politiques. Ces talents ne suffisaient pas encore en Belgique, où il fallait aussi combattre à chaque instant. Dans le but tardif de contenter les esprits, qui ne pouvaient s'accoutumer au gouvernement espagnol, Philippe II se décida, en 1598, à détacher les Pays-Bas catholiques de sa couronne. Il en fit un État à part, indépendant, qu'il donna pour dot à sa fille Isabelle-Claire-Eugénie, et il se résolut à la marier à l'archiduc Albert. Ce prince avait besoin, pour une telle union, de doubles dispenses; il épousait sa cousine, et il était cardinal. Le roi d'Espagne obtint tout l'appui de Rome pour une disposition qui devait mettre fin à tant de guerres. Albert, relevé de ses vœux, déposa sa robe et son chapeau de cardinal aux pieds de Notre-Dame de Hal; après quoi, reprenant l'armure des chevaliers, il partit pour la célébration de son mariage, qui eut lieu à Valence, le 18 avril 1599.

L'archiduc Albert avait quarante ans. Sa figure était froide et réservée, mais digne et bienveillante. L'infante Isabelle comptait trente-deux ans; elle était grande, bien faite, peut-être un peu maigre; elle avait des yeux noirs expressifs, la peau très-brune, les traits réguliers, mais une beauté peu remar-

quable. Malgré sa peau hasanée et quoique déjà surannée, comme disaient incivilement les rimeurs d'alors, c'était une princesse recommandable par sa sagesse, son immense bonté, sa piété profonde, ses vertus et ses talents. Elle était accoutumée à la guerre, aux expéditions, à la chasse, à la fatigue et aussi aux travaux du cabinet. « C'étoit, dit Brantôme, une princesse de gentil esprit, qui faisoit toutes les affaires du roi son père et y étoit fort rompue. Aussi l'y nourrissoit-il fort. » Philippe II l'appelait la lumière de ses yeux. Longtemps il avait espéré la voir reine de France. Lorsque le roi de Navarre (depuis Henri IV) s'était décidé à répudier Marguerite de Valois, on lui avait proposé d'épouser l'Infante, qui alors était plus jeune, et cette opinion eût épargné bien des plaies à la France. Mais les Français auraient cru par là tomber sous la protection de l'Espagne, et les négociations avaient échoué. Toutefois, comme si cette princesse eût dû être quelque part un instrument de réconciliation et de paix, en devenant l'épouse de son cousin Albert, elle allait calmer les convulsions de cette Belgique que la violence n'avait pu réduire.

Mais il fallait toute la constance d'Albert et d'Isabelle, à qui du moins cette qualité était commune, pour ramener la paix dans les provinces belges. Les premières années de leur règne ne furent que des guerres longues et furieuses. Albert, quoique précédemment consacré à l'Église, était habile guerrier et brave en raison de sa piété et de sa foi, comme plusieurs faits le témoignent. Sa cuirasse, que l'on

conserve au musée de Bruxelles, porte la marque de quatre coups de mousquet qu'il reçut au long siège d'Ostende. C'est pendant ce siège que l'Infante, compagne infatigable et assidue de son époux jusque dans les camps, donna ses diamants aux soldats qui se révoltaient parce qu'on ne les payait point; c'est là aussi qu'impatiente de la résistance que lui opposait Ostende et comptant un peu trop sur un surcroît de forces qui lui était parvenu, elle fit vœu de ne point changer de chemise qu'elle ne fût maîtresse de la place. Elle tint ce serment; et le siège ayant duré plus de trois années, la chemise que portait la princesse acquit cette couleur fauve qui, de son nom, est appelée encore *couleur isabelle*.

Mais en empiétant sur l'avenir pour faire connaître les personnages qui nous occupent, nous nous écartons de l'époque que nous avons posée. Mariés le 18 avril 1599, Albert et Isabelle avaient fait leur entrée à Bruxelles avec magnificence, le 6 septembre. Quoique nommés souverains par Philippe II, il fallait, dans ce pays de liberté, qu'ils fussent reconnus comme tels; les états, attentifs au maintien des privilèges publics, avaient mis du temps à la rédaction de la formule du serment réciproque que devaient se prêter les souverains et les peuples. L'inauguration des Archiducs (c'est le titre que prirent Albert et Isabelle) ne fut célébrée à Louvain qu'à la fin de novembre. Elle n'eut lieu à Gand qu'en 1600.

Isabelle et son époux aimaient les sciences et les arts; ils se montraient favorables à l'industrie et au commerce. Mais leur piété rigide et la sévérité de

leurs mœurs promettaient de leur part, dans les choses de discipline, un gouvernement austère. Des rebelles, des hérétiques et d'autres coupables gémissaient dans les prisons; ils étaient jugés avec équité, selon les lois d'alors. On eût voulu que les Archiducs eussent un peu plus prodigué les grâces. Les résultats de leur administration, ferme d'abord, puis modérée tous les jours de plus en plus, ont prouvé qu'ils avaient sagement gouverné.

La cour des Archiducs était donc rassemblée, après la messe qu'ils entendaient tous les jours, — dans la plus grande salle de l'hôtel de ville de Louvain. — C'était, comme on l'a dit, le 28 novembre. — Le temps était sombre et pluvieux; il était neuf heures du matin, et la nombreuse réunion contemplait la perspective d'une journée d'ennui, lorsque Albert demanda doucement :

— Qu'y a-t-il d'important à connaître dans cette ville savante?

— Mais l'université, monseigneur, répondit le bourgmestre de Louvain; elle a vu Charles-Quint sur ses bancs.

— Et maintenant, ajouta le comte de Fuentès, elle compte parmi ses professeurs Juste-Lipse.

— Je connais ce grand nom, dit Isabelle. Mon père lui a conféré le titre de son historiographe. N'est-il pas de Brabant?

— Oui, madame, répondit le bourgmestre. Il est né à Isque, entre Louvain et Bruxelles; il a maintenant cinquante-deux ans. Sa famille était noble et riche; son oncle Martin fut l'ami d'Érasme. A dix

ans, au collège d'Ath, il fit des vers latins qui eurent de l'éclat.

— A dix-neuf, poursuivit le comte de Berg, il publia son livre des diverses leçons, *Variarum lectionum*, où l'on admire une latinité pure, une élégance de style qui semble appartenir aux beaux temps de la langue des Romains.

— Je l'ai lu, dit Isabelle; on le croirait de Cicéron. Ce livre n'était-il pas dédié au révérend cardinal de Granville?

— Précisément, madame.

— Je fais grand cas, dit Albert, de son *Commentaire sur Tacite*.

— C'est un prodige que cet ouvrage, répliqua le comte de Fuentès. Aussi l'a-t-on déjà réimprimé dix fois.

— Je lui préfère pour mon compte, dit Isabelle, le traité *De militia romana*. Comme il nous initie à toutes les connaissances militaires de ces anciens maîtres du monde! Mais sa *politique* ne me paraît pas excellente.

— Il en a fait pourtant, de la politique, interrompit Cabbeliauw, sans trop comprendre qu'il détournait le sens de la conversation.

Ce Cabbeliauw était un bon gros capitaine flamand, peu versé dans les sciences. Il poursuivit intrépidement : — N'a-t-il pas pris parti, le professeur, pour Leicester, quand la reine Élisabeth nous envoya ce seigneur, dans l'espoir que nous nous ferions Anglais?

— Oh! dit Albert, ce sont des choses qu'il faut oublier. Nous sommes persuadé que Juste-Lipse ne

se souvient guère lui-même de ses petits égarements passés.

— Il a cependant bonne mémoire, dit en souriant le comte de Berg. Car on dit qu'en étudiant Tacite, il est parvenu à le savoir par cœur tout entier. On conte même qu'un jour — il s'obligea à réciter — mot pour mot — tous les passages qu'on lui désignerait de cet écrivain célèbre, consentant à être poignardé dans le cas où il ne les rapporterait pas fidèlement...

— C'était une téméraire condition, dit Albert.

— Malgré quelque fanfaronnade qui tient à la faiblesse humaine, reprit l'Archiduchesse, de tels hommes font si haute exception qu'on ne saurait trop les ménager.

— C'est l'honneur du pays, madame, continua le comte de Fuentès. Aussi voyez tout ce qu'on a fait pour nous le ravir! A Vienne, on n'a pas épargné les séductions; à Iéna, où il professait il y a vingt-cinq ans l'éloquence et l'histoire, les princes de Saxe-Cobourg lui ont fait les offres les plus honorables; à Leyde, on lui proposait, pour-le retenir, des *montagnes d'or*. Il y a six ans, pendant qu'il était à Liège, le pape Clément VIII à Rome, le roi Henri IV à Paris, Ferdinand de Médicis à Florence, le sénat de Venise, l'académie de Pise, toutes les puissances qui honorent le génie voulaient le posséder; toutes ces cours lui envoyèrent des ambassadeurs; c'est à peu près le mot que je dois employer. — L'amour de la patrie l'a emporté dans le cœur de Juste-Lipse. Il a préféré une chaire d'histoire ancienne à l'université

de Louvain; il l'occupera sans doute jusqu'à sa mort.

— Et certainement, dit Albert, il est revenu de ses erreurs en fait de religion?

— En doutez-vous? répliqua l'Infante. N'a-t-il pas abjuré à Mayence tout ce qui pouvait se trouver entaché d'hérésie dans ses écrits et dans ses actions, du temps qu'il vivait au milieu des hérétiques! — Je réponds de lui. Il a toujours aimé sa religion et son pays. Mais le malheur d'habiter avec les religionnaires a un instant égaré sa tête seule. Aussi, feu notre ami Dominique Lamponius, que nous venons de perdre, cet homme qui alliait si gracieusement le pinceau et la plume, poète et peintre agréable, n'eut que de légers efforts à mettre en avant pour ramener au bercail cette brebis fourvoyée.

— Juste-Lipse, ajouta le comte de Berg, écrit à présent l'histoire merveilleuse de Notre-Dame de Hal.

— Quand se donnent les leçons d'histoire ancienne? demanda subitement Isabelle.

— A l'heure qu'il est, madame, répondit le bourgmestre.

— Messieurs, dit l'Archiduchesse en élevant la voix, nous allons visiter ce qui est plus rare qu'un monument, un grand homme. Notre désir est que toute la cour assiste avec nous à une leçon du docteur Juste-Lipse, sur les mêmes bancs où s'est assis Charles-Quint, notre auguste aïeul.

L'assemblée salua unanimement avec satisfaction; elle voyait là, du moins, une distraction d'une heure.

Les Archiducs et leur suite, les chevaliers de la Toison d'or, les ducs, les marquis et les comtes, les dames d'honneur et les capitaines, les gentilshommes et les pages, le bourgmestre et les notables de la ville, deux cents personnes environ, plus ou moins chamarrées de soie, d'or et de velours, ornées de plumes, de colliers d'or, de diamants et de dentelles, se rendirent à l'université, précédées par un corps de musique, escortées de la foule curieuse.

Les portes du temple des sciences fondé par Jean IV, duc de Brabant, s'ouvrirent tout entières devant le noble cortège, et la cour d'Isabelle pénétra dans l'enceinte, alors silencieuse, quand Juste-Lipse, à qui la musique faisait mal, demanda la cause de tout le bruit qu'il entendait.

Pour toute réponse, il vit paraître les Archiducs et leur suite nombreuse. Le bourgmestre, s'avancant au pied de la chaire du professeur, lui annonça que leurs Altesses désiraient la faveur d'assister à sa leçon. Le silence de l'école ne fut pas autrement troublé. Isabelle et sa cour saluèrent avec cette sorte de respect qu'on apporte dans les sanctuaires où les bouches sont muettes. Juste-Lipse, sans descendre de son siège, s'était levé, et il avait posé sa toque. Il savait que les hommes de science allaient de pair alors avec les souverains. Il se rappelait que, dans une cérémonie publique, l'empereur Charles-Quint avait donné la droite au recteur magnifique de Louvain. Il salua, en inclinant la tête vers ses nobles auditeurs, pendant que ses nombreux élèves, fiers de l'honneur qu'on rendait à leur maître chéri, cé-

daient leurs places à la cour et se pressaient debout au fond de la vaste salle.

Juste-Lipse était d'une taille moyenne; il avait le front large et élevé, l'œil vif; il maigrissait en vieillissant; la couleur de son teint révélait le commencement de la maladie de foie qui devait bientôt le mettre au cercueil. Il était vêtu d'une simple robe d'étamine noire, à larges manches. Il avait devant lui, dans un petit vase blanc, une tulipe; car il se plaisait à cultiver ces fleurs. Son chien Saphir était assis avec recueillement au pied de la chaire.

La leçon de Juste-Lipse n'avait donc été suspendue que par un léger mouvement de quelques minutes. Tout était redevenu calme; seulement l'auditoire avait changé de face.

Au moment où la cour était entrée, le professeur expliquait gravement à ses élèves attentifs les détails intéressants de la belle retraite des dix mille, écrite par Xénophon, qui en avait été le héros. Au lieu de poursuivre cette matière devant les Archiducs, il prit en main le livre de Sénèque, *De la clémence*; il lut ce passage remarquable où la vertu qui pardonne est présentée avec chaleur, comme capable d'élever l'homme jusqu'aux dieux. Lipse, en public, parlait avec âme, avec éloquence, avec grâce (1); tout le feu de son génie l'inspira; il commenta avec splendeur un texte si convenable à la circonstance; il fit voir que la clémence était la seule vertu spéciale qui pût distinguer les grands des autres hommes. « Eux seuls ont le bonheur de pouvoir l'exercer, dit-il;

(1) *Loquela prompta nec sine venere in publico.* (Reiffenberg.)

eux seuls peuvent vaincre leurs ennemis à force de bienfaits. »

Il peignit l'autorité qui comprime les cœurs et la bonté qui les gagne; la justice qui glace les peuples, le pardon qui les réjouit et les ranime. Il fit un suave tableau de la sérénité qui entoure une âme douée de clémence, du doux sommeil qui repose un cœur bienfaisant; il montra la mort sans agonie, sans épouvante, sans effroi, sans laideur, au terme d'une vie généreuse. Il rehaussa encore la sublime morale du philosophe païen, en la renforçant de la doctrine surhumaine et des paroles augustes de l'Évangile. « Dieu ne serait pas Dieu, ajouta-t-il, si sa clémence n'égalait son immensité; et Satan ne serait plus le démon, si la miséricorde pouvait entrer dans son cœur. Aussi, parmi les souverains, ceux-là seuls resteront grands devant les hommes et seront élus devant Dieu, qui auront mesuré leur clémence à l'étendue de leur pouvoir. »

Le professeur s'arrêta; la leçon était terminée. La cour se retira, pénétrée, grave, sérieuse. Le soir de ce jour-là, l'archiduc Albert nomma Juste-Lipse membre de son conseil d'État. Il signa, avec Isabelle, les lettres de grâce de trois cents Brabançons emprisonnés, qui, le lendemain, virent s'ouvrir, émerveillés, les portes de leurs prisons. Le 30 novembre, ils allèrent en corps remercier Juste-Lipse. Tous les ans, à pareil jour, ils lui portèrent, jusqu'à sa mort, un bouquet de tulipes éclatantes. — Mais, en l'année 1606, ils le déposèrent sur son tombeau.

## XXXI. — LA PARESSE.

Thémistocle appelait la paresse : le linceul  
d'un cadavre vivant. PLUTARQUE.

La paresse est une lâcheté qui fait que nous recu-  
lons devant tout travail, toute peine, tout effort, toute  
démarche qui exige du cœur ou de l'énergie.

Il y a plusieurs sortes de paresse. L'homme qui  
passe ses jours à des inutilités, à des plaisirs, à des  
promenades et qui néglige ses devoirs, quoiqu'il ne  
soit pas inactif, est un paresseux.

L'homme qui doit gagner sa vie par le travail et  
qui ne travaille pas, est un paresseux.

L'homme qui dort plus qu'il ne doit, qui se repose  
sans besoin, qui dépense son temps en vaines cause-  
ries, est un paresseux.

L'homme qui stationne dans les cabarets et dans  
les cafés, sans autre objet que de tuer le temps, est  
un paresseux.

L'homme riche qui vit de ses revenus, qui, au  
lieu d'administrer ses affaires, paye pour les faire  
administrer ce qui nourrirait plusieurs pauvres fa-  
milles, est un paresseux, à moins qu'il n'ait quelque  
emploi qui l'excuse.

L'ouvrier, l'employé, le serviteur, qui perdent le  
temps qu'on leur paye, sont des paresseux.

Le mendiant qui peut travailler et ne le fait pas,  
est un paresseux ; il vole en outre la part d'aumône  
due aux vrais pauvres.

*Le Journal de l'Aisne* rapportait, les derniers jours de 1856, une petite histoire qui caractérise la paresse. Si ces faits n'étaient pas affirmés par toute une commune, personne ne voudrait y croire, tant ils revêtent le caractère de la plus grande invraisemblance. Une femme Lépine, de Plessier-Huleu (canton d'Oulchy), est morte de froid dans sa propre maison, dans la nuit du 21 au 22 décembre. Il est besoin de dire ce que sont cette maison et ses propriétaires, pour expliquer comment l'un d'eux y a été gelé. La famille de la morte se composait de trois personnes, le père et la mère, âgés l'un de cinquante-huit ans et l'autre de soixante, et le fils, qui n'était pas non plus de la première jeunesse. Ces gens ne travaillaient jamais; ils préféraient la mort par la faim à une occupation régulière. Ils avaient un jardin d'une certaine étendue auquel ils pouvaient faire produire quelques légumes; mais, quoiqu'ils tinssent à leur jardin, ils se gardaient bien de le labourer. « Il fait bien froid depuis quelque temps, dit le récit que nous suivons, eh bien, ils pourraient aller au bois chercher des débris, mais ils n'ont pas ce courage, et il faudrait qu'on les leur apportât. Alors, pour se chauffer, ils se sont mis à démolir en partie leur chétive maison qu'ils ont brûlée pièce à pièce; le comble, les chevrons, les portes, les fenêtres, tout a passé au feu. La femme est morte au coin de la cheminée où avait fini de brûler ce qui pouvait brûler. Au lieu de se coucher auprès de son mari, elle s'est accroupie auprès du foyer éteint et y est morte de froid. Le mari, ne la sentant pas la nuit à ses côtés, l'appela

plusieurs fois sans recevoir de réponse; ce silence eût inquiété tout autre, mais non Lépine, qui, le lendemain, en voyant sa femme étendue la tête sur les cendres, n'eut même pas le courage de la relever. Il appela un voisin qui accomplit pour lui ce triste et dernier devoir.... »

Un poète de bonbons a fait un dystique qui a aussi sa vérité; il est intitulé la *Vie du paresseux* :

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort ;  
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Nous pourrions relever ici les plates sottises qu'ont écrites les philosophes et les marmots qui leur font queue, sur les moines mendiants et les religieux contemplatifs qu'ils appellent de pieux fainéants. Si *travailler c'est prier*, nous pouvons dire aussi que prier c'est travailler; et le travail qui s'occupe de Dieu et qui plaît à Dieu n'est ni le moins digne, ni le moins utile.

Quant aux moines mendiants, bornons-nous de citer un passage du beau livre du P. Cahour, intitulé *Baudouin de Constantinople*.

« Au treizième siècle et au quatorzième, le mendiant d'Assise et ses fils, enfants du peuple par choix, frères des pauvres par dévouement, excitèrent autant d'admiration et d'enthousiasme qu'ils ont rencontré plus tard d'amères dérisions. Au temps de Philippe-Auguste et de Louis IX, ces deux gloires de la France; de Dante et de saint Thomas, ces deux rois de la pensée, c'était une race de géants. Au siècle de Voltaire, ce furent des capucins! C'est que le philosophe

de Ferney et son école furent comme les enfants, qui oublient ce qu'il y a de grand, pour chercher ce qu'il y a de propre au ridicule. Ces hommes-là auraient été de force à se boucher les oreilles quand Cicéron haranguait, pour se moquer de son pois chiche. Le poète philosophe et catholique de Florence regarda les franciscains au front, et il leur trouva une taille surhumaine. Le peintre de *Candide* les regarda de côté et par derrière et ne vit que leur capuchon, qui le fit rire lui et ses disciples. Comme le premier talent de cet arbitre des jugements de la France pendant un siècle fut celui de tout rapetisser, même la religion catholique, même la patrie, les héros du christianisme décrurent dans l'opinion publique jusqu'à paraître des pygmées.

» Qu'en pensera notre époque? Que diraient nos législateurs, nos amis de l'ordre, si les fils de saint François venaient à reparaître au milieu de nous et disaient à la France : « Nous voilà au troisième âge des sociétés modernes, à l'âge où le peuple, grandi depuis sept siècles, demande à régner à son tour, à prendre la place des rois et des nobles, ses aînés, ou du moins à partager avec eux! Nous avons vu le peuple à l'enfance de sa vie politique, et nous sommes nés en quelque sorte avec lui et pour lui. Nous l'avons instruit, modéré, au moment où ses premières émeutes lui valurent ses premiers privilèges, où il s'assit avec les magistrats au conseil des communes; et nous venons encore le calmer, l'instruire, lorsqu'il s'assied dans vos parlements, exalté par sept siècles de conquêtes. Nous sommes ses apôtres, nous venons l'in-

struire et le consoler, lui rendre le travail plus noble et plus doux, en lui apprenant le prix de ses sueurs, qu'il doit vendre à Dieu (1). Nous venons coucher avec lui sur la paille, manger son pain noir, porter sa bure, lui rappeler que Jésus-Christ, son maître, naquit sur la paille, eut faim et soif comme lui. Nous venons, au nom de la religion et de l'humanité, apprendre à la société moderne, à vos sages comme à vos ignorants, à vos gouvernants comme à vos prolétaires, aux riches comme aux pauvres, une philosophie qu'ils ignorent, et qui les perdra si elle ne les sauve, la philosophie de la misère. Nous venons donc vous aider à combattre l'abîme de vos contradictions sociales, en vous rappelant des trésors oubliés : les consolations et les espérances d'une vie meilleure. »

« Que répondraient nos hommes d'État? Refuseraient-ils des consolations aux malheureux, des frères aux pauvres, des apôtres à l'ouvrier, des amis au peuple? Les fils de Voltaire riraient-ils encore de leur barbe et de leur capuce? Autant vaudrait rire de la blouse du peuple, car le manteau de François d'Assise fut celui du peuple de son temps, et c'est pour cela qu'il le choisit.

» Nos économistes diraient-ils : « Voilà de nouveaux mendiants qui nous arrivent ! » Ce serait ignorer le caractère de la pauvreté évangélique. François

(1) Allusion à un mot de saint François d'Assise. Un jour qu'il gelotait sous ses pauvres habits, un rationaliste d'alors lui demanda s'il voulait lui vendre quelques gouttes de sa sueur. — Non, répondit le pauvre volontaire, je la vendrai plus cher à Dieu.

d'Assise fit vœu de mendier, mais après s'être dépouillé de tout en faveur des pauvres; et, avant ce vœu, il en avait fait un autre, celui de ne jamais refuser l'aumône à qui lui dirait : « Frère, partageons. »

Mais encore un mot sur la vraie paresse, sur la paresse coupable :

M. Arnault, qui était membre de l'Académie française, a écrit les souvenirs de sa vie. Il y raconte que quand il avait dix-huit ans il allait souvent de Paris à Versailles, où habitait sa mère. En sortant de la barrière, il était toujours sûr de trouver un grand pauvre qui criait : « La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur ! » Et le jeune Arnault lui donnait ordinairement une pièce de deux sous.

Un jour qu'il venait de lui faire son aumône accoutumée, un petit monsieur poudré, sec et vif, vint à passer. Après avoir considéré quelques moments le mendiant : « Vous me paraissez, lui dit-il, en état de travailler; pourquoi faire un si vil métier? Je veux vous tirer de cette triste situation et vous donner dix mille livres de rente. » Antoine, c'était le nom du mendiant, se mit à rire. « Riez tant que vous voudrez, reprit le monsieur poudré; mais suivez mes conseils, et vous acquerrez ce que je vous promets. Je puis d'ailleurs vous prêcher d'exemple. J'ai été aussi pauvre que vous; mais au lieu de mendier, je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je suis allé dans les villages et dans les villes de province demander, non pas des aumônes, mais de vieux chiffons qu'on me donnait gratis, et que je vendais

ensuite à un bon prix à des fabricants de papier. Au bout d'un an, je ne demandais plus les chiffons pour rien; mais je les achetais, et j'avais en outre une charrette et un âne pour faire mon petit commerce. A l'heure qu'il est, je suis moi-même fabricant de papier, et je possède deux maisons à Paris. Faites comme moi, l'ami, et vous deviendrez riche comme moi. » Là-dessus le vieux monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé, que deux dames passèrent sans entendre l'appel du mendiant : *La charité, s'il vous plaît.*

En 1815, ajoute M. Arnault, pendant mon exil de Bruxelles, j'entrai un jour chez un libraire pour y faire emplette de quelques livres. Un gros monsieur se promenait dans le magasin et donnait des ordres à cinq ou six commis. Nous nous regardâmes l'un l'autre comme des gens qui, sans pouvoir se reconnaître, se rappelaient cependant qu'ils s'étaient vus autrefois quelque part. « Monsieur, me dit à la fin le libraire, il y a cinq ans, n'alliez-vous pas souvent à Versailles? — Quoi! Antoine, c'est vous? m'écriai-je. — Monsieur, répliqua-t-il, vous le voyez, le vieux monsieur poudré avait raison; il m'a donné dix mille livres de rente.

Dix mille livres de rente ne sont pas nécessaires pour vivre, et nous ne les promettons pas à tous ceux qui suivront le conseil de travailler de leurs propres mains; mais ils peuvent être assurés, s'ils s'y conforment, *de manger leur pain paisiblement. En tout travail, il y a quelque profit; mais « le compagnon des fainéants sera rassasié de pauvreté ».*

## XXXII. — LE MARÉCHAL D'ANVERS.

Mais alors le génie pourrait bien être dans  
le cœur. GROSLEY.

On remarquait à Anvers, en l'année 1482, près du cimetière de Notre-Dame, aujourd'hui le marché aux Gants, à l'endroit même où s'est ouverte depuis la rue étroite que l'on appelle le passage de Quentin-Matsys — dans une forge de belle apparence — un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, qui exerçait avec son père, déjà vieux, le rude métier de forgeron et de maréchal ferrant. Ce jeune homme avait une figure noble et animée; on vantait sa douceur autant que sa force; son œil ardent et pur indiquait une âme pleine de vigueur. Ce n'était pourtant qu'un simple ouvrier, qui avait seulement au-dessus de ses camarades le mérite d'une grande habileté et d'une bonne conduite.

Ce jeune homme avait vécu jusque-là insouciant et frivole, ne s'occupant que de façonner le fer, et se reposant joyeusement le soir avec ses amis, — lorsque, vis-à-vis de la maison de son père, une porte s'ouvrit pour recevoir un hôte distingué. C'était Pierre de Vos, peintre passionné, peu connu maintenant, parce que ses ouvrages, emportés par Charles-Quint, ont péri (1); mais qui laissa des enfants

(1) Charles-Quint, en s'en allant des Pays-Bas, emmenait six navires chargés de tableaux et d'objets d'art. Une tempête engloutit tout. Le seul navire qui se sauva fut celui qui portait l'Empereur.

devenus célèbres. Pierre de Vos avait deux fils et une fille qui se nommait Caroline, et qui était, disait-on, le plus bel ornement de sa galerie. L'habile peintre, enrichi par les libéralités de Marie de Bourgogne, avait acheté l'élégante maison où il venait s'installer.

Pendant qu'il se livrait avec ses fils aux charmes de la peinture, Caroline, habituée aux gracieux ouvrages de l'aiguille, brodait de ravissantes fleurs, quand les soins du ménage, qui roulaient tous sur elle depuis qu'elle avait perdu sa mère, lui laissaient un moment de repos. Comme toutes les jeunes Flamandes, sédentaire et calme, on la voyait souvent assise à sa fenêtre, occupée de ses légers travaux. Son aspect frappa Quentin-Matsys, le jeune forgeron. Du moment qu'il l'eût remarquée, il devient pensif; il tint son marteau d'une main plus tremblante; il cessa tout à coup ses chansonnettes qui accompagnaient son travail ardent. Le soir, au lieu d'aller rejoindre ses amis à l'estaminet d'usage, il restait devant l'atelier, grave et préoccupé, les yeux toujours fixés sur la maison du peintre, tressaillant toutes les fois qu'il voyait paraître Caroline, ou que le passage d'un flambeau lui dessinait son ombre.

Il y avait un an que cet amour brûlait en secret. Vainement le père de Quentin, surpris du changement survenu dans ses habitudes, avait cherché discrètement à en deviner la cause; vainement les amis du jeune homme avaient tout employé pour le ramener à leurs plaisirs de la soirée; personne n'avait découvert ses secrètes pensées, excepté la jeune

filles. Les assiduités muettes de Quentin ne lui avaient pas échappé; elle avait lu dans ses grands yeux; elle avait cru reconnaître sous cette noble figure une belle âme; elle aimait aussi, sans le savoir peut-être, sans se l'avouer, et sans prévoir les conséquences d'une telle affection.

Le jeune forgeron était le premier de sa ville pour le talent et l'adresse. Les importants travaux lui étaient confiés de toutes parts; et son père était devenu riche. Anvers le réclame comme né dans ses murs; Guicciardini, dans sa Description des Pays-Bas, lui donne Louvain pour berceau. C'est un point que nous ne déciderons pas. Mais il travaillait aussi pour cette dernière ville, où l'on voit encore, dans l'église Saint-Pierre, un bras de fer battu fait par lui et qui tenait autrefois, au-dessus des fonts baptismaux, un couvercle suspendu comme un lustre.

Un peu confiant dans son honnête position et audacieux comme un homme de cœur, il s'avisa donc un jour de songer qu'il pouvait se hasarder sans offense à demander la main de Caroline. Comme il était agité de ces pensées, Pierre de Vos, qui connaissait par le bruit public l'habileté de son jeune voisin le forgeron, vint lui commander pour sa maison un marteau de porte. Quentin ravi déploya tout son talent; il forgea une figure grotesque, qu'il façonna au marteau si parfaitement que le vieux peintre en témoigna de l'admiration. — Vous avez, lui dit-il, des dispositions pour être artiste.

Quentin, le jugeant en bonne humeur, résolut de profiter de l'instant. — Je ne suis qu'un ouvrier,

répondit-il; mais pourtant mon père m'a fait assez riche et, ajouta-t-il en comprimant les battements de son cœur, si vous le vouliez, vous pourriez me rendre heureux.

Pierre releva la tête en souriant au jeune homme : — Je vous comprends, dit-il, vous voulez voir mes ouvrages. Il le prit par la main, le fit entrer dans sa maison et le conduisit dans sa galerie de tableaux. Quentin, le cœur tout ému, n'osait détromper le vieux peintre sur l'interprétation qu'il venait de donner à sa phrase. D'ailleurs, c'était déjà pour lui une heureuse fortune. En mettant le pied dans la galerie, il se trouva pour la première fois face à face avec Caroline. Tous deux rougirent excessivement, sans que Pierre le remarquât. Quentin interdit ne sut pas tirer de sa poitrine une seule parole. Il se maltraitait en lui-même à cause de cet invincible embarras; car il redoutait l'influence de cette première entrevue, et il était honteux de se sentir si gauche. Cependant il se disait : — Comme elle a rougi! Je serais donc aimé!

Il fut violemment tiré de cette rêverie par l'artiste, qui lui fit remarquer ses tableaux. La peinture, régénérée depuis peu par les frères Van Eyck et par Hemling, était en marche, et Pierre de Vos lui avait fait faire des progrès. Le jeune homme se voyait au milieu de cette galerie dans une atmosphère de prestiges où dominait l'angélique figure de Caroline. Un portrait de cette jeune fille, peint par son père, lui fit pousser un cri d'admiration. Il se retourna pour comparer la ressemblance. Dans le trouble que cette

manifestation lui avait causé, Caroline avait disparu.

— Eh quoi ! dit le peintre, prendriez-vous cela pour mon meilleur ouvrage ?

— Ah ! s'écria Quentin — tombant à genoux en lui prenant la main, qu'il pressa tendrement — vous pouvez me faire le plus heureux des hommes ; — tout ce que je possède est à vous pour ce tableau.

— Pour le portrait de ma fille ? s'écria Pierre ; je vendrais le portrait de ma fille ! mais vous êtes fou, jeune homme.

— Hélas ! dit Quentin en faisant un effort, j'aime votre fille ; je suis riche. Je mourrai si vous ne me la donnez pour femme.

L'artiste recula de quelques pas. Puis, après un moment de silence, il reprit froidement :

— Vous seriez épris de Caroline ? J'en suis fâché, mon jeune ami. Mais ma fille n'épousera jamais qu'un peintre....

— Grand Dieu, s'écria le jeune homme, n'achevez pas ; laissez-moi du moins l'espérance.

— Jamais, reprit le vieux peintre ; n'en parlons plus.

Sur ce mot, Pierre de Vos, inflexible, reconduisit hors de chez lui le forgeron ; et, le laissant dans la rue, il ferma la porte.

Quentin, comme s'il fût sorti d'un rêve cruel, se secoua sans retrouver ses sens. Il leva les yeux sur la maison et vit à une fenêtre Caroline, qui, à son mouvement, se retirait. Il la salua d'un geste profond

et suppliant qui semblait dire : Attendez-moi. Elle lui rendit son salut par un triste regard.

Il ne rentra point dans la maison de son père. Il erra tout le reste du jour, pour rassembler ses idées; et le soir il s'enferma seul dans sa petite chambre. Il prit sa résolution; il écrivit à Caroline une longue et respectueuse lettre, où il avoua tout son honnête amour; il lui jurait de n'aimer jamais qu'elle et de l'aimer jusqu'à la mort; puis il dévoilait ses projets, et la suppliait, si elle ne le repoussait point, de lui garder son cœur, de lui rester fidèle et de l'attendre trois ans.

Le lendemain, il trouva moyen de faire remettre secrètement cette lettre à Caroline; et après deux jours d'angoisses, deux jours où il ne put entrevoir l'ombre de la jeune fille, deux jours où sans doute, embarrassée elle-même d'une démarche sur laquelle elle ne pouvait consulter son père, elle eût aussi sa part de supplice; après ces deux jours si longs et si cruels, le cœur de Quentin faillit se briser de joie, lorsqu'on lui remit avec mystère un petit papier, qu'il ouvrit hors de lui et qu'il baisa vingt fois. Sa figure était devenue animée, radieuse; et pourtant ce papier ne contenait que ce peu de mots, écrits d'une main tremblante : — Dans trois ans.

Mais c'était l'expression la plus laconique de tout son désir. Il bondit d'allégresse et courut trouver son père, à qui il n'avait encore rien confié de ses amours. On ne s'ouvre pas si vite pourtant sur des matières si délicates; et il ne venait pas livrer des secrets qui n'étaient plus à lui seul. Mais il exposa

au vieillard que la langueur dont il était consumé n'avait pour cause que le désir indomptable de voir le monde, de courir les ateliers et de voyager pour se perfectionner dans son art. Malgré la douleur d'une séparation si pénible, le vieux forgeron, accoutumé à voir les jeunes ouvriers faire de telles absences pour revenir plus habiles, épuisa vite ses objections. Il donna à son fils de l'argent et des conseils; et il l'embrassa le lendemain, en le bénissant et en lui faisant toutes les recommandations qui naissent dans le cœur d'un père.

Quentin s'éloigna donc d'Anvers. Pierre de Vos, attribuant son départ au chagrin que ses refus lui avaient causé, le plaignit un instant, puis l'oublia, comme c'est l'usage.

On n'eut dès lors aucune nouvelle de Quentin Matsys, et le peu qui s'est conservé de son histoire ne nous apprend absolument rien des lieux où le conduisirent ses voyages, ni des artistes qu'il fréquenta. Peut-être nous serait-il permis de profiter de cet intervalle pour dire un mot des divers récits, plus ou moins singuliers, qu'on a hasardés sur son compte. Les uns, lui ôtant son père, l'ont fait vivre pauvre avec sa mère presque mendiante, qu'il nourrissait en ferrant des chevaux, version que rien n'appuie, non plus que la supposition de ceux qui disent qu'il devint peintre en enluminant des images populaires, pendant une maladie, ni l'anecdote des autres qui content que la jeune fille dont il était épris balançait entre lui et un peintre, et qu'il prit le pinceau pour la fixer : — toutes circonstances imaginées cent cin-

quante ans après l'époque des faits réels, et qu'il nous suffit d'indiquer pour qu'elles soient repoussées.

Trois ans après le brusque départ de Quentin Matsys, on ouvrit à Anvers, au mois de juillet de l'année 1486, une exposition publique de tableaux. Cette innovation était, dans l'Europe moderne, une glorieuse initiative; et la noble cité qui, la première, institua de telles fêtes, en a recueilli les fruits, car les arts lui ont donné une place illustre dans leurs fastes. Anvers n'avait pas encore atteint l'immense éclat qu'elle devait conquérir sous Charles-Quint; mais elle y marchait par l'intelligence; peu à peu elle envahissait l'héritage de Bruges, en ce moment la plus splendide des villes des Pays-Bas. Les magistrats d'Anvers avaient promis de beaux encouragements aux peintres qui recueilleraient le plus d'hommages dans ce concours public; et de tous les points des Pays-Bas, du nord de la France et des provinces rhénanes, les artistes arrivaient avec leurs ouvrages, qu'on disposait à l'hôtel de ville.

N'oublions pas de dire que plusieurs des jeunes peintres d'Anvers qui exposaient avaient demandé la main de Caroline, sans qu'elle eût donné de l'espoir à aucun. Son père avait promis de la décider, en se prononçant lui-même, après les jugements du concours.

Dans ce même temps, par une belle et douce soirée, le vieux Matsys, que poussait une sorte de pressentiment, courut lui-même ouvrir sa porte, à laquelle on heurtait d'une main puissante. C'était son fils Quentin, qui revenait enfin après trois ans

de voyages, et qu'il embrassait avec ivresse. Le jeune homme, un peu bruni, raconta seulement qu'il avait parcouru la France, la Suisse et l'Italie; il ajouta qu'il espérait ne plus quitter son vieux père.

Le lendemain matin, la première personne que Caroline aperçut de sa fenêtre, ce fut Quentin Matsys, qui la salua de loin. Sa figure pâlie se ranima; elle sembla reprendre une vie nouvelle.

Le jeune forgeron cependant, pour prouver qu'il avait fait des progrès dans ses courses, se mit à faire, à l'aide du marteau, sans le secours de la lime, ni d'aucun autre instrument que le marteau seul, le précieux édifice en barres de fer battu qu'on voit toujours à Anvers, devant la cathédrale, et qu'on appelle le puits de Quentin Matsys. Au sommet de la coupole à jour, formée de rameaux, de volutes et de fleurs de fer travaillées avec goût, qui surmonte ce léger édifice, il plaça un homme d'armes, tenant la main coupée, et représentant, à ce qu'on croit, le fameux géant d'Anvers. Il mit aux angles d'autres figures sculptées, que l'on dirait faites au ciseau et que le marteau seul termina.

A toutes les époques, l'amour des arts a été en quelque sorte une qualité populaire dans les Pays-Bas. En même temps qu'on admirait ce chef-d'œuvre du forgeron, la foule se portait avec empressement à l'exposition des tableaux, qui dans quelques jours allait être close pour la distribution des prix. On avait remarqué surtout trois ouvrages d'un artiste inconnu; ils portaient pour toute signature un petit marteau. Le premier était une vieille femme jouant avec un

chien, peinture d'une rare perfection; le second un Saint-Éloi, patron des forgerons, que l'auteur offrait à Notre-Dame d'Anvers; le troisième était le portrait, merveilleux de ressemblance et de vie, de Caroline.

Pierre de Vos, émerveillé, reconnaissait que ces trois morceaux étaient de la même main. Il soupçonnait là-dessous quelque galanterie d'un de ceux qui aspiraient à la main de sa fille. Cependant il s'embarassait à le découvrir, et il n'y parvenait pas; car aucun des autres ouvrages de ces jeunes peintres n'approchait de ceux-là.

Le jour de la remise solennelle des encouragements donnés par la ville devait révéler ce mystère. Le premier prix fut accordé, aux acclamations générales, à l'artiste inconnu. On rompit le cachet qui couvrait son nom. C'était Quentin Matsys.

Pierre de Vos courut à lui, l'embrassa avec effusion; et au bout d'un mois, époux de la gracieuse Caroline, qui lui avait si loyalement gardé son cœur, l'heureux Quentin travaillait avec Pierre, qui ne pouvait plus se passer de lui, et recueillait le prix de son courage persévérant.

On a de mille façons altéré cette belle conclusion d'une touchante histoire. On a dit que Quentin Matsys s'était décelé à son futur beau-père en peignant sur une de ses toiles, en son absence, une tête de Madone, une main de Vierge, une bague orné d'un brillant; qu'à ces coups de pinceau, Pierre de Vos avait reconnu un haut talent. On a même dit que Quentin avait fait, sur un tableau de Pierre, une mouche si naturelle, que le vieux peintre avait voulu

la chasser avec son mouchoir. On a dit bien d'autres contes, qui se trouvent appliqués avec autant de légèreté à plusieurs autres personnages.

Le bonheur de Quentin Matsys fut aussi complet qu'il l'avait rêvé. Il eut un fils, qui s'appela Jean, qui pratiqua aussi ce bel art de la peinture, mais qui sans doute eut toujours la vie trop douce, car il ne sortit point de la médiocrité. Peut-être fut-il trop puissamment écrasé par son père, qui occupa bientôt le premier rang dans l'art de son époque.

Ce fut, dit-on, en 1508 que Quentin Matsys peignit la fameuse *Descente de croix* qu'on admire toujours, entre ses deux panneaux, dans le riche musée d'Anvers. Il fit beaucoup d'autres tableaux, dont la plupart ont péri, ou dans la catastrophe qui engloutit les titres de gloire de Pierre de Vos, ou dans les effroyables dévastations qui signalèrent les troubles.

Quentin Matsys était vieux lorsqu'il fut frappé d'une immense douleur. Il perdit sa femme chérie. Dès lors il brisa ses pinceaux, qu'il n'avait pris que pour elle; et pour rattacher au souvenir de Caroline le souvenir du premier état dans lequel elle l'avait aimé, il reprit le marteau de forgeron; son dernier travail fut un lustre de fer battu, qu'il offrit à l'église d'Aerschot, en reconnaissance de l'honorable sépulture qui avait été donnée à Caroline dans cette église. Ce monument a été respecté.

Il mourut peu après, en 1529, et fut enterré dans le couvent des capucins d'Anvers. Cent ans plus tard, la ville transporta ses cendres au pied de la

tour de la cathédrale. On lui érigea, à gauche du grand portail, une tombe ornée de son buste en relief. On y grava son nom, pour fixer les irrésolutions vagabondes des écrivains qui l'estropiaient de toute manière. On ne manqua pas de le glorifier du vers célèbre qui le caractérise, dans le poème des Peintres flamands de Dominique Lampsonius :

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

On peut traduire ce vers latin par ces deux rimes françaises :

L'honnête ardeur d'une flamme fidèle  
D'un forgeron a su faire un Apelle (1).

(1) Nous ajouterons à cette légende, qui montre ce que peut le travail, quelques détails pris d'une notice publiée à Gand, dans le *Messenger des sciences et des arts* de 1838, page 1 à 12.

» Quentin Matsys, à Anvers, demeura d'abord dans la rue des Tanneurs *in de Simme*, au Singe; ensuite dans celle des Arbalétriers. La maison qu'il y occupa portait encore en 1658 un Saint Quentin pour enseigne; — enseigne faite en fer battu doré et qui, selon la tradition, était l'ouvrage de Matsys. Dans la même maison, il avait peint un appartement. C'étaient des ornements en grisaille à la détrempe, composés de compartiments entrelacés de festons de fleurs et soutenus par de petits chérubins. Près de la cheminée quatre joueurs de flûte étaient peints en couleur. Ces ouvrages avaient été faits en 1528, l'année d'avant la mort de l'artiste; ils existaient encore en 1658.

» Van Mander assure que Matsys était grand musicien; et Tornenburg, qu'il avait été grand partisan de la rhétorique.

» Les biographes ne sont pas d'accord sur la manière d'écrire son nom : — Metseys, Metsius, Messis, Messius, Messeys, Mathys, Mathysis; dans Van Mander, Quintin Messys; dans de Bie, Quintyn de Smedt. Sur un de ses tableaux, représentant un changeur, il a signé lui-même *Quintin Matsis*; au pied du portrait de Knipperdoling, on lit la signature *Quentin de Mees* (Quintinus Mesius). Il avait l'habitude de placer un petit marteau sous son nom.

» Outre le puits qui se trouve devant Notre-Dame d'Anvers, on cite un grand nombre d'autres ouvrages faits au marteau par Quentin Mat-

## XXXIII. — LÉGENDE DU FRISON AU FLÉAU.

C'étaient des hommes forts, et qui trouvaient moins lourds  
Leur fer et leur acier que nous notre velours.

VICTOR HUGO.

## I.

Deux hommes, qui avaient conservé le teint frais des climats du Nord sous l'ardent soleil du Portugal, bravaient depuis une heure les rayons brûlants de ce soleil; un peu tempérés, il est vrai, par un vent de mer; car ils étaient assis à l'embouchure du Tage, les yeux fixés sur les flots immenses, dont ils semblaient attendre quelque événement. C'était par une belle matinée du mois de juin de l'année 1217.

L'un de ces deux hommes était un armurier liégeois; l'autre, un pêcheur de l'île de Walcheren. Tous deux avaient fait partie d'une des légères embarcations qui accompagnaient le comte Baudouin de Hainaut, lorsqu'il était allé à la conquête de Constan-

sys. On dit que la tombe d'Édouard IV, roi d'Angleterre, qui se trouve dans la chapelle du palais de Windsor, a été forgée par lui.

» L'ouvrage capital de Quentin Matsys, *la Descente de croix*, avec ses deux volets, est au musée d'Anvers. Ce fut en 1508 que le métier des menuisiers de la ville d'Anvers lui commanda ce tableau, qui fut payé trois cents florins. La reine Élisabeth d'Angleterre en offrit soixante-quatre mille florins, sans l'obtenir. Mais, en 1577, les menuisiers gênés vendirent leur joyau; il allait être perdu pour le pays, quand, poussés par Martin de Vos, les magistrats s'avisèrent, on ne sait sous quel prétexte, de faire saisir ce chef-d'œuvre. Rachetée dans le moment des troubles au prix de quinze cents florins, *la Descente de croix* de Matsys resta donc à Anvers. — En 1794, elle fut transportée à Paris. Vingt ans après, rendue à sa patrie, elle fait, depuis 1814, le plus rare ornement du musée d'Anvers. »

tinople. Leur petit navire, séparé de la flottille par un gros temps, avait été jeté sur les côtes du Portugal. Ils s'y étaient vus accueillis avec une hospitalité généreuse; ils avaient trouvé à Lisbonne des compatriotes qui les avaient retenus, et depuis quatorze ans, établis là, chacun dans sa profession, ils s'y étaient mariés tous les deux.

— Décidément, ils n'arrivent pas, dit l'armurier; ces retards me coupent en quatre; je suis comme dans un étau.

— Filons encore quelques brasses de patience, répondit le pêcheur; une armée ne s'enlève pas d'un coup d'épervier.

— Mais au retour de la dernière grande pêche que vous aviez faite dans les eaux de votre chère Zélande, vous nous aviez rapporté, Jean, avec vos morues, des nouvelles qui m'avaient tout à fait rendu le fil. N'étiez-vous pas sûr que nos amis arriveraient au mois de juin?

— Le mois de juin n'est pas encore passé.

— Ah! vous êtes calmes, dans votre île. Moi je suis entre l'enclume et le marteau. Les Maures vont revenir exiger leur exécration tribut.

— Ils ne viennent que dans dix jours, Hubert. Nous en avons huit au moins à frayer en pleine eau. Ils sont exacts.

— Nous sommes fous d'être restés dans un tel pays.

— C'est ce que je me dis. Aussi, j'ai maintenant une barque solide et qui peut tenir la mer; elle a deux mâts et un pont bien fermé. Dans huit jours, si

nos camarades n'ont point paru, je n'attends pas le roi de Maroc; je m'embarque avec ma femme et mes six filles, et je regagne la Zélande. Adieu à ce chaud soleil! Je retrouverai joyeusement le bon beurre frais de mon île et mes tartines de pain brun.

— Je partirais bien avec vous, Jean, répliqua le Liégeois, si ma jeune belle-sœur voulait nous accompagner, ou si mon imbécile de frère était venu, lui à qui je la destine. Car ce pays est, en vérité, trop dangereux.

— En effet, poursuivit le Zélandais de l'île de Walcheren, le Portugal n'est pas sûr. Cependant, il a reçu des nôtres un bon coup d'épaule, il y a soixante-dix ans. Car en 1147, les Maures étaient encore maîtres de Lisbonne. Le comte Alphonse, qui le premier s'est fait proclamer roi de Portugal, assiégeait cette ville sans succès. Après plusieurs mois de vains efforts, il perdait tout espoir, et le Portugal allait cesser d'être chrétien, lorsqu'une flotte de croisés armés à la voix du bienheureux saint Bernard relâcha ici par bonheur. Le saint-siège, qui ne s'occupe que d'étendre la foi, avait recommandé aux nouveaux soldats de Jésus-Christ de combattre les infidèles partout où ils les rencontreraient. Dès que Alphonse I<sup>er</sup> sut l'arrivée des étendards chrétiens à l'embouchure du Tage, il accourut : — Vous cherchez les Sarasins, dit-il aux croisés; n'allez pas plus loin, ils sont ici. Aidez-nous à purger une terre qui a reçu la foi du Seigneur, et de riches possessions récompenseront notre vaillance.

Ces croisés étaient des Français, des Zélandais, des

Liégeois, des Flamands, des Brabançons, des Frisons et des Hollandais. Arnulphe d'Aerschot, qui les commandait, se joignit avec tous ces braves au roi Alphonse. Au bout de quatre mois, Lisbonne fut enlevée, la garnison mauresque passée au fil de l'épée et tout le pays évacué par les infidèles. Une partie de nos concitoyens consentit à rester et se fixa dans les riches domaines que leur offrait la reconnaissance du roi Alphonse; et nous avons été heureux de trouver ici leurs enfants. Il est triste qu'ils n'y soient pas demeurés tous; ils auraient autrement protégé le Portugal.

— Tant qu'Alphonse I<sup>er</sup> a vécu, poursuivit le Liégeois, il paraît qu'il s'est montré dignement et que le couteau n'a pas bronché dans le manche. Mais Sanche, son successeur, s'est laissé vite ébrécher. Il a eu peur des Maures. Il les a repoussés avec de l'or, au lieu de les repousser avec du fer; et ce qui est plus affreux, il a consenti à payer tous les ans au roi de Maroc un tribut de cent esclaves chrétiens.

L'armurier, en disant ses mots, fit le signe de la croix; puis il continua :

— Depuis six ans qu'Alphonse II a reçu la couronne, il fait tout ce qu'il peut pour se dégager d'une rouille si honteuse. Il n'y réussira pas.

— Quand je vous dis, Hubert, que nos amis viendront. Comptez sur Guillaume de Hollande; la voix du souverain pontife ne parle pas vainement à nos bonnes contrées. Dans tout ce qui s'est fait de brillant jusqu'ici aux croisades, les enfants des Pays-Bas ont

en leur part. Ce ne sera pas la première fois que Guillaume portera la croix à son armure. Le bon comte Florent III, son père, est mort en Palestine, et il a sa tombe à Saint-Pierre d'Antioche. Guillaume l'avait accompagné...

Le Liégeois, en ce moment, arrêta son ami en lui saisissant le bras; et tendant sa main droite sur la mer, il s'écria : — Une voile en vue !

— Une voile ! répliqua le pêcheur après avoir regardé une minute à travers un long tube de bois qui lui servait de canne et qui pouvait représenter une lunette sans verres, car les lunettes d'approche n'étaient pas inventées, — une voile ! si je ne me trompe, il y en a deux, et qui filent lestement.

Les deux navires se rapprochaient avec une telle vitesse que peu après le pêcheur fit un mouvement : — Une voile chrétienne ! s'écria-t-il, — poursuivie par un corsaire de Maroc !

L'excellence de sa vue ne l'avait pas trompé. C'était en effet un petit bâtiment frison. Le navire maure qui lui donnait la chasse paraissait beaucoup plus fort. Les Frisons se défendaient de leur mieux, en lançant avec rapidité des corbeilles de cailloux, au moyen de catapultes; ce qui n'empêcha pas les Sarasins d'accrocher la petite embarcation avec un harpon de fer et de se lancer à l'abordage.

Les deux spectateurs de la côte, ne pouvant secourir leurs frères, s'étaient mis à genoux et priaient. Le combat se livrait sous leurs yeux, à la distance d'une demi-lieue à peine. Ils en suivaient tous les mouvements, et les battements de leurs cœurs mar-

quaient les phases de cette lutte acharnée. Ils avaient vu quatre hommes de l'équipage frison se jeter à la mer, et ils se troublaient de ne les voir point reparaître. Ils apercevaient une masse de Sarasins s'élançant sur le bâtiment néerlandais et repoussés par une espèce de géant, qui s'agitait d'un bout à l'autre du pont, ayant pour arme un énorme fléau.

Bientôt le pêcheur Jean distingua nettement que les Frisons jetaient des cordages, et il vit les quatre camarades dont l'absence l'inquiétait remonter sur leur pont. Alors un vigoureux coup de hache coupa la chaîne du harpon qui retenait le bâtiment chrétien; les Frisons s'écartèrent au large. Le corsaire parut singulièrement appesanti dans sa marche et désormais hors d'état de poursuivre sa chasse; en peu d'instant il sembla qu'il s'abaissait, et tout à coup on le vit s'engloutir avec un fracas formidable.

— Ils sont sauvés! s'écria le Liégeois en bondissant.

— Je comprends maintenant mes quatre gaillards, dit le Zélandais. C'est de bonne guerre.

C'étaient des plongeurs, comme on en exerçait alors dans la marine des Pays-Bas, qui se jetaient à la mer au commencement d'une rencontre, s'approchaient en plongeant sous le navire ennemi et le perçaient de trous avec de longues tarières : manœuvre qui ordinairement le coulait à fond.

Le navire frison s'approchait cependant, au signal des deux amis. Dès qu'il fut à la portée de la voix, le Zélandais, embouchant son tube, qui lui servait ainsi à plusieurs usages, se mit à crier dans sa langue nationale : — Vive la croix! — Un canot se détacha

aussitôt, au milieu des cris de joie, et les deux concitoyens, emmenés sur le pont, servirent de pilotes au bâtiment, qui jeta l'ancre dans le port de Lisbonne.

## II.

Deux heures plus tard, la femme du pêcheur, qui allait sans cesse à la porte de sa petite maison au bord du Tage, inquiète de ne pas voir revenir son mari, l'aperçut enfin, entouré d'une multitude de têtes blondes que dominait un homme colossal, armé d'une lourde perche au bout de laquelle flottait un solide fléau. C'était cet homme que les deux amis avaient vu balayer si activement le pont des Sarasins.

Au coin d'une petite rue voisine, la troupe se divisa. Le plus grand nombre disparut avec l'armurier, qui, joyeux d'apprendre que son frère arrivait, emmenait les débarqués chez lui et chez ses amis. Quatre seulement, parmi lesquels était le géant, venaient prendre gîte au logis du pêcheur.

Celui que nous désignons sous l'épithète de géant la méritait par sa taille et par sa force peu commune. C'était un Frison que la nature avait taillé à plaisir. Il avait un peu plus de six pieds, et l'on assurait qu'il faisait face à huit hommes. Avec cela il était beau et bien proportionné. Sa figure ouverte et franche étalait, sous une blonde chevelure, des yeux vifs, des dents superbes, un teint frais comme les roses. Il avait vingt-quatre ans et se nommait Gaukéma. Ses camarades se plaisaient à le distinguer plus spé-

cialement sous le nom du *Frison au fléau*, à cause de son arme particulière, et parce qu'en recevant sur l'épaule de son pourpoint la croix des pèlerins armés, il avait fait vœu de ne la découdre qu'après que son fléau redoutable aurait assommé douze Sarasins.

Le Frison, en entrant dans la maison du pêcheur, dressa son fléau contre la muraille, et aussitôt qu'il entendit les six filles de son hôte lui parler la langue de son pays, il fit trois ou quatre sauts par la chambre, au risque d'en enlever le fragile plafond. Puis il s'assit sur un banc, et, avisant sur la table un énorme pain frais, il en rompit une vaste portion et se mit à la croquer avec des dents qui décelaient un estomac vigoureux.

— Je vous disais donc, reprit-il en s'adressant au Zélandais et en se rattachant à une conversation interrompue, je vous disais que nous arrivions. Ainsi, plus de crainte; et ces jeunes enfants que vous avez là, quoique leur teint soit un peu grillé, ne seront pas livrées au roi de Maroc.

— Je suis rassuré en effet, dit le pêcheur; les parages où nous sommes mouillés me paraissent meilleurs, puisque vous voilà. Hubert l'armurier ne sera plus inquiet pour sa belle-sœur. Mais vous avez bien tardé!

— On ne fait pas tout ce qu'on veut, mon digne compère. Pourquoi n'avez-vous pas encore pêché de baleine?

— Parce que je n'ai pas ce qu'il faut.

Le comte Guillaume a eu jusqu'à présent la même

excuse; et de celui-là on peut dire qu'il n'a guère su encore discerner quel goût peut avoir le repos. Quand le roi de Portugal a imploré son appui, en même temps que le grand pape Innocent III prêchait vivement la croisade, non-seulement contre les infidèles de la Palestine, mais contre les Sarasins de la Sicile, du Portugal et de l'Espagne, tout le monde chez nous a acheté des armes et les enfants mêmes ont voulu se croiser. Mais avant de quitter ses États de Hollande, de Zélande et de Frise, Guillaume devait leur assurer la paix en son absence; et enfin nous voilà nombreux : le seigneur évêque d'Utrecht est lui-même avec nous.

— Vous ne nous dites pourtant pas où est l'armée néerlandaise!

— Vous voulez, Jean, que la Trinité vienne avant Pâques. Il paraît que les Sarasins prennent la peine de garder vos côtes; car ils sont aux prises avec notre flotte, dont ils nous ont détachés.

— Sans vous interrompre, mynheer, dit en ce moment la femme du pêcheur, le dîner ne peut pas vous être désagréable.

Les croisés, déjà avertis par l'excellente odeur d'une fricassée de mouton aux châtaignes, s'approchèrent joyeusement de la table, où brillèrent deux pots de vin de Faro à la couleur d'or, et après qu'on eut dit en commun le *Benedicite*, il se fit ce silence solennel qu'on accorde à la première faim. Les conversations reprirent ensuite. Ce ne fut que quand le Frison ne vit plus rien sur la table qu'il se leva en disant : — Allons au port chercher des nouvelles.

Les convives du pêcheur n'eurent pas à courir loin. Les cris de joie et le son des cloches de toutes les églises de Lisbonne annonçaient l'heureuse arrivée des croisés. Tous les navires néerlandais étaient dans le port; le comte Guillaume, qui en effet avait décidé l'évêque d'Utrecht Otton van der Lippe à l'accompagner dans la guerre sainte, faisait, avec le courageux prélat, une entrée qui était un triomphe.

Le roi Alphonse II, accouru sur le rivage, voulut le premier donner la main à Guillaume et aux autres chefs, en qui il voyait ses libérateurs. Il fit monter au Comte et à l'Évêque deux chevaux superbes, les combla d'honneurs dans la marche et les conduisit en pompe à son palais, où bientôt on leur servit un festin improvisé. On apprit avec allégresse dans toute la ville que les croisés avaient déjà battu les Maures, et chaque maison fut heureuse d'avoir à fêter quelques-uns des amis qui venaient au secours du Portugal. Ce fut dans tout Lisbonne un élan de réjouissances qui se continua les jours suivants.

L'armurier liégeois, qui gagnait par son habileté beaucoup d'argent dans un pays où tous les bourgeois devaient faire à l'occasion le métier de soldat, avait reçu chez lui douze croisés à qui il faisait faire bonne chère. Il était surtout très-ravi d'avoir trouvé son frère dans les défenseurs de la croix. Son frère Lambert était comme lui faiseur d'armes; il voulait se le rattacher doublement, en l'associant à son industrie, qu'il avait de la peine à conduire seul, en lui faisant épouser la sœur de sa femme. C'était une jeune Lisbonnaise d'honnête famille bourgeoise, dont

on admirait la beauté, mais qui jusq' alors ne s'était montrée sensible à aucune recherche, malgré ses dix-huit ans. Sa sœur aînée était heureuse avec Hubert; elle lui avait très-souvent parlé du frère de Liège attendu; la belle Rosalie s'apprêtait à le juger.

Il y a toujours de l'inconvénient à flatter d'avance le portrait d'un futur époux. L'air endormi du Liégeois nouveau venu ne plut pas à la jeune fille. De toutes ces blondes figures du Nord, qu'on lui avait tant vantées, il n'y en eut qu'une seule qui lui parut supportable : c'était la figure franche et animée du Frison au fléau, quoique l'habitude qu'il avait de porter toujours avec lui son arme effrayante, même en visitant ses amis dans la ville, l'eût fait rire de bon cœur. La seconde fois qu'elle le vit chez son beau-frère, la jeune Lisbonnaise ne put s'empêcher de lui adresser la parole; elle lui demanda comment il pouvait manier une arme si pesante.

— Oh! c'est très-facile, señora, dit-il; mais si les Marocains avaient des têtes comme la vôtre, je crois bien que mon fléau n'en casserait guère.

Le Frison, sans y songer, était galant; et il ne remarquait pas que sa galanterie ne déplaisait point. Toutefois, il se sentit un peu frappé des regards de l'étrangère.

### III.

Le sixième jour que l'armée du comte Guillaume passa à Lisbonne vit la fin des fêtes. Des nouvelles alarmantes se répandirent tout à coup. On annonça

que les Maures débarquaient en nombre immense. Ils avaient à la hâte réuni toutes leurs forces; ils venaient réclamer leur tribut, et au besoin livrer bataille aux croisés avant qu'ils fussent en plus grand nombre.

L'armée des Sarasins, qui, dès la nuit même, s'avança sous les murs de Lisbonne, était forte, dit-on, de cinquante mille guerriers : les croisés, commandés par Guillaume, n'étaient pas au-dessus du nombre de huit mille. Néanmoins, le comte de Hollande avait conseillé de laisser débarquer tous les ennemis. En même temps, il avait ordonné au commandant de sa flotte de se tenir prêt à prendre le large pour couper la retraite aux Maures.

Le lendemain matin, après que tous les soldats de la croix eurent entendu la sainte messe et confessé leurs péchés, ils sortirent de la ville pour marcher à la rencontre de l'ennemi. A mesure qu'ils passaient, les bons religieux et les prêtres vénérés les bénissaient au nom du Seigneur; et ils allaient avec courage, décidés à mourir ou à faire triompher la cause sainte.

L'armée des infidèles se déploya fièrement, et la bataille s'engagea si vite, que bientôt les chrétiens, Néerlandais et Portugais, se trouvèrent enveloppés de toutes parts. Les chevaliers ne s'en troublèrent pas. On vit briller là mille traits de vaillance, auxquels il n'a manqué qu'un historien. Le cliquetis des armes étouffait les voix; le sang ruisselait partout. Dans le nombre de ceux des enfants de la Frise qui se servaient du fléau, on remarquait surtout Gau-

kéma, qui, sérieusement occupé de son vœu, faisait place nette autour de lui et ne recevait aucune blessure.

Le comte Guillaume avait résolu, dans son plan de bataille, de faire une trouée à travers les rangs ennemis, du côté du port, pour s'appuyer sur sa flotte et pour entraver en même temps la retraite des Maures. En se jetant au milieu d'une masse compacte d'infidèles, il fut si chaudement attaqué, que son cheval, percé de coups, s'abattit. Il allait être tué, et déjà l'évêque d'Utrecht, qui était auprès de lui, venait d'être pris; l'armée perdait ses deux chefs, si le géant frison, qui surveillait la tête de son prince, n'eût bondi à son aide et balayé les Maures autour de lui. Il le relevait sur des cadavres expirants, en même temps que le roi Alphonse II arrachait le prélat des mains infidèles.

Remonté sur un autre cheval, Guillaume poursuivit son projet, perça les colonnes de l'ennemi et se déploya devant le port. Il y avait plus de quatre heures que la mêlée durait, lorsque enfin la victoire se déclara pour les Chrétiens. Les Sarasins en déroute regagnèrent leurs navires, laissant derrière eux quatorze mille morts et six mille prisonniers, parmi lesquels étaient deux de leurs rois. Un grand nombre de fuyards se noya; plusieurs périrent poursuivis par les navires des Pays-Bas, et à la fin de la journée, la ville, le pays et les côtes furent libres.

La rentrée de Guillaume dans Lisbonne fut un second triomphe, plus grand encore que le premier. Tout le peuple à genoux chantait des cantiques d'ac-

tions de grâces et bénissait les soldats de la croix. Tout le clergé de Lisbonne vint au-devant des vainqueurs, avec ses ornements de fêtes, des palmes dans les mains et des chants d'allégresse. Après que les guerriers eurent remercié le Très-Haut devant ses autels, les chefs se rendirent au palais. Les deux rois maures furent mis à rançon ; on leur fit jurer de payer à leur tour le tribut d'argent qu'ils avaient précédemment exigé. On décida que les six mille prisonniers seraient retenus en esclavage jusqu'à ce que le roi de Maroc eût renvoyé douze cents chrétiens qui gémissaient encore dans ses États, avec la stipulation qu'on rendrait deux Sarasins pour un chrétien.

Pendant les nouvelles fêtes qui célébrèrent l'indépendance maintenant assurée du Portugal, le Frison au fléau revit la belle-sœur de l'armurier. On savait les prouesses du géant, et Rosalie lui demanda s'il était libre de son vœu?...

Il y avait un intérêt singulier dans cette question et dans le ton qui l'accentuait.

— Señora, répondit-il, tous les autres disent que j'ai fait quelque besogne, mais moi je n'ai pu compter sûrement que onze têtes de Maures réellement cassées.

— Vous oubliez sans doute ceux du vaisseau, le jour de votre arrivée.

— Ah! vous savez cette rencontre, señora; mais, ceux-là j'ignore ce que j'en ai pu faire, et ils ne doivent pas entrer en nombre. Il me faut encore une bataille.

— Vous allez donc repartir?

Il y avait aussi dans ce peu de mots un sentiment

qui remua le cœur de Gaukéma, quoiqu'il ne pût s'en rendre compte.

— Señora, répondit-il en soupirant, je ne saurais tuer un Sarasin désarmé, et il n'y en a pas d'autres ici. Et puis j'ai eu le bonheur de secourir mon prince dans cette mêlée; j'aurai sans doute encore l'occasion de lui être utile. Je ne dois pas l'abandonner; tant qu'il ne repliera pas sa bannière.

Le Frison reprit son fléau, s'en alla tout décontenancé, et le lendemain il n'osa pas revenir chez le Liégeois.

Le jour d'après, le comte de Hollande, de Zélande et de Frise, s'attachant tout à coup aux fêtes, profita d'un vent favorable et fit sonner le départ; la flotte néerlandaise, comblée de bénédictions, se dirigea vers la Palestine.

Gaukéma se retourna plusieurs fois du côté de Lisbonne. Quand il eut perdu de vue les côtes du Portugal, son premier soin fut de s'informer si le frère du Liégeois, l'homme qu'on destinait à la belle Lisbonnaise, s'était embarqué avec les chrétiens. Il apprit qu'il était resté à Lisbonne : le cœur du pauvre géant en fut tout serré.

#### IV.

Après une heureuse navigation, la flotte néerlandaise arriva en vue de l'Égypte. Guillaume s'étant réuni aux autres princes croisés, on résolut d'aller assiéger Damiette, dont la position était importante. — Il ne faut pas confondre cette place avec la ville

de ce nom qui existe aujourd'hui. L'ancienne Damiette était d'une lieue plus rapprochée de la mer. Située à la seconde embouchure du Nil, cette ville avait du côté du fleuve un double rempart, et du côté de la terre trois ceintures de bastions. Une tour énorme, assise au milieu du Nil, la protégeait encore. Cette tour était bien munie de provisions, et sa garnison considérable tenait en échec les navires ennemis qui voulaient s'approcher. De plus, une solide chaîne de fer, tendue de la tour à la ville, fermait aux vaisseaux le passage du fleuve.

Les chrétiens, ayant assis leur camp dans les riantes campagnes qui environnaient Damiette, bloquèrent cette ville du côté de la terre et commencèrent le siège du côté du fleuve. Ce siège devait durer longtemps. Les croisés élevèrent sur leurs vaisseaux des galeries avec des ponts-levis et des échelles et s'approchèrent des doubles remparts. Leurs apprêts avaient été longs, leur assaut fut terrible. Mais de grands traits de valeur éclatèrent aussi du côté des assiégés. Les infidèles se défendirent si chaudement, que les premiers chrétiens qui tentèrent l'escalade furent précipités et périrent engloutis dans le Nil. Les chevaliers, repoussés ainsi, tinrent conseil ; la belle saison avait été consumée en dispositions dont on reconnaissait l'insuffisance. Il fut décidé que pendant l'hiver on se contenterait de bloquer le fleuve, et que de temps en temps chaque nation à son tour, avec ses chefs et ses machines, se hasarderait à tenter l'assaut. Mais on sentait qu'il fallait rompre la grande chaîne tendue entre la ville et la

tour. Ce fut alors, disent les chroniques, que le bon comte Guillaume I<sup>er</sup> s'avisait, avec ses guerriers de la ville de Harlem, lesquels armèrent le devant ou la pointe de leur navire d'une longue et forte scie d'acier, faite exprès pour leur projet, et au premier vent qui leur parut favorable, ils se lancèrent de très-grande véhémence contre la chaîne, qui devait se rompre ou mettre leur navire en débris. Le succès couronna leur audace; la chaîne fut brisée, les vaisseaux chrétiens devinrent maîtres du fleuve, et, en honneur de ce beau coup de main, l'Empereur, suzerain de la Néerlande, permit aux bonnes gens de Harlem de porter désormais dans leurs armoiries, entre les étoiles qui en faisaient le seul ornement, l'épée impériale. Au-dessus de l'épée, le patriarche de Jérusalem ajouta la croix, pour laquelle ils avaient marché si vaillamment.

Le printemps de l'année 1218 arriva toutefois sans qu'on eût obtenu d'autre résultat. Alors ceux des guerriers des Pays-Bas qui avaient leurs tentes au-dessus du fleuve imaginèrent de construire, sur deux vaisseaux liés ensemble, un grand château de bois, égal en élévation à la haute et vaste tour posée au milieu du Nil. Au sommet de la lourde forteresse flottante, on fixa un pont-levis, qui devait s'abattre sur la tour des infidèles, et qui portait une galerie couverte. Le 24 août (1218), la monstrueuse machine descendit le fleuve. Des soldats déterminés, choisis parmi les croisés des Pays-Bas et de l'armée du duc d'Autriche, occupaient tous les étages du fort mobile et s'apprêtaient à combattre. Les matelots qui les

dirigeaient s'arrêtèrent intrépidement devant la tour des infidèles et lancèrent leurs ancres avec des catapultes dans les mâchecoulis inférieurs des murailles.

Un combat formidable s'ouvrit à l'instant : les chrétiens l'entamaient par des nuées de javelots et de cailloux ; les musulmans, en masse pressée sur leur rempart, inondaient la tour mouvante de traits enflammés et de feux grégeois. Tout Damiette d'une part, de l'autre toute l'armée de la croix, assemblée sur la rive, faisaient des vœux ardents. Mais en un instant la machine est en feu ; le pont-levis, qu'on venait d'abaisser, tremble et s'enflamme ; les premiers croisés qui s'étaient élancés reculent après avoir perdu une bannière, celle du duc d'Autriche ; les infidèles triomphent.

En ce moment terrible, tous les bataillons croisés, qui assistaient du rivage à cette grande lutte, tombèrent spontanément à genoux, et chaque guerrier, depuis les rois et les princes jusqu'aux derniers soldats, se mit à prier en se frappant la poitrine. Le patriarche de Jérusalem, l'évêque d'Utrecht, tous les religieux et tous les prêtres de l'armée levaient vers le ciel leurs mains suppliantes, et subitement, disent toutes les relations, le feu grégeois s'éteint comme par un miracle ; la machine reparait intacte, comme si le feu ne l'eût pas attaquée. Le pont-levis, dont on a sacrifié la galerie, retombe de nouveau sur la tour des Sarasins, et les croisés, reprenant courage, s'élancent à découvert, brandissant leurs haches d'armes, leurs piques et leurs massues.

A la tête des premiers qui mirent le pied sur les

créneaux de la tour, refoulant à travers mille périls un ennemi déterminé, tous les historiens citent un jeune Frison de haute taille qui, armé d'un fléau, repoussait les infidèles ou les brisait dans leur armure. C'était Gaukéma. En prenant possession de la tour, il s'était emparé de l'étendard jaune du sultan : — « Voilà, cria-t-il, une bannière; elle payera celle que nous avons perdue. » — Et tout en disant ces mots, il faisait place avec son fléau de fer à ses compagnons, qui arrivaient en hâte. Mais bientôt acculé dans un coin par un groupe d'ennemis qui voulaient le carner, il reconnut qu'il était seul et que les chrétiens se trouvaient refoulés de nouveau. Un Liégeois intrépide, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, lutta encore, un pied sur le pont-levis, l'autre sur la plate-forme de la tour; il faisait face à un Sarasin puissant, qui portait vaillamment de grands coups. Il ne remarquait pas qu'une partie des Maures, retirés à l'étage inférieur, saisissaient derrière lui les soldats de la croix avec des lances à croc et les précipitaient dans le fleuve. Il ne voyait pas non plus que, tandis qu'il combattait, un Maure accroupi brisait avec sa hache la faible poutre sur laquelle il était debout. Il sentit pourtant l'étroit plancher craquer sous ses pieds, et, ne voulant pas périr sans que sa mort fût utile, il saisit par la jambe son haut adversaire, l'entraîna dans sa chute et disparut avec lui au fond du Nil.

En ce même moment le Frison, débarrassé et bondissant sur les corps des Sarasins qui jonchaient le sol, revint à la tête du pont-levis; les Maures avaient

disparu. Le pont fut réparé; les chrétiens, s'y précipitant, demeurèrent alors maîtres de la tour. Ils trouvèrent les étages inférieurs évacués : les infidèles, se sauvant à la nage, furent noyés ou pris.

Cette conquête avançait le siège; le sultan du Kaire se troubla enfin, et il offrit la paix, que l'on refusa, contre l'avis du comte Guillaume et contre les instances de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui était au camp avec les autres princes croisés; car alors sa capitale était retombée au pouvoir des infidèles. En acceptant la paix, on eût délivré les prisonniers chrétiens; et de plus le sultan offrait de remettre les croisés en possession de la ville sainte. Mais était-il sincère? La plupart des chevaliers ne voulaient rien devoir qu'à leurs armes, et quelques-uns déclarèrent même que, loin de reconnaître le sultan du Kaire pour leur allié, ils prétendaient joindre l'Égypte au royaume de Jérusalem.

Le siège de Damiette fut donc poursuivi; et quoique cette malheureuse ville, serrée de si près, fût ravagée par une famine effroyable, elle tint plus longtemps qu'on n'avait prévu. Ce ne fut que le 5 novembre, selon les uns, le 9, selon les autres, en l'année 1219, qu'on lui donna, au commencement de la nuit, le dernier assaut. Les échelles furent plantées au milieu du fracas d'un violent orage, et les croisés montèrent, surpris de ne rencontrer nulle part aucune résistance. C'est que la ville n'était plus peuplée que de cadavres abandonnés dans toutes les rues. De soixante-dix mille habitants que Damiette comptait au commencement du siège, il n'en restait debout

que trois mille, dont la faim avait fait des spectres. Les chevaliers eurent pitié de ces infortunés, qu'ils respectèrent. Ils trouvèrent dans la ville de grandes richesses; et ce fut tout le fruit de cette croisade, qui n'alla plus loin que pour essayer des revers.

Le comte Guillaume reprit alors le chemin de l'Europe; il était rappelé dans ses États. Gaukéma s'en revenait avec lui, comblé de distinctions méritées. Guillaume n'oubliait pas que plus d'une fois il lui avait dû la vie, et il avait promis de lui accorder toutes les faveurs qui seraient en son pouvoir. — Je ne vous en demanderai qu'une seule, dit le Frison, lorsqu'on approcha des côtes du Portugal : c'est de me débarquer pour un jour à Lisbonne.

Le cœur du brave, au milieu de toutes ses commotions terribles, n'avait pas oublié Rosalie. Il était fier d'avoir si largement rempli son vœu; il voulait la revoir et le lui dire. Il songeait avec amertume qu'elle devait être mariée, tout en se laissant bercer par la pensée que peut-être elle n'aurait pas aimé le frère de l'armurier. Mais deux ans d'absence le troublaient.

Le comte de Hollande accorda sans hésiter la demande de son vaillant Frison. Il n'était pas fâché lui-même de revoir la ville qu'il avait sauvée et qui se guérissait de ses plaies. Il fut reçu par le roi Alphonse II et par son peuple avec une reconnaissance aussi vive que le lendemain de la défaite des Maures, et sa flotte fut abondamment fournie de vivres frais.

Le Frison avait couru chez l'armurier; la première

personne qu'il rencontra à la porte fut Rosalie, qui rougit à sa vue. La joie du géant se trahit en apprenant qu'elle était libre encore; le Liégeois, entaché de lâcheté et de paresse, avait formellement déplu. Le voyant demeurer à Lisbonne au lieu de suivre son vœu pour la guerre sainte, la fière Portugaise l'avait méprisé; tous les efforts de son beau-frère et de sa sœur avaient été vains contre sa résolution.

Lorsque Gaukéma eut conté les batailles livrées et la mort du brave enfant de Liège qui, au combat de la tour, avait entraîné le Sarasin dans sa chute : — C'était un de ses concitoyens, dit-elle en songeant à celui qu'on lui offrait pour époux; j'aurais consenti à devenir sa femme, s'il fût revenu ici, ayant combattu à côté de ces braves.

— Mais moi, dit le Frison, j'ai maintenant accompli mon vœu.... Puis, rougissant jusqu'aux oreilles, il allait, d'une voix émue et d'un cœur tremblant, bégayer je ne sais quelles paroles, quand les deux frères liégeois vinrent l'interrompre en l'invitant à entrer....

Après quatre jours de repos devant Lisbonne, la flotte néerlandaise était en mer. Le pêcheur de l'île de Walcheren s'y était joint avec sa femme et ses six filles. Lorsqu'on débarqua sur la terre nationale, les parents de Gaukéma, venus pour l'embrasser, virent auprès de lui une belle étrangère : c'était Rosalie, qui n'avait pas hésité à quitter son pays pour suivre son vaillant époux.

---

## XXXIV. — LA NAPPE TRANCHÉE.

Chevalier, vous avez des armes;  
Avez-vous droit de les porter?

*Rhythmes tournaisiens.*

## I.

C'était grande rumeur à Mons, à la fin de l'automne de l'année 1395. On parlait chaudement d'une de ces guerres aventureuses et lointaines qui ont tant occupé le moyen âge, époque de persévérance, d'héroïsme et de courage, où, sans chemin de fer et sans canaux, on faisait d'immenses voyages pour aller gagner les éperons de chevalier. Il s'agissait d'une croisade contre Bajazet, cet ennemi des chrétiens qui avait promis de faire manger l'orge par son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome. Il portait le ravage dans la Hongrie, et l'empereur Sigismond ne pouvait plus arrêter le torrent de ses armées.

Sigismond avait fait un appel à l'Europe religieuse; les hommes du Nord surtout avaient répondu à son cri d'alarme. Une armée d'élite, formée de Wallons, de Bourguignons, de Flamands, d'Artésiens et de Picards, allait se mettre en marche, sous la conduite de Jean de Nevers, fils du duc de Bourgogne. Dans cette périlleuse entreprise, Jean allait perdre son armée, tomber dans les fers et conquérir son surnom de Jean Sans-peur.

Le Hainaut, dans ce temps-là, était une puissance

importante, alors que l'Europe était généralement divisée en petites principautés. Le pays avait pour comte souverain Albert de Bavière, qui s'était fait deux résidences, dans ses deux villes principales, à Mons et à Valenciennes; car le comté à cette époque était bien plus grand que la province qui porte aujourd'hui le même nom. Outre cette souveraineté, Albert de Bavière possédait encore la Hollande et la Zélande. Ses ancêtres avaient régné sur la Frise.

Albert était vieux au moment qui nous arrête. Il avait un fils qui s'appelait Guillaume, et qui était, selon l'usage, comte d'Ostrevant (primitivement Ostrebant ou frontière de l'Austrasie), titre qu'on donnait aux princes héréditaires du Hainaut. Guillaume était un jeune homme doué de gentillesse et de grâce, aimant à chevaucher, à briller dans les carrousels, à folâtrer dans les bals, prenant tous les agréments de son métier de prince, mais se livrant peu aux choses sérieuses. Son père avait voulu qu'il apprît la guerre, disant qu'un prince qui ne sait pas lever l'épée court risque de laisser tomber le sceptre. Le jeune comte trouvait la cuirasse incommode, le casque d'airain pesant et la lance de guerre fatigante.

Cependant, au milieu de l'élan que donna aux esprits la croisade de Jean Sans-peur, Guillaume sentit qu'il ne pouvait plus rester inactif. Il alla dire à son père que maintenant il voulait faire la guerre et mériter de devenir chevalier. Le vieux comte fut réjoui de telles résolutions; mais quand son fils lui eut expliqué qu'il se proposait d'accompagner les chevaliers en Hongrie contre les infidèles, le vieil-

lard, qui était prudent, retomba pensif. Son expérience lui avait appris que des courses si lointaines sont rarement heureuses. D'ailleurs, il avait donné sa fille à Jean Sans-peur, et il redoutait d'exposer d'un seul coup son fils et son gendre. Froissart nous a conservé le discours d'Albert de Bavière en cette occasion :

— Guillaume, dit-il, tu as donc envie de voyager et de faire la guerre? C'est bon, mon fils. Mais pourquoi aller en Hongrie et en Turquie combattre des gens qui ne nous ont jamais rien fait? Tu n'as d'autre raison pour cela que la vaine gloire de ce monde. Laisse ton beau-frère Jean se jeter en cette affaire; et puisque tu veux guerroyer, va-t'en dans la Frise mettre à la raison nos sujets de ce pays, qui ont tant d'orgueil et de rudesse qu'ils ne veulent pas nous obéir. Voilà une guerre dans laquelle je t'aiderai. Tu sais qu'en ce pays nous n'avons plus de princes que le nom. Il y a cinquante ans que le comte Guillaume, notre grand-oncle, a été tué par ces rebelles avec toute sa noblesse. Il est même encore gisant sans honneur en cette terre. Va reconquérir le corps et les armes de notre oncle et venger l'honneur de ta race.

Le jeune comte d'Ostrevant ne trouva pas cette campagne très-séduisante. Contre des peuples demi-sauvages, la guerre lui paraissait sans gloire. Peut-être aussi qu'il redoutait les Frisons, dont la renommée était effroyable. En 1256, ils avaient tué à coups de bâton, dans un marais, Guillaume de Hollande devenu empereur, qui cherchait à les ranger parmi les vassaux de l'Empire. Ils s'irritaient contre tout

homme qui voulait les asservir, et se croyaient invincibles dans leur pays coupé de canaux et de marécages qui n'étaient praticables que pour eux.

Tout bien réfléchi, le prince de Hainaut sentit qu'il aimait mieux aller s'essayer avec ses amis contre Bajazet. Cette guerre lui paraissait comme une partie de plaisir. La plupart des jeunes seigneurs de Mons et de Valenciennes s'équipaient pour cette expédition. Il revint donc à la charge. Mais après avoir donné des avis, Albert de Bavière donna des ordres. Il déclara à son fils qu'il ne ferait pas les moindres frais pour une folle entreprise.

Le jeune comte se révolta, et pensant trouver plus d'encouragements auprès du roi de France, son suzerain, il s'en alla à Paris, sans rien dire, et se rendit à la cour de Charles VI, où il savait qu'il rencontrerait plusieurs chevaliers de l'armée de Jean de Nevers.

Guillaume oubliait trois choses : la première, c'est que Charles VI était fou ; la seconde, c'est que son père Albert était bien à la cour ; la troisième, c'est que récemment il avait fait au roi de France une offense grave, en allant à un tournoi du roi d'Angleterre, et en recevant de lui l'ordre de la Jarretière.

Peu d'instant après qu'il fut parti en cachette, son père le sut, et il écrivit à la cour de France, avec l'espoir que Guillaume recevrait là une leçon.

Mais au lieu de se rendre à Paris, Guillaume d'Ostrevant alla en Hollande, où il commit, ainsi qu'on le verra bientôt, des imprudences qui achevèrent de le déconsidérer.

La France passait autrefois pour le pays de la poli-

tesse, et la cour de France, si rigoureusement composée, était regardée comme un tribunal d'honneur dont les jugements avaient quelque poids dans le monde. Les plus éminents personnages de chaque pays étaient fiers de ses suffrages et honteux de ses blâmes. Ces vieux chevaliers sans peur et sans reproche, qui peut-être nous valaient presque, avaient pourtant, vous en conviendrez, quelques idées de loyauté; et si nous n'étions pas si obstinés à étouffer nos anciennes illustrations sous les montagnés de lauriers que nous élevons à nos gloires contemporaines, soyez assurés que nous trouverions encore de belles choses dans les faits de nos pères. Notre intention n'est pas toutefois d'écrire ici un chapitre de leur apologie, ni d'élever un trophée, ni de faire ressortir une grande action négligée. Nous ne voulons que rapporter un petit fait et rappeler une cérémonie singulière. Mais ces réflexions préliminaires pourront y rencontrer quelque application.

Le 2 janvier de l'année 1395, messire Jean de Montaigu, grand maître de l'hôtel du roi, rentrait dans son manoir de la rue de Jouy, près de la poterne de Saint-Paul, accompagné d'un de ses amis.

Il revenait du nouveau palais que les Parisiens appelaient l'*Hôtel des grands ébattements*, et il avait invité quelques seigneurs à souper avec lui. Il se hâta de donner ses ordres; car il était trois heures, et on soupait à cinq.

Pendant ce temps, l'ami qui l'accompagnait, et qui était le comte de Saint-Paul, faisait sa révérence à la femme du ministre en faveur.

Au milieu de ces préludes, Jean de Montaigu vit entrer dans sa cour un écuyer ou un chevalier qui paraissait venir de loin. C'était le jeune seigneur de Duyvenvoorde, qui, arrivant en mise de voyage, se présenta pourtant sur-le-champ.

— Messire, dit-il en saluant Montaigu, je suis envoyé à vous par Mgr le comte d'Ostrevant, héritier du Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Frise. Il sait que vous avez ici hôtel de prince, et dans l'état où il est, obligé de fuir la colère de son père, n'osant pas, comme à ses autres voyages, se présenter tout d'abord en la cour de Mgr le roi, il vous prie de l'héberger quelques jours avec sa suite.

— Tout notre hôtel est aux ordres de Mgr d'Ostrevant, répondit Montaigu. Le précédez-vous de quelques heures?

— D'une heure au plus. Il attendra mon retour et votre réponse, messire, pour entrer dans Paris.

— Dites-lui donc que son arrivée nous comble d'honneur.

Le jeune seigneur de Duyvenvoorde salua et descendit le perron; Jean de Montaigu le conduisit jusqu'à la dernière marche. Alors seulement il lui demanda quelle était la suite du prince.

— Dix chevaliers, répondit l'envoyé.

Il piqua son cheval et disparut.

— Ceci change un peu l'organisation de mon souper, fit en entrant Jean de Montaigu; ils seront ici dans un instant.

Il dit quelques mots à l'oreille de sa femme;

puis il se trouva seul avec le comte de Saint-Paul.

— Je reverrai avec plaisir, dit celui-ci, le jeune comte d'Ostrevant. C'est un bon compagnon.

— Trop bon compagnon peut-être pour le pays qu'il doit gouverner un jour. Mais notre seigneur le Roi lui veut du bien. Il l'a montré déjà en lui donnant une de ses filles en mariage; et quoiqu'il soit veuf de la princesse Françoise, morte si jeune, on ne l'abandonne pas encore, car il est question de lui faire épouser mademoiselle de Bourgogne.

— La fille de Philippe le Hardi! Ce serait pour lui un bon soutien.

— Il en aura besoin, je pense. Son pays de Hainaut n'est pas fort difficile, quoique des partis s'y forment aussi; mais la Hollande, la Zélande et la Frise sont plus rudes. Il y a d'ailleurs dans le comté de Hollande les deux factions des hoecks et des cabillaux, qui dévoreront ce beau domaine, si on n'y prend garde.

Les cabillaux se sont nommés ainsi du propre nom d'un poisson très-nombreux que nous appelons ici morue. Ce parti représente les villes et les communes. Les autres se sont appelés hoecks, c'est-à-dire hameçons, pour indiquer aux premiers qu'ils les prendront comme le hameçon prend le cabillau; ce parti est formé des seigneurs et des paysans. Ces deux factions, menaçantes dès leur origine, ont déjà mis entre elles un fleuve de sang. Des guerres, des combats furieux, des trahisons les ont signalées. Albert de Bavière, ce souverain peu habile, dont

nous allons recevoir le fils, au lieu de calmer les divisions, les a aigries en s'y mêlant. D'abord il s'est déclaré pour les hoecks, puis il s'est tourné vers les cabillaux (1). On a accusé de ce changement de conduite une jeune demoiselle appelée Aleyde de Poelgest, à laquelle il rendait des soins, car il était veuf.

Des courtisans irrités guettèrent un soir, il y a peu de temps, la pauvre fille et la tuèrent à coups de hache d'armes, près du palais. Mais, comme ils massacrèrent aussi Guillaume Kaeyser, maître d'hôtel du comte, jeune homme qui la voulait défendre, le père de ce jeune seigneur vint demander justice; il apportait la liste des meurtriers, ou du moins de ceux qu'il accusait. C'étaient le vicomte de Leyde, le seigneur de Haamstede, le seigneur de Duyvenvoorde et des gentilshommes des maisons d'Aspren, de la Lech, de Montfort, de Polanen, de Woude, de

(1) L'origine de ces factions de hoecks (prononcez houks) et des cabillaux, et qui ensanglantèrent la Hollande pendant cent cinquante ans, est assez triste. Marguerite de Hollande, comtesse souveraine de Hollande, de Zélande, de Hainaut et de Frise, demeura veuve, en 1387, de l'empereur Louis de Bavière et céda à son fils (Guillaume V) la Hollande, la Zélande et la Frise moyennant une pension. Elle se réservait le Hainaut. Non-seulement Guillaume V ne paya pas la pension qu'il devait à sa mère, mais il lui enleva encore le Hainaut. Une guerre affreuse s'éleva entre la mère, qui voulait reprendre le pouvoir, et le fils, qui voulait le conserver. Les nobles et les paysans prirent le parti de Marguerite; les communes se déclarèrent pour Guillaume; et alors naquirent ces dénominations de cabillaux et de hoecks. Après des batailles et des luttes horribles, la mère infortunée se retira dans un couvent de Valenciennes, où elle mourut en 1550. Quatre ans après, Guillaume devint fou furieux; on l'enferma dans le château du Quesnoy, où il végéta trente ans, tout près du tombeau de sa mère. Il est appelé dans l'histoire Guillaume l'Insensé; Albert de Bavière, qui lui succéda, était son frère. Cet affreux Guillaume V n'eut pas d'enfants.

Warmont; il en comptait cinquante-quatre, ce qui était beaucoup pour un guet-apens contre une femme. Albert de Bavière, irrité, ajourna tous ces seigneurs, qui ne comparurent point; il les mit donc au *ban de la comté de Hollande*, les condamnant comme *ayant forfait corps et biens*. Pendant qu'on ruinait leurs châteaux et qu'on dévastait leurs seigneuries, ils se mirent sous la protection de Guillaume d'Ostrevant, qui était resté attaché au parti des hoecks. Le jeune homme encourut ainsi de nouveau la colère de son père, qui vient de le comprendre dans le nombre des proscrits. Guillaume se retira donc avec les bannis, dont il s'était chargé, au château d'Altena, qui lui appartenait. Mais son père, ayant levé une armée et toujours inflexible, vint l'y assiéger. N'osant pas entreprendre une nouvelle guerre parricide, le jeune comte sortit du château, et il va sans doute nous prier de le remettre en grâce avec son père. L'occasion est bonne, car nous savons qu'Albert de Bavière, quoiqu'il touche à la vieillesse, s'apprête en ce moment à épouser par nouvelles noces madame Marguerite de Clèves, et les fêtes d'un mariage ouvrent volontiers la porte du pardon. Mais je crois pourtant qu'au conseil de Mgr le Roi on voudra donner quelque leçon à ce jeune prince, que l'on accuse de dissipation, de légèreté et de fainéantise. Il n'a rien fait jusqu'ici, et pour un prince, c'est honte.

Jean de Montaigu avait à peine terminé ces explications, que nous résumons succinctement, lorsqu'un grand bruit de chevaux annonça l'arrivée des proscrits hollandais. Le ministre descendit jusqu'à sa

porte pour recevoir le prince et sa suite. La dame de Montaigu, qui s'était placée au haut du perron, conduisit aussitôt ses hôtes dans une salle où on leur offrit à laver; après quoi, des pages présentèrent à chaque gentilhomme de riches vêtements, dont le plus magnifique était destiné au comte d'Ostrevant (1). Les voyageurs se débarrassèrent de leur harnais de campagne, et quand l'arrivée des seigneurs français conviés par Montaigu permit de siffler le souper, les jeunes fugitifs se présentèrent en hommes de cour élégants.

L'héritier du Hainaut et de la Hollande avait trente ans. C'était un beau jeune homme, s'annonçant bien, comme on dirait aujourd'hui, mais ayant en effet trop de frivolité et trop peu de fond pour les destinées où l'appelait sa naissance. C'est sans doute à cette insouciance légèreté que pensait Montaigu en parlant d'une leçon. Mais, pour le premier jour, on ne devait songer qu'à l'hospitalité. On ne s'occupa qu'à bien traiter le prince et ses chevaliers, dont la peau blanche et le teint frais accusaient des enfants du Nord.

— Vous avez voyagé par un temps rude et maussade, monseigneur, dit Jean de Montaigu; mais vous arrivez à Paris dans de bons jours.

— C'est demain, en effet, ajouta le comte de Saint-

(1) Ce titre de comte d'Ostrevant, emprunté à un canton du Hainaut, est toujours donné à l'héritier présomptif de cette souveraineté. Nous ne concevons pas trop comment il se fait que dans l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de M. de Barante, on l'appelle toujours *comte d'Osternant*, faute qui s'est maintenue avec tant d'autres dans toutes les éditions de Paris.

Paul, que nous fêtons sainte Geneviève, la patronne de Paris, et trois jours après viennent les joyeux ébats de l'Épiphanie.

— Nous espérons, messires, dit la dame de Montaignu en s'adressant à tous, que ces réjouissances vous feront oublier les fatigues d'un si long voyage.

— Elles sont dissipées toutes par votre bon accueil, madame, dit galamment le sire de Polanen.

Nous ne décrivons pas le souper, ni l'hypocras, ni les vins épicés, ni les devis qui occupèrent la soirée. On se couchait de bonne heure chez nos pères, et nous avons hâte aussi.

La journée du lendemain, 3 janvier, s'annonça par le son des cloches et la joie des enfants, par le mouvement et les chants du peuple. Alors on n'oubliait pas, comme sous le dernier règne, cette sainte bergère qui avait sauvé Paris des fureurs d'Attila, et dont les bienfaits la faisaient regarder, en quelque sorte, comme la fondatrice de la grande ville, pour qui elle restait un ange tutélaire. La reconnaissance est la mémoire du cœur, ainsi que l'a dit un illustre sourd-muet. Nos pères se rappelaient donc que, dans l'effroyable maladie des *ardents*, la châsse auguste de Geneviève n'avait passé dans les rues désolées de Paris que pour y ramener la santé, et ils eussent rougi de nous, ces hommes des anciens jours, nos pères, s'ils étaient revenus alors dans ce Paris si pompeux, où Geneviève n'avait plus de temple, elle, la sainte enfant du peuple, qu'ils voyaient toujours, du haut des cieux, étendant sa houlette sur sa ville bien-aimée, et la protégeant de son sourire ! Alors la fête

était grande; la chässe éclatante resplendissait au milieu de l'église pompeuse et parée, les flots d'encens se jouaient sous les voûtes, et tout Parisien se serait cru indigne de ce nom s'il n'était allé ce jour-là honorer sa pieuse patronne (1).

Alors aussi la Hollande n'avait pas respiré le souffle de Calvin, plus froid que les glaces de ses grands fleuves. Le comte d'Ostrevant et tous ceux qui l'accompagnaient vinrent prier devant la chässe de sainte Geneviève.

Ils soupèrent encore ce soir-là chez Jean de Montaignu. Une fête les attendait le lendemain dans l'hôtel Saint-Paul. Ce même jour, 4 janvier, le grand maître de l'hôtel du Roi alla annoncer au conseil l'arrivée de ses hôtes. Le prince ne pouvait, hélas! parler au monarque. En ce moment, l'infortuné Charles VI était plongé dans ces ténébreux accès de démence qui causèrent de si longues plaies au royaume. Le conseil qui régnait, et dont Montaignu avait deviné la pensée, se montra disposé en effet à donner une leçon au jeune comte d'Ostrevant.

— Ce prince qui vient à nous, dit le duc d'Orléans, doit être rappelé à ses devoirs de chevalier. Il a trente ans, il s'est vu honoré de l'alliance du sang français, il doit gouverner de vastes États; qu'a-t-il fait? Rien encore ne s'attache à son nom. Il a usé son ardeur dans les vaines querelles que son

(1) De l'église de Sainte-Geneviève, chez un peuple chrétien, on avait fait une sorte d'entrepôt d'ossuaires qu'on appelait le *Panthéon*, comme si nous avions rétrogradé de deux mille ans. On parlait même de mettre sur le dôme une statue allégorique. Mais l'avènement de Napoléon III au pouvoir a rendu l'église de Sainte-Geneviève au culte.

faible père laisse grandir. Et pourtant il a, dans les États mêmes qu'il doit posséder un jour, des lauriers à cueillir. N'a-t-il pas à réduire ces Frisons toujours indomptés, qui ne souffrent aucun joug, qui ont tué à coups de bâton, dans un marais, leur comte Guillaume II; qui, plus récemment, dans les fossés de Staveren, ont égorgé Guillaume IV, le grand-oncle du comte d'Ostrevant ?

— Que faire contre ces peuples, monseigneur ? dit Montaigu; on n'a jamais pu les soumettre.

— Vous vous trompez; ils se soumettent au sceptre qu'ils révèrent. Ils ont élevé Guillaume III sur le pavois, ce même comte qui a mérité le surnom de Bon; mais ils méprisent le pouvoir, lorsqu'ils le voient dans des mains indignes. Présentez-nous demain le jeune prince. Quant à sa suite, accusée du meurtre d'une femme, elle ne peut pas paraître à la cour.

Jean de Montaigu remplit avec naïveté sa commission. — Les gentilshommes hollandais ne s'en formalisèrent point : c'était encore un siècle où la vérité pouvait se dire.

Le 5 janvier, Guillaume d'Ostrevant fut présenté à la cour, où les princes, parents ou ministres du monarque, tenaient tellement sa place, qu'ils le dépouillaient pièce à pièce. Il traversa, en arrivant à l'hôtel des Grands-Ébattements, la cour des Joutes, où se faisaient les jeux chevaleresques; puis, laissant à sa droite les basses-cours flanquées de colombiers et remplies de volailles, et à sa gauche les jardins plantés de pommiers, semés de légumes, décorés

de berceaux de vignes, il monta au palais. Il traversa la chambre dite de Charlemagne, longue de trente mètres, large de douze (pour nous conformer au style moderne), et dont les poutres étaient richement ornées de fleurs de lis en étain. Il passa par la chambre des Nappes, où l'on conservait le linge du monarque, puis par la chambre dite le Gîte du Roi, qui alors était inhabitée; ensuite par la chambre d'Étude, par la chambre des Bains; et enfin il arriva dans une salle qu'on appelait le *Réduit*, parce qu'on s'y retirait pour causer. Toutes ces pièces, malgré leur étendue, étaient fort obscures; les fenêtres, garnies de vitraux peints, comme les églises, étaient encore revêtues d'un treillage serré de fil de fer, placé là pour empêcher les pigeons de venir s'installer dans les appartements. Aussi, en mettant le pied dans le Réduit, le comte d'Ostrevant se frottait les yeux, ne voyant personne. Personne, en effet, ne se montrait. Il n'y avait dans le fond de la pièce que le duc d'Orléans, qui y avait passé la nuit, et qui était seul comme perdu sur sa couche immense (4).

— Prince, dit-il en s'asseyant sur son matelas, je pensais vous recevoir avec plus d'honneur, mais je n'ai pu convoquer les seigneurs si matin; je me lève à l'instant, et, s'il vous plaît, nous dînerons ensemble. L'heure me devance aujourd'hui; pour demain nous vous invitons, au nom de Mgr le Roi, à prendre ici, avec nos chevaliers, le souper de l'Épiphanie.

(4) On appelait couches les lits de douze pieds de long et de douze pieds de large, dans lesquels on retenait à coucher ses amis, — et couchettes les lits de la taille des nôtres.

Si la fête gagne un peu sur la nuit, vous aurez une place dans notre couche.

Le comte d'Ostrevant était embarrassé : l'accueil était un peu sans façon ; mais comme, à défaut du Roi, il avait besoin des princes, il fit bonne contenance.

Pendant le dîner, qui fut court et durant lequel on ne parla que de choses indifférentes, il se montra gai et dégagé.

Il vint le lendemain au souper de la fête des Rois, où on devait joyeusement tirer la fève ; espérant bien qu'admis à cet honneur, on lui donnerait le jour suivant une audience.

Le souper des Rois était préparé dans la chambre de Charlemagne ; une étoile ronde, formée de plusieurs petites bougies allumées, scintillait au bout de la vaste salle, en souvenir de l'étoile des mages ; des escabelles garnies de cuir étaient rangées autour de la grande table, qui attendait quarante convives ; les serviteurs, les varlets étaient affairés ; les écuyers se disposaient à trancher les plats abondants ; et les hérauts d'armes, chargés de la police du festin, se tenaient, dans leur costume armorié, debout aux quatre coins de la table. Leur chef, le roi d'armes, vieillard à cheveux blancs, devait proclamer le roi que désignerait la fève et lui crier les cris d'honneur. La Reine et quelques dames honoraient le repas de leur présence, mais le Roi n'y devait pas paraître, et son fauteuil, le seul siège à bras qui fût dans la chambre, devait rester vide, gardé par le roi d'armes, qui se tenait derrière.

Le chapelain de la cour ayant béni la table et l'énorme gâteau des Rois qui s'élevait au milieu, tout le monde se plaça; le souper commença gravement par un potage, selon la vieille coutume.

Avant la distribution des plats, que les écuyers tranchaient sur des estrades, les hérauts firent l'inspection des convives pour reconnaître, selon leur devoir, si tous étaient dignes de l'honneur qu'on leur faisait; car tout homme qui avait mangé à la table du Roi était reconnu gentilhomme et chevalier.

En arrivant au jeune comte d'Ostrevant, l'un des hérauts le regarda attentivement; puis il lui demanda son nom :

— Guillaume de Hainaut et de Hollande, comte d'Ostrevant! répondit-il un peu surpris.

Le héraut alors, avec son épée, coupa la nappe devant lui et en jeta le lambeau par terre en disant : — Ignorez-vous, seigneur, que personne ne peut manger à la table du Roi s'il n'a des armes?

A cet affront de la nappe tranchée, qui était une exclusion déshonorante, Guillaume se leva, la rougeur sur le front, et, retenu par le respect qu'il devait aux hérauts, à la Reine et à l'assemblée, il se borna à dire :

— Mais je pense que j'ai des armes, aussi bien que nul autre!

Le héraut se tourna vers le roi d'armes : — Le jeune seigneur, dit-il, soutient son droit.

— Non, répliqua le roi d'armes, si vous êtes Guillaume d'Ostrevant; le comte Guillaume IV, votre grand-oncle, a été battu par les Frisons à Staveren;

non-seulement vous ne l'avez pas vengé, mais son corps est demeuré parmi ses ennemis, privé des honneurs de la sépulture. Il n'en serait pas ainsi, seigneur, si vous aviez des armes!...

Tous les convives étaient muets et les yeux baissés, pendant une leçon si grave. Le jeune prince, hors de lui et perdant son aplomb, sortit aussitôt de la salle.

Un seul homme le suivit pour le consoler; c'était le comte de Saint-Paul, qui le reconduisit à l'hôtel de Montaigne.

— Nous partons demain, dit Guillaume en rentrant aux gentilshommes de sa suite, demain à la première heure. J'ai subi l'injure que je mérite; mais je laverai cet opprobre, et je ferai voir que je suis chevalier.

Ayant dit ces mots, le comte d'Ostrevant se mit à pleurer. Le comte de Saint-Paul, après lui avoir prodigué des paroles encourageantes, lui promit de partir avec lui pour châtier les Frisons.

Guillaume regagna Mons à grandes journées, emmenant en effet le comte de Saint-Paul et quelques autres seigneurs français. Il écrivit de Mons à son père pour lui faire ses soumissions sans réserve, et lui demander la permission d'aller venger le meurtre de Guillaume IV.

Non-seulement Albert lui pardonna, mais il leva sur-le-champ une grande armée, alla avec lui soumettre la Frise dans une guerre violente qui dura quatre ans. Le corps de Guillaume IV fut reconquis et enseveli avec honneur à la Haye, dans la chapelle

de la cour de Hollande. La cour de France rendit alors ses bonnes grâces au comte d'Ostrevant, qui régna un peu plus tard sous le nom de Guillaume VI. Le Roi, en 1409, lui donna même, à Paris, l'hôtel de Jean de Montaigu, qui s'appela dès lors hôtel de Bavière, et qui fut abattu et divisé à la fin du seizième siècle.

### XXXV. — RUBENS CHEZ VELASQUEZ.

L'art, comme un jeune aiglon qui brise sa coquille,  
 Ne peut pas être contenu.  
 Le voilà tout à coup qui s'élançe et qui brille  
 Sous un nom hier inconnu.

J. SAINT-ALBIN.

Une grande agitation se faisait remarquer, par une belle matinée d'automne de l'année 1629, dans un élégant pavillon de l'Escurial, espèce de palais détaché à un coin de cet autre palais immense où résidaient les rois d'Espagne, et qu'on eût pu prendre pour une ville. On sablait la petite cour, on remplaçait les tapis, on disposait les tableaux, on rangeait surtout avec soin un vaste atelier; car c'était l'habitation du jeune et célèbre peintre Diego Velasquez; et le mouvement qui s'y faisait annonçait clairement l'attente de quelque visite solennelle.

Quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, Velasquez déjà s'était fait en Espagne un nom qui grandissait tous les jours. De nombreux élèves recueillaient avidement ses leçons. Le roi Philippe IV, qui aimait les

arts, avait reconnu, l'un des premiers, le génie de Velasquez; il l'avait nommé son peintre, l'avait fait chambellan et avait voulu qu'il demeurât près de lui, dans l'Escorial même. Là, il venait quelquefois aussi essayer des esquisses, de sa main royale, sous les yeux de l'artiste.

Diego Velasquez avait parcouru l'Italie, l'Allemagne et la Flandre; il avait vu Rubens, et de ses voyages faits avec fruit, il avait rapporté ces connaissances qui sont pour les arts ce qu'est l'usage du monde pour la société.

On ne manquait pas de rencontrer, dans la maison de Velasquez, un être singulier, un mulâtre, pauvre esclave, timide et embarrassé, que le peintre aimait et protégeait. Mais en son absence l'esclave était le jouet et le souffre-douleur des élèves, engeance malicieuse qui ne connaîtra la pitié que quand elle aura un peu plus éprouvé la vie.

Pour l'intelligence des choses qui vont être dites, il faut raconter en deux mots l'histoire de cet esclave.

A la prière de Philippe IV, Velasquez ayant fait le portrait du célèbre amiral Paréja, l'homme de mer, charmé de se voir si merveilleusement reproduit par l'artiste à la mode, vint le remercier, suivi d'un jeune esclave mulâtre qu'il avait acheté dans l'Inde, et qui portait pour le peintre une somptueuse chaîne d'or. Lorsque l'amiral sortit, l'esclave, qu'on appelait Juan, se mit en devoir de suivre son maître. Mais le rude marin le repoussa du pied.

— Penses-tu, lui dit-il, lorsque j'offre une chaîne d'or que l'écrin ne soit pas compris au présent!

Tu appartiens, de ce moment, au seigneur Velasquez....

Il sortit, de son pas le plus fier, en achevant ces mots.

Le pauvre mulâtre, avec la mine arriérée que donne l'esclavage, avec sa figure étrange et effarée, parut aux élèves un être stupide dont ils pouvaient se divertir. La manière dont il était entré dans l'atelier — d'un coup de pied — fut pour eux une source inépuisable de plaisanteries. Ils trouvèrent charmant de lui donner le grand nom de son premier maître, et ils l'appelèrent Juan de Paréja, nom qu'il conserva toujours. Velasquez, de son côté, l'ayant pris en commisération, le chargea des soins de l'atelier, soins qui donnaient peu de besogne, mais qui devaient longuement éprouver la patience du mulâtre. Juan était donc heureux toutes les fois que l'artiste était là; mais dès qu'il sortait, l'esclave avait à souffrir des élèves un torrent de malices qui ne tarissait point. Il les supporta longtemps avec une résignation magnanime. Las enfin de ces petites peines, il prit le parti, pour les éviter, de se réfugier, quand Velasquez était absent, dans quelque grenier ignoré où il se blottissait à l'abri des persécutions.

On dit que l'homme est imitateur, que l'industrie appelle l'industrie, que les arts se propagent par le contact; mais il faut autre chose que l'application de ces adages pour faire un artiste; et toutefois on doit avouer que les circonstances éveillent souvent le sentiment de l'art dans des âmes où il ne semblait pas né. Juan n'avait pu voir peindre pendant deux ans,

ni entendre pendant deux ans les plus grands personnages élever au ciel la peinture, sans concevoir une envie indéfinissable de manier aussi des couleurs. Pour charmer les longues heures de solitude où il attendait le retour de son maître, Juan essaya donc de peindre. Il n'avait que des pinceaux de rebut et des restes de couleurs qu'il ramassait à droite et à gauche. Il sentait lui-même qu'il ne faisait que barbouiller; mais il y trouvait du charme, et il gardait, sur ces occupations secrètes, un silence si absolu que personne ne les soupçonna.

Au milieu de l'agitation qui régnait, comme nous l'avons dit, dans l'habitation de Velasquez, — le pauvre esclave paraissait le plus affairé; chacun lui donnait des ordres. C'est qu'on attendait deux illustres visiteurs. L'un était le roi Philippe IV; pour lui qui venait assez fréquemment, on n'eût pas fait toutes ces soigneuses cérémonies. Mais l'autre s'appelait Pierre-Paul Rubens; et le bourgeois d'Anvers était, pour Velasquez et ses élèves, bien au-dessus du roi de toutes les Espagnes : c'était leur souverain, à eux; le roi de la peinture, le grand maître des arts. Alors en Europe on ne prononçait qu'avec un respectueux enthousiasme le grand nom de Rubens. Dans sa glorieuse patrie, dans la Hollande, dans l'Empire, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, partout ce nom était révééré et digne de l'être.

Rubens était l'ami de tous les princes. Marie de Médicis le chérissait; Philippe IV l'avait comblé de dignités; le roi d'Angleterre Charles I<sup>er</sup> l'avait créé chevalier en plein parlement; l'infante Isabelle aimait

à s'asseoir auprès de son chevalet. Il avait accroché des toiles dans toutes les galeries de l'Europe; il avait formé des écoles de peinture et de gravure qui devaient étonner le monde. Architecte, il s'était bâti un palais; il avait construit la magnifique église des Jésuites d'Anvers. Diplomate, il avait conclu des traités de paix, en faisant les portraits des potentats. Écrivain, il était en correspondance avec les premiers savants de l'Europe.

Son caractère répondait à son génie. Il entretenait à ses frais de jeunes artistes à Rome. Il faisait taire ses ennemis par des bienfaits. Corneille Schut s'était déclaré son adversaire; il apprit qu'il manquait de travaux; il lui en procura sur-le-champ. Il faisait faire par van Uden et par d'autres de ses élèves les animaux et les paysages de ses tableaux; on lui reprocha de ne savoir pas traiter ces genres; peu de temps après, il exposa en public des chasses de la plus grande force et de magnifiques paysages entièrement peints de sa main. On blâmait ses caractères de têtes; il fit la *Descente de croix*. Il répondait à la critique en la désarmant, c'est-à-dire en faisant ce qu'elle l'accusait de ne pas savoir faire. Il citait ce proverbe espagnol :

« Faites bien, vous aurez des envieux; faites mieux, vous les confondrez. »

Velasquez éprouvait une vive émotion à la pensée qu'il allait être jugé par le plus célèbre des artistes de son temps. — Ma renommée n'est rien, disait-il, tant que je n'aurai pas l'approbation de Rubens.

Il ne voulait se montrer à lui qu'entouré de chefs-

d'œuvre. Il avait fait exprès, pour cette grande entrevue, son célèbre tableau : *la Robe de Joseph*, que les Français, en 1809, apportèrent au Louvre, et que les événements qui renversèrent Napoléon rendirent à l'Espagne. Il comptait sur l'effet de cette toile, car deux ans auparavant, Rubens, venu à Madrid, avait laissé dans cette ville d'éclatantes productions de son pinceau; et l'artiste espagnol s'y était inspiré.

A midi, deux cortéges brillants arrivèrent à la porte de la cour du pavillon habité par Diégo Velasquez.

L'un de ces cortéges s'arrêta, avec déférence, pour laisser passer le roi Philippe IV, entouré de l'élite des grands d'Espagne. Puis cet autre cortége entra : c'était Rubens, accompagné de Van Dyck, de Sneyders, de Van Uden, de Gaspar Craeyer, de Widens et d'autres artistes, ses élèves, qu'il emmenait avec lui dans ses ambassades. — Il venait pour la seconde fois en Espagne avec le caractère d'ambassadeur.

Dès que l'artiste flamand se trouva en présence du Roi, il se hâta de descendre de cheval et vint s'incliner devant le prince. Mais Philippe IV ne voulut pas recevoir d'hommages.

— Nous sommes chez un peintre, dit-il; c'est vous ici qui êtes le monarque.

Il le prit en même temps par le bras, en dépit de sa pointilleuse étiquette; et les deux rois entrèrent dans l'atelier, suivis de leurs cours.

De la part de Velasquez et de ses élèves, les politesses étaient pour Philippe, les honneurs pour Rubens. Juan de Paréja, l'esclave mulâtre, paraissait

surtout fasciné. Ses yeux ardents dévoraient le grand homme avec une chaude vénération. On eût pu voir que, s'il l'eût osé, il se fût prosterné à ses genoux.

Rubens avait cinquante-deux ans. Sa tête était belle, sa figure imposante, son port noble et distingué. Habitué à voir les cours, il joignait à la majesté du génie les manières élégantes du gentilhomme.

Les cœurs des assistants battaient avec plus de vitesse, pendant que le chef de l'école flamande examinait en silence les ouvrages du chef de l'école espagnole. A la vue de la *Robe de Joseph*, il exprima sa profonde admiration et tendit affectueusement la main à Velasquez, qui se jeta dans ses bras. — Voilà le plus grand jour de ma vie ! s'écria le peintre de Philippe IV. Vous mettez le comble à mon bonheur et à ma gloire, signor, continua-t-il en s'adressant à Rubens, si vous daignez honorer mon atelier en laissant sur une de mes toiles un coup de pinceau de votre main, comme souvenir et monument de votre passage.

En disant ces mots, Velasquez indiquait de la main ses principaux tableaux et présentait à Rubens un pinceau et une palette, dans l'espoir que le grand artiste jetterait sur quelque partie d'un de ses ouvrages un rayon de sa flamme.

— Tout ce que je vois est achevé, dit Rubens. Mais je vous ferai avec plaisir une esquisse.

Il se baissa en même temps pour prendre une toile retournée contre le mur et qu'il croyait blanche. Il jeta un cri de surprise, car cette toile était le tableau connu depuis sous le nom de *l'Ensevelissement*.

L'esclave mulâtre pâlit de frayeur en voyant dans de telles mains cette toile, qu'il ne croyait pas là, et qu'il avait peinte dans le secret de sa solitude. Il se mit à trembler comme un coupable, baissant la tête sous la double attente de la réprimande de son maître et de la raillerie des élèves.

Rubens cependant examinait cette peinture attentivement.

— J'avais pensé d'abord, dit-il enfin, que cet ouvrage était de vous, Velasquez...

L'esclave releva la tête, n'osant en croire ses oreilles et se sentant enlevé par un rêve d'or au delà de tous ses vœux. Mais personne ne le remarquait.

— En y regardant de plus près, continua Rubens, je reconnais que cette peinture doit être d'un de vos élèves. Quel qu'il soit, il peut dès à présent se dire un maître, car il y a là du talent et du génie.

Chacune de ces paroles doublait les palpitations dans le cœur du pauvre Juan.

— J'ignore, répliqua Velasquez étonné, en examinant aussi cette toile, j'ignore en vérité qui a peint ce tableau, que je ne savais pas dans mon atelier.

Il jeta un regard inquiet sur tous ses élèves : — Qui de vous, messieurs, a fait ceci ? demanda-t-il.

Personne n'avait répondu, lorsque ses yeux rencontrèrent le mulâtre. Juan de Paréja tomba à genoux dans une émotion inexprimable.

— C'est moi, dit-il.

Et Van Dyck fut obligé de le soutenir. Il s'était mis à pleurer, sans pouvoir ajouter un mot de plus. Rubens et Velasquez le relevèrent et l'embrassèrent.

Le roi Philippe IV, heureux témoin de cette grande scène, s'avança aussitôt, et posant sa main royale sur l'épaule du mulâtre : — Un homme de génie ne peut rester esclave, dit-il; levez le front et soyez libre. Votre maître tout à l'heure recevra deux cents onces d'or pour votre rançon.

— Et ces deux cents onces d'or, Juan, t'appartiennent, ajouta Velasquez. J'ai déjà beaucoup gagné en trouvant en toi, au lieu d'un esclave, un artiste et un ami.

— Ah! toujours un esclave, s'écria Juan de Paréja avec effusion. Oui, reprit-il, je veux toujours être votre esclave.

Et il embrassait les genoux de son maître.

Rubens, trop ému, avait déposé la palette et le pinceau. Il remit au lendemain le plaisir que lui demandait Velasquez. Les deux cortéges sortirent.

Le lendemain, Rubens vint selon sa promesse. Il peignit une heure et laissa une esquisse. Il fut servi par Juan, maintenant vêtu en homme libre, et il ne partit pas sans avoir embrassé encore ce nouveau confrère, qui semblait l'adorer.

Peut-être accueillerez-vous maintenant quelques mots sur la vie d'artiste de Juan de Paréja. Il n'oublia jamais les bons traitements qu'il avait reçus de Velasquez; jamais il ne voulut consentir à se séparer de lui. Il l'accompagna partout et fut admis à Rome, le même jour que lui, dans l'académie de Saint-Luc, qui alors comptait parmi ses membres le Dominiquin, le Guide, Pietro de Cortone, Poussin, Sandraert, le Guerchin et plusieurs autres grands noms.

Velasquez mourut à Madrid, en 1660, frappé d'une maladie contagieuse. Juan ne quitta son lit funèbre que pour aller continuer ses soins à sa veuve. Il la vit mourir huit jours après de la même maladie, et alors il se rendit près de la fille de son maître, qui depuis peu avait épousé le paysagiste Martinez del Mazo.

— Segnora, lui dit-il, il ne me reste que vous. Prenez-moi à votre service, si vous ne voulez pas que je meure.

— Entre; tu es de la maison, répondit Mazo.

Et Juan s'attacha de tout son dévouement au paysagiste, qui lui dut la vie. Car en 1670, pour un tableau satirique que l'on montre encore au palais d'Aranjuez, un grand seigneur de Madrid, se trouvant offensé, avait aposté un assassin chargé de poignarder Martinez del Mazo. Juan de Paréja, qui accompagnait toujours celui à qui il s'était donné, se jeta au-devant du poignard, reçut le coup et en mourut.

Le musée de Madrid possède de l'artiste maître plusieurs portraits admirablement peints. La partie de l'immense musée de Paris qu'on appelle musée espagnol s'est enrichie de deux de ses tableaux; l'un est les *Saintes Femmes au tombeau du Sauveur*, l'autre cette fameuse toile de *l'Ensevelissement*, qui reçut la lumière dans les mains de Rubens. La *Vocation de saint Matthieu*, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de Juan de Paréja, est au palais d'Aranjuez.



## RECOLLECTION.

## LE SANGLIER DES ARDENNES.

Cet homme aux instincts brutaux,  
Que Satan guide et protège,  
A toujours eu pour cortège  
Les sept péchés nationaux.

CHAPPUYS.

## I.

Par une fraîche matinée du mois de mai de l'année 1455, un vieillard frileux se chauffait à un bon feu de houille, dans une grande salle de la cour de la Haye. Ce vieillard, que les passions avaient cassé autant que l'âge, était Philippe le Bon, souverain des Pays-Bas et duc de Bourgogne. Sa tête affaiblie était sujette tour à tour à des excès de violence et d'abattement. Pourtant il gouvernait encore, aidé par le comte de Charolais, son fils, que l'on commençait à appeler Charles le Hardi.

Philippe n'avait plus d'énergie que pour les pensées ambitieuses. A la Bourgogne et à la Flandre, ses héritages paternels, il avait joint par des intrigues et des conquêtes le Brabant, le Hainaut, la Hollande, la Zélande, la Frise, le pays de Namur. Il gémissait de ne pas posséder aussi le pays de Liège, toujours soumis à son prince, évêque électif.

Tout ridé qu'il était, pâle, amaigri, on redoutait l'œil étincelant de Philippe, qui flamboyait sous la perruque inventée pour recouvrir sa tête depuis long-

temps chauve. Ses longues mains osseuses se crispèrent lorsqu'il sentait s'échapper une proie qu'il avait guettée.

Il y avait alors auprès de lui une sollicitieuse, la belle comtesse de Salm, qui était enceinte et qui lui demandait, comme mère de famille, quelque bénéfice ou dignité productive pour son mari ruiné, disait-elle, dans les dernières guerres. Il promettait, sans rien préciser, et se resserrait dans sa robe de velours doublée d'hermine, lorsqu'un vieux chambellan vint lui annoncer l'arrivée d'un messager de Liège.

— Ah! ah! fit le duc, qu'il entre donc. Votre mari, madame, poursuivit-il, n'est-il pas avec les Liégeois? Il pourra nous servir.

La belle comtesse rougit. Elle croyait que Philippe le Bon ignorait le séjour de son époux à Liège, où il cherchait à rétablir sa fortune, pendant qu'elle agissait à la Haye.

— Il le fera volontiers, Sire, répondit-elle, si vous daignez lui donner vos instructions.

— Mais il y a trente-quatre ans que ce fou de Heinsberg occupe l'évêché; et pardieu!.... (c'était son jurement habituel).

Il n'acheva pas d'exprimer sa pensée. La comtesse de Salm se tut et n'eut pas l'air de chercher à la deviner. C'est que le duc de Bourgogne, sans vouloir prendre pour lui-même la principauté de Liège, qui était ecclésiastique, cherchait à y placer, comme il avait fait à Utrecht, un homme qui fût de sa famille et dont il pût diriger la conduite. Déjà il avait considérablement affaibli l'autorité de Jean de Heinsberg;

il avait fomenté à Liège des émeutes, pour avoir occasion de s'y présenter comme médiateur. Liège, sous son patronage, perdait tous les jours quelque lambeau de sa vieille indépendance. Les agents de Philippe avaient obligé le prélat à supprimer le tribunal de l'anneau et le tribunal de paix, qui offraient beaucoup de garanties aux citoyens dans les actes de la justice; il avait troublé l'esprit de Heinsberg, inconstant de sa nature, étourdi par habitude. Heinsberg aimait le mouvement et les voyages. Sur les insinuations de Philippe le Bon, il s'était déterminé, quelques années auparavant, à visiter la terre sainte; mais, comme il se disposait à s'embarquer pour l'Angleterre, il lui fut donné avis qu'on devait en Flandre se saisir de sa personne, l'emprisonner et lui prendre son évêché. Il se hâta de revenir à sa capitale.

Quelque temps après, dans une course qu'il faisait à Maestricht, il découvrit des hommes apostés qui voulaient le tuer et n'échappa que grâce à son escorte. Il vivait ainsi dans des alarmes continuelles. Mais Philippe le Bon trouvait qu'il régnait trop longtemps; il lui préparait un successeur et prenait ses mesures pour assurer la principauté de Liège à Louis de Bourbon, son neveu, jeune prince de dix-huit ans, qui n'avait montré de goût que pour la dissipation, mais qui pourtant avait le cœur noble.

Dès que Philippe vit entrer le messager, qui lui présentait une lettre en se mettant à genoux : — Qu'est-ce que cela, pardieu? s'écria-t-il en s'agitant. N'ai-je pas dit que je voulais qu'on n'écrivît point?

— Sire, répondit l'envoyé, cette lettre aussi ne contient rien, sinon l'assurance que Votre Altesse peut croire à mes paroles.

— Bon, cela ! répliqua le prince. Et il ouvrit la lettre, qui n'était effectivement qu'un passe-port donné au porteur par le chancelier de Bourgogne alors à Liège.

— Eh bien, dit-il aussitôt, Heinsberg m'avait promis la première prébende vacante dans son église pour mon neveu Louis de Bourbon, fils de ma sœur Agnès. L'archidiacre de la Campine, Liederkerke, est mort. Vous venez sans doute me dire en faveur de qui le prince-évêque en a disposé ?

— Justement, Sire ; le vœu de Votre Altesse n'a pas été rempli. Le prince-évêque est faible, et il y a eu beaucoup d'intrigues.

— Il me surprendrait, dit Philippe, qu'il n'y en eût pas à Liège.

— Le plus ardent à la poursuite de ce bénéfice était un intrépide jeune homme de puissante famille, qui a remué toute la cité et qui sera un redoutable agitateur, si jamais il vient en quelque pouvoir.

— Son nom ?

— Il est de la maison d'Arenberg ; c'est le fils du rebelle Éverard de Lamarck, le jeune Guillaume.

— Un ennemi de moi et de ma maison, dit le duc de Bourgogne en se levant avec violence. Jean de Heinsberg aurait-il eu la félonie de lui donner l'archidiaconat ?

— Non, Sire, il ne l'eût pas osé. Mais d'un autre côté, les clameurs du peuple l'empêchèrent de céder

aux instances de M. le chancelier de Bourgogne. Il n'a donc pas nommé non plus le prince Louis de Bourbon.

— Qui enfin est investi de cette prébende ?

— Le seigneur Jean de Heinsberg, embarrassé, s'est rendu aux sollicitations de l'abbesse de Thorn, sa sœur ; il a conféré le dignité d'archidiacre de la Campine au comte de Salm.

La belle comtesse, à ce mot, ne put retenir un cri de joie. Mais tout à coup elle rougit excessivement, car elle sentit qu'elle était devant le duc de Bourgogne, que son triomphe humiliait. Philippe la regarda quelques minutes d'un œil enflammé et sans proférer un mot.

— Le voilà donc pourvu, dit-il enfin, cet époux en faveur duquel vous cherchiez à nous toucher. Mais tout n'est pas fait.

— Sire, répondit la comtesse, inquiétée par le ton menaçant du prince, Votre Altesse pourrait cependant, en approuvant cette élection, s'assurer dans le comte mon époux un serviteur dévoué.

Le duc de Bourgogne s'arrêta encore un instant, regarda fixement la comtesse et reprit :

— Nous verrons bientôt.

Retournant ensuite au messager :

— N'a-t-on pas blâmé, en mon nom, cette conduite du prince-évêque ?

— On l'a vivement blâmée, Sire. M. le chancelier de Bourgogne en a fait d'amers reproches au prince-évêque.

— Savez-vous ce qu'il a répondu ?

— Oui, Sire. Il a dit que, s'il n'avait pas disposé de l'archidiaconat de la Campine en faveur du prince Louis de Bourbon, c'est qu'il lui réservait le meilleur bénéfice de la principauté de Liège.

— Et quel bénéfice vaut mieux que celui-là ? demanda M. le chancelier. Il a répondu :

— Celui que je possède.

— Celui qu'il possède, répéta le duc, c'est bon ; ce serait très-bien, pardieu ! Mais le fou reculera.

— On le craint, Sire ; et c'est pour cela même que je suis envoyé. Le bruit court que Jean de Heinsberg cherche à passer en France pour réclamer la protection du roi Charles VII.

Le vieux duc fit un sourire de dédain ; puis s'étant recueilli, il donna ordre qu'on emmenât dîner le messenger et qu'on le retînt.

— Madame, dit-il à la comtesse de Salm, lorsqu'il fut seul avec elle, nous pouvons en effet reconnaître votre époux comme archidiacre de la Campine et joindre à ce bénéfice de nouvelles faveurs. Mais pour cela il faut que vous nous serviez comme vous l'avez offert. Votre grossesse n'est pas assez avancée pour vous empêcher de voyager, puisque vous avez pu venir jusqu'ici. Nous vous fournirons une escorte. Vous allez donc vous rendre auprès du comte de Salm, et de concert avec lui vous déciderez l'évêque de Liège à venir nous visiter ici dans notre cour de la Haye. Nous vous donnerons une missive pour Jean de Heinsberg.

Le duc de Bourgogne prit, sur une petite table d'ébène qui était à côté de lui, un sifflet d'argent ; il

en siffla deux fois; un bon moine entra, qui écrivit quelques lignes sous la dictée du prince. Philippe signa, selon son usage; et la lettre ayant été scellée, il la remit à la comtesse de Salm, en lui demandant si elle l'avait compris.

— Oui, Sire, répondit la dame.

— En ce cas, vous allez partir; et songez bien, ajouta-t-il en appuyant sur ces dernières paroles, que notre gratitude croîtra en mesure de la promptitude de vos succès.

## II.

Quinze jours après la matinée dont nous venons de rendre compte, une sorte de cavalcade d'honneur sortait de la Haye, allant au-devant d'un personnage attendu. On remarquait, parmi les seigneurs qui la composaient, deux jeunes hommes de bonne humeur; l'un, qui paraissait avoir vingt-cinq ans et se posait d'un air déterminé, avec des cheveux en désordre, un œil gris et ardent, un menton prononcé et des traits qui annonçaient la violence, était Charles de Bourgogne, comte de Charolais, fils du seigneur duc. Il était vêtu d'une manière négligée; il portait une cape de drap gris, à fourrures noires, sur son pourpoint de velours ponceau; sa lourde épée pendait à son côté; ses jambes étaient enfouies, selon son habitude, dans de grosses bottes de guerre.

A côté de son cheval robuste, sur un élégant palefroi que recouvrait une housse de soie blanche, se pavanait avec grâce un joyeux adolescent, habillé

de soie et de velours bleu, avec des passe-pois et des crevés cendrés; ce jeune homme de dix-huit ans était Louis de Bourbon, à qui on destinait la principauté de Liège.

— Dites donc, noble cousin, fit-il en se rapprochant du comte de Charolais, que pensera Jean de Heinsberg, lorsqu'il verra son successeur?

— Il ne pensera pas, répondit Charles. D'ailleurs vous connaît-il?

— Non; mais ne trouvez-vous pas que la comtesse de Salm a été prompte dans son habileté? car tout va se finir. Je serai curieux de voir comment le bon duc se tirera de cette affaire. Je vous avoue, Charles, que je suis tout réjoui de cette principauté; non pour la puissance, dont je me moque; mais j'aurai de bons revenus et je serai prince souverain.

— Les plaisirs ne vous manqueront pas, beau cousin. Vous pourrez tirer même de ces vilains tout ce que vous voudrez. Nous nous chargeons de protéger vos États.

— Pourvu, reprit Louis de Bourbon, que ces Liégeois obstinés ne veuillent pas me contraindre à entrer dans les ordres. C'est que je ne suis pas même tonsuré.

— Alors, comme alors. Défiez-vous seulement de quelques turbulents personnages, qui agitent sans cesse votre évêché. Tels sont, surtout les sires de Lamarck.

— J'en ai ouï parler; notre aïeul Jean Sans-peur n'en a-t-il pas fait décapiter un, et n'avons-nous pas les mêmes droits?

— A la suite d'une guerre, ces droits, on les prend; mais en paix, les hommes nobles ont leurs privilèges. N'importe, on les réduira, les Liégeois. Je vous le répète, quand vous serez investi, surveillez surtout ce farouche Guillaume de Lamarck, votre concurrent dans la prébende de la Campine; et puis nous verrons.

On apercevait alors un autre cortège peu nombreux; c'était Jean de Heinsberg qui arrivait avec quelques-uns de ses chevaliers. Au moment où il s'apprêtait à passer en France, la comtesse de Salm avait eu l'adresse en effet de lui persuader qu'en allant visiter Philippe le Bon, et lui promettant la principauté de Liège pour son neveu, il s'en ferait un protecteur bienveillant, tandis que, s'il allait implorer Charles VII, le duc de Bourgogne en son absence envahirait très-certainement ses États et ferait prononcer sa déchéance.

Il venait, moitié confiant, moitié troublé par des pressentiments qu'il cherchait à repousser. Dès qu'il parut devant Charles de Bourgogne, il voulut mettre pied à terre; le prince se hâta de le prévenir, et l'ayant embrassé, il le conduisit à la Haye avec toute sorte d'honneurs. Le vieux duc le reçut en lui montrant beaucoup d'affection; il lui fit même des caresses, lui donna des fêtes; et après plusieurs jours qui le rassurèrent tout à fait, Heinsberg demanda à prendre congé pour s'en retourner à Liège. Il fut introduit seul dans une salle où Philippe le Bon l'attendait.

— Jusqu'ici, lui dit brusquement le vieux prince,

vous avez été mon hôte; en me quittant, vous allez redevenir mon ennemi.

Heinsberg, surpris de ce changement de ton, voulut ouvrir la bouche. Le duc de Bourgogne ne lui en laissa pas le temps :

— Vous nous avez manqué de parole, continua-t-il, à propos de la prébende que vous aviez promise à notre neveu Louis!

L'évêque allait répéter l'humble promesse résignée qu'il avait faite au chancelier de Bourgogne; Philippe l'interrompit encore; et, élevant la voix avec colère :

— Vous avez voulu recourir contre moi, poursuivit-il, au roi de France, mon ennemi; l'indignation que j'en ressens ne me permet pas d'achever moi-même ce que j'ai à vous dire.

A ces mots, le vieux duc fit un pas pour sortir; Jean de Heinsberg tremblant se hâta d'assurer qu'il persistait dans ce qu'il avait offert, et qu'il était prêt à résigner son évêché au prince Louis de Bourbon.

Le Duc jeta un regard indéfinissable sur la victime faible qu'il torturait ainsi. Après un moment de silence, sans ajouter une nouvelle parole, il sortit, laissant le pauvre évêque dans une inquiétude qu'il prolongea d'un quart heure. Alors un huissier de la cour vint prier Jean de Heinsberg de passer dans un cabinet voisin.

C'était une petite pièce sombre, où il vit un vieux religieux franciscain ayant debout derrière lui le bourreau, qui tenait sous son bras un drap noir et à la main une épée nue.

— Révérend seigneur, lui dit le moine, le bon duc, notre très-redouté sire, vous accuse de lui avoir manqué de fidélité; il ne veut plus ni délais ni détours; faites donc sur-le-champ votre abdication, ou songez à votre conscience.

Jean de Heinsberg, mourant de frayeur, signa; il sortit, n'étant plus évêque ni prince; et le comte de Charolais amena Louis de Bourbon devant Philippe de Bourgogne, qui lui cria :

— Liège est à nous !

### III.

Le temps marchait; personne ne se doutait à Liège de l'abdication de Jean de Heinsberg. Philippe le Bon avait exigé encore le secret, jusqu'à ce qu'il eût obtenu du saint-siège les dispenses dont son neveu avait besoin. Les messagers étaient partis; mais la mission était difficile, à cause du jeune âge de Louis de Bourbon.

Cependant le prince qui venait de se dépouiller de sa dignité et de son titre, vivait tristement à Bréda, n'osant rester à la Haye, ni revenir à Liège. Il avait mandé auprès de lui le comte de Blankenheim, son neveu; et dans l'espoir d'en obtenir quelque consolation, il lui avait dit, sous le serment du secret, tout ce qui venait d'avoir lieu.

— Vous avez été pris dans un piège, cher oncle, dit Blankenheim. Vous avez signé sous le poignard; vous n'êtes point tenu.

— Mais que faire, mon fils? Si je résiste au duc de Bourgogne, vous savez tout ce qu'il peut.

— Que ne vous adressez-vous au roi de France?

— Je l'allais faire, lorsque je fus attiré dans cette embûche. Mais je suis jeune encore, plus jeune du moins que Philippe. Il est odieux de résigner la puissance par contrainte. Oui, j'irais en France si je n'étais surveillé; et certainement je le suis. Écoutez-moi, mon beau neveu; vous m'avez toujours chéri. Passez discrètement dans les États du roi Charles VII; apprenez de lui s'il veut m'appuyer. Je vous attendrai avec patience.

Blankenheim, ayant approuvé ce plan de conduite, partit de Bréda sans rien dire, et par d'habiles détours il se rendit en France, pendant que Heinsberg, de nouveau retombé dans la solitude, se livrait à l'ennui et au chagrin. Il apprenait tous les jours que son peuple murmurait contre lui, ne sachant comment expliquer sa longue absence. L'hiver vint et passa sur un tel état de choses. Le comte de Blankenheim ne revenait pas et ne donnait aucune nouvelle. Heinsberg espérait davantage, à mesure qu'il le voyait depuis plus longtemps en France; il expliquait son silence par le danger de se confier à des lettres.

Les Liégeois n'étaient pas si patients; la conduite de leur évêque leur donnait de l'ombrage; ils se lasaient d'être comme abandonnés; un joug, si léger qu'il fût, irritait ce peuple, qui pourtant ne pouvait se passer d'un souverain à lui.

Ils savaient que leur prince était à Bréda; qu'il n'était retenu par aucune maladie; ils voulaient qu'il

revint ou qu'il leur fit connaître la cause de son séjour étrange dans cette ville. Déjà ils l'avaient vu avec peine se rendre à la cour du duc de Bourgogne, qu'ils regardaient avec raison comme leur ennemi. Ils écrivirent à Jean de Heinsberg plusieurs lettres ; elles demeurèrent sans réponse. Ils lui envoyèrent des messagers, qui ne rapportèrent que des paroles vagues. Le 1<sup>er</sup> juillet de l'année 1456, après une année d'impatience, les échevins adressèrent à l'évêque Heinsberg une lettre de reproches, dans laquelle ils finissaient par lui dire qu'il fallait prendre un de ces deux partis : ou de revenir à Liège sur-le-champ, ou de n'y revenir jamais.

Jean de Heinsberg souffrait ; il était irascible ; le style et le ton de cette lettre le blessèrent. Il se remit devant les yeux toute la turbulence des Liégeois, toutes les peines qu'il avait eues à les gouverner, toutes les rudesses qu'ils lui avaient faites, toutes les émeutes qui avaient troublé son règne. Il pensa que peut-être le duc de Bourgogne lui avait rendu service en le débarrassant de ce qu'on appelait sa puissance ; et dans ce moment de mauvaise humeur, sans plus songer aux démarches de son neveu, il s'en alla faire rédiger un acte public d'abdication. Après quoi, il écrivit brusquement aux Liégeois qu'ils n'avaient plus que peu de temps à attendre, et qu'ils allaient être gouvernés maintenant par un prince qui leur apprendrait à adoucir leur style.

Cette singulière lettre arriva à Liège le 18 juillet ; elle y causa une grande rumeur : des groupes se formèrent dans toutes les rues, des rassemblements à

tous les carrefours. Les places publiques se remplirent, comme un jour de secousses.

On remarquait surtout, devant l'hôtel de ville, des hommes qui péroraient à haute voix ; on parlait de courir aux armes ; on s'inquiétait de la patrie en danger : mille soupçons, qui depuis longtemps fermentaient, s'exprimaient alors tout haut ; des conversations animées agitaient tout ce peuple aux dehors si vifs.

Un jeune homme de haute taille, à la figure rude et sombre, quoiqu'il n'eût que vingt ans, occupait surtout ceux qui l'entouraient. Il parlait avec véhémence ; ses bras nerveux donnaient à son geste quelque chose de formidable. Une barbe épaisse cachait déjà sa bouche. Il était vêtu d'un pourpoint de buffle et armé comme un gentilhomme des vieux temps, avec l'épée large et pesante et la petite hache d'armes pendue à la ceinture. Son bonnet de velours rouge, doublé d'une calotte d'airain, était rehaussé d'une touffe de poils de sanglier en guise de panache. Ce jeune homme avait été élevé dans les Ardennes ; la vie qu'il avait menée dans les forêts l'avait rendu robuste et puissant ; il passait pour un chasseur intrépide et pour un solide champion dans les coups de main ; c'était Guillaume de Lamarck, seigneur de Lumain, de la maison d'Arenberg.

Les hommes qui paraissaient l'écouter avec plus d'attention étaient Jean de la Boverie et Pollain, jeunes gens de son âge ; Lahousse, chaudronnier de Dinant ; Joachim, du métier des bouchers de Liège, et un étranger qui venait d'entrer dans la ville, et

qu'à son coustume on reconnaissait pour un gentilhomme. Pollain, en l'examinant un peu, se souvint de l'avoir vu à la cour du prince-évêque : c'était en effet le comte de Blankenheim, qui arrivait de France.

— Nous sommes traqués, disait Guillaume; le duc de Bourgogne nous accule; c'est un tour de sa façon : malheur, si nous restons sans défense !

— Voilà, ajouta le chaudronnier, un coup de marteau qui nous tombe sur la tête. Les signes précurseurs l'ont annoncé. Jamais on n'a tant vu de feux follets qu'à présent dans nos marécages.

— Et la comète à longue queue, poursuivit Joachim, la comète qui se promène au-dessus de Sainte-Walburge et qui stationnait, il n'y a pas longtemps, sur le palais du prince-évêque ! Nous sommes égorgés si nous ne donnons pas de bons coups de cornes à ceux qui nous assomment.

— Mais, interrompit Jean de la Boverie, nous nous alarmons peut-être, messires, pour de faux bruits.

— Comment de faux bruits ! s'écria Guillaume de Lamarck; on vous dit que Jean de Heinsberg abdique, et qu'il nous livre à Louis de Bourbon. En a-t-il le droit ? Ce n'est pas pour rien que le duc de Bourgogne a fait venir l'évêque à sa cour. Voilà notre ennemi implacable ! Quand je songe que Philippe a dépouillé mon père de ses châteaux d'Agimont et de Rochefort, que Jean Sans-peur a fait décapiter mon aïeul après la bataille d'Othée, je dis : Guerre à la maison de Bourgogne !

— Bien parlé, murmura la foule; vive Guillaume de Lamarck !

— Vous savez, reprit le violent jeune homme, tous les maux que la maison de Bourgogne nous a faits, tous ceux qu'elle a tenté de nous faire. Elle n'a cherché qu'à dépouiller nos provinces de leurs libertés; et sans les guerres que la France, notre alliée, lui a suscitées, nous ne serions plus indépendants. C'est à la France que Jean de Heinsberg devait s'adresser, au lieu de s'aller mettre sous la griffe du tigre.

— Pardon, messire, dit alors Blankenheim, mais je ne comprends pas encore tout ce que j'entends. J'arrive à l'instant de la cour du roi Charles VII, où je me suis assuré des secours pour mon oncle Jean de Heinsberg contre celui que ses flatteurs appellent le bon duc. Mon oncle m'attend à Bréda. Et cependant vous dites qu'il a publiquement abdicqué?

— A sa honte et à notre malheur, répondit Guillaume; et pour le remplacer, il nous envoie un enfant, sans consulter le chapitre et le peuple, qui ont pourtant leur droit d'élire. Un enfant, qui est encore sur les bancs à Louvain! Un enfant pour gouverner les Liégeois!

— Le Pape ne le souffrira pas, dit Blankenheim.

— Les bulles de dispenses sont déjà accordées, répliqua un échevin intervenant, car on trompe la cour de Rome. Le Pape ne sait pas que le prince qu'on veut nous imposer est un choix fatal à l'État et à l'Église. Calixte III est contraint d'ailleurs à des concessions. Les Turcs, depuis trois ans, sont maîtres de Constantinople; ils peuvent envahir l'Italie et les États du Saint-Siège. Il faut une nouvelle croisade.

Philippe le Bon, déjà lié par son vœu du faisán (1), a promis au Saint-Père d'envoyer une flotte contre les infidèles; et c'est pour cela qu'on nous sacrifie.

— Ainsi, dit Pollain, on va nous donner un évêque qui n'est ni prêtre, ni diacre, ni sous-diacre. Mais nous vivons dans un temps abominable!

— Philippe de Bourgogne est l'Antechrist, s'écria Lahousse. Vous verrez qu'il jouera le Pape.

— Que du moins on ne nous joue pas, reprit Guillaume. Nous devons montrer que nous sommes encore Liégeois.

— Nous devons nous adresser à l'Empereur, dit Joachim; il est notre suzerain et notre protecteur naturel.

— L'Empereur!... Frédéric III!... reprit Guillaume, un prince sans cœur et sans énergie!... Ne comptons que sur nous, messires. Souvenez-vous de mes paroles; si nous cherchons un appui au dehors, nous subirons le joug. C'est ce qui eut lieu quand la maison de Bourgogne nous donna pour prince Jean de Bavière, monstre qui ne fut jamais prêtre, qui mérita si bien son surnom de Jean Sans-pitié, et qui, comme un démon, nous dévora si longtemps. Messires, il faut déclarer l'interrègne, élire un mambour (2), et courir à l'instant aux armes.

— Bien parlé! reprit la multitude; nommons un mambour. Le Pape peut nous donner un évêque; mais nul n'a droit sur notre temporel.

(1) Suivant les usages de la chevalerie, il avait juré sur le faisán, dans un repas de fête, de se croiser contre les Sarasins.

(2) Le mambour était chez les Liégeois le magistrat qui gouvernait quand le siège était vacant.

— Un mambour nous gouvernera selon nos coutumes, dit Jean de la Boverie.

— Et nous prouverons au duc de Bourgogne, s'écria Lahousse, que nous pouvons lui river son clou, et que nous ne sommes pas dans sa dépendance, comme il se l'imagine.

— Messires, dit un chanoine qui se trouvait dans la foule, c'est au chapitre à élire le régent ou mambour que vous souhaitez.

— Non pas, cria fortement Guillaume de Lamarck; le chapitre, aidé du peuple, élira un évêque; car il en faut élire un. La nomination du mambour appartient au peuple seul.

— Mais, reprit le chanoine, ceux qui peuvent créer l'évêque peuvent aussi créer son lieutenant dans l'interrègne.

— Erreur, dit encore Guillaume; le chapitre n'a voix que pour le spirituel; le mambour n'est pas d'Église; il faut à ce poste un homme qui sache manier la hache et l'épée.

— Bien parlé! cria de nouveau la foule; vive Guillaume de Lamarck! c'est lui qui nous défendra; qu'il soit notre mambour!

— Je lui donne ma voix, dit Blankenheim.

— Le neveu du prince-évêque, s'écria Pollain, donne sa voix à Guillaume de Lamarck : vive Guillaume de Lamarck! A Saint-Lambert! Et déployons l'étendard.

Mille clameurs confuses se firent entendre. Mais dans le différend des chanoines et du peuple, on décida qu'il fallait consulter les échevins. Leur avis

fut que le mambour devait être nommé par les trois états réunis : on convoqua l'assemblée à son de trompe pour le lendemain matin. Les groupes se dispersèrent.

Blankenheim suivit Guillaume, avec qui il se ligua contre Louis de Bourbon. Guillaume était comme lui partisan de la France. Tous leurs amis, dans la soirée, remuèrent le peuple pour faire élire Guillaume de Lamarck mambour du pays de Liège. Mais le lendemain matin, comme les trois états se réunissaient pour procéder à cette nomination importante, on apprit que le nouveau prince-évêque arrivait à la hâte et qu'il n'était plus qu'à une demi-lieue de la ville. Toute la foule, mobile et curieuse, remettant sa colère à un autre jour, alla à sa rencontre.

Louis de Bourbon s'avancait dans un pompeux appareil; docile aux habiles leçons de son oncle, il montrait à tous un visage riant et favorable. Cinq cents cavaliers; splendidement vêtus et richement armés, lui servaient de cortège; il montait un cheval superbe et marchait ayant à sa droite et à sa gauche Jean de Strailé et Gérard Goswin, maîtres de la cité. Anselme de Hamal, qui aussi avait volé à sa rencontre, portait devant lui l'étendard; il était accompagné de l'évêque de Cambrai, du comte de Horn, de Raes de Varoux, d'Arnold de Corswaren et d'une foule d'autres seigneurs liégeois.

Le peuple applaudit à la bonne mine de Louis; et, comme en arrivant au palais il traita magnifiquement les trois états, qu'on le vit parler avec enjouement à tout le monde, qu'il répandait sur ses pas la

gaieté et la bonne humeur, le peuple, abandonnant ses préventions, jugea bien de son nouveau prince et cria : — Vive Bourbon !

— Je connais l'homme, dit Guillaume, qui avait tout observé, le charme ne durera guère; allons toujours aiguïser nos lances.

Prenant alors la main de Blankenheim :

— J'accepte votre alliance, messire, ajouta-t-il; la France nous aidera, Jean de Heinsberg sera vengé, et vous verrez le jour où je serai mambour de Liège.

#### IV.

Le canon tonnait avec furie contre les murs de Dinant. C'était le 20 août de l'année 1466.

Il y avait dix ans que Louis de Bourbon régnait orageusement sur les Liégeois.. Depuis neuf ans et neuf mois, il en était détesté. Il avait pour soutien Charles de Bourgogne, investi du titre de mambour de Liège.

Six hommes, au coucher du soleil, se montrèrent sur les remparts abîmés de Dinant, du côté de Bouvignes; tous six étaient solidement armés et couverts de poussière, comme gens qui avaient longuement combattu. C'étaient Lahousse, Joachim le boucher, Raes de Heers, Guérin, ancien bourgmestre de Dinant, Blankenheim et Guillaume de Lamarck.

— Ils sont nombreux, dit Guillaume en fixant son œil perçant sur le camp des Bourguignons.

— N'importe, ajouta Lahousse; si les Liégeois arrivent, ils ne nous auront pas.

— Et quand Liège nous manquerait, reprit Lamarck, qui serait assez lâche pour se rendre? Du moins cette ville de Dinant se montre; elle est ardente dans sa haine, elle est digne de nous.

— Il faut avouer, poursuivit Joachim, que vos routiers et vos bannis, Guillaume, ces brigands que vous avez amenés, nous sont d'un bon secours. Ils tuent bien.

— Corbleu! messires, dit le vieux Guérin, j'espère que le siège sera levé pour la fête de saint Barthélemi. Alors nous marcherons sur Liège, sur Hui, sur Maestricht; et à mort Bourbon!

— Il ne l'aura pas volé, dit Raes de Heers. Je n'oublierai de ma vie sa première grande iniquité, qui eut lieu au début de son règne. Un jeune homme de Waremmes, un de mes amis, qui sortait ivre d'une partie de plaisir que nous avions faite ensemble, coupable de quelques quolibets sur Louis de Bourbon, fut égorgé comme séditieux par le bourreau et coupé en quatre pendant qu'il respirait encore. C'était horrible, messires; je le vis, et je jurai vengeance.

— Nous aussi, dit Blankenheim.

— Elle ne s'éteindra que dans le sang, ajouta Guillaume. Entrons ici.

Les six compagnons ouvrirent la porte d'un cabaret, demandèrent du vin et se mirent à boire.

— Après le coup dont vous parliez, reprit le boucher, le Bourbon fit parbleu bien de s'en aller résider à Maestricht.

— Que n'est-il venu ici ! s'écria Guérin.

— Vous l'eussiez pilé, dit Raes de Heers, dans un de vos chaudrons.

— Certes ! répliqua Lahousse, nous en eussions fait un ouvrage de batterie.

Un nouveau compagnon entra ; c'était un rude vilageois à la mine sauvage, qui portait sur sa manche la figure d'un homme hideux, grossièrement brodée en laine.

Cet homme faisait partie du corps des *fustigeants*, sorte de partisans vagabonds qui s'étaient formés entre Tongres et Saint-Trond. Ils avaient tous à leur bras et à leur chapeau et portaient sur leur étendard la même grossière image, qu'ils appelaient le Rabat-Joie de l'évêque ; cette image effroyable tenait à la main un gros bâton, comme emblème de la bande. Longtemps ils avaient couru le pays, fustigeant et assommant les collecteurs des deniers du prince, après avoir vidé leurs caisses et brûlé leurs papiers ; ils étaient la terreur, dans les campagnes, des partisans de Louis de Bourbon. L'intérêt de la cause qu'ils servaient les avait attirés tous à la défense de Dinant.

— Eh bien, dit-il en saluant Guillaume, on rapporte, messire, que l'interdit est mis encore une fois sur la ville de Liège. Louis s'en frotte les mains. Il dit que le Pape et son oncle de Bourgogne lui feront raison des mutins.

— Son oncle de Bourgogne est uné canaille, à qui nous allons donner sur les doigts, dit Raes de Heers. Quant à l'interdit, on fera comme il y a quatre ans,

on en appellera du Pape mal informé au Pape mieux informé.

— Mais il paraît, reprit le fustigeant, que les églises sont fermées; que les clercs de Liège, aussi nombreux, dit-on, que ceux de Rome, vivent les bras croisés, et que pas une des mille cloches de la vieille cité n'a droit de sonner.

— Laissez-moi finir ici, répliqua Raes; après cela nous verrons.

Il but un grand coup.

— J'ai bien envie, dit-il ensuite, de faire ce soir une petite sortie contre l'avant-garde qui est là, au faubourg de Leffe.

— Je ne le souffrirai pas, dit Guillaume; ton vieux père en fait partie.

— Bah! je l'ai bien assiégé autrefois dans son château, et sans l'intervention de l'évêque...

— C'est mal! cria Guillaume; silence là-dessus et buvons un coup. Si tu veux sortir ensuite, tu pourras aller pendre le mannequin : à Charles de Bourgogne, à Philippe, à Louis de Bourbon, des insultes tant que tu voudras. Mais le peuple t'aime; ne te perds pas en outrageant ton père.

— Quant à Louis de Bourbon, dit Raes, qui commandait à être ivre, je ne puis mieux que ce que j'ai fait, — lorsque — sur ma proposition — le peuple a déclaré évêque à sa place — le prince Marc de Bade.

— Un lâche!

— Très-bien; il nous prépare la place. Je veux être prince-évêque, moi, poursuivit Raes; toi, Guil-

laume, tu seras mambour, et nous ferons la guerre. Tu as trente ans : c'est le bel âge. Guerre au vieux loup de Philippe! il n'a plus sa tête.

— Et pourtant, il s'est fait apporter au camp en litière.

— C'est, dit Blankenheim, qu'il se réjouit encore à voir le sang couler; nous le régalerons. Nous avons alliance avec la France, qui arrivera aussitôt que les Liégeois. Ce cochon de Marc de Bade s'est sauvé en Allemagne.

— N'importe, dit Guillaume, nous tiendrons sans lui. Nous avons ici des hommes qui ne peuvent se rendre. Le métier des vigneron de Liège et le métier des bouchers sont proscrits pour avoir pillé le Limbourg sans déclaration de guerre. Ceux-là combattent.

— On dit que Bourbon vient de se faire sacrer à Hui, reprit le fustigeant.

— Il est trop tard, dit Guillaume; tes camarades qui sont ici, les compagnons de la Verte-Tente et les coulevriers qui ont tué le messenger de paix de Louis, les brigands de Vellène qui ont assommé ses officiers, tous ces vaillants hommes ne peuvent plus se soumettre. La guerre donc, puisque le vin est versé! A la mort de Louis de Bourbon et de ses adhérents!

— A la mort du vieux loup de Bourgogne! cria Blankenheim.

— Et de son louveteau! ajouta Joachim.

— Et de sa gueuse de duchesse! dit Lahousse.

— De son nom et de sa race! hurla le cabaretier.

— Ils viennent, cria Guérin, contre cette bonne

ville de Dinant qui, depuis trois siècles et plus, est alliée par commerce avec la France, avec l'Angleterre et avec l'Allemagne : qu'ils y trouvent leur tombeau !

— Pour cela, continua Lahousse, je donnerais mes dix plus belles chaudières !

— Et moi, un bras de mon corps, poursuivit Raes.

— Et tous burent avec colère. — Allons, reprit-il en se levant, allons leur préparer un joyeux réveil.

Quoique tous ivres, ils sortirent de la ville emportant un gibet, une échelle, une longue corde, un mannequin à l'effigie du comte de Charolais, revêtu d'un manteau aux armes de Bourgogne. Ils plantèrent le gibet, pendirent le mannequin dans le marécage entre Dinant et Bouvignes, et rentrèrent dans la place.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, les Bourguignons qui assiégeaient Dinant virent cette figure injurieuse, contre laquelle les assiégés lançaient des flèches et de la boue, du haut de leurs remparts, en criant :

— Voilà le fils de votre dnc, le faux et traître comte de Charolais, que le roi de France fera pendre comme il est ici pendu.

Ils ajoutaient d'autres propos infâmes contre le Duc et la Duchesse. Charles de Bourgogne, à qui on les rapporta, jura d'en tirer vengeance; sa mère protesta qu'elle perdrait tout son vaillant plutôt que de ne pas voir laver dans le sang son injure.

Le même jour, au moyen d'une grosse bombarbe, les Bourguignons jetèrent dans la ville de Dinant un

autre mannequin représentant Louis XI pendu, et se mirent à crier à leur tour :

— Crapauteries! allez requérir votre crapaud-traitre le roi de France, fou et enragé!

— Allez! répondirent ceux de Dinant; votre vieux squelette de duc est venu pour mourir ici vilainement; et votre petit comte Charlotteau, qu'il s'en aille à Montlhéry se faire battre : il a le bec trop jaune pour entrer chez nous. Le noble roi de France le fera pendre comme un pourceau gras.

Guillaume se réjouissait de ces excès, qui rendaient toute capitulation impossible. Mais la ville qui devait les expier ne les approuvait pas tout entière. Il y avait à Dinant trois partis qui ne s'entendaient pas : le bon métier de la batterie, les bourgeois du centre de la ville, et les neufs bons métiers. Les uns voulaient faire leur soumission; c'étaient les bourgeois. Le bon métier de la batterie, qui fournissait de la chaudronnerie à toute l'Europe, écrivait sans cesse à Louis XI, sur qui il comptait : dans la détresse où la longueur du siège avait plongé la ville, on le priait de venir par pitié et par charité. Mais il n'arrivait pas. Les neufs bons métiers, auxquels se rattachaient tous les hommes exaltés, ne connaissaient qu'un mot, la résistance; ils n'avaient qu'un sentiment, la haine contre la maison de Bourgogne; ils étaient soutenus par les routiers, les bandits, les pillards, dont le chef était Guillaume de Lamarck, qui dans le feu et dans le sang voulait abattre Louis de Bourbon et ses soutiens.

Les neuf bons métiers, pour répondre encore aux

Bourguignons, construisirent deux autres mannequins ; l'un représentait une femme de paille tenant une quenouille et un fuseau. Ils le plantèrent sur la tour la plus élevée en face de Bouvignes, avec cette inscription en lettres hautes de deux pieds :

Quand cette femme filera,  
Philippe cette ville aura.

Ils voyaient dans ces vers un ingénieux calembour entre filera et Philippe....

L'autre mannequin figurait le vieux duc dans son grand fauteuil ; ils le promenèrent sur leurs murailles, en le huant et le fouettant à la vue de son armée, et finirent par le brûler avec de grands cris de joie.

La colère des Bourguignons était au comble.

Les bourgeois de Bouvignes, épouvantés du sort qu'on préparait à leurs voisins insensés, en prirent compassion. Ils leur envoyèrent un messenger pour les prier de fléchir par une prompte soumission le duc de Bourgogne, qu'ils pouvaient encore apaiser en protestant contre les injures qu'on venait de lui faire et en lui en livrant les auteurs. Le messenger de paix fut reçu par les fustigeants, qui lui coupèrent la tête et la lancèrent au camp des Bourguignons.

Ceux de Bouvignes, plus effrayés d'un tel excès de délire, envoyèrent une seconde lettre ; ils la firent porter par un jeune muet, qui était idiot, et qui ne savait en quels dangers il allait. Les Dinantais, dont la furie était au comble, saisirent le nouvel envoyé, malgré son innocence, le mirent en lambeaux et pro-

menèrent ses membres sur leurs remparts, comme des cannibales....

Tout cela, c'est pourtant de l'histoire nue.

La partie la plus saine de la ville, s'épouvantant des suites que de telles horreurs allaient attirer, députa quelques prud'hommes à Liège pour presser les secours qu'on attendait. Mais l'armée de Bourgogne augmentait en nombre tous les jours, et les Liégeois ne venaient pas. Le comte de Charolais ordonna aux canons de tonner sans relâche; des pans de murs de soixante pieds tombèrent à la fois; de toutes parts des maisons brûlaient, des édifices croulaient; c'était un affreux chaos. Les brèches, ouvertes partout, ne laissèrent bientôt plus d'espoir. Le 24 août, au matin, la ville s'aperçut avec épouvante d'une défection qui devenait le signal de sa perte. Les bandits et les aventuriers, les fustigeants, les couleuvriers, les compagnons de la Verte-Tente (1), les brigands de Vellène s'étaient évadés pendant la nuit. Ils étaient peu nombreux. Mais l'absence de ces hommes déterminés découragea ceux qui restaient. En vain Guillaume et Blankenheim, qui n'abandonnaient pas encore le poste, et le vieux Guérin, qui s'était emparé de l'étendard de la ville, appelèrent aux armes en disant qu'il n'y avait pas à compter sur la clémence d'un ennemi qu'on avait mortellement offensé; la ville ne songea plus qu'à se rendre. Elle ne demandait que la vie sauve. Elle ne put obtenir aucune condition.

Charles de Bourgogne entra dans Dinant le 25 août

(1) Bandits qui ne campaient que dans les bois.

1466, à la tête de son armée; son regard était sinistre, sa bouche sérieuse et close. Le vieux duc n'osa paraître dans la ville, qui eût pu lui crier merci; il s'en retourna à Bruxelles, laissant à son fils le soin de la vengeance. Charles avait décidé de faire piller la ville le 26 et le 27, et d'y mettre le feu le 28. Mais ses soldats n'attendirent pas ses ordres; le sac de Dinant commença le même jour 25 août, fête de l'évêque de Liège. L'ordre était donné par le comte de Charolais de n'épargner que les ecclésiastiques, les enfants et les femmes; on les réunit en troupeau, on les chassa sur le chemin de Liège. Puis en quelques heures cette ville de Dinant, si grande et si riche, fut complètement pillée. Les bourgeois torturés étaient mis à mort, après que leurs trésors avaient été révélés. Le pillage dura quatre jours, accompagné des plus hideux excès; après quoi on mit le feu à la ville, qui fut brûlée tout entière. Une foule d'exécutions avaient eu lieu. Pour achever de châtier la cité insolente, le vainqueur fit démolir les débris des murailles; il voulait qu'on y passât la charrue, et qu'on se demandât à l'avenir où fut Dinant?

Dès qu'on apprit à Liège la prise de Dinant, la ville se révolta contre ses bourgmestres, dont l'un, Guillaume Deschamps, dit Laviolette, fut mis à mort. Les Liégeois voulaient marcher contre les Bourguignons. Guillaume de Lamarck, qui s'était échappé en habit de prêtre, se trouvait au milieu d'eux; on l'entendit qui disait au vieux Guérin :

— Quand Liège aura subi le sort de Dinant, alors nous triompherons.

## V.

Le tumulte croissait à Liège, à mesure qu'on y recevait les malheureux fugitifs de Dinant. On n'entendait qu'avec horreur les récits sanglants du sac de cette ville. On pleurait de pitié sur les enfants et les femmes de bonne maison qui se trouvaient maintenant en proie à la misère la plus profonde.

La fermentation avait poussé les Liégeois à recourir aux armes; ils voulaient venger leurs voisins et marcher contre l'armée de Bourgogne : une partie d'entre eux sortit avec des cris de guerre. Mais l'aspect subit des vieilles bandes bourguignonnes, si aguerries et si nombreuses, qui elles-mêmes s'avançaient sur Liège, intimida tout à coup les sujets insurgés de Louis de Bourbon. Surpris et troublés, ils envoyèrent des députés chargés de demander la paix; car ils sentirent qu'ils perdaient tout s'ils étaient vaincus, leur ville n'étant pas en convenable état de défense.

Charles de Bourgogne consentit à se retirer, si on lui livrait cinquante otages. Ce fut l'évêque Louis qui les désigna; et ce service odieux ne fut pas propre à lui faire regagner les bonnes grâces de son peuple. Le destructeur de Dinant reprit aussi son titre de mambour de Liège; il envoya, comme son lieutenant, Himbercourt, qui chercha à s'insinuer dans l'esprit des bourgeois en se faisant inscrire sur les registres du métier des forgerons, dont il endossa la

robe. Ainsi chez les Gantois, au siècle précédent, Artevelde s'était agrégé au métier des brasseurs.

Himbercourt vit bientôt que, parmi les cinquante citoyens qui s'étaient remis dans les mains du comte de Charolais, il n'avait pas les plus turbulents. Guillaume de Lamarck s'était retiré avec ses bandes dans la forêt des Ardennes; il inquiétait le pays, harcelant les amis de Bourbon et ses soutiens : haut placé par sa famille, qui autrefois avait donné deux évêques au pays de Liège (Adolphe et Engelbert de Lamarck), Guillaume était par sa naissance un chef puissant. Doué d'une force de corps extraordinaire et d'une audace inouïe, il se fût fait respecter par ses seuls avantages naturels. Guerrier intrépide et habile partisan, pour se donner un air plus formidable, il avait laissé croître toute sa barbe, qui était rude et hérissée; il avait dans ses armes une hure de sanglier et la faisait porter, comme sa livrée, à tous les hommes de ses bandes. Vainement on avait songé à se rendre maître de cet homme, qu'on appelait le *Sanglier des Ardennes*; on en était réduit à ne chercher que les moyens de l'éviter. Himbercourt eût donné tout au monde pour avoir ce chef de routiers; mais personne n'osait seulement se mettre à sa poursuite (1).

(1) Les historiens du temps ont chargé les traits du Sanglier des Ardennes, dont ils avaient peur. Sa mâchoire inférieure était, disent-ils, d'une épaisseur extraordinaire et dépassait la supérieure. Il avait de chaque côté de longues dents qui ressemblaient à des défenses. C'est là un portrait de fantaisie. Mais le fait est que ses vices et ses violences l'avaient fort enlaidi. Il portait quelquefois, dans ses forêts, en manière de surtout, une peau de sanglier, dont la corne des pieds et les boutoirs étaient d'argent; la peau de la tête, préparée, se rabattait sur

Raes de Heers, son ami, ne l'avait pas suivi dans les forêts. Il était resté hardiment à Liège, d'où il correspondait avec le Sanglier et avec Louis XI. Le lieutenant du duc de Bourgogne demanda aux magistrats de la ville l'audacieux Raes de Heers, qu'il voulait envoyer au Duc à la place d'un autre otage. Le peuple s'écria, de la manière la plus formelle, que jamais il ne laisserait partir son défenseur; et prévenu ainsi du danger, Raes se tint sur ses gardes. Il apprit encore que plusieurs de ses lettres à Guillaume et à Louis XI avaient été interceptées : il rassembla ses amis les plus sûrs dans sa maison de la place Saint-Pierre; il composa avec eux un *conseil secret*, dont l'autorité occulte devint toute-puissante; il s'entoura d'une garde composée d'hommes résolus, choisis dans les divers métiers et vêtus d'un habit uniforme; il les arma de gros bâtons plombés et leur donna le nom de *Francs-Liégeois*.

Pendant quelque temps, Raes fut ainsi le maître à Liège; il se déclara plus ouvertement que jamais contre la maison de Bourgogne, qui le frappa de proscription. Le Sanglier des Ardennes arriva aussitôt à la tête de ses brigands et de ses bannis sous les murs de Liège; Raes de Heers se joignit à lui avec ses adhérents. Pour répondre à l'édit de proscription, ils allèrent prendre Hui, qui tenait le parti de l'évêque; et les Liégeois accoururent au pillage de cette ville.

Charles de Bourgogne furieux jura la guerre à feu son front et lui donnait un aspect monstrueux. Le cri de guerre de ses bandes était : Sanglier.

et à sang; il s'ébranla en disant qu'il allait détruire Liège.

## VI.

Les députés que Louis XI envoyait en faveur des Liégeois n'avaient pu arrêter un instant l'armée de Bourgogne, mais la ville s'était rassurée. Trente mille hommes, tant bons que mauvais, selon l'expression de Comines, étaient là en état de combattre. Tous ces ardents bourgeois, mêlés de bandits et d'aventuriers, remuaient leurs armes et demandaient à sortir à la rencontre de l'ennemi. Il eût été plus prudent de l'attendre derrière les remparts de la ville; mais cette proposition eût été rejetée comme une lâcheté.

On sonna la cloche du ban; on convoqua toutes les milices; toutes les bannières des métiers se déployèrent; l'étendard de Saint-Lambert, que l'on croyait donné par Charlemagne, fut exposé sur le maître-autel; ce fut le comte de Berlo qu'on chargea de le porter, Berlo, vieil ami de Raes de Heers et de Guillaume; on l'amena solennellement sous la grande couronne qui décorait le nef de la cathédrale; on le revêtit de l'armure blanche; on lui remit la gibecière de même couleur, qui contenait cent sous liégeois et qu'il pendit à sa blanche ceinture; il monta à l'autel pour le serment.

— Je jure, dit-il en recevant la sainte bannière, de rapporter cet étendard sacré de la bataille, à moins que je n'y succombe.

Il sort après ces paroles, et sur son beau cheval blanc il marche en silence au milieu de tous les métiers; on n'entend que quelques gémissements.

— Cette guerre serait noble, disent quelques voix, si, allant au nom de saint Lambert, notre patron, nous n'avions parmi nos ennemis le successeur de Saint-Lambert lui-même, notre indigne prince!

Les deux armées se rencontrèrent à Brusthem. Là, les milices de Tongres se joignirent aux Liégeois : c'était le 28 octobre 1467, jour de la fête de saint Simon et de saint Jude; la mêlée s'engagea aussitôt. Vainqueurs au premier choc, après de longs efforts, les Liégeois furent défaits, abîmés, dispersés. Le drapeau de Saint-Lambert s'en revint en pièces; sept hommes seulement escortaient dans sa fuite le vaillant Berlo qui le sauvait.

Guillaume de Lamarck et Raes de Heers, que l'on cherchait à cerner, se retirèrent difficilement de la bataille; le Sanglier regagna ses forêts; Raes revint à Liège.

Mais le trouble et l'épouvante étaient dans la ville. Charles de Bourgogne s'approchait. Trois cents notables, pieds nus, allèrent en tremblant lui porter les clefs; il entra vainqueur au milieu du peuple suppliant et criant merci. Il abolit la plupart des chartes et privilèges des Liégeois, fit enlever le perron (1) qui, au marché de la Cité, était l'emblème de leurs franchises, déclara bannis tous les absents, confisqua les biens de tous ceux qui avaient tenu parti con-

(1) Degré de pierres d'où l'on pérorait le peuple, sorte de forum des Liégeois.

traire à lui, établit d'énormes impôts, démolit les fortifications, *de manière qu'on pût entrer à Liège comme en un village*, et désarma tous les bourgeois.

Louis de Bourbon était rentré dans Liège à sa suite, — pour avoir sa part du butin, disait le peuple.

On chercha Raes de Heers pour le mettre à mort; on ne le trouva pas. Il n'était resté qu'un instant dans la cité; puis il avait rejoint le Sanglier, à qui il racontait les tristes détails de ce qu'on vient de lire sommairement.

— C'est bien, répondit Guillaume de Lamarck; mais avant peu ce sera mieux. Compagnons du Sanglier, réjouissez-vous; le temps approche où vous me saluerez mambour de Liège.

## VII.

Le 12 avril de l'année 1468, une partie de bois, écarté dans le pays de Franchimont, était animée pour une sorte de bivouac, où dix à douze centuries de soldats sauvages avaient passé la nuit. A la hure brodée sur leur manche on reconnaissait les compagnons de Guillaume, qui s'étaient renforcés des nombreux proscrits de Liège. Un d'entre eux, Joachim, du métier des bouchers, qu'ils avaient envoyé à la découverte, revenait de la vieille cité.

— Tout va bien, dit-il en s'adressant à Guillaume de Lamarck.

— Le peuple est-il content? demanda le chef.

— Il serait difficile autrement, messire; car on lui

fait bonne justice, on ne laisse pas moisir ses paroles. Une pauvre vieille femme vient d'être mise à mort pour avoir dit ces mots : « Ah ! si le duc de Bourgogne était en paradis ! »

— Pour cela seulement ?

— Pas autre chose.

— Bon. Mais le Saint-Siège vient d'envoyer un légat ?

— Fort heureusement, messire, il n'a rien calmé. Louis de Bourbon est allé aux fêtes de Bruxelles ; puis, de retour à Liège, comme les représentations du légat l'importunaient, il s'est mis dans une barque élégante, avec des musiciens, sur la Meuse, et s'est laissé descendre jusqu'à Maestricht, où il va résider de nouveau.

— Ainsi il abandonne Liège à Himbercourt ?

— Mieux que cela, messire. Himbercourt est mandé à l'armée de Bourgogne. Place vide.

— A moi, Jean de Ville et Georges Straile ! s'écria Guillaume de Lamarck ; Liège n'est point gardée, et je sais de bonne part que la guerre se rallume entre la France et la Bourgogne.

Il parla bas aux deux capitaines, qui partirent sur-le-champ avec huit cents hommes, entrèrent à Liège, y établirent la police et s'en constituèrent les gardiens et les défenseurs.

Les récits du temps nous présentent sous un aspect formidable ces hommes à la longue barbe, qui étaient des Franchimontois, des Rivageois, des Liégeois devenus méconnaissables, mêlés d'aventuriers. Voulant se donner plus d'autorité dans ce qu'ils

projetèrent, ils sentirent de quel poids serait au milieu d'eux la présence de l'évêque; ils combinèrent un hardi coup de main qui réussit : quelques-uns d'entre eux, s'étant rendus secrètement à Maestricht, enlevèrent Louis de Bourbon et le ramenèrent à Liège.

Dans le désordre, on avait tué un chanoine, le favori de l'évêque. Ce meurtre, qu'on exagéra, et l'audace de l'entreprise, que l'on eut soin de noircir, ranimèrent les fureurs mal éteintes de Charles le Téméraire. Il s'empara, contre tout droit des gens, de Louis XI, qui était venu le visiter à Péronne, et l'amena au sac de Liège, dont il le contraignit à être témoin. Au cruel siège de cette ville, on sait le beau dévouement de six cents Franchimontois, ces Spartiates de l'histoire moderne. Jean de Ville périt après de grands exploits. Liège fut prise de nouveau le 30 octobre; les quarante mille hommes que le duc de Bourgogne avait amenés pour la détruire devinrent à un signal quarante mille bourreaux. Le sang coula par torrents; la vieille cité fut pillée, brûlée, démolie, traitée comme Dinant.

Le Sanglier s'écria : — Bourgogne! Himbercourt! Salm! Bourbon! maintenant à nous!

## VIII.

Le 5 janvier de l'année 1477, Charles le Téméraire, déjà vaincu à Granson et à Morat, se préparait avec colère à la bataille de Nancy.

On vit dans la mêlée, parmi les Suisses, un guerrier de haute taille, à la barbe hérissée, ayant sur son casque une touffe de poil de sanglier en guise de panache, chercher avidement Charles de Bourgogne, le poursuivre, l'attaquer, le combattre corps à corps, l'entraîner avec furie; dans le désordre de cette sanglante journée, on le perdit de vue un instant.

Après la bataille, on ne vit plus le duc de Bourgogne. Ce ne fut que le troisième jour qu'on retrouva son corps inanimé, étendu au bord d'une petite mare. Sa figure livide était souillée de sang et de fange et tellement brisée, qu'on ne le reconnut qu'à son anneau.

Quelque temps après, sous les yeux de Marie de Bourgogne, le peuple à Gand mettait à mort Himbercourt. On voyait parmi la foule un agitateur ardent, qui portait à sa toque de drap rouge la touffe de poil de sanglier.

La comtesse de Salm était accouchée d'une fille. C'était en 1478 l'amour et l'orgueil de sa famille; elle fut enlevée par un homme qui l'emmena dans les Ardennes où il avait son repaire.

— Et Louis de Bourbon? dit Blankenheim à Guillaume de Lamarck.

— Oh! celui-là, répondit le Sanglier, je veux le tuer en détail.

## IX.

Les historiens du quinzième siècle ne parlent guère qu'en frissonnant du Sanglier des Ardennes.

« Son âme, dit une vieille chronique, était un gouffre où prenaient leurs ébats sept démons qui le possédaient et tenaient là, comme on dit, les sept péchés capitaux déchaînés. De l'orgueil, il s'en montrait tellement gonflé, qu'il méprisait tout personnage et se raillait de Dieu même en son insolente félonie. Il poussa même son impiété si loin qu'il portait sans vergogne cette devise :

Si Dieu ne me veut,  
Le diable me prie....

» Son avarice fut signalée au pillage des églises, monastères et manoirs des bonnes gens, où il amassait de grands trésors pour solder ses bandits. Il était envieux de tout ce qui le dominait, et se faisait l'ennemi de tout homme qu'il voulait opprimer. Lorsqu'il s'éleva contre le comte de Salm, ce ne fut point parce que ce seigneur avait extorqué l'archidiaconat de la Campine, qui était une dignité cléricale, c'était parce que lui-même eût voulu l'usurper (1).

» Ses autres vices, orgies et déportements, rendirent très-lamentable la vie de sa vertueuse épouse. La brutale colère semblait son état habituel; et hors les cas de guerre et de violentes actions, il vivait dans la fainéantise, passant les jours à table et au jeu, et n'occupant son esprit que de mauvais entretiens.

» Mais il se battait avec fureur; et on appelait cela du courage... »

(1) L'archidiaconat de la Campine fut quelquefois occupé à Liège par des laïques, contre les saints canons. Mais ces laïques alors n'en remplissaient que les fonctions administratives et civiles.

## X.

On rebâtissait péniblement Liège.

Le Sanglier des Ardennes, continuant à vivre de sa vie sauvage, attendait, sans perdre patience, l'accomplissement de ses desseins. Il était vengé de Charles de Bourgogne, d'Himbercourt et de la comtesse de Salm. Il reparut dans la ville; et il était devenu si puissant qu'on en était partout réduit à le craindre.

Il se promenait donc librement dans la vieille cité, quand il lui plaisait d'y séjourner.

Ses amis s'étonnaient toutefois de ce qu'il différât sa vengeance contre Louis de Bourbon.

— Je ne veux agir qu'à coup sûr, leur dit-il; pour briser le prince-évêque, il faudrait faire la guerre aux Liégeois; c'est ce que je ne puis, il doit expier seul. Afin de vous prouver, ajouta-t-il que la peur ne m'arrête point, vous allez voir!

Cet entretien se tenait à Liège. Messire Trochillon, un des grands vicaires de l'évêque, passait dans la rue; il était midi. Le Sanglier sortit froidement avec deux de ses hommes; sur un signe qu'il leur fit, ils assassinèrent Trochillon, à quelques pas du palais de Louis de Bourbon et presque sous ses yeux. Après quoi, Guillaume rentra et reprit sa conversation avec ses amis...

Il avait eu raison de ne pas craindre. Le meurtre de Trochillon ne fut pas même recherché. Cependant, quelque temps après, le Sanglier s'étant retiré dans

ses forêts, où il méditait un coup de main plus important, le prince-évêque, enhardi par son absence, prit de l'audace; il envoya un détachement enlever et détruire le château d'Aigremont, qui lui appartenait.

— Eh bien? dit Blankenheim.

— Voilà, comme vous le désirez, ajouta Raes de Heers, Louis de Bourbon qui commence la guerre.

— Il vous jette le gant, messire, continua Joachim.

— Je le relèverai, répondit Guillaume. Attendez pourtant que celui qui a détruit mon château l'ait rebâti.

Sa confiance orgueilleuse était fondée; Bourbon s'effraya plus de l'inaction du Sanglier qu'il ne se fût troublé d'une guerre. Tremblant à la seule pensée des projets qu'il lui supposait, il lui fit offrir la paix; et lorsque, voulant se réconcilier avec ses sujets, la mort de Charles le Téméraire l'ayant laissé sans appui, il eut obtenu de Marie de Bourgogne la remise des amendes et la restitution du perron si cher aux Liégeois, comme il s'en revenait à Liège, Guillaume de Lamarck alla au-devant de lui, entouré d'une petite escorte. Le prince l'accueillit avec une bienveillance extrême, cherchant à s'attacher un homme dont l'inimitié ne lui laissait pas de repos; il le caressa, lui rendit toutes les dignités de sa famille, lui en conféra de nouvelles, le créa capitaine de ses gardes et bientôt mambour de l'église de Liège.

— Mais j'ai déjà une partie de ce que je souhaite, dit le Sanglier surpris. — Voyons si je le dois à la franchise.

Il tenait ses bandits toujours en armes, dans la

partie des Ardennes qui avoisine le pays de Franchimont : il demanda le titre de gouverneur de Franchimont et de Logne; il l'obtint et il se dit : — Je dois tout à la crainte.

Il se plaignit de la ruine de son château d'Aigremont; Louis de Bourbon lui fit obtenir de Marie de Bourgogne une somme pour le rebâtir.

— C'est bon, dit le Sanglier, que rien ne pouvait fléchir; et il se tint sur ses gardes.

Cependant Louis, revenu à des sentiments meilleurs, s'occupait de son peuple, dont il regagnait l'amour; il laissa à Guillaume de Lamarck toute sa puissance, sans se l'attacher. Le Sanglier était un de ces hommes chez qui les bienfaits font patienter la haine, mais ne la dissipent pas. Louis de Bourbon le pria d'apaiser la famille de Trochillon; il ne tint de cette recommandation aucun compte. Il fit venir à Liège, pour le soutenir au besoin, quelques-uns de ses amis : tel fut Raes de Heers; mais cet homme, usé avant l'âge par la vie aventureuse qu'il avait menée, ne rentra à Liège que pour y mourir.

Mélart, dans son Histoire de Hui, peint ainsi, à cette époque, l'autorité que Guillaume de Lamarck exerçait à Liège :

« Maître absolu dans le palais de l'évêque, il n'y » avait ni conseiller, ni courtisan, qui osât parler » que par sa bouche; ni secrétaire qui osât écrire, » sinon ce qu'il dictait. Les édits et les mandements » étaient faits selon ses ordres. Il n'écoutait aucun » commandement de prévôt, de doyen, ni de cha- » pitre. Jamais on ne le voyait entrer dans une église,

» ouïr la messe, se confesser, ni communier; il man-  
» geait communément de la chair en carême; et il ne  
» s'était pas réconcilié aux parents du grand vicaire  
» occis par lui. S'étant divorcé de sa compagne, de  
» sa propre autorité, il en avait pris une autre... »

Or un jour Louis de Bourbon osa le censurer un peu de tout cela : Guillaume s'en tint offensé. Et comme alors, malgré son avis, le prince de Liège refusa de prendre parti pour Louis XI, qui faisait la guerre à Marie de Bourgogne, le Sanglier profita de l'occasion pour quitter brusquement la ville et se retirer derechef parmi ses bandes, qu'il entretenait toujours sur pied.

Il s'était fait des ennemis. L'évêque, que des sentiments pusillanimes avaient contenu jusqu'alors, se crut assez fort pour le braver; il le dénonça comme félon aux échevins, qui le bannirent. On eut des preuves de ses intelligences avec Louis XI, dans les plaintes que fit le monarque sur sa condamnation, qu'il regardait comme une injure personnelle.

Le Sanglier s'apprêta enfin à la vengeance; mais ses dispositions furent longues, et il ne se disposa à marcher sur Liège qu'après avoir fait sentir sa colère dans le pays à tous les amis de l'évêque.

Le 28 août de l'année 1482, on apprit que Guillaume de Lamarck venait de sortir de là forêt des Ardennes à la tête de trois mille bandits à pied et de douze cents cavaliers. Il s'avancait avec lenteur, grossissant à chaque pas la masse de ses partisans qui, à Liège, étaient nombreux.

Louis de Bourbon était à Hui; il se hâta de revenir

à Liège, rassembla ses soldats et sa milice bourgeoise, fit distribuer du vin à tout le monde et harangua ses hommes d'armes, décidé à en finir avec cet homme qui était son fléau.

Quoiqu'on bût son vin, ses paroles firent peu d'effet. Les adhérents du Sanglier se trouvaient en majorité dans la capitale; ils se cachaient si peu, qu'ils portaient tous à leur chapeau une petite branche de chêne pour se reconnaître.

Jean de Horne, jeune et vaillant homme, à qui on confia l'étendard de Saint-Lambert, conseillait d'attendre l'ennemi dans la ville, dont les remparts s'étaient relevés; le prince-évêque crut qu'il devait montrer plus de confiance dans sa cause; et il marcha avec les siens vers la Chartreuse, où les brigands s'étaient arrêtés. Armé du casque et de la cuirasse, comme un chevalier, Louis de Bourbon montait un cheval ardent, qui d'abord se cabra et refusa d'aller. On regarda cette sorte de pressentiment comme un mauvais présage. Mais le prince s'obstina comme tous les hommes faibles lorsqu'ils prennent enfin une résolution. Le Sanglier, que ses amis de Liège prévenaient de tout, l'attendait dans les défilés de la Chartreuse. L'armée de l'évêque s'engagea dans ces chemins étroits et difficiles.

Dès que le prince et sa faible escorte furent arrivés à l'endroit périlleux où Guillaume de Lamarck s'était placé en embuscade, un détachement des bandits tomba sur ceux qui entouraient le prélat, les tua en un clin d'œil; et Louis de Bourbon se vit seul, abandonné de la plupart des siens qui s'enfuirent, séparé

des autres qui ne pouvaient venir à son aide, entouré des farouches compagnons du Sanglier. Il était devant une mare formée par un petit ruisseau qui découlait de la fontaine de Wez. Il jeta les yeux autour de lui et aperçut à quelques pas, sur une éminence, Guillaume de Lamarck immobile sur son cheval. Il lui cria d'une voix suppliante :

— Grâce ! seigneur d'Arenberg ; je suis votre prisonnier.

Comme il disait ces mots, un des bandits le frappa au visage, de sa grande épée. Le sang jaillit. Bourbon, chancelant et défiguré, joignit les mains et répéta sa prière. Alors, comme les brigands semblaient hésiter à le frapper de nouveau, le Sanglier, piquant son cheval, bondit sur lui l'épée haute, la lui plongea dans la gorge et ensuite commanda aux siens, par un signe, de l'achever.

Le corps du prince-évêque était tombé au bord de la mare, la figure dans la fange. Il fut dépouillé par ordre de Guillaume, qui marcha aussitôt sur Liège et y entra le 30 août. Jean de la Boverie et Pollain, ses anciens amis, étaient cette année-là bourgmestres. Sur leur avis, il permit qu'on allât relever le corps de Bourbon, et qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture. Puis il fit élire évêque Jean de Lamarck d'Arenberg, son fils ; pour lui, il déclara qu'il reprenait sa dignité de mambour.

## XI.

Le vieil historien Duhaillan raconte ainsi cette grande scène :

« Le Sanglier d'Ardenne fit et conspira donc guerre mortelle contre Mgr Louis de Bourbon, évêque de Liège, qui auparavant avait nourri ledit Sanglier. Et pour faire sa mauvaise entreprise, il rassembla plusieurs garçons, pilleurs et pillards, jusqu'au nombre de deux à trois mille, lesquels il fit vêtir et habiller de robes rouges, et à chacune des dites robes, sur la manche senestre, il fit mettre une hure de sanglier. Il trouva moyen d'avoir intelligence avec quelques traîtres liégeois à l'encontre de leur seigneur, pour le chasser et meurtrir ou le mettre hors de la cité avec ce qu'il avait de gens; ce que firent lesdits Liégeois. Et sous l'ombre d'une amitié feinte qu'ils disaient avoir en leur évêque, lui dirent que force était qu'il allât assaillir son ennemi; que ses habitants le suivraient en armes et mourraient pour lui, et qu'il n'y avait doute que le Sanglier et sa compagnie demeureraient déconfits et détruits. Monseigneur de Liège, inclinant à leur requête, sortit de la cité et alla avec eux aux champs, droit où était le sire de Lamarck; lequel, quand il vit ledit évêque, se découvrit de l'embûche où il était et s'en vint à lui; et quand lesdits traîtres habitants de Liège virent leur évêque aux mains de son ennemi, ils lui tournèrent le dos, et sans coup férir s'en retournèrent en la cité de Liège.

» Incontinent monseigneur de Liège, qui n'avait aide ni secours que de ses serviteurs et familiers, se trouva fort ébahi; car Lamarck, qui avait sailli de l'embûche, s'en vint à lui et lui donna d'une taille sur le visage, puis lui-même le tua de sa propre main. Après le fait, il fit mener et jeter l'évêque et l'étendre tout nud en la grande place devant l'église de Saint-Lambert, maîtresse église de la cité de Liège, où il fut manifestement montré tout mort aux habitants de ladite ville et à chacun qui le voulait voir. Tôt après ladite mort, arrivèrent, pensant le secourir, l'archiduc d'Autriche (Maximilien), le prince d'Orange et autres, lesquels, quand ils surent sa mort, s'en retournèrent sans rien faire à l'occasion d'icelle... »

Duhaillan et les autres historiens français n'ont su, comme on le voit, qu'une partie des détails. Walter Scott lui-même, dans les recherches qu'il a faites pour son *Quentin Durward*, n'a pas tout découvert (1).

## XII.

Louis XI venait de mourir, et le souverain pontife n'avait pas approuvé l'élection irrégulière et violente du fils de Guillaume à l'évêché de Liège. Il avait nommé un autre évêque : c'était Jean de Horne, le même qui portait l'étendard de Saint-Lambert le jour

(1) Ce grand écrivain, dans le même livre, a fait de Louis XI une caricature triviale, que Casimir Delavigne a maladroitement copiée. Il est triste que M. Victor Hugo l'ait accueillie aussi.

de la mort de Louis de Bourbon. Dès lors, il s'était fait de grands efforts à Liège pour fermer les plaies du pays et ramener la paix.

En 1485, à force d'habiles démarches, on était arrivé au point que le Sanglier avait consenti à céder la place; on l'avait pour cela comblé de biens et d'honneurs; on avait transigé avec lui de puissance à puissance. Il était traité comme l'ami, l'allié et l'égal de Jean de Horne, le nouveau prince-évêque.

Un jour de cette même année, l'abbé de Saint-Trond ayant donné à Jean de Horne un grand festin, Guillaume de Lamarck y fut convié. Les frères de l'évêque, Jacques, comte de Horne, et Frédéric, comte de Montigny, ne manquèrent pas d'y venir. Il s'y trouva beaucoup d'invités et plusieurs dames de la plus haute noblesse. Après le festin, on s'amusa de divers jeux, on rit, on folâtra, on dansa même : on couvrait de roses le piéce que l'on préparait.

La journée s'avançant, les frères de l'évêque feignirent de vouloir s'en retourner à Louvain; ils firent amener leurs chevaux. L'évêque dit qu'il ne les laisserait point partir seuls, et même qu'il les accompagnerait à quelque distance. Le Sanglier, par courtoisie, ajouta que lui aussi ferait cortège à tous. Il était sans armes et n'avait avec lui qu'un seul valet (1). On se mit en marche.

Quand on fut en pleine campagne, après divers propos joyeux, Montigny défia le Sanglier à la course.

(1) Ces détails sont empruntés au bel écrit de M. de Gerlache : *Révolutions de Liège sous Louis de Bourbon*, et à diverses chroniques contemporaines.

Celui-ci, monté sur un excellent cheval, et ne soupçonnant absolument rien, eut bientôt devancé son provocateur, qui galopait de son mieux pour l'exciter. A peine entré dans un bois, qu'on appelait la forêt de Heers, Guillaume de Lamarck se vit tout à coup cerné par une bande de soldats placés en embuscade, qui lui coururent sus, mèche allumée sur le bassinet. Aussitôt arriva Montigny, qui le déclara son prisonnier.

Le Sanglier surpris demande l'explication de ce qui se passe; Montigny exhibe froidement un ordre signé de l'archiduc Maximilien.

— Mais où me conduisez-vous? dit-il.

— A Maestricht.

— Malgré votre trahison, réplique avec un certain effroi le Sanglier, s'il vous reste quelque sentiment de chevalier dans le cœur, ne me conduisez pas là.

— A Maestricht, répète Montigny d'un ton glacé.

— C'est donc à la mort, dit Guillaume.

On entra le soir dans cette ville, et le Sanglier des Ardennes, chargé de liens, fut confié à une garde dont on était sûr. — Durant la nuit, on vint le prévenir qu'il n'avait que le temps de mettre ordre à sa conscience, parce qu'il devait mourir le lendemain. Il reçut cette nouvelle en homme qui s'y attendait, et, troublé enfin dans sa conscience, il demanda un confesseur.

Le matin du jour suivant, on le mena de bonne heure à la place Saint-Servais, où se faisaient les exécutions. Un préau surélevé occupait la plus grande

partie de cette place. Ce préau était entouré d'un mur de quatre pieds, sur lequel tout autour s'accouadaient les spectateurs. Des anneaux de fer, scellés dans ce mur, servaient aux bourreaux qui, dans certaines occasions, y attachaient les condamnés, lorsqu'il y en avait plusieurs qui devaient attendre leur tour. L'échafaud où le Sanglier devait laisser sa tête était dressé tout au centre, avec son sinistre aspect et son billot taché de sang.

Guillaume de Lamarck, amené par ses gardiens jusqu'à la porte de fer qui servait d'entrée au préau, fut remis là au bourreau, lequel occupait seul avec deux aides la place des exécutions. Le condamné, que son confesseur accompagnait avec pitié, était vêtu d'un surtout rouge; il avait les mains liées derrière le dos. Il leva la tête, et parmi la masse compacte des curieux qui encombraient toutes les fenêtres et tous les toits des maisons autour de la place, il crut distinguer à un balcon son ennemi. Furieux, il fit machinalement un violent effort, par lequel les liens solides qui lui serraient les mains se rompirent. Le bourreau, le voyant libre, fit un bond d'épouvante en arrière.

— Ne crains rien de moi, bonhomme, lui dit rudement le Sanglier; tu es dans ton devoir. Mais, ajouta-t-il en agitant le poing, dans une colère qui n'eût pas dû occuper ses derniers instants, à un autre le sang de cette journée! Il y a un homme qui la fera payer, et cette tête qui va tomber saignera longtemps!

Après ces paroles, il chercha des yeux dans la

foule quelques visages connus ; il les pria de porter son dernier adieu à Marie, sa femme, avec laquelle il s'était réconcilié, à ses deux fils, à ses deux filles, à Jeannot, son bâtard. Recommandant ensuite de nouveau sa vengeance à ses frères, à ses amis, il ôta le vêtement dont il était couvert et le jeta au peuple, qui s'en partagea les lambeaux ; puis tordant de ses deux mains sa longue et rude barbe, il se la mit entre les dents et tendit sa tête au bourreau, qui la lui abattit d'un seul coup.

Son corps fut réclamé par les dominicains de Maestricht, dont le prieur l'avait assisté dans ses derniers moments.

La mort du Sanglier fut vengée en effet par sa famille ; et les troubles sanglants dont elle affligea encore le pays ne cessèrent que quand le siège épiscopal de Liège, en 1506, fut occupé par Érard de Lamarck, neveu de Guillaume.

---

## CONCLUSION.

Nous avons exposé, dans des faits variés, quelques scènes de l'immense galerie de lâchetés, d'infirmités et de défaillances que répandent sur le monde les sept péchés capitaux. L'histoire en est pleine à toutes les époques, et on serait embarrassé de citer un livre où ils ne paraissent pas plus ou moins. Les livres saints eux-mêmes nous les montrent, pour nous engager à les fuir.

Mais nous n'avons pas présenté l'orgueil dans les savants qui le choient si bien. Il est vrai que leur figure prête peu aux récits légendaires. Si on vous en citait trois, qui tous les trois ont cru occuper à jamais la postérité, il nous semble qu'il y en aurait au moins deux que vous ne connaissez pas.

Gaulmin, Saumaise et Maussac, ces trois savants roides et fiers des beaux jours de Louis XIV, se rencontrèrent un jour à la bibliothèque royale. Gaulmin entama la conversation :

— Convenez, dit-il, qu'à nous trois nous tiendrions bien tête à tous les savants du royaume.

— Dites, répliqua Saumaise, à tous les savants de l'univers.

— Et moi seul, répliqua Maussac en se redressant, je vous tiendrais tête à tous deux.

Nous n'avons pas peint non plus l'orgueil parlementaire, qui n'est plus de notre temps.

Un président à mortier, malade au lit, avait besoin d'être saigné.

— Monsieur, dit le chirurgien, de quel bras voulez-vous que je vous saigne?...

Le malade rentra ses bras dans son lit et fit mettre à la porte cet homme, qui avait oublié de l'appeler monseigneur.

L'entêtement n'est qu'une phase de l'orgueil. Un gentilhomme napolitain soutint quatorze duels pour établir que le Dante valait mieux que l'Arioste. Et plus tard, en mourant, il avouait qu'il n'avait jamais lu ni l'un ni l'autre.

L'orgueil est, depuis le péché originel, une sorte

d'instinct dans l'homme. César aime mieux être le premier dans une bicoque que le second dans Rome. Tout homme veut être le premier. L'égalité ne serait possible que si tous les hommes étaient nés ensemble et pareils, qu'il n'y en eût ni de plus forts et de moins forts, ni de plus anciens et de moins anciens, ni de plus beaux et de moins beaux, ni de plus spirituels et de moins spirituels. Ce qui permet de conclure, les choses étant autrement, que les hiérarchies sont nécessaires.

L'avarice est, avec d'autres traits, une sœur de l'orgueil, car tous les péchés capitaux sortent d'un père commun. C'est à leurs richesses que remonte l'orgueil des Anglais : chez eux l'or est tout. C'est un mérite qui éclipse tous les autres. Quelqu'un racontait à Londres un fait invraisemblable. Un personnage de la compagnie se permit de laisser voir qu'il en doutait :

— Monsieur, répondit le narrateur en relevant fièrement la tête, je tiens la chose d'un gentilhomme du comté de Kent qui a cent mille livres de rente.

Tout le monde se rendit à cette raison.

On raconte du même pays ce petit trait : Un jeune homme ayant dit à un de ses amis qu'il allait consulter le docteur Clifford, médecin célèbre, et qu'il lui demanderait crédit parce que sa bourse était à sec :

— Ne t'avise pas de cela, répondit son ami, car lorsque Clifford est malade et qu'il se consulte lui-même sur ce qu'il doit prendre, il tire une guinée d'un de ses goussets pour se la mettre dans l'autre.

L'envie, autre fille de l'orgueil, plus affreuse encore que l'avarice, est riche de tant d'horreurs qu'on en formerait des volumes. Nous en citerons un trait :

André del Castagno, le premier des peintres toscans qui connut le secret de la peinture à l'huile, avait tiré ce secret de Dominique de Venise, dont il s'était fait l'ardent ami, dans ce seul but.

C'était au quinzième siècle.

Il se mit donc à peindre, comme son ami, dans ce procédé nouveau; il eut de grands succès, et il effaça les artistes de son pays qui ne travaillaient qu'avec la vieille méthode. Mais il reconnut bientôt que son ami Dominique l'effaçait lui-même, et il en devint jaloux; l'envie germa dans son cœur; elle grandit rapidement, au point qu'un soir il se masqua, attendit son ami au coin d'une rue solitaire, l'assassina et rentra chez lui sans être vu.

Les gémissements du mourant attirèrent quelques passants, qui le relevèrent et, sur sa demande, le portèrent chez son cher ami Castagno. Là il lui serra tendrement les mains et rendit l'âme dans ses bras...

Personne n'avait découvert le meurtrier. Mais l'envie, qui avait inspiré ce crime, amena bientôt un poids lourd sur la conscience du misérable; et en mourant lui-même, un peu plus tard (1478), André se sentit contraint d'avouer son meurtre.

L'indignation publique lui refusa la sépulture en terre sainte.

Il y a aussi l'envie politique ou l'envie de l'ambition. On citait au duc de Buckingham un gentilhomme influent qui déblatérerait partout contre ce

qu'il appelait les griefs publics et les désordres du gouvernement. Il n'avait sans doute pas grand tort ; car sous le roi Jacques et sous son fils Charles I<sup>er</sup>, les abus étaient fréquents, et Buckingham, qui était le favori du pouvoir, se faisait de nombreux ennemis. Mais il comprit le mobile qui aigrissait le gentilhomme. Il le fit venir et lui donna une charge qui rapportait cinq cents livres sterling par an (douze mille cinq cents francs). Dès lors le même homme applaudit à tout ce que faisait le gouvernement, et il déclarait partout qu'il n'y avait pas de nation plus heureuse que la nation anglaise.

Nous ne nous arrêterons pas sur la luxure, et nous ne reverrons qu'un moment les autres passions animales.

La première et la plus funeste est la gourmandise, qui a presque toujours pour compagne l'ivrognerie, et qui tue plus d'hommes que les guerres et les fléaux.

On a cité assez souvent comme type de ces excès quelques hommes voraces, qui sont pour ainsi dire constitués ainsi. S'il est vrai, comme le rapportent les historiens, que l'empereur Maximin, qui était un colosse dans ses formes, mangeait dans un seul repas quarante livres de viande, qu'il arrosait de trente-six litres de vin, ce n'était qu'un de ces gouffres qu'on appelle voraces.

La gourmandise et l'ivrognerie, son affidée, se représentent très-bien dans un empereur germanique, connu sous le nom de Venceslas l'Ivrogne (1).

(1) L'histoire des excès de Venceslas l'Ivrogne, qui fait partie des premières éditions de ces *Légendes sur les sept péchés capitaux*, en a

Il vint en France pour négocier un traité avec notre roi Charles VI. Reçu à Reims avec magnificence, on le fêta dans ses goûts : repas somptueux et vins de Champagne à profusion.

Tous les jours il absorbait un panier de vin d'Aï, et tous les soirs on le couchait ivre. Il élevait chaque matin des difficultés, uniquement pour prolonger là son séjour et ses festins, sacrifiant ses intérêts, mais satisfaisant ses goûts, qui amenèrent sa ruine et sa honte.

Voltaire raconte qu'au passage du Rhin (1) par Louis XIV, en 1672, personne n'aurait péri, sans l'imprudance du jeune duc de Longueville. Étant plein de vin, il tira un coup de pistolet sur les troupes hollandaises qui demandaient la vie à genoux, en leur criant : « Point de quartier pour cette canaille ! » Il tua un de leurs officiers. Tout à coup les suppliants se relèvent, reprennent leurs armes et font une décharge, qui tua le duc de Longueville.

Un médecin célèbre disait : Jamais on ne m'a appelé la nuit pour une personne qui n'avait pas soupé ; mais on m'a éveillé cent fois pour des gens qui avaient trop soupé.

été retirée dans celle-ci. On la retrouve dans les *Légendes des sacrements*, sous le titre de *Jeanne de Hollande*, à l'appui du secret de la confession. Pareillement on a ôté des premières éditions la *République de Ter-piete*, qui est entrée dans les *Légendes des vertus théologiques et cardinales*, série de la Tempérance. La légende de *Gilion de Traze-gnies* a passé dans les *Légendes des croisades*. L'*Abbaye de Furstenfeld* est mieux à sa place parmi les *Légendes des femmes dans la vie réelle*. Mais si on a déplacé quatre légendes de cette série, on les a remplacées par dix légendes nouvelles.

(1) Ce fait très-peu héroïque, que Boileau a célébré avec tant de fracas et de beaux vers.

La colère est une autre passion animale, hélas ! trop commune, une passion qui enlaidit, qui déforme, qui abrège la vie et qui tue souvent.

Mais laissons les côtés tristes pour ne parler ici que des côtés ridicules. Un bourgeois de campagne avait l'habitude de s'emporter à tout propos. Son domestique était surtout son souffre-douleur. Un jour il rentre avec une humeur massacrant et demande son dîner. Soit que le potage fût trop chaud, ou trop tiède, ou trop salé, il prend la soupière et la jette par la fenêtre. Aussitôt le pauvre serviteur saisit l'occasion de se venger une fois ; il jette par la même fenêtre le plat qu'il apportait, la carafe, le pain, la bouteille et le reste.

— Qu'est-ce à dire ? s'exclame le bourgeois abasourdi.

— Mais, monsieur, répond le domestique, il me semble, à votre mouvement, que vous voulez dîner dans la cour.

L'avocat général Talon, arrivant au palais, battait son cheval qui lui répondait par des ruades. Aucun des deux ne voulait avoir le dernier. Bautru, qui passait, cria : — Allons, montrez-vous le plus sage !

Talon se retourna fâché. — Ce n'est pas à vous, reprit Bautru, c'est à votre cheval que je parle.

Comparez à ces éruptions le petit trait de Cavendish. Un jour le gardien de sa précieuse galerie de physique entra dans son cabinet et lui dit avec une chaude émotion qu'un de ses élèves venait de lui briser une machine de très-grand prix. Il répondit du ton le plus calme : — Il est utile que les jeunes

gens cassent quelques machines pour apprendre à s'en servir. Faites-en faire une autre.

Nous nous arrêterons peu sur la paresse. La Bruyère dit à ce sujet : « Il y a des créatures de Dieu, qui ont une âme, et dont toute la vie est occupée, toute l'attention réunie, à scier des pierres ou du marbre. C'est bien peu de chose. — Il y en a d'autres qui s'en étonnent et les dédaignent, et ceux-là passent leurs jours à ne rien faire. C'est encore moins. »

Rapportons un petit conte de l'Orient :

Un jeune homme vertueux arriva par mer dans un port de Room. Une place lui fut donnée dans une mosquée, dont le chef lui dit : — Balayez ce saint édifice et enlevez-en toutes les ordures.

Dès que le jeune fakir se trouva seul, il sortit du temple, et on ne le revit plus.

On jugea sa conduite une insigne paresse; on le chercha, et on lui fit d'austères reproches, car il n'avait enlevé aucune ordure.

Mais la fausse humilité est souvent l'auxiliaire de la paresse; elle l'excuse. Le fakir répondit : — Je n'ai vu dans la mosquée d'autre souillure que moi; c'est ce qui est cause que je me suis retiré....

Revenons encore une fois à l'orgueil et aux infirmités qui le suivent. Charles-Quint, ayant gagné la bataille de Muhlberg sur l'électeur de Saxe, en fut tellement glorieux qu'il s'écria que le soleil s'était arrêté pour lui donner le temps de rendre sa victoire plus complète. Ses flatteurs l'écrivirent en se disant témoins de cette merveille. Ce qui fit tant de bruit que le roi de France, Henri II, demanda au duc

d'Albe ce qu'il en fallait croire. — Sire, répondit le duc, j'étais ce jour-là si occupé de ce qui se faisait sur la terre, que je n'ai pu prendre garde à ce qui se passait dans le ciel.

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres adressée à M. de Pomponne, raconte un fait qui prouve que Louis XIV, si fier pourtant comme roi, n'avait pas tous les orgueils qu'on est tenté de lui supposer.

« Il faut que je vous conte, dit-elle, une petite nouvelle qui est très-vraie et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers. M. de Saint-Agnan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont :

— Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons.

Le maréchal, après l'avoir lu, dit au Roi :

— Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu.

Le Roi se mit à rire et lui dit :

— N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ?

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

— Oh bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait.

— Ah ! Sire, quelle trahison ! Que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement.

— Non, monsieur le maréchal; le premiers sentiments sont toujours les plus naturels.

Le Roi a ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. »

Sur les péchés qui font cortège à l'orgueil on pourrait rassembler beaucoup de traits assez peu connus. En voici un, qui s'applique à l'orgueil, à l'avarice, à l'ambition, à l'envie et à leurs laides sœurs, la paresse et la gourmandise. Nous l'empruntons aux *Méditations historiques* de Joachim Camerarius :

Lorsque le sultan Soliman, deuxième du nom, s'irritait au long siège de Rhodes, dans les derniers jours de l'an 1522, un traître qui était chrétien, mais chrétien baptisé seulement, travaillé par l'orgueil, parce qu'il n'était rien; par l'avarice, parce qu'il était pauvre et à la fois paresseux et gourmand; par l'envie, parce qu'il n'avait pas le courage de valoir quelque chose par lui-même; par la colère contre tous ceux que leur mérite avait élevés, considérant les échecs successifs que subissait le sultan par l'héroïque résistance des chevaliers de Rhodes, s'imaginait qu'il pouvait conquérir richesses, grandeurs et jouissances, s'il trouvait moyen de venir en aide à l'ennemi des chrétiens, que l'on savait grandement riche et puissant, et que l'on disait généreux. Les coquins ont ordinairement de l'audace et de l'habileté. Il sut s'échapper sans être remarqué des vedettes, s'introduisit à la faveur de la nuit dans le camp des Turcs et demanda aux sentinelles avancées de le conduire au sultan, à qui il devait faire les com-

munications les plus importantes. Il savait quelques mots de la langue des ennemis, et il avait bien combiné sa démarche. On le retint jusqu'à l'aurore; et alors on le conduisit à la tente-mosquée où Soliman venait faire sa prière au lever du soleil.

Après que Soliman eut prié et fait ses ablutions, un officier de l'armée lui présenta le transfuge; et cet homme lui dit qu'il était en mesure de lui livrer Rhodes; mais il devait savoir, en se risquant comme il le faisait, quelle récompense serait le prix d'un tel service. Soliman l'emmena et le garda tout le jour. Pour exécuter le projet qu'il soumettait, il ne devait rentrer que de nuit dans Rhodes, comme il en était sorti. On lui promit, si ce qu'il offrait se couronnait du succès, qu'on lui ferait épouser une des filles du sultan, qui lui donnerait une dot de quelques millions de sequins.

Le misérable se voyait donc gendre de Soliman, par conséquent grand personnage, avec cela opulent à millions et pouvant se donner toutes les joies. Les choses bien convenues, il sortit du camp dans la nuit sombre, et, connaissant bien ses voies, il arriva à son gîte. Il savait parfaitement l'endroit faible de la place, faiblesse que personne n'avait remarquée; mais le diable qui rôde autour de nous éclaire quelquefois prodigieusement ceux qui entrent dans ses combinaisons.

Camerarius ne donne pas de détails; il arrive au fait. Rhodes le surlendemain, par des manœuvres bien combinées qui ne troublèrent pas les assiégés, fut livrée aux Turcs; et les chevaliers de Rhodes, qui

manquaient totalement de vivres et de munitions et que l'Europe chrétienne ne venait plus secourir, ne purent qu'obtenir, grâce à leur renommée héroïque, de se retirer avec tous les honneurs de la guerre et d'emmener avec eux les habitants, au nombre de quatre à cinq mille; car le siège durait depuis longtemps.

La flotte et l'armée turque, par ordre de Soliman, saluèrent ces hommes de cœur, qui s'embarquaient à regret. Et quand il se vit assis dans sa conquête, le sultan fit venir l'homme qui la lui avait livrée.

— Je dois maintenant, lui dit-il, vous tenir ma parole.

Le traître, se voyant dans les hautes grandeurs et même prince par le mariage qu'on lui avait promis, se redressa avec toute la dignité qu'il pouvait se donner, en voyant entrer la princesse qui allait être son épouse. Elle était fort belle et toute couverte d'or et de pierreries; des eunuques la suivaient chargés de corbeilles pleines de sequins.

— Vous voyez, lui dit le sultan, après l'avoir laissé quelques moments en extase, vous voyez que je ne recule pas sur ce qu'on vous a annoncé. Mais comme vous êtes chrétien et que ma fille est musulmane, il est indispensable que vous soyez musulman, en dedans et en dehors de la peau, comme nous nous faisons tous un devoir de l'être. Je ne vous demanderai pas de renier votre Christ par intérêt; il ne faut que vous dépouiller entièrement de cette peau baptisée et incirconcise que vous portez encore.

Après ces paroles, Soliman fit un signe à quatre

grands esclaves, que le contemplateur de la princesse et des sequins n'avait pas remarqués ; et il se retira, emmenant sa fille.

Aussitôt les quatre esclaves firent comprendre au futur gendre du sultan l'ordre qu'ils avaient de le changer de peau. Ils l'écorchèrent parfaitement et complètement, malgré ses résistances et ses cris ; ensuite ils le couchèrent dans un lit couvert de sel pilé, en lui disant qu'aussitôt qu'il aurait repris la peau d'un vrai musulman, on lui amènerait son épouse.

Il mourut quelques heures après dans ce lit.

Les sept péchés capitaux ne mènent pas tous aussi loin. Mais pourtant ce sont ces péchés qui peuplent les bagnes et les prisons, qui troublent la sécurité publique, qui amènent les querelles, les procès, les émeutes, les insurrections et les guerres. S'ils disparaissaient de la terre, notre monde redeviendrait le paradis terrestre.

Évitons donc les sept péchés capitaux, qui sont les souches de tous les autres torts envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

FIN.

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

- Adam Borel. Ses aventures, 3; son œuvre religieuse, 34.
- Adrien Brouwer, artiste et ivrogne. Sa vie, ses aventures et sa fin, 162.
- Aigremont, château détruit et rebâti, 366.
- Albert (l'archiduc), souverain des Pays-Bas catholiques, 247. Assiste avec l'infante Isabelle à une leçon de Juste-Lipse sur la clémence, 255.
- Albert de Bavière, comte souverain de Hollande, 300, 305.
- Aleyde de Poelgest, jeune fille, assassinée à la Haye, 306.
- Alphonse II, roi de Portugal, 280.
- Ambition (l'), fille de l'orgueil, 47.
- Anvers au douzième siècle, corrompu par Tanchelm, 139. Éloge de cette ville et son amour pour les arts, 272.
- Aremberg (le duc d'). Ses relations à Anvers avec Adrien Brouwer dans sa prison, 178.
- Ariane, épouse de l'empereur Zénon, 228. Comment elle le laisse mourir, 230.
- Arnault, de l'Académie française. Une anecdote de lui sur la paresse, 263.
- Arnould, bâtard de la Hamaide, 211. Jeune homme colère, 213. Il tue un chanoine. Sa mort, 219.
- Artistes, souvent malheureux par leurs fautes ou leurs désordres, 68.
- Automate (l'), dit le joueur d'échecs, 205.
- Avare puni, 63.
- Avare converti, 98.
- Avarice (l') et ses filles, 60. Traits d'avarice, 61 et suiv. Un symptôme de l'avarice, 95 et suiv.
- Bach (Samuel), juif réformé, 6.
- Backer (Jacques de), artiste, 70.
- Backer (le docteur). Une anecdote, 243.
- Barrière (Pierre) tente l'assassinat de Henri IV, 109.
- Basiliscus, passagèrement empereur d'Orient, 229.
- Baudouin VII, dit Baudouin à la hache. Sa justice à Ypres, 36. Comment il punit Jean d'Oostcamp, 72.
- Bautru. Un mot de lui, 382.
- Beauté (la) s'expie, 153.
- Berlo (le comte de), 358.
- Beukelaer (Joachim), artiste, 70.
- Blankenheim (le comte de), 336.
- Bodin, cité, 97.
- Bolsiéri. Comment il convertit un avare, 99.
- Bourbon (Louis de), évêque de Liège, 333, 344, 369.
- Bouvignes s'intéresse à Dinant, 352.
- Boverie (Jean de la), bourgmestre de Liège, 339, 370.
- Brunswick (le duc Charles de). Un trait curieux de lui, à propos de l'ivrognerie, 193.
- Brusthem (bataille de), 359.
- Cabaret (le), son triste bilan, 183. Sa suppression proposée, 197. Cette suppression a eu lieu au seizième siècle, 199.
- Cabillaux (les), nom d'une faction en Hollande, à la fin du quatorzième siècle, 305.
- Cahour (le père), de la compagnie

- de Jésus, cité à propos de la paresse, 260.
- Cambronne.** Un grand trait de lui, à propos de l'ivrognerie, 195.
- Camerarius,** cité, 385.
- Capucins (les), et leurs ennemis,** 260.
- Casimir (de la Vigne)** a fait de Louis XI une caricature, 372.
- Cawendish.** Savant sans colère, 382.
- Charité récompensée,** 66.
- Charles de Bourgogne,** comte de Charolais, 332; duc de Bourgogne, 345. Sa mort, 363.
- Charles XII.** Un beau trait de lui, à propos des excès du vin, 195.
- Charles le Téméraire.** Un trait de sa justice contre un meurtrier de grande race, 211.
- Charles-Quint et son singe,** histoire de la colère, 207.
- Château (le) de Seneffe,** légende d'économie sociale, 100.
- Chapelet.** Son apologie, 30.
- Châtel (Jean),** tente l'assassinat de Henri IV. Son procès, 108. Son supplice, 120. Sa pyramide, 123.
- Cheval de l'huissier (légende du),** 73.
- Chiverny,** cité, 117.
- Chronique du bois de Linthout et de Marie la pauvre fille,** 150.
- Clifford,** avare, 378.
- Claes-Dierickx,** doyen d'un voisinage à Gand, 127.
- Coignet (Gilles),** artiste, 70.
- Colère (la) et ses degrés,** 202. Ses effets abominables, 204 et suiv.
- Colère (la dernière) de l'empereur Zénon,** 227. Sa mort, 230.
- Cour de France (la),** tribunal d'honneur au treizième siècle, 303.
- Cousins (les deux).** Chronique de Gand au quatorzième siècle, 124.
- Craesbeke (Joseph Van),** boulanger à Anvers, étudia Brouwer et devint peintre célèbre, 179.
- Cret (Guillaume du).** Son histoire, à propos de l'avarice, 95.
- Croisade des Hollandais en Portugal dans le treizième siècle,** 281.
- Damiette, ville d'Égypte,** assiégée par les croisés hollandais, 291.
- David (l'abbé A.),** cité, 62.
- Delen (Van),** élève de Hals, 168.
- Démon de l'avarice,** 62; de la luxure, 154.
- Descente de croix (la),** de Quentin Matsys. Histoire du tableau, note, 277.
- Deschamps (Guillaume),** bourgmestre de Liège, 354.
- Deville (Jean),** 361.
- Dierickx (Claes),** 127.
- Dinant, ville assiégée,** 345. Prise et saccagée de fond en comble, 354.
- Dinantais.** Leurs excès et leurs saugeries abominables, 351. Cruellement expiés, 352.
- Diogène.** Un mot de lui, à propos de la colère, 210.
- Drankaert (Louis),** bourgeois de Nimègue, ennemi implacable de Martin Schenck, 223.
- Drossart rural.** Ce que c'était autrefois aux Pays-Bas, 10.
- Duel,** comprimé avec éclat par Baudouin VII, 40.
- Duels d'Ypres (légende des),** 35.
- Duhaillan,** historien, cité, 371.
- Dulaure,** cité, 122.
- Economie politique ou sociale,** 104.
- Economiste (un),** réfuté par des faits, 102.
- Édit contre les jésuites (édit qui n'a jamais existé),** 122.
- Entêtement (l'),** fruit de l'orgueil, 377.
- Envie (l'),** 105. Apologue de l'ancien et de l'avare, *ibid.*
- Etendard (l') de Saint-Lambert,** 343.
- Expilly (Claude d'),** cité, 95.
- Exposition publique des beaux-arts,** ouverte pour la première fois à Anvers au quinzième siècle, 272.
- Famille (la) d'amour.** Secte dissolue qui prend ce nom, 27.
- Fatalités (les) d'Adrien Brouwer,** 162.
- Femme (la) de paille de Dinant,** 351.
- Fête (la) des Rois à la cour de Charles VI,** 313.
- Foncken (Eligius),** 87.
- Fouriéristes devancés à la fin du seizième siècle,** 27, 35.
- Franchimontois (les six cents),** 362.
- François d'Assise (saint).** Un mot remarquable de lui, 262.

- Francs Liégeois. Ce que c'était, 357.
- Frison (le) au fléau. L'un des croisés hollandais en Portugal, 277.
- Fustigeants (les), secte politique et rebelle dans le pays de Liège, 347.
- Gaillon (le château de), 43. Son écho mystérieux, 47.
- Gand, partagé en deux cent cinquante voisinages par Artevelde, 126.
- Gaukéma, le Frison au fléau, 283.
- Gaulmin, savant orgueilleux, 377.
- Geneviève (sainte). Comme on faisait sa fête chez nos pères, 309.
- Génie (le) s'expie, 153.
- Gerlache (M. de), historien, cité, 373.
- Gertrude Fischer, fille avare, excentrique, 62.
- Gilbert (le poète). Sa mort, 153.
- Giraud (Mgr), archevêque de Cambrai. Sa peinture du cabaret, 187.
- Glèbe (les serfs de la), 151.
- Goswin (Gérard), 344.
- Gourmandise (la), 159.
- Grambrinus, vieux roi des Flamands, enchanté, 50.
- Grimaldi (Herminio), avare somptueux, 98.
- Guéret (le père Jean), jésuite, victime des haines parlementaires, 115, 122.
- Guillaume V, fils dénaturé, note, 306.
- Guillaume, comte d'Ostrevant, 300. Banni, 307. Reçoit à la cour de France l'affront de la nappe tranchée, 314.
- Guillaume de Lamarck, dit le Sanglier des Ardennes, 329. Sa mort, 375.
- Guillaume le Taciturne. Comment il trompa les Hollandais, 4.
- Guillaume I<sup>er</sup>, comte de Hollande, 285.
- Guinard (le P. Jean), ou Guignard, jésuite, 118. Odieuses manœuvres contre lui. Son martyr, 121.
- Hals (François), peintre de Malines, 166. Son ménage singulier, 168.
- Heinsberg (Jean de), évêque de Liège, 327.
- Henri Nicolas, réformé communiste, 27.
- Henri IV. Sa lettre après l'attentat de Jean Châtel, 114. Se déclare étranger au banissement des jésuites, 123. Les rappelle avec honneur, *ibid.*
- Héritiers (la maison des). Légende de l'avarice, 93.
- Himbercourt, envoyé à Liège par Charles le Téméraire, 355. Sa mort, 363.
- Hocks (les), nom d'une faction en Hollande, opposée à la faction des cabillaux, 305.
- Homme de mer (l'), conte-légende de l'ambition, 47.
- Horne (Jean de), évêque de Liège, 369, 372.
- Hui, pris par les Liégeois révoltés, 357.
- Hussein-Pacha. Ses rancunes, 243.
- Innocents (la fête des) à Paris, au temps de Henri IV, 106.
- Isabelle (l'infante). Son éloge, 3. Souveraine des Pays-Bas catholiques, 247. Assiste à une leçon de Juste-Lipse avec l'archiduc Albert, son époux, 255.
- Ivresse (l'). Ses appétits ignobles et ses effets, 159. Sa peinture par M. le comte Anatole de Ségur, 198. Doit être appréciée comme en Hollande et en Angleterre, 202.
- Ivrognerie (l'). Toute l'histoire d'Adrien Brouwer, 183 et suiv. Cynisme de la presse à ce propos, 185.
- Jean de Brieune, roi de Jérusalem, 296.
- Jean Sans-peur. Un de ses faits, 333, 340.
- Jean Sans-pitié, 342.
- Jésuites. Leurs ennemis déterminés et leurs calomnieurs, 109. Bannis par un édit supposé, 122. Rappelés par Henri IV et loués publiquement par lui, 123.
- Jeu (le) de paume de Condé, 211.
- Journal de l'Estoile, cité, 113.
- Juifs, quelquefois avares, 67.
- Jugement curieux, 128.
- Juste-Lipse (une leçon de), 247. Sa leçon sur la clémence, 256. Sa mort, 257.
- Kempile, auteur d'un curieux automate, 209.

- Kornhert (Théodore), 28.
- Lamarck (Guillaume de), dit le Sanglier des Ardennes, 329. Sa mort, 375.
- Lamarck (Jean de) d'Arenberg, nommé évêque de Liège et non investi, 371.
- Laruelle et Warfusée. Pour l'histoire de la rancune, 230. Mort de Laruelle, 240.
- Leçon (une) de Juste-Lipse sur la clémence, devant les archiducs souverains des Pays-Bas catholiques, 247.
- Légende et physiologie du cabaret, 183.
- Leibnitz. Une anecdote de lui, 203.
- Liederkerke, archidiacre de la Campine, 364.
- Liège se révolte en apprenant le sac de Dinant, 339.
- Linthout. Chronique de ce bois, où fut martyre Marie la pauvre fille, 151.
- Lisbeth, ambitieuse; héroïne du conte de l'Homme de mer, 49.
- Louis de Bourbon, neveu de Philippe le Bon, évêque de Liège, 333. Sa mort, 369.
- Louis de Mâle. Une anecdote de lui qui fut une bonne leçon, 133.
- Louis XI, pendu en effigie à Dinant, 350. Surpris à Péronne par Charles le Téméraire, 362. Caricaturé par Walter Scott, Casimir de la Vigne et Victor Hugo, 372.
- Louis XIV, cité, 153, 384.
- Louis (saint). Sa dernière croisade, 44.
- Lugoly (Pierre), lieutenant criminel sous Henri IV, 107.
- Luxure (la), 135.
- Maestricht, ville où fut exécuté le Sanglier des Ardennes, 370.
- Maison (la) des héritiers, 85.
- Malfilatre. Sa mort, 153.
- Mambour, gouverneur provisoire de l'Etat de Liège, 342.
- Mannequin (le) de Dinant, 350, 352.
- Maréchal (le) d'Anvers (Quentin Matsys), 265.
- Marie de Bourgogne, 363.
- Marie la pauvre fille, 150. Son martyre au bois de Linthout, 158. Béatifiée par le pape Urbain V, 159.
- Masure (Louis), conseiller au parlement de Paris, ennemi acharné des jésuites, 111. Un mot de lui, 123.
- Matsys (Quentin), forgeron qui devient peintre, 265.
- Maussac, savant orgueilleux, 377.
- Maximin, empereur vorace, 380.
- Minn, cheval de l'huissier Ulryck, sergent du comte de Flandre Baudouin à la hache, 76.
- Montaigu, l'un des ministres du roi Charles VI, pendant sa démençe, 304.
- Montigny (le comte de) tend un piège au Sanglier des Ardennes, 373.
- Moretus, imprimeur célèbre à Anvers, 29. Comment il reçoit maître Adam Borel, 211.
- Nappe (la) tranchée, 299. Affront fait à Guillaume d'Ostrevant, 314.
- Nicolas (Henri), communiste, 27.
- Norbert (saint) vient combattre à Anvers l'hérétique Tanchelm, 145.
- Odon Rigault, archevêque de Rouen. Ce qui lui arrive au château de Gaillon, 43.
- Orgueil (l'), 1. Ses filles, 2.
- Ostade (Van), peintre célèbre, élève de Hals, 168.
- Ostcamp (Jean d'), tyran féodal, 73. Châtié par Baudouin à la hache, 73.
- Ostende. Sa plage, 48.
- Otton Van der Lippe, évêque d'Utrecht, dans la croisade des Hollandais, 286.
- Oxenstiern (le comte), cité, 43.
- Paes (les cousins Joseph et Jacobs), 124.
- Palais du roi de France Charles VI, décrit, 311.
- Palermo, juif, exploiteur avare des jeunes artistes, 69.
- Pamphlet (le), 106. Supposé contre les jésuites par leurs ennemis, 108.
- Papon, cité, 98.
- Paquot, cité, 30.
- Paréja, esclave mulâtre, donné à Velasquez et devenu grand peintre, 318.

- Paresse (la), 258.  
 Parlement (le). Ce qu'il était à l'avènement de Henri IV; hostile à l'Eglise et aux jésuites, 110.  
 Parlement (le) de Paris. Son histoire est à faire, 124.  
 Parricides, 97.  
 Pensionnaires (les) de Palermo, 67.  
 Perron (le) à Liège. Ce que c'était, 359.  
 Pestre (le comté de) bâtit le château de Sénéffe, 100. Donne une leçon de véritable économie sociale, 104.  
 Pharaïlle, fiancée de Vanderheyden, dans la légende de Tanchelm, 137.  
 Philippe le Bon, duc de Bourgogne, 326.  
 Philippe IV, roi d'Espagne. Ami des arts, 316. Affranchit l'esclave Paréja, 318.  
 Piron. On lui prête un trait d'Adrien Brouwer, 177.  
 Poisson enchanté, dans le conte de l'Homme de mer, 49.  
 Polain, bourgmestre de Liège, 339.  
 Portugal (le). Ce qu'il doit aux croisés, 279.  
 Quentin Matsys, de forgeron devenu peintre célèbre, 276.  
 Rabat-joie de l'évêque. Ce que c'était à Liège, 347.  
 Racine, cité, 153.  
 Raes de Heers, 345.  
 Rancune (légende de la), 241.  
 Rubias. Sa rancune, 242. Ce qu'elle lui amène, 246.  
 Rousseau (J.-J.). Sa mort, 153.  
 Rubens. Une anecdote de sa *Descente de croix*, 31. Il s'intéresse très-généreusement à la détresse d'Adrien Brouwer, 178, 182. Il signale chez Velasquez le mérite de Paréja, 316. Son éloge, sa dignité, 319.  
 Saint-Paul (le comte de), seigneur de la cour du roi de France Charles VI, 305.  
 Saladin (le sultan), humble orgueilleux, 2.  
 Salm (la comtesse de), 327, 363.  
 Salm (le comte de), archidiacre de la Campine, 330, 364.  
 Sanglier (le) des Ardennes, 326.  
 Sanglier! Cri de guerre des bandes de Guillaume de Lamarck, 357.  
 Saumaise, savant orgueilleux, 377.  
 Schenck (Martin), chef de partisans dans les troubles des Pays-Bas, 220. Sa mort, 226.  
 Scholiers (Pierre), savant curieux, 20.  
 Scipion Duplex, chrétien généreux, dans la légende du Pamphlet, 107, 124.  
 Ségur (M. le comte Anatole de), cité, 198.  
 Sénéffe (le château de), bâti par le comte de Pestre, 100.  
 Sept démons (les) de Guillaume de Lamarck, 326.  
 Serfs (les). Leur sort au treizième siècle, 151.  
 Singe (le) de Charles-Quint, 207.  
 Sleidan, cité, 207.  
 Smet (Marie). Dans la Maison des héritiers, 87.  
 Stella (Jacques), artiste. L'un des pensionnaires de Palermo, 71.  
 Straïle (Georges de), 361.  
 Straïle (Jean de), 344.  
 Talmud (le), cité, 159.  
 Talon, magistrat colère, 382.  
 Tanchelm l'hérétique. Sa légende, 136. Un miracle de lui, 148. Sa mort, 149.  
 Trahison, 385; punie, 388.  
 Tolérance des réformés, 7.  
 Tricheur (les). Chronique des rues de Gand, 130.  
 Trochillon, assassiné par ordre du Sanglier des Ardennes, 365.  
 Tulipes, fleurs chères à Juste-Lipse, 257.  
 Tulp (Nicolas) d'Amsterdam, 21, 25, 29.  
 Ulryck, sergent ou huissier de Baudouin VII, 75.  
 Usure (l'), fille de l'avarice, 60.  
 Vanderheyden, honnête pêcheur, 137.  
 Van Mander, cité à propos de Quentin Matsys, 276.  
 Velasquez, peintre espagnol illustre, 316.  
 Vellène (les brigands de), 349.  
 Verina, femme de Léon I<sup>er</sup>, 227.  
 Verte-tente (les compagnons de la),

- |  |  |
|--|--|
| révoltés, campant dans les bois, 349, 353.                           | Walter Scott a fait de Louis XI une caricature, 372.                         |
| Victor Hugo a fait de Louis XI une caricature, 372.                  | Warfusée, ennemi de Laruelle, 232. Sa trahison et son meurtre; sa mort, 240. |
| Vigne (la). Apologue, 160.   | Wenceslas l'ivrogne, 380.  |
| Voltaire. Sa vieillesse, 153.  | Wieserlé (Carle), et son ours, 244.  |
| Vos (Pierre de), peintre, 265.                                       | Ypres. Sa grandeur autrefois, 35.  |
| Vos (Catherine de), fille de Pierre, épouse Quentin Matsys, 274.     | Zénon l'Isaurien, 228. Ses colères et sa mort, 230.                          |
| Vulder (Jean) et Pierre, son fils, dans la Maison des héritiers, 86. |  |



## TABLE DES MATIÈRES.

---

I. <i>L'Orgueil</i> . . . . .	1
II. Les aventures de maître Adam Borel . . . . .	3
III. Les duels d'Ypres . . . . .	35
IV. Messire Odon Rigault . . . . .	43
V. L'homme de mer . . . . .	47
VI. <i>L'Avarice</i> . . . . .	60
VII. Les pensionnaires de Palermo . . . . .	67
VIII. La légende du cheval de l'huissier . . . . .	73
IX. La maison des héritiers . . . . .	85
X. Un symptôme de l'avarice. Guillaume du Cret . . . . .	95
XI. L'avare converti . . . . .	98
XII. Le château de Sénéffe . . . . .	100
XIII. <i>L'Envie</i> . . . . .	105
XIV. Le pamphlet . . . . .	106
XV. Les deux cousins . . . . .	124
XVI. Les tricheurs. Chronique des rues de Gand . . . . .	130
XVII. <i>La Luxure</i> . . . . .	135
XVIII. La légende de Tanchelm l'hérétique . . . . .	136
XIX. La chronique du bois de Linthout . . . . .	150
XX. <i>La Gourmandise</i> . . . . .	159
XXI. Les fatalités d'Adrien Brouwer . . . . .	162
XXII. Légende et physiologie du cabaret . . . . .	183
XXIII. <i>La Colère</i> . . . . .	202
XXIV. Le singe de Charles-Quint . . . . .	207
XXV. Le jeu de paume de Condé . . . . .	211
XXVI. Martin Schenck . . . . .	220
XXVII. La dernière colère de Zénon . . . . .	227

XXVIII. Laruelle et Warfusée. . . . .	230
XXIX. Légende de la rancune. . . . .	241
XXX. Une leçon de Juste-Lipse. . . . .	247
XXXI. <i>La Paresse</i> . . . . .	258
XXXII. Le maréchal d'Anvers. . . . .	265
XXXIII. Légende du Frison au fléau. . . . .	277
XXXIV. La nappe tranchée. . . . .	299
XXXV. Rubens chez Velasquez. . . . .	316
Recollection. Le Sanglier des Ardennes. . . . .	326
Conclusion. . . . .	376

8 NO 65







BIBLIOTHÈQUE  
DES  
LÉGENDES  
Par Collin de Plancy.

LÉGENDES DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
Un volume in-8.

LÉGENDES DES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX  
Un volume in-8.

LÉGENDES DES SAINTES IMAGES  
Un volume in-8.

LÉGENDES DES CROISADES  
Un volume in-8.

ETC., ETC.

PARIS

H. PLON, ÉDITEUR,  
rue Garanière, 8.

Gardier  
Typographie Henri Plon.



